

Alexis LE GALL
Français Libre
B.M. 5
1ère D.F.L.



DES CHATEAULINOIS DANS LA RESISTANCE DES JUIN 40

Dès le mois de Juin 1940 et la défaite de nos armées quelques chateaulinois, certains ayant rejoint l'Angleterre, d'autres provenant des troupes du Moyen-Orient (Syrie Liban) s'engagèrent au service du général de Gaulle.

De certains je n'ai que peu de renseignements, tels Jean BARRÉ né le 08/08/20 à Châteaulin mort pour la France le 18/12/1944 dans les rangs de la 2^{ème} D.B., Médaillé de la Résistance, Yves BERGUIN, né 13/02/16 à Châteaulin, ayant servi dans l'Infanterie Coloniale, également Médaillé de la Résistance, Henri Dorval né le 07/04/02 à Châteaulin qui avait du rejoindre l'Angleterre également en Juin 40 et a débuté, comme la plupart des autres, au Bataillon de Chasseurs en Angleterre. Parcours inconnu. Enfin Jean MANACH qu'on m'a signalé également de Châteaulin (sans garantie) qui servit dans la France Libre et fit carrière après guerre comme inspecteur d'assurances dans les colonies britanniques d'Afrique de l'Est (Kenya, Rhodésie, etc).

Il y en eut probablement d'autres dont je n'ai pas eu connaissance.

Voici par contre ceux que j'ai connus et dont j'ai le pedigree :

Henri BOURVEAU né à Châteaulin vers 1920. Evadé du Finistère, probablement par Brest (sans garantie). Il était, sauf erreur, scolarisé à l'époque dans une école professionnelle, peut-être celle de Douarnenez.

Il s'est engagé au service du général de Gaulle début Juillet 40 à Londres. A servi pendant 8 à 10 mois au Bataillon de Chasseurs à Coves et Camberley comme secrétaire. S'est porté volontaire comme secrétaire dans les missions diplomatiques et, à ce titre, a été chargé d'accompagner le général PETIT, Représentant du Général de Gaulle en U.R.S.S.. A résidé à Moscou comme employé d'ambassade de 1942 à 1945 et y fut chargé en particulier d'assurer la liaison entre les membres de l'escadrille Normandie (devenue plus tard Normandie-Niemen) et la population ou les autorités soviétiques. Il y resta jusqu'en 1945 et se fit titulariser après guerre comme fonctionnaire diplomatique, vice-consul puis consul de France un peu partout dans le monde jusqu'à sa mise à la retraite où il se retira dans le Finistère à Gouesnac'h. Il y est décédé il y a une dizaine d'années.

Les frères PENNEC sont Jean Marie né le 19/04/18 à Châteaulin et Nicolas né le 15/05/16 à Châteaulin. Dès leur jeune âge leurs parents résident à Port Launay dans la rue " scie " devenue après-guerre la rue des Frères Pennec. Ils s'engagent l'un et l'autre dans l'Infanterie Coloniale où ils veulent faire carrière.

Incorporé le 15/10/38 au 1^{er} R.I.C. de Brest, Nicolas est dirigé l'année suivante sur le Moyen-Orient où il est affecté le 18/08/39 au 24^{ème} R.I.C. en poste à Lattaquié (Syrie). Son jeune frère Jean le suit à Lattaquié. A la suite de la déclaration de guerre de l'Italie en juin 40 ils sont tous deux dirigés sur Chypre, territoire anglais, insuffisamment défendu contre une éventuelle attaque italienne. Ils y attendent le 18/06 l'appel du Général de Gaulle.

Malgré l'avis de leur chef d'unité la majorité du bataillon opte pour une réponse favorable et persistera dans son attitude refusant de suivre leur colonel venu à Chypre pour tenter de les ramener en Syrie. Ils seront ainsi 462, soit les 2/3 du 3^{ème} bataillon à rallier de Gaulle. Le tiers restant retourne à Lattaquié avec le colonel Fonferrier.

De Chypre les ralliés à de Gaulle partent à la mi-juillet pour l'Egypte où ils retrouvent quelques 200 français évadés de Syrie et du Liban.

Regroupés à Ismaïlia (Egypte) et rejoints par quelques français d'Egypte ils formeront une unité d'environ 700 personnes qui prendra le nom de « Bataillon d'Infanterie de Marine » ou, en abrégé, BIM, une unité qui de fin 40 à mai 45 ne s'arrêtera pas de combattre et sera le seul bataillon européen de la France Libre à être décoré de la Croix de la Libération.

Ce parcours est également celui de Joseph Gourvès de Port Launay dont je donne l'histoire un peu plus loin et qui, en tant qu'officier et ancien(c'est un vétéran de 14-18) fut un des meneurs pour, à Chypre, décider ses collègues et soldats à rallier de Gaulle.

Parcours militaire de Jean PENNEC :

Fin 40 il participe avec sa compagnie à l'attaque britannique contre les troupes Italiennes de Libye (attaque de Marsa Matrou, Sidi Barrani, Bardia et Tobrouk, occupation de l'ensemble de la Cyrénaïque jusqu'à l'arrivée en mars 41 de l'Afrika Korps du général Rommel. Ils rejoignent en avril 41 le camp de Qastina en Palestine où se rassemble le corps Français Libre qui doit attaquer la Syrie .

A partir du 8 juin 1941 entrée des franco-britanniques en Syrie. Très violents combats fratricides entre franco-britanniques et armée française obéissant à Vichy (un des pires souvenirs des Français Libres). Damas sera pris fin juin. Quelques jours plus tard, le 11 juillet 41, Jean PENNEC était tué au cours de violents combats à Dimas, sur la route de Damas à Beyrouth . Il fut inhumé au cimetière militaire de Damas (1^{ère} section-Tombe 52).

Le BIM séjournera en Syrie jusqu'au 29 /12/41 car, à la suite de sérieux différends entre Britanniques et Français Libres à propos de la gestion de la Syrie et du Liban nous sommes « interdits de combat » en Libye. Cela dure jusqu'à début janvier 42 où une partie des Français (la 1^{ère} Brigade du général Koenig, dont fait partie le BIM) rejoint la 8^{ème} Armée Britannique. Y participent Nicolas PENNEC et Joseph GOURVES. A noter la prise d'Halfaya le 17 janvier puis une progression jusqu'à El Aden et Méchili suivie stratégiquement d'un repli sur Bir-Hakeim pour y occuper le bastion sud de la ligne de défense britannique. J'ai cru comprendre qu'en raison de son âge et de la pénibilité du séjour au désert Joseph Gourvès aurait alors été retiré de Libye et dirigé sur le Liban. Seul Nicolas Pennec prendra donc part à la bataille de Bir-Hakeim du 27/05 au 11/06/42. Il sera de ceux qui parviendront à s'échapper dans la nuit du 10 au 11. Les survivants du BIM sont ramenés en Egypte pour un repos bien mérité.

Quant à Joseph Gourves il sera affecté au Bataillon de marche n° 2 (BM 2) de tirailleurs d'Oubangui et du Tchad partant pour Madagascar qui vient de passer sous le contrôle des Français Libres après conquête par les Anglais.

Plus tard Joseph Gourvès quittera le B.M.2 pour rejoindre Brazzaville, où il séjournera jusqu'à la fin des hostilités, et sa future retraite à l'occasion de laquelle il sera nommé commandant et séjournera à Port Launay. A propos du commandant Gourvès je signale que durant la guerre 14-18 et bien que simple soldat il avait été décoré, pour faits de guerre exceptionnels, de la Légion d'Honneur. Quant à Nicolas PENNEC, nommé caporal puis sergent, il resta au BIM jusqu'à son décès. Il participa en octobre novembre 42 à la bataille puis victoire d'El Alamein. Ensuite de novembre 42 à février 43 ils prennent part à la poursuite des troupes allemandes en retraite. Ils retrouvent à Tripoli les gars de la colonne Leclerc venant du Tchad, se joignent à eux dans leur attaque du sud tunisien pour de durs combats à Ksar Rilane et sur la ligne Mareth et enfin remontent vers le nord de la Tunisie, où vont se trouver encerclés les derniers éléments allemands et italiens qui, incapables de rejoindre l'Europe, en raison de la supériorité aérienne et maritime des Alliés, doivent capituler non sans avoir livré de terribles derniers combats. C'est ainsi que se termine en mai 43 la campagne d'Afrique de Nicolas Pennec.

A la suite de la bataille de Bir-Hakeim, où leurs pertes ont été élevées, le BIM et le bataillon du Pacifique (volontaires venant de Tahiti et des îles du Pacifique) ont fusionné pour former le BIMP (Bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique) et c'est donc dans cette unité que sert Nicolas depuis juillet 42. Elle sera, de juin 43 à février 44, renforcée par l'arrivée et l'engagement de nouveaux arrivants provenant d'Afrique du Nord ou évadés de France.

cté

Début 44 Nicolas part avec son unité renforcer le Corps Expéditionnaire Français en Italie en vue l'attaque générale alliée prévue en mai 44 (secteur du Garigliano).

Il est tué au cours des combats du 12 Mai 1944 et sera enterré au cimetière, provisoire de San Giorgio (cimetière n° 4, tombe 107).

Nicolas était titulaire de la Croix de Guerre 39-45 avec étoile de bronze et avec palmes, de la Médaille Militaire à titre posthume, de la Médaille Coloniale avec agrafes « Libye 41 », « Bir-Hakeim 42 » et « Tunisie 42-43 » + la Military Médal (britannique).

J'en viens maintenant à Pierre JAFFRET.

Pierre Jaffret serait né le 17/03/15 à Châteaulin dans le quartier où se trouve sa rue.

D'après mes souvenirs et ce qui m'en a été rapporté il est appelé sous les drapeaux en 1936 et sert de 36 à 38 au 2^{ème} R.I.C. à Brest. Libéré début 38 il est rappelé six mois après en raison de la situation militaire tendue.

Toujours au 2^{ème} R.I.C. il participe dans l'est aux opérations militaires 39-40 puis à la campagne de France et se trouvait en permission à Châteaulin au moment de la débâcle de mi-juin 40. On m'a raconté que, sur le pont, il insultait les Français et Anglais qui se repliaient sur Brest en fuyant devant l'ennemi. Peu après il a lui-même rejoint Brest pour y embarquer à destination de l'Angleterre le 17 ou le 18 juin. En G.B. il a fait partie des très rares militaires qui, bien que se trouvant sur place, ont accepté de rejoindre et se mettre au service du général de Gaulle (95% s'y refusèrent et demandèrent à être rapatriés en France ou au Maroc).

Engagé début juillet 40 il a rejoint à Delville Camp (Coves) la compagnie Durif réunissant les quelques soldats non retenus pour l'encadrement des jeunes civils et peu désireux de servir dans la Légion Etrangère. Avec cette compagnie il a été en août incorporé au Corps Expéditionnaire Français Libre qui a quitté la Grande-Bretagne le 31/08/40 à destination de l'Afrique. Il participe avec eux à l'opération sur Dakar (23/08/40) et rejoint ensuite le Cameroun qui venait de se rallier à de Gaulle le 27/08/40. Début 41 il est volontaire pour la formation d'un Bataillon de Marche en création réunissant des engagés africains camerounais et tchadiens. Il est sergent et fait partie de l'encadrement européen de ces jeunes engagés au camp d'Ornano (au nord de Yaoundé).

Je les y rejoindrai en juin 41 à l'issue de notre formation militaire en Angleterre. Après dix mois d'entraînement cette unité considérée comme apte à combattre prend le nom de B.M. 5 (bataillon de marche n° 5) et quitte le Cameroun en mars 42 à destination de la Syrie puis des troupes françaises combattant en Egypte-Libye. Après un séjour de 3 mois en Syrie et au Liban le BM5 est chargé de remplacer le BM2, en grande partie détruit à Bir-Hakeim et ramené au Liban. Il rejoint ainsi l'Egypte et prend position derrière le front allié d'El Alamein en protection du Caire et d'Alexandrie. Puis incorporé dans la 2^{ème} Brigade Française Libre il monte sur le front d'El Alamein et prend part à la célèbre bataille qui décidera du sort de la guerre en Afrique. Jaffret y est blessé pour la première fois lors de l'assaut de fin octobre.

A sa sortie d'hôpital il rejoint le B.M. 5 dans la région de Tobrouk (Libye) d'où ils avancent vers la Tunisie. Les troupes germano-Italiennes y sont finalement encerclées. Le B.M. 5 y livrera une dernière mais très violente bataille à Takrouna qui sera suivie de la capitulation de l'armée ennemie concrétisant la fin des combats d'Afrique.

Suivra une période de forte tension entre les troupes gaullistes et les ex-troupes vichystes d'Afrique du Nord jusqu'à la formation d'un co-gouvernement entre les généraux de Gaulle et Giraud, une unification dont de Gaulle sortira finalement vainqueur.

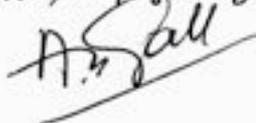
Entre temps les troupes gaullistes basées en Tunisie ont triplé leurs effectifs grâce à l'apport de volontaires venant les uns des troupes et habitants d'Afrique du Nord les autres évadés de France. Finalement, équipée à l'américaine, la 1^{ère} D.F.L. regroupant l'ensemble des unités gaullistes part pour l'Italie où combat le Corps Expéditionnaire Français.

cté

Début mai 44 elle participe à l'attaque générale alliée. Pierre Jaffret est toujours sergent à la 3^{ème} Cie du B.M. 5. Durant les premiers combats (San Giorgio, Pontecorvo, Tivoli, etc.) il s'en sort indemne mais dans les derniers (Monte Fiascone, Bagnoreggio) il est très gravement blessé et, au cours de notre progression, le hasard fait que nous réussissons à identifier et sortir Jaffret d'un monceau de cadavres. Il est évacué sur notre hôpital de campagne puis dirigé sur un hôpital de Naples où nous le retrouverons après la fin des combats. Un mois plus tard, alors qu'il commence sa convalescence, il apprend que notre unité doit embarquer prochainement pour un débarquement qui ¹⁹⁴⁴probablement le midi de la France. S'estimant suffisamment rétabli il quitte l'hôpital et parvient à nous rejoindre dans le sud de l'Italie. Il embarque avec nous à Tarente pour ce qui sera le débarquement de Provence (plage de Cavalaire à J+1). Il prend part à l'assaut sur Toulon et c'est en attaquant le mont Redon, au nord d'Hyères, qu'il est atteint pour la 3^{ème} fois mais cette fois mortellement.

S'il avait tranquillement terminé sa convalescence à Naples, personne ne lui en aurait voulu. Mais il a tenu à faire son devoir et même plus que son devoir, jusqu'au bout. Il faut que dans l'histoire de Châteaulin on le sache. Certains ici ne se souviennent que d'un jeune livreur de vin (chez Le Nir) qui avait tendance à lever le coude (une habitude qui perdurera malheureusement). Mais moi je me souviens d'un bon camarade, d'un homme courageux, patriote, désintéressé qui a su, quand il le fallait, donner le maximum pour son pays et pour que ses compatriotes puissent retrouver leur liberté, même si, pour cela, il fallait aller jusqu'au sacrifice suprême. Il mériterait que Châteaulin puisse un jour lui rendre un hommage officiel. Il avait été enterré à l'époque au cimetière de La Londe des Maures. Je ne sais s'il y est toujours ou si on a regroupé l'ensemble des tombes au cimetière de l'Escarène ou ramené le corps à Châteaulin. Merci à Hervé Mao et sa municipalité de lui avoir réservé une rue. C'est le moins que l'on pouvait faire. J'ajoute que s'il avait su, au moment où il est mort, le 21 août 44 que Châteaulin s'était libéré quelques jours plus tôt, je suis certain qu'il en aurait été très heureux. C'est pour cette libération qu'il luttait depuis 4 ans.

Un autre jeune de notre région a donné également sa vie en se portant volontaire pour, la libération locale étant acquise, participer à la lutte pour la libération des français de l'Est. Il s'agit de Jacques POULIQUEN de Port Launay. Il fut des très rares, peut-être même le seul, de l'agglomération châteaulinoise à rejoindre volontairement ceux qui continuaient la lutte jusqu'à la victoire et qui allaient mourir là-bas quelque part dans l'Est, pour rendre libres d'autres français et en terminer avec nos ennemi nazis. Jacques Pouliquen l'a osé et il en est mort. C'est le 11 avril 1945 qu'il a été tué dans la bataille de l'Authion (Alpes Françaises) en combattant dans la même unité que les frères Pennec (un des deux seuls bataillons français qui fut décoré de la Croix de la Libération). Il a été enterré au cimetière de l'Escarène (rang 2, tombe 13) Je ne sais pas dans quelles circonstances ni où exactement il est mort il aurait pu lui aussi ne rien faire et continuer à vivre tranquillement à Port Launay comme tous les autres résistants.

Alexis Le Gall
Châteaulinois de 1960 à 2005
Président départemental des actions de la 1^{ère} D.F.L.
de juin 1982, compagnon de guerre de Jaffret et H. Pennec


Finistérien, Engagé volontaire, Français Libre de la première heure, ancien du B.M. 5 (Bataillon de Marche n°5) de la 1^{ère} D.F.L. (Division Française Libre), 1940-1945.



Alexis LE GALL - Jean JESTIN - François ARZEL - Robert PERRIER - Pierre LENAIN



SM2 (Section Mitailleuses n°2) du B.M.5 à la fin de la Campagne d'Italie, en gare d'Aversa, train pour Tarente, pour embarquer pour la Provence (plage de Cavalaire le 16/08/1944).

Alain Tanguy assure le Commandement de la section en l'absence du Lt Baudet blessé. Chich, étudiant juif d'Alger, membre du réseau Aboulker. Manquent le Sgt Chef Hochet et les caporaux Müller et Dupin.

La majorité des traileurs sont des Sarahs du Tchad et Nord Cameroun. Les autres métropolitains sont des évadés de France qui ont rejoint le B.M.5 en Tunisie.

PROLOGUE

IL ÉTAIT UN PETIT SÉMINARISTE... PÉRIODE 1939-1940

Quand débuta l'année 39 j'avais 16 ans et me trouvais au Collège Saint-Vincent de Pont-Croix ou je suivais tant bien que mal la classe de Première, qui déboucherait, en Juin, sur l'examen du Baccalauréat.

Le Collège Saint Vincent, également appelé Petit Séminaire de Pont-Croix, était une école dont l'organisation, les structures et le règlement étaient, à cette époque, plus proches d'un établissement moyenâgeux que des Lycées et Collèges actuels. Il regroupait environ 500 élèves, tous internes, venant de tous les coins et de tous les milieux du Finistère.

Pour la plupart des élèves, les contacts avec l'extérieur se limitaient à l'envoi et la réception de lettres à la famille ainsi qu'exceptionnellement à des personnes autorisées par elle ou notoirement de haute moralité, telles Mr le Recteur de la Paroisse. Que ce fut au départ ou à l'arrivée, ces lettres passaient au contrôle du Supérieur (le Directeur de l'Établissement, qui à l'époque était le Chanoine POULIQUEN), qui pouvait soit les arrêter, soit les commenter en nous les remettant. Outre ces correspondances, nous pouvions recevoir, au parloir, la visite de membres de la famille, ce dont ne bénéficiaient en pratique que les élèves, qui, comme moi, habitaient aux environs mêmes de Pont-Croix.

Une seule sortie en famille était autorisée par trimestre un Dimanche entre 10h, à l'issue de la Grand-Messe, et 17h, début de l'étude du soir.

Les trimestres duraient trois mois environ, sans interruption, et, hormis les repas et les récréations, les seuls moments non réservés au travail étaient les exercices religieux et, chaque mercredi et dimanche après-midi, une promenade, en rangs et en uniforme, dans la campagne voisine ou sur la côte, durant laquelle nous pouvions parcourir jusqu'à 15 km.

Les journées se déroulaient suivant un horaire immuable, dicté par la « cloche ». A 5 h 30 : lever puis regroupement à la Chapelle pour la prière du matin et la Messe.

De 6h45 à 7h30 : étude (réservée aux leçons) suivie du petit déjeuner de 7h30 à 7h40. Après passage au dortoir pour faire les lits, récréation de 7h50 à 8h10.

De 8h15 à 10h15 : deux heures de classe, suivies d'une récréation de 10h15 à 10h40. De 10h40 à 12h : étude réservée aux devoirs, suivie de 12h à 12h30, d'un repas qui, sauf dimanches et jours fériés, était pris en silence, en écoutant la lecture de livres pieux ou éducatifs. Récréation de 12h30 à 13h15 et étude (leçons) de 13h15 à 14 h.

De 14h à 16h : 2 nouvelles heures de classe. Café de 16h à 16h15 et récréation jusqu'à 16h45, heure d'entrée à une longue étude, réservée aux devoirs et allant jusqu'à 18h45. Causerie, lecture ou séance de morale, de 18h45 à 19h. Repas du soir de 19h à 19h30, suivi d'une séance de prière à la chapelle et, à 20h, tout le monde était couché.

Au 3^{ème} trimestre, une récréation d'une 1/2 heure à 1h s'intercalait entre le dîner et la prière du soir. Par contre, durant ce trimestre, nous nous levions à 5h au lieu de 5h30. Les mercredi et dimanche, jours de congé, les levers étaient retardés d'une demi-heure. C'était les jours de « grasse matinée ».

La vie se déroulait sous la surveillance constante de « pions » (séminaristes de dernière année) qui imposaient une discipline draconienne. Le moindre manquement était sanctionné d'une mauvaise note de discipline qui pouvait nous priver de promenade ou même de la fameuse sortie trimestrielle. Les plus indisciplinés étaient renvoyés de l'école, ce qui, pour beaucoup, signifiait l'arrêt définitif de leurs études.

En tant que « Petit Séminaire » Pont-Croix réservait à l'éducation religieuse une place plus importante que dans les autres collèges. La plupart de ceux qui y entraient se destinaient à la prêtrise. Bien entendu de la 6^{ème} à la 1^{ère} beaucoup disparaissaient. Cependant, en 1939, nous étions encore, en 1^{ère}, une quarantaine d'élèves, soit un peu moins de la moitié de ceux qui avaient débuté en 6^{ème} six ans plus tôt. Sur ces 40 environ 23 ou 24 sont entrés effectivement au Grand Séminaire de Quimper et la plupart d'entre eux sont devenus prêtres. Sans la guerre, peut-être moi-même les aurais-je suivis.

La discipline du Petit Séminaire était, avec celle de Saint François de Lesneven, la plus stricte du Département et la vie, en internat, s'y apparentait plus à celle d'une prison qu'à celle d'une école moderne. Et pourtant je ne peux dire que les élèves y étaient malheureux. Une véritable amitié s'établissait, au long des années, non seulement entre élèves mais aussi avec les professeurs. Ceci tenait probablement au fait que tous (élèves, professeurs ou pions) nous logions et vivions dans l'établissement, l'un près de l'autre, durant toute l'année scolaire et qu'ainsi s'établissaient entre tous des échanges et des rapports particuliers. La discipline, étant acceptée, en devenait plus supportable et les moments de détente n'en étaient que mieux appréciés.

Comment, dans cette ambiance de monastère, pouvoir réaliser l'importance de la crise mondiale qui se préparait. Car, pendant que nous vivions tranquillement hors du temps, la tension montait en Europe.

Les nouvelles ne nous parvenaient qu'occasionnellement. Pendant les vacances, nous lisions les journaux et écoutions la T.S.F. et, à l'école, nous en parlions parfois avec les pions ou les professeurs. Mais il faut dire honnêtement que, même si une guerre pouvait être envisagée avec l'Allemagne d'Hitler, nous avions la conviction qu'elle serait courte, peu meurtrière et se terminerait inévitablement par l'écrasement de nos adversaires que nous pensions peu et mal équipés alors qu'en France nous étions protégés par la « Ligne Maginot », forteresse infranchissable, et bénéficions d'une armée moderne et bien entraînée.

Nos ennemis potentiels ne nous paraissaient pas très sérieux.

Au Japon, un empereur archaïque dirigeait des robots sans imagination et avait déjà bien du mal à s'imposer à ses voisins chinois, pourtant incultes et mal armés.

L'Italie était sous le commandement d'un dictateur ridicule et son armée, tout juste bonne à se battre contre les bédouins de Libye ou les nègres d'Abyssinie, serait certainement mise en déroute dès les premiers affrontements.

Quant aux Allemands, comment pouvaient-ils prendre au sérieux ce peintre en bâtiment, ex caporal de 14-18, dont nous entendions à la TSF les discours hystériques et les hurlements plus comiques qu'impressionnants ?

Cette opinion était partagée par la majorité des français à cette époque où l'on vivait encore dans le souvenir de notre Victoire de 1918 et l'assurance de la supériorité de notre armée.

Telle était notre situation quand, fin Juin 39, je me présente avec 25 de mes camarades au baccalauréat. J'y allai sans beaucoup d'appréhension car Pont-Croix était, à l'époque, le Collège obtenant les meilleurs résultats du Département avec un pourcentage de réussite de 65 à 70 % alors que celui des autres collèges et lycées se situait entre 25 et 40 %.

Hélas! J'y obtins dans les 4 matières d'écrit (math, français, latin et grec) mes plus mauvaises notes de l'année, avec une moyenne de 9 sur 20. C'était l'échec, mais ma moyenne m'autorisait heureusement à me représenter à la séance de rattrapage de début Octobre.

Le temps des grandes vacances allait commencer et nous nous quittâmes avec une certaine nostalgie car nous vivions en même temps l'éclatement de notre classe, si soudée après six ans de vie commune. Sur cette classe, une dizaine d'élèves reviendraient à Pont-Croix préparer leur « Philo » (2^{ème} partie du bac, option philosophie); une vingtaine rentrerait au Grand Séminaire à Quimper; quant aux autres une partie rentrerait travailler chez eux, l'autre partie allant continuer ailleurs ses études (soit la 2^{ème} partie du bac - option Math, soit le redoublement de la classe de 1^{ère}). Nous vivions la fin d'une époque mais étions loin d'imaginer combien cette cassure serait générale et combien dramatique serait la suite.

Pour moi, après quelques jours de repos, j'allai devoir reprendre mes révisions pour me présenter, avec espoir de succès, à la session d'Octobre.

Ces vacances de 39 furent les dernières « grandes vacances » que nous passâmes à Audieme. Nous étions alors une bande de camarades, tous collégiens, qui nous retrouvions régulièrement à chaque congé, avec, pour distractions, des virées en vélo, du sport, quelques séances de cinéma mais surtout des jeux, baignades et rencontres à la plage.

J'étais moins que d'autres attiré par cette plage et préférais, en 39, soit aller aider mon grand-père et mon oncle en accompagnant leurs ouvriers dans les livraisons de charbon ou vin, soit seconder mon cousin Adolphe Kerisit qui venait de s'installer comme photographe. Ainsi se déroula cette première partie de vacances, partagée entre études et révisions le matin et travail ou distractions l'après-midi.

Pendant ce temps, en Europe, la situation continuait à s'aggraver. Le 23 Août, Allemands et Russes signaient, à la stupéfaction générale, un accord qui entraînait le 1^{er} Septembre l'invasion de la Pologne. Fin Août les Classes 36-38 étaient remobilisées et, le 2 Septembre, nous découvrons sur les murs d'Audieme ces affiches de « mobilisation générale » qui voulaient dire que la guerre était décidée et que tous les hommes de 20 à 40 ans allaient devoir partir.

C'est très impressionnant de voir ces affiches, ces mots « mobilisation générale », la gravité des gens qui s'attroupent devant elles et qui réalisent que c'est arrivé, que le cauchemar de 14-18 va reprendre et que peut-être beaucoup de ceux qui vont partir ne reviendront pas. Ce que nous regardions quelques mois plus tôt comme une éventualité sans grand risque et comme une aventure sans danger, devient maintenant une réalité et nous ne savons pourtant pas encore que ça va devenir une catastrophe nationale, la plus grande calamité imposée à la France depuis qu'elle existe.

Dans les jours qui suivent les hommes partent par tranches d'âge. Combien sommes-nous réunis autour des cars, sur la place, à regarder silencieusement nos concitoyens dire adieu à la famille et aux amis venus les accompagner et s'embarquer d'un air bravache, résigné ou accablé ?

A partir de là va commencer cette « drôle de guerre » où nos armées vont s'installer dans l'immobilisme et le désœuvrement sur les frontières de l'Est pendant qu'Allemands et Russes se partagent la Pologne et que nos ennemis se renforcent et se préparent.

Seules quelques escarmouches auront lieu dans la Sarre entre les lignes « Maginot » (France) et 3Siegfried3 (Allemagne). C'est tout ce que nous verrons sur les journaux et la France entière s'endormira dans la quiétude.

En ce qui me concerne, l'important reste de réussir mon bac de rattrapage et, en accord avec ma mère, je pars, pour pouvoir mieux étudier dans la tranquillité, m'enfermer au presbytère de Clohars-Fouesnant ou le recteur, Monsieur GUEGUEN, ancien vicaire d'Audieme, a accepté de m'accueillir.

Clohars-Fouesnant est un petit village à 15km de Quimper, près de Bénodet. Le bourg rassemble autour de l'église une dizaine de maisons, dont notre presbytère, immeuble assez exigu et vétuste. J'y vivrai un mois en compagnie de Monsieur GUEGUEN, prêtre à vocation bourgeoise s'estimant exilé dans cette petite bourgade rurale, et de sa « carabassen » qui n'a rien d'attrayant, ni le physique, ni l'intellect, ni le langage et dont l'art culinaire est excessivement limité ; mais, comme me dit le brave recteur un jour où il est en veine de confidences : « il faut faire avec, faute de n'avoir pu trouver mieux. »

Ma présence, de toute évidence, lui est agréable et le distrait de sa solitude. C'est un homme de relation facile, distingué, disert et intéressant. Le matin je lui sers la messe et ensuite il me laisse travailler. Je suis venu à vélo d'Audieme, ce qui me permet, en fin d'après-midi, quand j'en ai assez de mes révisions, d'aller m'aérer en roulant quelques kilomètres. Le seul insert de Clohars pour mon hôte c'est que Sa paroisse englobe plusieurs châteaux où il a ses entrées. Depuis plusieurs siècles les châtelains ont eu l'habitude de recevoir le clergé, même s'ils le font parfois avec condescendance, et mon brave homme de recteur se trouve très honoré d'y être, de temps en temps, invité. Il a tenu à me présenter dans deux ou trois de ces gentilhommières et nous avons même déjeuné dans l'une d'elles, Cheffontaine, après qu'il m'eut enseigné, pour que je ne paraisse pas trop rustre, comment manger une pomme avec fourchette et couteau, ce qui est peut-être distingué mais n'a rien de pratique.

Il se rend également, une fois par semaine, dans une des cures voisines, dont c'est le « jour ». En effet, à cette époque, chaque responsable de paroisse recevait, une fois par mois à jour fixe, l'ensemble de ses collègues voisins à déjeuner. C'était son « jour » et à cette occasion se réunissaient chez lui les recteurs des environs pour un bon repas, souvent largement arrosé, et les retours, à vélo, des invités étaient parfois difficiles. Quand il en revenait Monsieur Gueguen me paraissait essoufflé et rougeaud et particulièrement volubile.

Au bout d'un mois mon séjour se termine et je vais à Quimper présenter mon bac de rattrapage, qui se déroule normalement et où je rate, à 1/8^{ème} de point, la mention « Assez bien ». Cette fois le résultat est satisfaisant.

Je profite de mon séjour à Quimper pour aller rendre visite aux copains qui viennent de rentrer au Séminaire et voir surtout la tête qu'ils ont en soutane. Ils ont tous l'air satisfaits et sont heureux de mon passage.

A cette époque le bac se passait en deux ans. La première partie avait lieu à l'issue de la classe de 1^{ère}. C'était la plus difficile à obtenir car le pourcentage de réussite n'était que de 30 à 40 %. Pour la seconde partie nous

avons 2 options; le bac philo à l'issue de la classe de philosophie ou le bac Math qui se préparait en classe de Math-Élem. J'avais depuis longtemps opté, par goût, pour la série Math-Élem; mais à Pont Croix on ne faisait que Philo. Il me fallait donc suivre la classe de Math-Élem dans un autre établissement et j'avais choisi le collège St-François de Lesneven, où j'ai retrouvé 3 de mes camarades de Pont-Croix (J.Y. Le Moigne en philo et F. Moal et F. Thomas en Math). De ce fait je m'y suis trouvé un peu moins isolé en arrivant.

La guerre, hélas, a tout perturbé. Le Collège St-François a été, en grande partie, réquisitionné par l'autorité militaire pour y établir un hôpital. Par ailleurs de nombreux professeurs sont mobilisés, dont justement celui de Math-Élem, et nous allons, pendant 3 trimestres, y vivre d'Expédients.

La rentrée, retardée faute de locaux, intervient vers le 20 Octobre. Nous logerons à la « Retraite » dans un bâtiment neuf, pas encore fini (il y manque le toit). Notre dortoir est au dernier étage sous une dalle ciment manquant d'étanchéité et nous devons souvent protéger les lits des infiltrations d'eau. La salle de classe est à 5 / 600 m dans une dépendance de St-François ayant échappé à la réquisition et le réfectoire au patronage dans un autre coin de la ville, si bien que toute la journée nous défilons dans les rues de Lesneven pour aller de l'un à l'autre. La discipline est identique à celle de Pont-Croix mais la présence d'externes et les conditions matérielles nouvelles font que la règle y est un peu relâchée. De toute manière les élèves de terminale, comme nous, ont toujours bénéficié, sur ce point, d'une certaine tolérance.

Les conditions de travail vont elles aussi être difficiles. Tous les professeurs de la classe de Math sont mobilisés et on les a remplacés au mieux par un trio de base inexpérimenté dont les méthodes se révéleront très originales.

Nous nous retrouvons une quinzaine dans cette classe, confiée à l'abbé Jezequel remplaçant au pied levé le prof de math habituel, Mr Falc'hun, parti aux armées.

Monsieur Jezequel, dit « le Père Joc » a l'originalité de n'avoir jamais enseigné les mathématiques. Il était jusque là prof de sciences et le continuera à notre profit, en plus des math. C'est un fort brave homme qui, avec la meilleure volonté du monde, essaiera, en même temps que nous, d'apprendre le programme qu'il est chargé d'enseigner. Parfois nous tentons tous ensemble de résoudre un problème et il faut voir son air réjoui quand il y parvient le premier ! C'est aussi un autonomiste acharné, convaincu que la Bretagne est la région la plus riche de France et n'a rien à gagner à y rester attachée. Aussi, quand nous en avons assez des mathématiques ou des sciences, il suffit de l'aiguiller sur son dada et, pendant 1/4 d'heure nous nous détendons en écoutant d'une oreille distraite le détail de nos prétendues richesses armoricaines où les conditions scandaleuses dans lesquelles avait disparu notre Parlement de Bretagne, dissous par les révolutionnaires de 89.

La philosophie incombe, quant à elle, à un vieux recteur des environs, l'abbé Quentel, qui nous réserve quelques heures par semaine entre un baptême et un enterrement.

Il est certainement lui-même un bon philosophe mais doit être le seul à comprendre sa philosophie. Moi en tous cas je n'y comprends pas grand-chose et pioche, en vue du bac, quelques notions de morale et logique dans nos bouquins en espérant qu'en y ajoutant un peu de bons sens et des généralités, il doit être possible d'approcher la moyenne à l'examen.

Un médecin colonial en retraite, retiré près de Lesneven, a bien voulu se charger de l'Anglais. Je suppose qu'il le parlait couramment mais notre niveau est bien trop bas pour que nous puissions en juger. Il est fort sympathique, rondouillard et jovial mais n'a aucune pratique de l'enseignement. Il essaie de nous faire lire et comprendre quelques textes et, pour mieux nous donner l'accent, il arrive parfois avec un phonographe et des disques que nous écoutons distraitement mais nous sommes plus attentifs aux récits de sa vie coloniale et maritime auxquels il se laisse parfois entraîner.

Seul le professeur d'histoire géo est qualifié et nous dispensera des cours normaux.

Ce fut une année scolaire très originale mais étonnamment nous arrivons, petit à petit, à assimiler notre vaste programme et, pour l'examen blanc du bac, nous parvenons presque tous à approcher ou dépasser la moyenne. Cette atmosphère et ce genre d'études me conviennent et, pour la première fois, je me sens à l'aise et prêt à postuler pour la 1^{ère} place. Je saurai, bien plus tard, que j'y suis parvenu. Mais pour moi, qui en tout et pour tout n'ai obtenu en Première qu'un piètre 3^{ème} accessit en version grecque, je n'aurai jamais la satisfaction de recevoir mes différents prix, dont celui d'excellence.

Assez étonnamment, en classe de philosophie c'est un autre ancien de Pont-Croix, J.Y. Le Moigne, qui obtiendra le prix d'excellence. Décidément les anciens de Pont-Croix se sont distingués et c'eut été pour nous et nos anciens profs une grande satisfaction de le faire reconnaître mais, en raison des événements, cette distribution des prix n'eut jamais lieu.

Alors que nous menions normalement notre petit train-train habituel un événement vient brusquement perturber la vie tranquille de Lesneven: l'arrivée au Collège d'un bataillon de Légion Étrangère.

Depuis 2 ou 3 ans la Légion Étrangère est mise en valeur par ce que nous appelons maintenant les medias. Il y eut de nombreux livres, films, chansons ou articles de journaux à la gloire de cette unité à laquelle d'ailleurs fut réservée la 1^{ère} place au défilé du 14 Juillet 38 à PARIS. Pour nous les légionnaires représentaient des militaires modèles et les grands gardiens de l'Empire. C'était l'aventure et le romantisme.

Aussi nous les voyons arriver avec des yeux ronds et nous rêvons devant ces gens formidables qui ont connu l'épopée coloniale, la guerre du kif, le désert... , bien qu'un peu déçus qu'ils aient l'aspect ordinaire et l'air de tout le monde. Je me rappelle en particulier de l'aubade qu'ils nous donnèrent dans la cour de récréation de St-François, où nous les applaudîmes sans retenue, admirant l'uniforme, le célèbre képi blanc, la netteté de la tenue et la synchronisation des mouvements.

En même temps qu'eux arrivèrent des Chasseurs Alpains, ayant le même équipement mais coiffés d'un grand béret bleu marine marqué d'un cor de chasse. Ils formaient avec la Légion un corps expéditionnaire qui s'embarqua en Mars à Brest pour une destination inconnue qui se révéla être, nous l'apprîmes 2 ou 3 semaines plus tard, la Norvège.

Pendant ce temps la « drôle de guerre » se prolongeait avec quelques escarmouches sans importance. A Lesneven la vie continuait et nous nous approchions de la période des examens quand, brusquement, en Mai les Allemands attaquèrent en envahissant la Hollande et la Belgique.

Tout à coup la guerre devenait violente, la « drôle de guerre » se transformait en « blitzkrieg », les blindés se lançaient à l'attaque de nos troupes stupéfaites et paralysées pendant que l'aviation bombardait villes, gares et routes, affolant les populations qui refluaient en désordre.

Quelques jours plus tard, les blindés allemands, contournant la Ligne Maginot, perçaient notre ligne de défense à Sedan et fonçaient vers la mer, encerclant les troupes qui défendaient la Belgique et le Nord et les repoussant sur Dunkerque, dont seule une partie, en majorité Britannique, parvint à s'échapper par mer.

Continuant sur leur lancée, les allemands avançaient vers la Seine et Paris et nous commençâmes à voir arriver des réfugiés de Belgique, du Nord, puis de Paris, nous relatant les conditions dramatiques de leur exode.

Au Collège, nous suivions ces nouvelles avec inquiétude et colère et, quand les Allemands franchirent la Seine et que fut envisagée leur arrivée en Bretagne, notre Supérieur décida de fermer l'établissement et de renvoyer tous les élèves dans leur famille. Les examens étaient pour le moment reportés.

Vers le 15 Juin chacun se retrouva chez lui et, à Audieme, arriva de son côté mon frère Jacques, venant du Collège Saint Charles de Saint Briec, où il suivait les cours de Math-Sup et préparait le concours d'entrée à l'École Navale et à l'École de l'Air.

Nos amis collégiens arrivaient également, de Quimper ou Brest - Nous n'étions guère plus d'une douzaine à Audieme à préparer le bac ou les grandes écoles).

La situation s'aggravait d'heure en heure. Les Italiens, enhardis par nos échecs et voulant tirer le maximum d'avantage de la situation, venaient, à leur tour et sans élégance, de nous déclarer la guerre et, si eux, au lieu d'avancer, reculèrent, ce ne fut pour nous qu'une mince consolation. Le flot des réfugiés augmentait et nous commençions à voir s'y mêler des déserteurs ou des militaires en retraite ou en débandade. Nous eûmes même, une nuit, un bombardement. Un avion allemand survola Audieme et lâcha au hasard 3 ou 4 bombes qui ne firent heureusement aucune victime mais faisaient mal augurer de l'avenir. Dès le matin nous étions sur les lieux pour voir les impacts de bombes au quartier de la Montagne, près de l'usine Kervevan. Ce devait être le 16 ou le 17 Juin.

Dans l'après-midi du 17, le Maréchal Pétain, qui venait, la nuit précédente, de remplacer Paul Reynaud à la tête du Gouvernement, annonçait par radio qu'il avait décidé de demander aux Allemands et Italiens leurs conditions d'armistice. C'était la fin.

Je pense que ce fut là également la fin de ma jeunesse. Jusqu'à cette date j'avais été un jeune homme en formation. J'avais reçu, de ma famille et mes maîtres, éducation et instruction. Le Collège nous avait formé à la discipline et au travail; le scoutisme y avait ajouté un peu de débrouillardise et beaucoup de générosité et tous nous avaient donné de profondes notions de solidarité et de patriotisme.

Je pense que cette formation nous a préparé à la suite et au choix de la décision qu'il fallait prendre et c'est pourquoi avant de raconter notre aventure j'ai voulu évoquer cette année qui l'a précédée et probablement préparée.

L'APPEL DE LONDRES ET LE DÉPART

Le 18 Juin, au réveil, nous sommes encore mal remis de ce coup d'assommoir reçu la veille au soir quand, réunis autour du poste de T.S.F., nous avons entendu, avec désespoir, la voix chevrotante du vieux maréchal nous annoncer sa demande d'armistice. Jusque là nous attendions le miracle d'un renversement de situation et voilà qu'il nous annonçait la fin des espoirs, la grande désillusion, la défaite, l'écrasement..

Dans la soirée nous nous retrouvons avec les autres amis collégiens pour commenter cette grande nouvelle et discuter de la conduite à tenir et de la meilleure manière de se soustraire à la horde d'allemands qui va nous arriver. La solution paraît évidente : chercher à rejoindre soit l'Afrique du Nord, soit mieux encore l'Angleterre. Avec son autorité naturelle et sans qu'il soit besoin de le préciser, mon frère Jacques devient le chef et le meneur de notre groupe et chacun va désormais se plier aux instructions et conseils qu'il nous donnera.

Des le matin du 18 Juin Jacques enfourche son vélo et repart aux nouvelles et revient vers 9 heures en m'annonçant qu'il va conduire notre grand père à Douarnenez, ajoutant : « viens avec moi, moutard, et on verra en même temps s'il n'y a pas de bateau en partance pour l'Angleterre. »

Sitôt dit, sitôt fait et nous voilà tous trois en route pour Douarnenez ou le grand père veut aller récupérer ses avoirs en banque. Pendant qu'il entre dans le premier établissement Jacques me laisse de garde devant la banque et descend au port pour une tournée des bateaux. Il en revient dépité disant qu'il y a du monde sur les quais mais qu'aucun patron ne semble disposé au voyage. En fait c'est le 18 au soir qu'en partira le premier et deux autres l'imiteront le lendemain.

L'après-midi du 18 nous trainons sur le port d'Audieme et voyons, avec accablement, arriver les premiers éléments de l'armée en déroute. Il s'agit de plusieurs véhicules militaires transportant soldats et marins dépenaillés et démoralisés et fuyant vers l'ouest. Ils s'arrêtent au bout du quai, faute de pouvoir aller plus loin. Spectacle navrant qui nous déconcerte.

Mais quand nous rentrons le soir à la maison, maman nous dit : « je viens d'écouter la B.B.C. Il y a un général français qui organise une armée à Londres. Il a un nom en O mais je ne me souviens pas de ce nom. Nous écoutons le bulletin suivant et la BBC redonne le fameux appel de cet inconnu, un certain De Gaulle.

Enfin quelqu'un qui réagit et voilà qui nous conforte dans notre projet de rejoindre la Grande-Bretagne. Tant qu'à y poursuivre la lutte il vaut mieux le faire avec des français que dans l'armée anglaise ou la Royal Navy et nous allons aussitôt porter la bonne nouvelle aux copains. Les autres nouvelles par contre ne sont pas brillantes. Les troupes allemandes vont, paraît-il, atteindre bientôt Rennes et envahir la Bretagne. Il ne faut plus tarder ici.

Le 19 Jacques repart avec grand père, cette fois pour Quimper et en revient catastrophé. Le bruit y court que des motards allemands auraient été aperçus vers Bannalec, à mi route entre Quimper et Lorient. Notre départ devient de plus en plus urgent.

De notre côté nous surveillons les quais. Si un bateau s'en va il ne faut pas le rater.

Et, c'est alors qu'arrive le miracle. Parmi le nombre de militaires en fuite, nous arrive un groupe pas comme les autres ; ce sont des chasseurs alpins de ceux-là même que j'avais pu admirer à St-François de Lesneven en Février ou Mars avant leur départ pour Narvik. Ils sont cinq, un officier et quatre hommes, qui se mettent à discuter avec Jean Marie Menou, le patron de l'AR ZENITH, ce bateau qu'on appelle ici « la Poste de l'Île » et qui assure, deux fois par semaine la liaison avec l'Île de Sein.

Voici que les chasseurs rejoignent leur camionnette, en déchargent leurs armes et quelques affaires, balancent leur véhicule dans le port et rejoignent l'Ar Zénith. Quelques autres militaires montent à bord et Jean Richard, le mécanicien, nous dit qu'ils partiront vers 14 heures dès que la marée le permettra, à destination de Sein puis l'Angleterre.

Qui en a décidé ainsi, est-ce l'officier de chasseurs, est-ce quelqu'un d'autre, nous ne le saurons jamais, le principal étant qu'il y a enfin un bateau qui s'en va et qu'il ne faut surtout pas le rater. C'est le branle-bas parmi nous. Il faut être sur place vers 13h 13h30 et nous avons juste le temps d'aller prévenir la famille et les proches, déjeuner sur le pouce et prendre quelques affaires.

Maman, qui est veuve et va se retrouver seule avec nos deux jeunes frères, prend conseil de son père et ils optent tous deux avec courage de nous voir les quitter, peut-être pour toujours. Elle nous prépare quelques conserves et du linge et vient nous accompagner jusqu'au bateau qui, pendant ce temps là, s'est rempli de militaires.

D'autres jeunes civils arrivent des alentours et nous commençons à craindre de ne pas avoir de place quand survient le chef de brigade de gendarmerie avec des ordres du préfet, nous dit-il, de favoriser le départ des militaires mais d'interdire l'embarquement aux civils.

Nous n'en avons cure et il se fâche. Finalement l'officier de chasseurs, qui semble avoir pris le commandement du bateau, vient s'en mêler et lui intime : « Laissez donc ces jeunes tranquilles. Si vous continuez, je vous fais embarquer de force par mes hommes et vous partirez avec nous ». Il s'en va furieux et nous sautons aussitôt à bord sans attendre notre reste.

Petit à petit un rassemblement s'est fait devant nous sur le quai. L'Ar Zénith est maintenant plein. Nous sommes environ 75 à 80 à bord dont 2/3 de militaires et 1/3 de civils.

Quand nous larguons les amarres, maman est toujours là, avec notre frère de onze ans, courageuse et digne, entourée d'une foule silencieuse qui semble assister à un enterrement.

Quant à nous, nous ne pensons qu'à une chose, partir au plus vite avant que les allemands n'arrivent. Nous nous dirigeons vers la sortie du port, escortés sur le môle de quelques curieux ou sympathisants. Petit arrêt rapide pour récupérer encore quelques retardataires. Enfin, ouf !, nous passons le bout du môle et laissons le phare derrière nous.

Ce matin nous y croyions à peine et maintenant nous voilà enfin partis. Pour combien de temps ? Quand reverrons-nous Audieme, si jamais nous le revoyons ? Je lance un dernier regard vers cette côte familière, mon pays : Plouhinec et Saint-Julien, le sémaphore, la grande plage, Trezcadec, Saint Evette et enfin la pointe de Lervily ou nous virons cap au nord. Audieme disparaît doucement derrière la pointe. Nous voguons maintenant vers Sein. La grande aventure commence.

À bord nous regardons, curieux, tous ces gens qui nous entourent. Les militaires se partagent sensiblement par moitié entre biffins et marins. Hormis les cinq chasseurs alpins qui entourent Jean Marie Menou à la barre et ne s'en écartent pas jusqu'à l'arrivée, les biffins semblent las et déprimés. Depuis combien de temps traînent-ils les routes, fuyant sans but et sans espoir devant l'ennemi qui les harcèle ? Les marins paraissent moins dépaysés mais tout aussi las et résignés. Et tous donnent l'impression d'une armée de vaincus ayant, certes, échappé à l'encerclement ou à la capture mais ayant perdu le moral et l'envie de réagir.

Face à ces anciens accablés ou résignés, deux douzaines de civils environ, tous de jeunes gens, pour la plupart encore scolaires. Ils ont l'air moins abattus, soulagés certes d'avoir pu se soustraire à l'ennemi mais tout disposés à vivre pleinement cette aventure qui commence et à reprendre la lutte auprès de nos alliés.

Ils le prouveront par la suite en s'engageant tous dans la France Libre.

On y distingue tout d'abord notre groupe d'Audiemais : Jacques et moi, Jean Lozachmeur, Patrice Jouen, Louis Tessier, François Laurent, Yves Bourdon, Robert Mens, Pierre Quéré, etc. tous collégiens ou lycéens auxquels se sont joints un réfugié belge et Jean Nedelec, dit Arthur, un jeune parisien de 16 ans, réfugié chez sa grand mère et qui a pu se faufiler à bord au moment du départ. S'y ajoutent quelques autres des environs, Jean Ansquer, Jean Priol, Stanis Gouzard et Jean Sergent, d'Esquibien, et Paul Gloaguen, Marcel Ligavant, Jean Kerivel, Marcel Ansquer, de Confort, Jules Le Signe et quelques autres dont je ne me souviens plus. Nos relations sont bonnes avec les militaires jusqu'au moment où Jacques déniche deux mitrailleuses Hotchkiss embarquées probablement par les chasseurs.

Fort de sa compétence militaire (il vient de passer avec succès son brevet de P.M.S.), il décide de les mettre en batterie à l'avant du bateau, l'une à tribord, l'autre à bâbord, pour pouvoir nous défendre au cas où ... et nous engage comme servants en nous dormant nos premières notions de mitrailleurs.

Nous sommes très intéressés mais nos compagnons militaires beaucoup moins, qui commencent à se demander dans quel guêpier ces jeunes fous vont finir par les attirer. Personne heureusement ne s'est présenté devant nous et n'aurons pas l'occasion de tirer la moindre rafale.

La traversée est calme, la mer quasi déserte et nous entrons, vers 17 heures, dans le port Sein où une bonne partie de la population vient nous accueillir et s'inquiéter des événements. Jean Marie Menou fixe

l'embarquement et le départ à 21 heures et tout le monde débarque et se repartit dans l'île, ou chacun pourra apprécier l'hospitalité des Sénans.

Jacques, moi et quelques amis nous retrouvons chez Martin et Marie Guilcher, les parents de notre ami de collège Félix, tout récent séminariste, qui nous accueillent avec gentillesse et où nous dînerons en famille en attendant le départ qu'ils comprennent mal, il faut le dire et qu'ils n'approuvent pas.

Après dîner nous retournons sur le quai et, pendant qu'un avion allemand s'acharne sur un pauvre cargo français dans le Raz de Sein, nous apprenons aux Sénans qui l'ignorent encore, qu'un général a parlé la veille à la radio de Londres et va y constituer une armée. C'est ainsi qu'ils écouteront, eux aussi, les jours suivants, la B.B.C. et pourront entendre, à leur tour, de nouveaux appels de De Gaulle.

L'Ar Zénith est mouillé dans le port car, en raison de la marée descendante, il ne peut rester à quai et une navette s'installe par canot entre la cale et le bateau.

Quand nous nous y présentons à notre tour, c'est le drame : on refuse de nous laisser monter par ordre du Maire. Il aurait, paraît-il, contacté la gendarmerie d'Audierne pour savoir la conduite à prendre envers l'Ar Zénith et le Chef lui aurait demandé de favoriser le départ des militaires mais de l'interdire aux civils. Nous voilà pris au piège. Certains, que les marins du canot ne connaissent pas, parviennent à s'affubler de capotes militaires et à rejoindre le bord mais, pour nous, il n'en est pas question : Menou et son équipage nous connaissent trop bien. C'est donc la mort dans l'âme que nous voyons notre bateau quitter son mouillage et s'en aller. Que faire désormais sinon chercher une autre barque.

Avec Jacques et 2 ou 3 copains nous allons au bistrot de Pierre SALAUN, tout proche de la cale, auquel nous présentons notre requête : trouver quelqu'un qui accepte de nous conduire sinon jusqu'en Angleterre tout au moins jusqu'à Ouessant, où nous essaierons de nous faufiler parmi les réfugiés de Brest. Pierre SALAUN est, depuis plusieurs années, notre acheteur de crustacés sur place et l'homme de confiance de Maman. Appelée au téléphone, elle lui confirme son accord et lui demande de nous aider dans la mesure du possible.

Nous sommes accoudés au bar et, près de nous, deux marins consomment. Pierre, qui réfléchit à qui il pourrait bien demander ce service, se tourne vers l'un d'eux et lui dit : « Et pourquoi, Jean-Marie, n'irais-tu pas les y conduire avec ta vedette ? »

« Tu sais bien, Pierre, lui rétorque Jean-Marie, que pour pouvoir le faire il me faudrait l'autorisation de l'ingénieur ».

« Et où tu vas le trouver ton ingénieur aujourd'hui ? Les allemands sont peut-être déjà à Brest et il a autre chose à penser qu'à surveiller la Velleda. Si tu pars de suite, tu as le temps de les amener jusqu'à Ouessant et tu seras de retour avant le jour. Qui saura ? » « C'est bon, dit alors Jean-Marie qui n'a plus d'arguments à lui opposer, si tu crois que c'est possible, on peut le faire. » et se tournant vers nous, Jean Marie Porsmoguer, patron de la « Velleda », vedette ravitailleur des phares du secteur, nous dit sans autre façon : « D'accord les gars, allez dire à vos copains que je les embarque dans 1 heure à la cale. »

Nous voici soulagés et, à l'heure dite, ayant remercié nos amis sénans, nous nous retrouvons sur la cale et prenons place dans la vedette. Notre ami Félix, le séminariste, nous regarde avec envie mais n'ose passer outre à l'interdiction de ses parents.

Deux de nos camarades manquent à l'appel. Par contre un nouveau vient nous rejoindre.

Il s'agit d'un parisien, Yvon Lapotere, que ses parents avaient cru mettre à l'abri dans ce bout du monde en le confiant à des amis sénans. Ce sera le seul « ilien » à nous accompagner

Il fait pratiquement nuit quand la Velleda quitte le port. Nous sommes silencieux. L'excitation de la journée a fait place au calme de la nuit. Certains pensent à l'avenir, d'autres somnolent. Sur Brest le ciel rougeoit des incendies qu'ont allumés les marins avant de quitter le port.

Il n'est pas loin de 2 heures quand nous atteignons Ouessant. En rade de nombreux navires de toutes tailles sont rassemblés, attendant probablement le jour pour reprendre leur route. Jean Marie va aux ordres auprès d'un contre torpilleur qui nous refole :

« Pas de civils à bord. Débrouillez-vous. » Jacques décide de tenter notre chance auprès d'un autre militaire mais, cette fois, nous dit-il, on monte à bord d'office: ils ne nous jetteront pas à l'eau. Cette fois, pour se débarrasser de ce groupe d'importuns, le commandant donne l'ordre à un chalutier voisin de nous accepter à son bord. La partie est gagnée.

Notre nouveau navire s'appelle la « Monique-André ». C'est un chalutier Lorientais réquisitionné par la Royale pour la durée de la guerre et donc monté par un équipage militaire Il est archi plein quand nous y accostons et nous nous faisons insulter par tous ceux que nous y dérangeons et, finalement notre petit groupe audiermais ne trouvera place que sur le toit de la passerelle, déjà encombré d'aussières, très petit espace où nous coucherons les uns sur les autres et d'où nous ne descendrons que pour le ravitaillement en eau ou pour tenter d'accéder aux toilettes, énorme problème car nous sommes environ 200 à bord.

La Monique-André lève l'ancre à l'aube du 20 juin et se dirige vers le Nord. Nous avons donc pris le bon wagon et voguons cette fois vers l'Angleterre, laissant derrière nous, quand se lève le jour, les falaises d'Ouessant et les rochers de Portsall, dernier morceau de France que nous ne quittons pas des yeux avant qu'il ne disparaisse dans le lointain.

Cette première journée n'a pas été facile mais nous sommes sur la bonne voie. Finalement la chance est avec nous.

En raison de la surcharge à bord ce voyage est loin d'une croisière d'agrément sans ravitaillement, sans pratiquement de sanitaires et sans endroit où poser le pied. La mer est heureusement assez calme et, s'il y a des vomissures sur le pont elles sont plus imputables aux excès de vin rouge de nos collègues passagers qu'au mal de mer.

Durant cette journée de traversée les seuls navires aperçus sont français et je me souviens particulièrement d'un torpilleur auquel il manque une partie de l'avant. Nous sommes un moment survolés par un gros hydravion qui brusquement nous pique dessus. Petite peur bien vite disparue car il se révèle être britannique. C'est un Sunderland de la Coast Guard qui veut probablement nous identifier.

Au réveil du 21, nous sommes devant Plymouth. Dans la rade sont déjà mouillées d'autres navires battant pavillon français et nous voyons arriver derrière nous le brave Ar Zénith qui nous avait lâché à Sein. Malgré toutes nos pérégrinations, nous l'avons battu de justesse dans la course à l'Angleterre, course sans grand intérêt d'ailleurs car nous allons poireauter ainsi deux longues journées à l'ancre avant d'être autorisés à débarquer.

Nous sommes à la limite de la Cornouaille et du Devon et la côte rappelle d'assez près nos rivages bretons. Le trafic devant Plymouth est minime mais de nouveaux bateaux français arrivent, en général des barques de pêche plus ou moins chargées de passagers, et tous attendent patiemment l'autorisation de remonter l'estuaire. Jusque là nous avons tous vécu sur nos réserves, vite épuisées, et c'est avec soulagement que nous voyons des barges anglaises nous apporter chaque jour un peu de ravitaillement.

Notre attente prend brusquement fin quand notre chalutier lève l'ancre, imité par les autres bateaux français, et pénètre dans la vallée d'accès au port. Nous y croisons divers éléments de la Royal Navy escortant un énorme porte-avion, qui se révèle être l'Ark Royal. Nous passons tout près l'un de l'autre et ses superstructures nous dominent ; il est immense et impressionnant. Sur la rive une foule de civils gesticule et applaudit, démontrant ainsi, pensais-je, l'intérêt bien connu des britanniques pour leur marine.

Mais l'escadre est maintenant passée et la foule applaudit toujours et ce n'est qu'alors que nous comprenons que ces applaudissements et cris de bienvenue nous sont destinés. Nous n'en revenons pas, nous les pauvres réfugiés ou rescapés de France, et nous n'oublierons jamais la chaleur de cet accueil au moment où nos gouvernants, au mépris de leurs engagements, venaient de les trahir et de traiter avec l'ennemi commun, braves anglais de 1940 que les mois à venir nous aideront à mieux connaître et auxquels nous lieront une estime et une amitié réciproque que les années ne pourront effacer.

ARRIVÉE EN ANGLETERRE – PLYMOUTH / LONDRES

Dès l'arrivée au port, militaires et civils sont séparés et nous nous retrouvons avec les autres jeunes, bretons en quasi totalité, débarquant des divers autres bateaux.

Chacun se renseigne sur la provenance des voisins et il arrive même qu'on en reconnaisse.

Des dames et des jeunes filles sont là pour nous accueillir nous proposant, avec de grands sourires, un peu de ravitaillement et, à discrétion, un breuvage brûlant et sucré, la boisson nationale britannique, le tea, que beaucoup d'entre nous, moi le premier, avalent en grimaçant et en rêvant au bon café de chez nous. Mais elles sont tellement gentilles que nous les en remercions chaleureusement.

Nous sommes heureux et soulagés de nous retrouver enfin chez les Anglais, d'avoir réussi cette évasion de France qui n'avait rien d'évident il y a 3 jours et d'être reçus par des gens aussi agréables.

Nous ne traînons pas sur le quai et on nous fait bien vite monter dans les wagons d'un train tout proche qui s'en va bientôt vers l'est, vraisemblablement Londres ou la région londonienne. La nuit tombe et nous nous endormons sur des banquettes bien plus confortables que le pont d'acier de la Monique André.

Au matin nous sommes dans la banlieue de Londres et bientôt le train s'arrête. Des cars nous attendent qui nous transportent dans un bâtiment tout propre, tout net, murs blancs ripolinés où l'on nous sert un breakfast. Apparemment ce n'est pas une caserne. Nous nous renseignons et apprenons qu'il s'agit d'une maternité. Nous n'avons jamais su pourquoi nous avons atterri dans cette maternité. Vraisemblablement les anglais non plus puisqu'ils nous en ont fait déménager assez rapidement. On y serait bien resté mais d'autres cars sont arrivés et nous ont dirigé vers quelque chose de beaucoup plus grand, de moins coquet, de plus caserne, propriété ceinte de hauts murs ou de grilles dont un panneau, au portail, annonçait qu'il s'agissait d'Anerley School. Anerley School, nous apprit-on, était un établissement réservé aux attardés ou handicapés mentaux. Était-ce par hasard qu'il nous fut affecté ou les responsables anglais avaient-ils considéré qu'en tant que non British nous ne pouvions être que des attardés, ils ne nous le précisèrent jamais. Anerley fut en fait un des quelques lieux où se trouvèrent rassemblés les réfugiés non militaires arrivant du continent ; nous allions y passer 8 à 10 jours.

L'établissement comporte un ensemble de bâtiments formant un bloc compact. Au centre, deux cours intérieures enserrant un bâtiment intermédiaire qui sera utilisé comme réfectoire, tout le reste servant de chambres, hormis un petit secteur réservé à l'administration.

Quand nous n'occupons pas les chambres (pratiquement toute la journée) nous disposons soit des cours intérieures, soit plutôt du grand espace formant terre-plein entre le bloc bâtiment et le mur de clôture et aboutissant à la grille d'entrée. L'établissement est gardé par un corps de policiers dont la consigne principale est de nous empêcher absolument de sortir. Ils n'hésiteront d'ailleurs pas à tirer sur les très rares qui s'y essaieront. Parfois la nuit un groupe de policiers envahira nos chambres aux cris de « Stand up ! Get out » nous refoulant dehors pour se livrer à une fouille de nos pauvres bagages. Apparemment nous sommes tous suspects et ce séjour à Anerley est uniquement destiné à relever nos identités, faire préciser nos intentions et déceler si possible, les éventuels espions tentant de s'introduire en Grande-Bretagne sous couleur de réfugiés.

Dans le même but des officiers de l'Intelligence Service viendront nous interroger.

Chacun d'entre nous subira un premier interrogatoire très détaillé destiné à l'établissement d'un dossier individuel. Nous devons répondre, sans réfléchir, à des questions qui nous paraissent, parfois, incongrues ou inutiles. Tout est enregistré au dossier et, quelques jours plus tard, un autre enquêteur revient et pose de nouvelles questions, souvent identiques mais parfois différentes de celles du premier passage. La moindre erreur, relevée au second passage, peut entraîner des vérifications très poussées et un nouvel interrogatoire qui peut durer une ou plusieurs heures. Dans notre groupe François Laurent en fut victime. On le fit mariner une heure 1/2 et il n'en sut jamais la raison.

Les journées à Anerley sont mornes. Nous n'avons ni activités, ni journaux, ni radio. Aussi les repas en sont devenus le moment principal. Nous les prenons dans le bâtiment situé entre les deux cours mais la salle de réfectoire est bien trop petite pour qu'on nous y serve tous à la fois. Il y est donc prévu 3 services, que les anglais pensent avoir organisés parfaitement. En voici le principe : Ils nous rassemblent tous dans la première

cour, d'où ils font pénétrer dans le réfectoire un premier contingent. Le déjeuner étant terminé tout le monde sort par la porte donnant sur la deuxième cour. Puis ils font rentrer un second contingent et enfin un troisième et, quand les trois groupes ont terminé, nous nous trouvons tous dans la seconde cour et la première est vide.

Hélas ! les portions sont congrues et nous les verrions volontiers doubler. Le premier jour tout se passe normalement. Nous avons le ventre creux et réfléchissons et, dès le soir, nous avons trouvé la solution: il suffit de faire partie du premier service puis, étant passés dans la seconde cour, de s'arranger pour rejoindre la première et de recommencer le circuit. Nous repérons un passage non surveillé entre les deux cours et c'est ainsi que nous pûmes échapper au rationnement et être alimentés normalement. Les anglais mirent longtemps à comprendre pourquoi ils devaient effectuer 4 ou 5 services à chaque repas alors que 3 devaient suffire.

Tel fut le premier exemple de l'indiscipline et du fameux « système D » français qui eut tellement le don d'exaspérer nos amis British.

Il faut dire qu'anglais et français ont une conception très différente de la discipline.

Si un britannique voit quelque part un panneau « Out off bonds » ou « Out limits » ce qui signifie « accès interdit », il ne lui viendra jamais à l'idée d'y pénétrer alors qu'un français, dans la même situation, aura pour première réaction d'aller voir pour quelles raisons cet endroit est interdit. Cette conception différente de l'obéissance et de la discipline a toujours été un sujet de profonde discorde entre nous durant les trois années que nous avons passées à leurs côtés.

Les soirées étaient le moment le plus agréable à Anerley après le repas du soir. Des groupes se formaient et nous chantions en chœur ou nous racontions des histoires et, cinquante ans plus tard, je me retrouve encore fredonnant des chansonnettes apprises durant ces sympathiques soirées de Juin 40. A ce jeu nos amis brestois, les fameux « P'tits Zeph » se révélèrent les meilleurs animateurs.

Durant ce séjour notre petit groupe s'étoffa de 3 nouvelles unités: Yvon Lapotère, le parisien réfugié à Sein et parti avec nous sur la Velleda et les deux frères Salaün Paul et Jean originaires de Sein et qui, se trouvant le 18 Juin à Brest, où ils exerçaient le métier de docker, s'étaient joints aux jeunes en partance pour l'Angleterre.

C'est peu après notre arrivée au camp que nous procédâmes au change de nos francs en livres anglaises. Les autorités en limitèrent le montant à 2.000 F par personne ce qui était largement suffisant car beaucoup parmi nous ne possédaient rien ou presque. Par contre quelques rares personnes regorgeaient d'argent et je pense en particulier à un réfugié Belge ou Hollandais frisant la cinquantaine, que nous appelions « le banquier » car il en avait l'allure, et qui ne se séparait jamais d'une serviette bien rembourrée. Dès que le change commença, il se posta près du guichet et, moyennant une petite commission, parvint, en confiant à chacun de quoi compléter son avoir à 2.000 F, à faire changer la presque totalité du contenu de sa serviette. Fort honnêtement, chacun vint, après le change, lui remettre les livres qui lui revenaient, signe de la solidarité instinctive des réfugiés l'un envers l'autre.

Nous étions là depuis 5 ou 6 jours quand, une après-midi, l'on appela tous les français à se rendre dans la cour principale où nous trouvâmes, chose étonnante, un jeune officier français portant, avec élégance, un uniforme de lieutenant, képi bleu clair, guêtres de cuir, etc... Il nous fit mettre en rangs par trois et nous tint un petit discours :

« Il était un envoyé du Général de Gaulle, dont nous avons certainement entendu parler. Ce général refusait l'armistice signé par Pétain. Il voulait continuer la guerre et constituait, à cet effet, une armée qui, avec l'aide de notre empire, se battrait aux côtés de nos alliés pour reconquérir la France et en chasser les allemands. Il venait donc voir si nous étions disposés à rejoindre, dans les rangs de cette armée, tous ceux qui, comme lui, s'étaient déjà mis au service du général De Gaulle.

Je ne vais pas vous demander à chacun ce que vous choisissez, ajouta-t-il. C'est bien simple, que ceux d'entre vous qui refusent de nous rejoindre sortent des rangs.

En fait nous étions déjà, presque tous, acquis à cet engagement. Mais parmi ceux qui hésitaient encore ou même qui avaient déjà décidé de rentrer en France, il faut reconnaître qu'il fallait du caractère pour oser sortir des rangs. Il y en eut excessivement peu.

Eh bien, nous dit-il alors, je vois que nous sommes d'accord. Je vous en félicite et vais en rendre compte au Général. Vous ne tarderez pas à sortir d'ici. Et il s'en alla fier de lui.

La manoeuvre était, je le reconnais, assez cavalière et peu élégante et quelques rares dirent qu'ils ne l'appréciaient pas. En réalité nous en avions déjà longuement discuté entre nous: avant qu'il ne vint et nous étions déjà, tous ou presque d'accord pour nous engager dans l'armée qui se constituait. Nous n'étions pas venu ici pour faire du tourisme mais pour servir notre pays et lutter pour le défendre. Nos parents, nos enseignants, le scoutisme, nous avaient inculqué l'amour de notre pays et la nécessité de se battre, voire de mourir pour lui s'il était menacé, et Dieu sait si c'était actuellement le cas. Ce n'est donc pas la venue de cet officier qui nous décida mais elle eut, au moins, l'avantage de nous rassurer sur l'existence de De Gaulle et la poursuite de ses projets. Même si la plupart d'entre nous ignoraient l'appel du 18 Juin avant de quitter la France, tous l'avaient appris depuis plusieurs jours et c'était devenu le premier sujet de nos conversations.

Deux ou trois jours plus tard des cars vinrent chercher ceux qui souhaitaient s'engager dans l'armée De Gaulle, et presque tous nous y primes place heureux de quitter Anerley School, satisfaits du déroulement des événements et fiers de notre choix.

L'ENGAGEMENT

Notre convoi de cars s'arrête et nous débarque devant une grande bâtisse en béton, portant au fronton OLYMPIA HALL.

C'était un stand d'exposition de 3 ou 4 étages en béton, construits au carré, et comportant au centre un grand espace carré, vide. Pour nous tous, ce bâtiment restera l'OLYMPIA et, comme à Anerley, nous allons y passer quelques jours, confinés sans possibilité de sortie pendant les premiers jours. Notre arrivée se situe environ 2 semaines après notre départ d'Audierne, c'est-à-dire vers le 3 Juillet. C'est ici que seront regroupés les divers civils français arrivés en Grande-Bretagne et ayant opté pour l'engagement au service de De Gaulle.

Matériellement c'est moins bien qu'à Anerley. Le bâtiment, tout en béton, est nu et froid, sans aucun meuble. Au lieu du précédent plancher en bois, nous allons ici coucher sur le ciment. Pour manger ou discuter il faut être debout ou s'asseoir par terre et nous n'avons plus l'occasion de prendre l'air ou de nous promener comme dans les cours ou sur le terre-plein de notre précédent camp. Pour le moment, les sorties restent interdites. Par contre nous ne sommes plus sous l'autorité anglaise mais encadrés de français.

Peut-être à cause de cela, personne, bizarrement, ne se plaint de cet inconfort et tous semblent satisfaits de se retrouver entre français, attendant impatiemment la régularisation de leur situation. Ici nous avons quelques nouvelles et pouvons lire les journaux.

C'est ainsi que nous apprenons le drame de Mers-El-Kébir et, tout en reprochant la violence de l'action anglaise, nous ne pouvons comprendre et approuver l'attitude de notre Marine qui préfère se laisser bombarder plutôt que de venir nous rejoindre ou même aller se faire neutraliser en Amérique. Nous attendons avec impatience et curiosité la réaction du Général De Gaulle. Elle tardera plusieurs jours et confirmera notre désaccord sur la manière et notre accord sur le fond.

La grande distraction à l'Olympia est d'accueillir les nouveaux arrivés et de connaître leur origine et leur périple. La plupart viennent, bien entendu, de Bretagne mais il y en a quelques-uns d'ailleurs comme de Normandie et même du Pays Basque. Et puis, brusquement, nous avons, un jour, l'immense surprise de voir débarquer un groupe d'une centaine de Sénans, au premier rang desquels notre ami Félix, le séminariste, qui avait tant envie de nous accompagner sur la Velleda et Pierre Salaün, grâce auquel nous avons pu quitter l'île pour Ouessant. Ils nous racontent leurs hésitations puis, après avoir entendu et commenté les discours du Général à la B.B.C., leur refus de répondre aux convocations des Autorités franco-allemandes à Audierne et leur décision de venir tous finalement nous rejoindre en utilisant la Velleda et plusieurs bateaux de pêche. Nous retrouvons ici des Sénans complètement différents de ceux, méfiants et réservés, que nous avons connus le 19 Juin. Félix est heureux de nous retrouver et de la décision qu'ils ont prise et à laquelle il a activement participé. Il y en a de tous âges, des très jeunes ou de relativement âgés. Ils restent groupés et s'installent tous au rez-de-chaussée.

Quant à nos trois copains Sénans, Yvon Lapotère et les deux frères Salaün, ils continuent à faire bande avec nous, ce qui ne les empêche pas d'aller de temps en temps, discuter en breton avec leurs compatriotes.

Deux grands événements surviendront à l'Olympia : la venue du Général De Gaulle et notre engagement officiel à son service.

La vie à l'Olympia est, il faut le dire, assez monotone. Aussi quel événement quand on nous annonce, le 6 Juillet, l'arrivée imminente du Général De Gaulle.

Nous allons enfin voir comment il est fait ce personnage qui incarne ici notre idéal, brave tout le monde et ose même défier le célèbre Maréchal Pétain et le Gouvernement Français.

Chacun, nous dit-on, doit rester à son étage où il passera nous voir tous. Nous nous accoudons, curieux, à la rambarde de l'étage d'où nous dominons l'entrée et le rez-de-chaussée. C'est de là que nous voyons apparaître, accompagné d'un ou deux officiers et du responsable de l'Olympia, un général, plus jeune que les généraux habituels, en uniforme français et guêtres de cuir, comme son envoyé d'Anerley, et képi à feuilles de chêne. C'est le premier général que j'ai l'occasion de voir et ce doit être notre cas à presque tous. Nous devons vraisemblablement le regarder comme une bête curieuse.

La première chose qui nous frappe c'est sa hauteur. Il est énorme et domine ceux qui l'entourent à la fois de sa taille et de son air supérieur. Il a une voix forte, une figure typique et le moins qu'on puisse dire c'est qu'il a

de la présence. Et puis c'est quand même un personnage qui, il y a peu encore, était un ministre, bras droit de Reynaud. Ce n'est pas tous les jours qu'un jeune breton peut approcher ainsi un général ex ministre. Quel événement. Nous en sommes impressionnés.

Il nous fait mettre en rangs et commence à passer les gens en revue en leur disant : « Présentez-vous et dites-moi d'où vous venez. »

Bien sur, au rez-de-chaussée, il tombe sur toute la bande de sénans, un peu plus de cent, et le défilé commence : « Guilcher, Île de Sein; Milliner, Île de Sein; Spinec, Île de Sein, Fouquet, Île de Sein, etc... » Evidemment tous ensemble ils font plus d'effet que les 2 ou 300 brestois repartis dans le bâtiment. Et c'est tout naturellement que le Général de Gaulle se fait tout haut cette réflexion, devenue célèbre : « Mais alors, l'Île de Sein, c'est donc le quart de la France ? »

Certains ont même entendu: c'est donc la moitié de la France ? Je ne peux préciser.

On s'imagina la fierté de nos amis; leur toute petite île sortant ainsi de son obscurité et de l'anonymat et devenant ici la super commune française et probablement la seule dont se souvint le Général De Gaulle par la suite.

Les présentations continuent et défilent l'un après l'autre, ports, villes et villages bretons, la plupart inconnus et, bien entendu, dans cette litanie, notre port d'Audierne et sa dizaine de représentants passa complètement inaperçue.

La visite terminée, se plantant au centre du rez-de-chaussée, le général nous dit à tous quelques mots justifiant sa position, parlant de ses intentions et de ses espérances, de l'évolution probable de la guerre, enfin ce qu'il avait déjà dit le 18 Juin.

Dire que nous avons tout retenu de ses paroles serait faux. C'était, au fond, son problème. Nous, nous nous étions mis à son service parce que c'était le seul qui continuait le combat. Nous lui faisons confiance : qu'il se débrouille.

Ce que nous avons retenu, c'est quand il nous a dit : « je ne sais pas encore ce que je vais faire exactement de vous, comment je vais vous utiliser ni où je vais vous envoyer mais ce que je peux déjà vous dire c'est que vous allez certainement beaucoup voyager », ce qui ne fut pas pour nous déplaire.

Et il partit en nous disant : « Puisque vous êtes d'accord, vous allez signer un engagement pour la durée de la guerre en optant pour l'arme de votre choix et vous allez rejoindre incessamment votre affectation. »

Des son départ chacun commenta la visite et donna ses impressions. Le général a fait bon effet. Il présente bien et à l'air de savoir ce qu'il veut. Quant à nous nous allons enfin pouvoir régulariser la situation et être incorporés et habillés.

Et l'habillement, voilà quelque chose qui devient urgent. Jacques et moi avons pris et trainons dans notre sac à dos depuis Audierne de quoi nous changer mais beaucoup de nos collègues ont embarqué sans argent ni bagages et voilà bientôt 3 semaines qu'ils traînent partout, sur le pont des bateaux, les planchers d'Anerley, le ciment de l'OLYMPIA. Taches et déchirures s'accumulent. De Gaulle n'a, pour le moment, qu'une armée de sans culottes en haillons. Vivement qu'on y trouve remède.

A la même époque passe chez nous un militaire, avec un cahier cartonné qu'il pose sur une table et où il doit, nous dit-il, inscrire notre identité, date et lieu de naissance, etc., l'arme où nous voulons nous engager (armée, marine ou aviation) et au bout de la ligne chacun va signer pour certifier à la fois les renseignements et son engagement.

Tel fut, dans sa plus grande simplicité, une signature au bout de la ligne, ce geste important que fut notre engagement dans les Forces Françaises du Général de Gaulle pour la durée de la guerre. Le vrai engagement eut lieu deux mois plus tard et, cette fois, dans les FORCES FRANÇAISES LIBRES.

Quant au choix de l'arme, nous en avons déjà discuté entre nous. Jacques a opté pour l'aviation et n'en veut pas démordre. Je ne peux le suivre puisque j'ai une mauvaise vue.

Il aurait choisi la Marine qu'évidemment je l'y aurais suivi. Les autres copains audiermais et les 3 Sénans qui nous accompagnent ont tous pris parti pour l'armée. Je n'ai plus d'autre possibilité que de les imiter et je serai donc biffin.

Peu après la visite de De Gaulle et notre signature, on nous autorise à sortir dans Londres. Nous attendons depuis longtemps ce moment de liberté mais beaucoup l'appréhendent car ils sont les poches vides. Se

traîner dans les rues sans pouvoir entrer dans un pub n'a rien de réjouissant. Et pourtant la plupart en sont rentres ravis. Des inconnus les ont abordés et leur ont offert boissons, nourriture mais surtout leur gentillesse et leurs sourires.

Nous-mêmes nous sommes sortis en groupe et nous sommes, comme tout le monde, retrouvés à Sofia, le quartier français pas bien loin d'Olympia. Plus qu'une bière, c'était un vrai repas français qui nous tentait. Au restaurant on nous a d'abord considéré avec méfiance. En prenant la commande le patron nous a dit : « vous savez, ce repas vous coûtera tant. » Nous l'avons tranquilisé, avons dégusté une bonne cuisine française et nous en sommes sortis à bon compte, les boissons ayant été prises en charge par des clients voisins et le patron y ayant lui-même mis du sien. L'accueil dans la rue a été excellent, chacun ayant un mot gentil pour nous dès qu'il nous identifiait pour un réfugié français.

Ainsi va se terminer notre séjour à l'Olympia que nous quittons un matin pour rejoindre notre destination définitive : la région militaire d'Aldershot où se trouve notre camp et où nous allons retrouver de vrais militaires cette fois, tous ceux qui se sont mis au service du général. La vie civile est finie mais l'aventure continue.

FREE FRENCH - LES DÉBUTS À DELVILLE CAMP

C'est vers le 10 Juillet que nous quittons définitivement l'Olympia, loqueteux sans grande allure mais le cœur plein d'espérance, curieux du lieu où l'on nous conduit et de la vie qui nous y attend.

Nous quittons Londres par le Sud-Ouest et prenons la route de Portsmouth et traversons la verdoyante campagne du Surrey. Villes et villages se succèdent et nous nous rapprochons du camp militaire d'Aldershot. Aldershot serait, avons-nous appris, le centre militaire du Sud de l'Angleterre et, dans cet ensemble, se trouveraient divers camps, terrains d'aviation, écoles militaires, etc...

Nous atterrissons finalement à Farnborough, célèbre pour son terrain d'aviation, et qui présente pour nous français, je l'apprendrai plus tard, une particularité, celle de posséder les tombeaux de la famille impériale napoléonienne (Napoléon III, l'impératrice Eugénie, etc.). Mais ce qui nous intéresse pour le moment ce ne sont ni ces sépultures, ni l'aviation mais bien notre point de chute. Jusqu'à maintenant on nous a logés dans des bâtiments clos, sans confort ni literie. Souhaitons pour l'avenir plus d'espace et de bien-être.

Nous franchissons bientôt le portail d'entrée d'un vaste camp qui nous paraît net, coquet et bien plus accueillant de prime abord qu'Anerley ou l'Olympia. Poste de garde puis grande allée menant à une immense cour rectangulaire cimentée comportant à l'un des bouts un grand mât de pavillon arborant un drapeau français, ce qui nous fait chaud au cœur.

Cette cour s'appelle, paraît-il, le « paragrond ». Nous sommes en Grande-Bretagne et il est normal d'utiliser quelquefois des mots anglais. Va donc pour le paragrond.

Les deux grands côtés sont bordés, sur plusieurs épaisseurs, de bâtiments en bois sur assise cimentée, où l'on doit pouvoir loger à 20 ou 30. Sur les deux autres côtés d'autres baraques bien plus grandes contenant les cuisines, réfectoires, magasins, etc...

Le tout est très propre et la première impression est bonne.

Je m'apercevrai bientôt qu'en fait il existe, dans l'enceinte du camp, deux établissements identiques, aux noms à consonance française : Delville Camp et Morval Camp. Ce sont les noms de deux villages français rappelant deux Victoires britanniques de la guerre 14-18 : étonnante et délicate attention des militaires anglais de nous réserver ces deux camps presque français.

Tout nous donne l'impression d'être chez nous : ce drapeau tricolore qui nous domine, ce poste de garde à l'entrée occupé par des compatriotes et, de ci, de là on aperçoit quelques troupiers français vaquant à leurs occupations, la plupart portant chaussures de ski, socquettes roulées, tenues kaki, calots, grands bérets alpins ou képis blancs de légionnaires et c'est avec plaisir et émotion que je retrouve ici ces braves légionnaires et chasseurs alpins entrevus à St François de Lesneven il n'y a pas si longtemps. Quelle surprise de nous retrouver ainsi, côte à côte, après 4 mois. Ils ont fait, entre temps, la victorieuse campagne de

Norvège, sont revenus en Bretagne puis repartis pour l'Angleterre, où ils ont, comme nous, opté pour De Gaulle. Je me sens moins perdu et, grâce à eux, un peu en pays de connaissance.

Dès l'arrivée on nous répartit en petits groupes et on nous affecte des baraques. L'organisation militaire commence. Nous nous retrouvons en groupes de 12, sous l'autorité d'un caporal ou d'un sergent et 5 groupes forment une section, commandée par un officier, secondé d'un sergent-chef. C'est un peu une loterie; certains tombent bien et d'autres mal. Cette répartition et ce regroupement du premier jour dureront finalement toute l'année 40 et même plus.

Dans notre groupe nous nous retrouvons finalement à 3 des « Audiernais et Sénans » de l'Olympia, soit, avec moi, Patrice Jouen et Paul Salaun. Je me sens quand même moins seul et mes premiers jours d'incorporation en seront facilités.

Notre groupe, comme tous les autres d'ailleurs, occupe une salle dans une des baraques.

Ce sera notre « chambrée ». Tout est en bois: plancher, cloisons, charpente apparente, fenêtres. C'est clair et agréable. La chambrée contient une douzaine de lits et, près de l'entrée, une table, quelques chaises et le lit du chef de groupe.

Nous commençons à faire connaissance avec les voisins et je découvre ainsi :

Notre chef, le caporal Pailleux. C'est aussi l'aîné du groupe (4 ou 5 ans de plus que moi). C'est un gars du Nord, un vrai Chtimi, dont il a le langage, l'accent et aussi la joie de vivre. Souriant et gentil il ne paraît pas devoir nous ennuyer par la suite.

Tous les autres sont de jeunes engagés, comme moi, sans aucune expérience militaire.

Celui qui serait le plus militaire de caractère c'est Patrice Jouen, mon copain d'Audieme, mais lui je le connais depuis longtemps et, depuis notre départ, nous nous sommes bien entendus. J'espère que nous continuerons à nous soutenir.

Paul Salaun, notre ami sénan. Peu attiré par la pêche, il a quitté l'île à 18 ans avec son frère Jean et ils travaillaient tous deux sur le port de Brest comme dockers. Pendant le voyage Brest-Plymouth, il s'est accroché avec un jeune enseigne de vaisseau, s'est fait gifler pour une idiotie et a décrété qu'il ne voulait plus avoir à obéir à des officiers de marine. Au moment de l'option il a donc, comme son frère Jean, refusé la Marine. Ils seront les deux seuls sénans à l'avoir fait. Pour moi, ce sera, comme Patrice, un ami sur. Quant aux autres, je les découvre.

Jean Jestin, trapu, costaud, tenace, sérieux, le type même du breton solide et intelligent. C'est un Brestois, mais de la campagne, venant d'une famille de cultivateurs maraîchers.

Il a commencé à travailler jeune et il allie à ses qualités paysannes la joie de vivre des Brestois.

Autre Brestois : Pierre Soubigou. Il était, comme nous, lycéen et venant d'une famille bourgeoise et nous avons beaucoup de points communs. Sympathique et agréable, ce sera, lui aussi, un bon camarade.

Lucas, lycéen également et finistérien, originaire, sauf erreur, de Saint Renan près de Brest. Sérieux et compétent, bon caractère, agréable à vivre bien qu'assez réservé. C'est le 4^{ème} lycéen de notre groupe.

J'y ajoute un groupe de 3 Conquétois, Paul Kbrebel, Yves Meneur et Louis Raguènes. Ce sont 3 gars solides, bretons authentiques. Ils forment un groupe soudé que les corvées ne rebuteront pas et auxquels nous pourrions demander aide des qu'il y aura un effort à fournir. Ils sont plus habitués à la langue bretonne qu'au français. Nous les taquinerons parfois à ce sujet mais ils resteront la base solide du groupe en cas de coup dur.

Le dernier brestois est Jean Le Gall, un « p'tit Zeph » déluré et gouailleur, une bonne caboche de breton, pas toujours facile et vite prêt à la bagarre. Il s'accrochera quelquefois avec les « étudiants » mais sur lui aussi nous pourrions compter en cas de besoin.

Quant au dernier il n'est pas breton. C'est Carlier, un gars du Nord comme Pailleux, sympathique, gentil, agréable, facile à vivre et bon camarade. Physiquement il semble un peu moins solide que les autres.

Quant au douzième soldat, il nous rejoindra un peu plus tard.

C'est un méridional de la région niçoise, habitant Londres où il travaille comme pâtissier dans un grand hôtel. Il est un peu plus âgé que nous, plus expérimenté évidemment car il a déjà vécu une aventure, celle de la guerre d'Espagne.

Né d'un père maltais, Pizotti était, après son apprentissage, allé travailler à Alger, où il s'était laissé embobiner par un recruteur des Brigades Internationales. Pour toucher la prime et vraisemblablement aussi par idéal, il a signé un engagement, a rejoint Barcelone et contracté, assez rapidement, une fièvre typhoïde, ou quelque chose d'approchant, mal soignée sur place et qui a entraîné la chute de tous ses cheveux et poils. Sans sourcils ni cheveux, il a un crâne lisse sur lequel ne tient pas et rebique la perruque qu'il ne met d'ailleurs que pour aller en permission. Il a du bagout, toujours des histoires plus ou moins cochonnes à raconter et nous aidera à passer nos longues soirées d'été. Ce sera aussi un interprète précieux dans nos rapports avec la population civile.

Notre groupe est finalement fort sympathique et je me rends compte que nous avons eu de la chance d'en être quand il s'est constitué.

Notre section comporte deux autres groupes de même importance, l'un dirigé par un ex second-maître, assimilé sergent, et qui regrettera longtemps de s'être retrouvé biffin. « Mais quelle idée j'ai eue de venir dans la biffe ? Pourquoi j'suis pas resté dans la marine ? » L'entendrons-nous grommeler par la suite à chaque complication ou difficulté. Finalement il nous quittera pour la Royale quelques mois plus tard.

L'autre groupe est dirigé par DANIS, chasseur de 1^{ère} Classe, revenant de Norvège. C'est un intellectuel dont il a l'allure. Grand, mince, distingué, grosses lunettes de myope. J'apprendrai par la suite qu'il s'agit d'un savant authentique, chercheur diplômé du Muséum d'Histoire Naturelle. C'est un type bien, droit et honnête.

On peut difficilement réunir 3 chefs de groupe aussi dissemblables et pourtant notre section tournera parfaitement, dans une bonne ambiance et en obtenant de bons résultats. Elle est commandée par le Lieutenant Jean-Marie Despres, breton d'Ille et Vilaine, instituteur dans le civil, sorti de St-Maixent, costaud, autoritaire mais que nous acceptons vite comme chef et auquel nous nous attacherons.

Il est secondé par le Sergent-chef Mairey qui sera plus proche de nous que son lieutenant. Il a de la classe, présente bien, s'exprime facilement avec calme et autorité. En voyant Mairey, Danis et plusieurs de leurs amis, je commence à me dire que les Chasseurs Alpains sont d'un niveau bien supérieur à leurs collègues des autres armes.

Et que dire de notre commandant de Compagnie. Quelle n'est pas ma surprise de reconnaître en lui le lieutenant au profil d'aigle qui nous a permis de quitter Audieme et qui avait pris le contrôle de « l'Ar Zénith ». Nous a-t-il reconnu ? Très probablement pas. De notre côté nous ne lui avons rien dit. Excès de timidité ? Probablement.

Il s'appelle Emmanuel Dupont. C'est un chrétien pratiquant, très paternel et d'une extrême gentillesse, tout en gardant ses distances. Il commande tout naturellement et nous obéissons aussi naturellement. Un chef né. Nous saurons bien vite qu'il est très estimé de tous ceux qui ont combattu à ses côtés en Norvège.

Les quatre chasseurs qui l'accompagnaient sur le Zénith l'ont suivi jusqu'ici.

Le caporal Thomas, savoyard à la grande pipe, est responsable des cuisines. Les 3 autres, Boulanger, Mousselard et Morandat sont chefs-de-groupe.

Autour de nous, toutes les baraques sont pleines. La plupart rassemblent des jeunes de notre genre, avec un encadrement à majorité « chasseurs ». Ils représentent au total une dizaine de sections rassemblées en 2 compagnies. La première est commandée par le lieutenant Lalande et la seconde, comme je l'ai dit, par le lieutenant Dupont.

Il existe également dans notre coin une troisième compagnie, complètement différente.

C'est la Compagnie DURIFF, du nom de son capitaine, et elle regroupe les militaires qui ne sont ni légionnaires ni retenus pour l'encadrement. Il s'agit de soldats expérimentés, ou présumés tels, aptes à être engagés en priorité en cas d'opération ou coup dur. Si les jeunes engagés sont calmes et réservés, ici il n'en est pas de même. Ils jouent aux vieux soldats et ne veulent pas être confondus avec les « bleus » que nous sommes.

Dans la baraque voisine de la nôtre, j'identifie assez vite 3 d'entre eux, particulièrement expansifs et exubérants : Ranson, Galli et Gros. Vite pris en mains par notre encadrement, nous n'aurons finalement que très peu de rapports avec ces voisins.

Telles sont mes premières impressions de notre secteur de Delville. Il existe dans le camp d'autres secteurs, tels celui de l'artillerie, des chars, des transports, des services (génie, transmissions, etc..) puis les logements

des officiers, les cuisines, le réfectoire, les mess, enfin tout ce qui constitue une unité militaire et que je vais apprendre, petit à petit, à connaître.

Symétriquement au nôtre et très proche puisque dans la même enceinte se trouve le camp voisin appelé Morval. C'est la copie du notre et il est entièrement réservé aux onze ou douze cents légionnaires qui se sont mis, comme nous, au service du Général.

Et c'est là que je retrouve avec un certain amusement ces légionnaires qui nous avaient tellement impressionnés à St-François. Il me semble que cette rencontre remonte à des années et dans une toute autre époque alors qu'elle ne se situe qu'à 4 ou 5 mois.

Que d'événements durant ces 4 mois et quoi de commun entre l'écolier que j'étais alors et l'aventurier que je suis; devenu, engagé au service d'un général inconnu, rebelle au Gouvernement et exilé à l'étranger pendant qu'entre temps notre forte et sûre armée s'est effondrée et que notre Bretagne se trouve aux mains des Teutons.

C'est donc forcément d'un autre oeil que je regarde maintenant nos légionnaires. Ils ont certes de l'allure et manoeuvrent parfaitement. Mais, pour le reste, ils ont beaucoup de points communs avec nos voisins de la Compagnie DURIFF, à cette différence près que les gens de chez Duriff nous considèrent avec sympathie et se comportent en protecteurs alors qu'à la Légion on nous traite avec dédain, indifférence et supériorité.

Nous apprendrons plus tard qu'il s'agit d'une attitude habituelle à cette troupe, le fameux « esprit de corps » et qu'il ne faut pas s'en formaliser.

La Légion est commandée par l'officier le plus gradé du camp, le colonel Magrin-Verneret qui se fait appeler Monclar. Celui-là c'est une vraie figure; petit homme assez difforme par suite des diverses blessures qu'il a reçues durant sa longue vie militaire (il se vante d'avoir récolté 24 blessures et 21 citations), il est autoritaire et sûr de lui.

Il commande tout le monde et en particulier les officiers qu'il mène à la baguette, les nôtres comme les siens. Il ne s'est rallié à De Gaulle, dit-on, qu'après s'être bien fait expliquer par lui son point de vue, ses possibilités et ses intentions et tous ses hommes l'ont suivi, comme ils l'auraient d'ailleurs fait s'il avait décidé de rentrer en France.

A nous, les jeunes, il nous en met plein la vue et nous le regardons tous avec admiration

Quelle chance avons-nous d'être sous les ordres d'un tel officier !

Pour terminer la description de notre camp, j'ajoute que Delville et Morval sont séparés par un no man's land où ne se trouvent que quelques rares bâtiments, à usage général tels que magasins, entrepôts, garages et une bâtisse plus grande servant de salle de réunion, cinéma ou salle des fêtes.

On nous y projettera régulièrement 1 ou 2 fois par semaine les quelques films français restant en Angleterre. D'autres fois ce seront des troupes de Londres qui viendront animer des soirées. Plus rarement on nous y réunira pour des conférences telle celle, probablement très intéressante mais assez soporifique, que nous donna le professeur CASSIN, spécialiste du droit international et conseiller de De Gaulle.

Et, puisque nous sommes en Grande-Bretagne, notre camp dispose évidemment d'un vaste terrain de sport comportant, entre autre, 2 terrains de football.

Longeant ce terrain et au delà de l'enceinte, une route mène à la petite ville de Coves, dont nous dépendons et qui est distante de 1 à 2 km. De l'autre côté de la route l'immense terrain d'aviation de Farnborough, une des principales bases ~~de la base~~ de la Royal Air Force.

Sur les autres côtés le camp est bordé de landes et de bois propres aux exercices militaires.

Nous disposons à Delville d'installations modernes, agréables et pratiques et c'est dans les meilleures conditions possibles que nous allons passer nos premiers mois d'entraînement.

Comme toujours les premiers jours de caserne sont fastidieux. Théories et mises au point entrecoupées d'exercices d'alignement et de marche au pas sur le paragrond, ce qui n'enchanté ni l'encadrement ni les jeunes engagés.

La mise en place n'est pas simple. Apparemment nous posons quelques problèmes aux Anglais. Quel uniforme allons nous porter ? Quel ravitaillement faut-il nous fournir ? Bacon, oeufs et thé ne sont pas nos

nourritures habituelles. Par contre il nous faut du café, du pain, des pommes de terre et, pourquoi pas ? Du vin. Après quelques jours de tâtonnement nous pouvons enfin manger « à la française. »

4 jours après notre arrivée à Delville voici le 14 Juillet. Des le matin, quelques unités d'anciens partent pour Londres, où le Général doit, nous dit-on, célébrer notre Fête Nationale. Nous devons, paraît-il, rejoindre nous-mêmes Londres après déjeuner.

Certains ont déjà perçu des uniformes et d'autres pas, ce qui est notre cas à la 2^{ème} Compagnie. Nous sommes toujours en civil, pas bien reluisant car beaucoup n'ont pu se changer depuis leur départ de France. Mais j'ai néanmoins une chance avec mes camarades de ne pas être de garde au camp et de faire donc partie du contingent chargé d'aller entourer le général à Londres et parader devant les anglais.

Je crois que je n'oublierai jamais cette après-midi du 14 Juillet 40 à Londres, tellement ce fut à la fois ridicule et émouvant.

Depuis que nous sommes à Delville Camp nous avons du comme tous les débutants militaires, recevoir les premières notions de l'école du soldat et répéter inlassablement des exercices de présentation et marche au pas et l'on a commencé à nous distribuer, au compte-gouttes, quelques éléments disparates d'habillement militaire.

À l'aube du 14 Juillet, une partie d'entre nous en ont perçu, d'autres pas. Mais il faut portant bien le fêter ce 14 Juillet, première fête nationale d'après la débâcle. Le Général De Gaulle aurait, apprend-t-on, décidé de nous la faire célébrer solennellement et, à Delville, nous sommes, dès le matin, tous réunis sur le paragrond pour un émouvant salut aux couleurs où nous essayons de manoeuvrer le moins mal possible et de nous présenter les plus propres possible.

Pour nos aînés, qui disposent de leur uniforme et de leur équipement, ce n'est pas trop difficile mais pour nous c'est un autre problème. La plupart des copains, Comme tous ceux de notre section, portent toujours les hardes qu'ils avaient au moment de leur départ de France. Ils ont du, entre temps, traîner partout et coucher par terre au hasard des lieux et des événements, au grand détriment souvent de leurs chemises, vestes ou pantalons.

De bonne heure, ce jour-là, nous voyons des détachements quitter le camp en camions. Contrairement à nous ceux-ci sont impeccables, en tenue de campagne. Les légionnaires portent, outre leur traditionnel képi blanc et leur chèche, la tenue kaki qu'ils avaient spécialement perçue pour la campagne de Norvège, avec chaussettes au lieu de molletières et socquettes roulées sur leurs chaussures de ski. Quelques non-légionnaires sont aussi de la partie. Certains sont en tenue plus foncée, avec casques spéciaux; ce sont les tankistes. D'autres ont la tenue classique des fantassins en campagne. Mais tous ont une allure exemplaire.

Ils vont, dans la matinée, défiler à Londres et participer à la commémoration officielle du 14 Juillet à laquelle De Gaulle a convié les autorités alliées et à l'occasion de laquelle il veut montrer à nos amis anglais une partie de ses troupes.

Après le déjeuner, c'est à notre tour d'embarquer pour la capitale mais cette fois l'aspect des troupes est différent. Si nos « anciens » sont en uniformes français corrects, la masse des jeunes est on ne peut plus disparate. Quelques-uns peuvent arborer un pantalon ou une veste de treillis mais la plupart ont toujours leurs vêtements civils d'origine.

Qu'importe ! Nous sommes heureux de rejoindre la capitale et d'aller y marquer notre journée de fête, persuadés que nous nous y rendons plus en spectateurs qu'en acteurs et sans imaginer que nous allons devoir y parader ou défiler.

Nous regardons d'un oeil curieux défiler la campagne anglaise, puis les cités faubouriennes à la fois monotones dans leur uniformité et coquettes dans le détail.

Nous voici enfin dans le centre-ville. Le convoi s'arrête, nous descendons et l'on nous fait ranger sur la chaussée par double section, vieux et jeunes plus ou moins mêlés.

Nous occupons la rue et les civils anglais, plantés sur les trottoirs, nous regardent d'un air attendri et curieux. Ils savent que nous sommes venus les aider à continuer la lutte mais nous leur donnons un spectacle tellement différent de celui qu'ils attendaient ou, tout au moins, de celui auquel ils sont habitués.

Après les commandements habituels « Repos », « garde à vous », voici qu'une musique lointaine entame une marche militaire et toute notre troupe démarre au commandement.

C'est, hélas, la fanfare de la 13^{ème} Demi-brigade de Légion Étrangère, notre fameuse 13^{ème} D.B.L.E., qui, par habitude et par principe, se cantonne dans les « marches » de la Légion, particulièrement lentes, alors qu'on vient de nous entraîner au pas habituel militaire, voire même au pas de chasseur, très nettement plus rapides.

Chacun fait ce qu'il peut pour rester dans le rythme. On représente quand même la France ici et il ne faut pas être trop ridicule. Près de moi, deux « vieux » ronchonnent après des « putains de légionnaires » et leur musique à la noix. Devant nous, un copain, toujours en civil, défile la main à plat sur les fesses. Le pauvre essaie, sans trop de succès, de camoufler l'énorme déchirure de son pantalon et de cacher aux yeux britanniques son postérieur dénudé. La troupe flotte et chacun tente, souvent en vain, de retrouver le bon pas.

« Une, deux, une deux » essaient désespérément de rythmer les gradés qui nous encadrent pendant que nous nous rapprochons de la fanfare et des officiels. Sur les trottoirs, les anglais applaudissent et nous soutiennent, enthousiastes, peut-être un peu émus mais certainement pas admiratifs. On entend des « go on » et même quelques « vive la France » qui nous font du bien. De notre côté, nous essayons de faire au mieux, on releva la tête, on marque les pas.

Nous voici devant les officiels. De Gaulle est là, très digne. Lui aussi fait face. Il aurait préféré, c'est certain, pouvoir présenter de meilleures troupes, plus présentables, plus expertes, plus martiales mais les vraies troupes n'y ont pas cru, elles l'ont abandonné à ses soucis et à ses visions et il n'a plus que nous, jeunes, inexpérimentés, si peu présentables mais si pleins de bonne volonté et si décidés à le suivre au bout du monde.

Le défilé terminé, nous nous retrouvons dans un immeuble que je ne puis maintenant préciser. C'est une grande salle qui, au fond, comporte une scène ou une estrade sur laquelle monte une dame, en longue robe, qui, d'un air théâtral et d'une voix de chanteuse d'opéra, entonna la Marseillaise.

De ma vie je n'avais jamais entendu chanter notre hymne national par ce genre de personne.

D'ailleurs, comme pour la très grande majorité des jeunes gens qui m'entourent, c'est la première fois que nous voyons et entendons une chanteuse lyrique et je n'oublierai jamais notre étonnement et notre déception en entendant notre Marseillaise ainsi interprétée. Bien entendu nous en reprenons tous en chœur les paroles, ce qui nous paraît redonner une allure normale et martiale à notre chant. Mais nous ignorons la plupart des couplets et la voix de la Diva refait alors surface.

J'ai oublié, qu'elle m'en excuse, qui était cette célèbre chanteuse, certainement très compétente, mais ce que j'ai encore à l'esprit c'est l'étonnement, l'effarement et presque le ridicule que j'ai ressenti ce jour-là en l'écoutant.

Peu après, nous entrons tous dans une grande salle de cinéma. Il y a là tous ceux qui ont défilé ce matin et cette après-midi. Nous sommes assis quand arrive à son tour le Général qui s'installe au centre de la salle. Avant de s'asseoir, il se tourne à gauche, à droite et vers l'arrière et nous salue en levant les deux bras, dans ce geste qui va nous devenir désormais familier.

Puis on nous projette un film français, que j'ai déjà vu l'été dernier à Douamenez. Il s'agit de « Carnet de bal » réunissant une pléiade d'acteurs célèbres des années 30.

Et pendant que les images défilent sur l'écran, je me dis en jetant les yeux autour de moi : « Dire qu'on est tous là et que, dans ce seul cinéma, se trouvent toutes les troupes de la France Libre, les seuls français à avoir accepté De Gaulle comme chef, les seuls français à vouloir continuer la lutte. C'est triste, c'est pitoyable. Pauvre général, qui n'a que nous sur qui s'appuyer. »

Et en même temps je suis fier et heureux d'en être, de faire partie, même une minuscule partie, de cette « poignée ».

Le film terminé, nous reprenons la direction du camp et, sur le chemin du retour, je repasse en mémoire tous les événements de cette journée, ce cinéma capable de contenir notre armée, cette étrange chanteuse de Marseillaise, ce défilé cafouilleux mais émouvant, cette Fête Nationale de 1940, où nous avons serré les dents mais aussi serré les rangs autour de notre chef, si esseulé mais si plein d'assurance et d'espoir.

LA VIE A DELVILLE CAMP EN JUILLET-AOÛT 40

C'est après cette journée du 14 Juillet que va effectivement commencer notre instruction militaire.

Nous commençons par percevoir notre habillement ce qui va permettre d'unifier notre aspect. La base de l'uniforme sera britannique. Chaussures noires, pantalon, battle-dress (blouson), chemise et cravate kaki constituent, avec la capote de même couleur, notre nouvelle tenue.

Pour les travaux, les corvées et certains exercices nous disposons en outre d'une tenue de treillis en toile. Mais, pour nous différencier des britanniques ou autres alliés, nous disposerons de certains signes distinctifs : essentiellement la coiffure et une bande « France » cousue au haut de la manche.

Dans nos tous débuts, alors que nous étions encore en habits civils, on nous avait donné un béret noir portant sur le côté un morceau de ruban tricolore. Peu après notre arrivée à Delville, s'était posée la question de l'appellation de notre nouvelle unité, soit par exemple celle de « Volontaires Français » soit celle de « Chasseurs » dans la tradition des chasseurs alpins, majoritaires dans notre encadrement, et nous avons opté pour cette dernière appellation. C'est ainsi que notre bataillon de jeunes est officiellement devenu « le Bataillon de Chasseurs », ce choix résultant bien entendu de l'excellente réputation des chasseurs en général et, en particulier, de l'estime que nous avons immédiatement ressentie pour les gens formidables qui nous encadraient. Notre coiffure devint ainsi le béret alpin, que nous portions comme sur l'avant, et il s'y ajouta un écusson « cor de chasse » sur fond jaune, que nous portions sur la manche.

Outre cet habillement, on nous remit un ensemble en grosse toile comprenant ceinturon, baudrier, cartouchières et leggings (ces dernières remplaçant les bandes molletières) et le fameux casque anglais, bien connu des anciens de 14-18, en y ajoutant deux instruments de supplice, dont nous ne devions jamais nous séparer, où que nous allions : un masque à gaz et une pèlerine anti-ypérite, que nous portions dans le dos, roulée à hauteur du cou de telle manière qu'en tirant simplement sur un cordon elle nous recouvrait instantanément.

Après l'habillement ce fut le tour des armes individuelles. Chacun reçut un fusil. Ce furent au début des « Lebel », remplacés plus tard par des « Mas 36 » plus modernes, plus rapides et plus légers.

Très bêtement, lors de la première distribution, je choisis un Lebel lance-grenade, qui se révéla plus lourd et plus encombrant que les autres, d'autant plus qu'il fallait l'accompagner d'un tromblon V.B. lance grenade. Ce me fut une première leçon : en cas de choix, se limiter désormais à la solution la plus simple et la moins encombrante.

Armés de nos fusils nous commençons aussitôt les exercices de maniement d'armes. Nous le faisons évidemment « à la chasseur » c'est-à-dire en manoeuvrant à quatre temps, bien décomposés et bien sonores, par opposition à la manoeuvre habituelle à trois temps.

En même temps nous commençons un entraînement physique intensif, à base de marches, d'exercices dans la nature et de sport. Nos journées sont souvent longues et très actives et le soir nous sommes assez fourbus et peu enclins à sortir du camp, d'autant plus que les villages voisins, Coves et Farnborough, sont assez éloignés.

Les soirées sont donc l'occasion de lier connaissance avec les camarades des chambrées et sections voisines ou de retrouver nos amis Audiernais, séparés à l'arrivée au gré des affectations.

Jacques, qui, à l'Olympia, avait opté pour l'aviation, passe, à Delville, le mois de juillet et une partie d'août en attendant que sa situation se clarifie. Sa chambrée se trouve dans une autre partie du camp et réunit un groupe d'étudiants ayant préparé les grandes écoles et qui attendent leur affectation définitive. Je m'y rends parfois le soir ou le dimanche. Ils ne font pratiquement pas d'exercices et commencent à trouver le temps long.

Finalement seuls furent autorisés à rejoindre l'aviation, les quelques rares titulaires d'un brevet de pilote. Quant aux autres, dont mon frère, ils optèrent presque tous pour la marine et nous quittèrent en Août pour le cuirasse « Courbet », mouillé devant Portsmouth où ils commencèrent un cours d'élèves officiers de marine.

Le soir nous disposions également d'une cantine qu'avait tenu à organiser à notre intention Lady Spears, épouse américaine d'un général anglais ami, à l'époque, de De Gaulle.

Lady Spears, entourée d'un groupe de jeunes volontaires anglaises, s'occupe elle-même de faire fonctionner la cantine. Celle-ci paraît assez extraordinaire par rapport à ce que pourrait être un mess français car on y consomme beaucoup plus de lait et de gâteaux que de boissons alcoolisées. La raison est simple : le niveau très bas de nos revenus. Durant les premiers jours de notre engagement nous n'avons, par exemple, perçu que 6 pence (1/2 shilling) par jour et, depuis le 15 Juillet, nous percevons 2 shilling 1/2, ce qui représente à peu près 3 F/jour. A la cantine la pinte de lait ne vaut que 2 pence tandis que la bière doit en valoir 8 et le petit verre d'alcool (gin ou whisky) dépasse largement le shilling.

De ce fait on ne se bouscule pas au bar, sauf les jours et lendemains de paie et, bizarrement, notre cantine a, en général, beaucoup plus l'allure d'un salon de thé que d'un mess avec ces tables de militaires sirotant leur verre de lait devant une assiette de gâteaux tandis que, derrière le comptoir, trône Madame Spears, tenant la caisse et surveillant ses filles, brave lady qui sut se dévouer à notre cause et nous apporter, en ces moments tragiques, un soutien matériel et moral non négligeable. On dit même qu'elle nous prépare un hôpital de campagne destiné à suivre nos armées, quand nous en aurons, sur les fronts à venir.

Outre la cantine, nous disposons aussi certains soirs de séances de variétés ou de cinéma à la salle de spectacle commune à Delville et Morval Camp.

Les variétés sont très britanniques avec des chanteurs, amuseurs ou troupe de girls. Par contre les films qu'on nous projette sont français et nous y verrons défilier à peu près tout ce que la Grande-Bretagne possédait en français au moment de la débâcle.

Parfois variétés ou films sont remplacés par des conférences, cette fois gratuites et réunissant tout le monde. Il s'agit souvent de personnalités ralliées à la France Libre et je me souviens en particulier d'un petit vieux à barbiche grise qui nous dit arriver du Canada et nous fit un topo sur la situation de la France Libre, sur ses problèmes, ses buts et ses possibilités. Il s'agissait du professeur Cassin, juriste international renommé, qui venait, nous le sûmes plus tard, de traiter avec Churchill l'accord du 7 août officialisant notre position vis-à-vis des Anglais et leurs alliés. Sur le moment nous l'avons pris pour un raseur et nous sommes demandé ce que ce professeur de droit pouvait apporter au général De Gaulle, alors qu'en fait il se révéla très utile pour la discussion et la rédaction des accords franco-alliés et la solution des litiges.

Les variétés sont un peu plus distrayantes et je suis particulièrement étonné par le moral des artistes et leur confiance en l'avenir. J'ai encore en mémoire cette journée où nos alliés venaient de perdre l'une de leurs plus importantes unités (peut-être le « HOOD ? ») et où, le soir, comme si de rien n'était, une troupe de girls habillées en marin nous chantait leur intention d'aller bientôt « pendre leur linge dessus la ligne Siegfried » et terminaient en lançant un triple hurrah pour la Royal Navy.

Mais la description de notre vie à Delville serait incomplète si l'on passe sous silence nos soirées de chambrée. Vivre continuellement à une douzaine dans la même pièce crée des liens d'autant plus importants que nous n'en avons plus avec la famille et le pays. Ainsi, petit à petit, nous devenons un groupe parfaitement soudé et solidaire. Le soir on discute, on s'amuse, on parle, on chante. Chacun dévoile sa vie, son caractère, ses problèmes.

On parle aussi de la situation et de l'avenir. Ce n'est pas très encourageant et pourtant, étonnement, on y croit. On essaye de comprendre Pétain et De Gaulle. Peut-être ne sont-ils adversaires que de façade et agissent-ils secrètement en accord ? Ce n'est pas possible que Pétain lache tout alors qu'il y a encore de l'espoir. Ce n'est pas possible que nos colonies restent indifférentes alors qu'elles pourraient lutter à nos côtés... Nous, de toute façon, on n'a pas de problèmes, on a décidé de suivre De Gaulle : on le suivra tant qu'il tiendra bon.

Et puis, le côté « jeune » reprend, les réflexions s'arrêtent et les chants, histoires drôles et pitreries reprennent et dureront jusqu'à l'appel et l'extinction des feux.

Pendant que nous vivons en vase clos, la situation ailleurs évolue et les événements vont se précipiter.

Nous recevons, au camp, un journal de langue française, récemment créé à Londres, qui s'appelle « France ». Un jour il nous apprend le ralliement à De Gaulle d'une colonie lointaine les Nouvelles-Hébrides. La nouvelle fait la une du journal et ma première réaction est d'éclater de rire. Que peuvent donc nous apporter ces îlots perdus au milieu du Pacifique ? S'il n'y a qu'eux pour venir nous aider on ne risque pas d'aller loin ! « Ne ris pas, me dit Hochet un copain d'une chambrée voisine, c'est important. Ce sont les premiers. Maintenant

d'autres ne vont plus hésiter et suivront l'exemple. » Mais les jours passent et les autres qu'on attendait ne semblent pas pressés de se décider.

Courant août, nous avons des visites. D'abord De Gaulle puis, quel événement, le roi Georges VI en personne, accompagné de Churchill. La revue cette fois se déroule sur le paragrond de la Légion. Nous sommes tous alignés sur le pourtour, en grande tenue, faisant de notre mieux pour égaler les légionnaires, et les personnalités nous passent en revue avant que nous ne défilions ensuite devant elles.

J'ai un petit moment d'émotion en voyant d'aussi près ces personnages célèbres. Mon Dieu, comme il a l'air petit et gringalet ce pauvre Georges VI près de notre Grand Charles. Il semble un bien brave homme mais il manque d'allure et de prestance pour un roi. Quant à Churchill, c'est un petit gros, rougeaud, qui suit d'un air désinvolte. J'en tire la conclusion que les grands de ce monde sont plus impressionnants sur papier qu'au naturel. Nous nous retirons un peu déçus de leur allure, quoique très flattés de leur visite et de l'intérêt qu'ils semblent nous porter.

Un autre événement est survenu un peu plus tôt : l'attaque en règle par l'aviation allemande du sud de l'Angleterre. Nous sommes proches du terrain d'aviation de Farnborough et, à partir de la mi-août, on y sent une grande activité et souvent dans le ciel on distingue des nuées d'avions de chasse et de bombardiers. Pour le moment la ville de Londres est épargnée mais pas notre terrain voisin et le son des sirènes nous devient familier. Quant aux nuits elles sont pleines de faisceaux lumineux et, dans l'est, de lueurs de bombes. Y aurait-il un débarquement ennemi en préparation ? Si oui, nous sommes prêts à y aller ou à lutter contre les parachutistes.

Fin août, nous arrivent des équipements coloniaux, casques en liège, shorts à rallonge particulièrement inélégants, chemises et vestes légères. On va en équiper les 2/3 du camp, c'est-à-dire presque tout le monde à l'exception de notre bataillon de chasseurs. Ainsi vont bientôt nous quitter la Légion, les artilleurs, la Compagnie Duriff, la Compagnie Auto, les chars ainsi que l'unité de fusiliers marins qui a rejoint Delville récemment. Apparemment ils vont tous partir pour l'Afrique fin août, les voilà tous habillés et passés en revue dans leur nouvel équipement. Puis le dernier jour du mois tout ce monde disparaît.

Au même moment le journal France nous apprend les ralliements successifs du Tchad, du Cameroun, du Congo et de l'Oubangui. Hochet en profite pour me dire : « Tu vois, je te l'avais bien dit. Les Nouvelles-hébrides, ce n'était qu'un début. Maintenant ça va être au tour de Dakar et de l'A.O.F. » Au fond pourquoi pas ? Peut-être que tout l'empire va basculer de notre côté.

Le grand départ des collègues laisse un grand vide dans notre camp mais tout leur ancien équipement se trouve ainsi disponible. Un soir, nous fouillons sans que les chefs s'y opposent un magasin plein de chaussures et chacun cherche ce qui lui plaît ou lui convient. Mon choix se porte sur des chaussures de ski, basses et ferrées. Elles me plaisent bien mais ne valent rien pour la marche. Elles me blesseront longtemps avant que je ne me décide à les abandonner. C'est ma deuxième erreur dans le choix d'équipement ou de matériel, deuxième et dernière car désormais je ne m'y laisserai plus prendre.

En septembre, notre entraînement se poursuit : marches, manoeuvres, tirs, théories, sports. Certains rechignent un peu, mal préparés à ces efforts qu'on nous demande. Personnellement, ce régime ne me déplaît pas. Les théories et études d'armes sont faciles pour un ex-lycéen et j'ai toujours aimé l'effort physique et le sport.

Mon point faible reste la présentation. Je fais toujours un peu « négligé » alors que nos chefs veulent que nous rivalisions avec la netteté et la distinction anglaises. Il faut reconnaître que les anglais sont toujours « nickels » : chaussures bien cirées, pas une tache, plis de pantalons impeccables et une allure très martiale. Le français, par comparaison, reste désinvolte et un peu débraillé. D'ailleurs, dans les rues, les jours de repos, la différence saute aux yeux. A 200 mètres on distingue facilement un anglais d'un français rien qu'à l'allure et à la rigidité du salut du British. Le français est décontracté, l'anglais se comporte comme s'il était en service devant Buckingham. Nous portons les mêmes uniformes, à deux seules différences près : notre béret de chasseur à la place de leur calot et notre badge « France » cousu sur l'épaule.

Nos relations avec la population civile sont bonnes. L'anglais est naturellement très poli et très serviable. Par contre il ne fait aucun effort pour nous comprendre, estimant que tout individu normalement constitué doit s'exprimer en anglais et le comprendre parfaitement. Je me souviens, par exemple, d'être entré dans une boutique pour acheter des allumettes. J'ai demandé des « matches » en prononçant « matche ». On m'a fait répéter 3 fois sans arriver à me comprendre et c'est quand j'ai montré du doigt la boîte que je désirais que l'on

m'a dit, avec un grand sourire de compréhension : « Aoh ! Matchès.. » J'avais omis de faire ressortir le « s » de la fin.

C'est pareil quand on veut s'expliquer avec un anglais. Le français trouvera 10 façons différentes d'expliquer ce qu'il dit tout en s'énervant au fur et à mesure et en s'exprimant de plus en plus vite. L'anglais se contentera de répéter posément 10 fois la même chose sans réaliser que, si l'on ne l'a pas compris la première fois, il n'y a aucune raison qu'on le comprenne mieux quand il aura répété la même chose dix fois. Ce qui me rappelle une réflexion de notre brave Meneur, dont les connaissances en français étaient pourtant plus que succinctes, un soir que nous en discussions à la chambrée : « Ils sont complètement c... ces anglais; ils ne savent même pas parler français. »

De toute manière, nos contacts avec les anglais sont rares et se limitent en général à des contacts acheteurs-vendeurs. Nos seules dépenses portent sur les boissons (de la bière en général car les alcools sont trop chers), le manger et le cinéma.

Pour nos casse-croûtes nous évitons les restaurants (trop chers pour nos petites bourses) pour nous rabattre sur les « fish and chips » plus abordables où on nous sert du poisson frit et des frites, arrosés de tomato ketchup ou de sauces anglaises bizarres et qu'on accompagne de bière ou de « lemonade », de quoi horrifier les gourmets français.

Quant au cinéma, on y va sachant qu'on ne va rien y comprendre. Tenter de démêler une intrigue policière quand on ne comprend pas la langue n'a rien d'évident. Aussi nous nous arrangeons pour nous faire accompagner d'un collègue ayant quelques notions d'anglais et faisant fonction d'interprète. Mais le temps qu'il comprenne et nous traduise et nous réagissons à contretemps, riant aux moments graves, au grand dam des spectateurs anglais qui nous lancent des regards offusqués. Et l'union revient quand tout le monde se lève pour le « God save the king » final.

Finalement je trouve peu d'intérêt à ces sorties mais ce n'est pas le cas de tout le monde et notre caporal Pailleux, qui joue à merveille le rôle du français conquérant et tombeur de ces dames, fréquente autant qu'il le peut les bals du coin et nous régale le lendemain matin du récit de ses conquêtes et de ses démêlés de la veille avec les gouapes de la région.

Contrairement au collègue Pizotti qui, chaque fois qu'il le peut, s'échappe pour Londres où il a conservé appartement et petite amie, je ne solliciterai jamais de permission pour la capitale où je ne mettrai les pieds que pour la traverser.

D'ailleurs en ce mois de septembre ce n'est pas le moment d'y aller trainer. Les allemands viennent en effet de lancer leur grande offensive aérienne sur Londres et le sud de l'Angleterre. Plusieurs centaines de bombardiers l'arrosent chaque jour et chaque nuit de bombes.

La nuit, nous assistons de loin à toutes ces lueurs d'éclatement pendant que dans le ciel se croisent les faisceaux lumineux des projecteurs. Sur Londres le ciel reste rouge, la ville brûle et brûlera ainsi pendant plusieurs jours. Nous apprenons par les journaux que les immenses docks longeant la Tamise sont détruits et que toutes les réserves ont brûlé. Pendant des jours et des jours ce sera une lutte acharnée entre les bombardiers allemands et les défenses anglaises et ce seront finalement les allemands qui lâcheront prise, abandonnant la partie devant les pertes importantes qu'ils subissent.

Chez nous également l'activité aérienne est importante. Le terrain voisin de Farnborough a été attaqué à plusieurs reprises mais les aviateurs anglais s'accrochent et leurs chasseurs décollent à la première alerte. Ils sont vraiment épatants et l'on dit même que plusieurs français en font partie et s'y distinguent.

Depuis 3 mois l'Angleterre est en alerte continuelle et s'attend à une invasion. Faute de militaires suffisants, on a appelé les civils à la rescousse. Aussi, partout où l'on va, on voit des civils, souvent âgés, qui, armés de fusils de chasse, gardent, de jour comme de nuit, les points stratégiques et surveillent le ciel en vue de l'arrivée éventuelle de parachutistes. Nous-mêmes, avec notre allure et notre langage différents, sommes souvent suspectés. Ces civils forment la « Home guard » et en sont très fiers.

D'autres militaires étrangers stationnent pas loin de Deville. Ce sont des canadiens français qui s'expriment dans un jargon très spécial. Ce sont de grands buveurs, un peu rustres, qui ont la spécialité de ne pouvoir sentir les anglais qu'ils appellent « ces maudits têtes carrées ». Dès qu'ils sont de sortie, ils leur cherchent querelle, nous appelant à l'aide pour leur tomber dessus. Ils souhaitaient, nous disent-ils aussi, s'engager dans notre armée mais hésitent d'autant plus à désertir qu'ils savent que nous ne pourrions les accepter

malgré tout le besoin que nous en aurions. Ils se sont engagés, précisent-ils, pour défendre la France et non pour la Grande-Bretagne dont ils se fichent pas mal. Nous découvrons, à leur contact, le fossé qui sépare nos frères canadiens des anglais qui les dirigent et les ont longtemps opprimés.

Durant cet été, voilà qu'un dimanche nous apprenons que les examens du bac ont lieu le lendemain à Londres. Nous chercherons vainement un responsable qui puisse nous signer une permission spéciale pour nous y rendre. Pas de responsable en vue, donc pas de bac. Je n'en mourrai pas. A quoi d'ailleurs pourrait-il bien me servir alors que je ne sais même pas si nous pourrions un jour revenir en France.

C'est le 26 Septembre, moins d'un mois après leur départ, que nous apprenons l'échec de nos collègues Free French devant Dakar. Comme De Gaulle et eux ont du être déçus d'être ainsi reçus à coups de canons par leurs compatriotes. Nous pensions jusque là que Pétain jouait double jeu mais cette fois il va un peu loin en nous faisant tirer dessus. Ne voit-il pas qu'ainsi il aide les allemands lesquels doivent bien rire en nous voyant nous entretuer ? Ici aussi, en Angleterre, il a fallu rompre avec l'ambassade française restée fidèle à Vichy et qui continuait à oeuvrer pour nous séparer de De Gaulle. Pour nous la position des Français Libres est claire et nous comprenons mal les hésitations et les tergiversations des Anglais envers Pétain et ceux qui le soutiennent. Cette fois la situation paraît claire : Pétain et Vichy se comportent comme les adversaires des Alliés et il n'y a plus de gants à prendre avec eux.

A la même époque, alors que nous sommes au stand de tir, nous avons la visite d'un colonel français qui, tout à coup, s'inquiète de notre âge et demande qui, parmi nous, n'a pas encore 18 ans. Jusque là j'ai fait le mort à ce sujet et personne ne m'a vraiment posé la question, même quand nous avons, quelques jours plus tôt, régularisé notre engagement de l'Olympia. Je suis le seul de la section à répondre affirmativement au colonel mais lui précise immédiatement que je les aurai dans moins d'un mois : « Bon, dit scrogneugneu, pour un mois il est inutile de vous muter aux scouts. N'en parlons plus ». Je respire. S'ils s'en étaient rendus compte en Juillet, j'étais bon pour aller camper avec les jeunots au pays de Galles, ce qui ne m'aurait pas particulièrement réjoui.

Notre séjour à Delville Camp se termine. Nous y sommes restés 3 mois à peine, 3 mois agréables malgré la tension environnante, les violents bombardements allemands et la menace constante du débarquement. Le bruit court qu'ils ont même tenté de prendre pied du côté de Douvres et qu'on les y aurait fait griller en vidant les cuves à mazout et en y mettant le feu. Qu'y a-t-il de vrai là dedans ? On ne sait. S'ils ne l'ont pas fait maintenant ils ne pourront plus le faire à l'avenir. Pour nous la situation est plus nette. Même s'il a échoué à Dakar, De Gaulle dispose d'une partie de l'Afrique et essaiera de s'étendre à partir de là. Nous venons de confirmer notre engagement pour la durée de la guerre. A cette occasion d'ailleurs, on nous a offert de changer de nom, pour éviter d'éventuelles représailles allemandes en cas de capture. Certains l'ont fait volontiers comme notre voisin Rabinovitch, un lycéen parisien que j'avais d'abord regardé avec étonnement et circonspection car c'était le premier juif que je rencontrais et avec lequel je me suis lié d'amitié très rapidement, qui s'appellera désormais Robin. D'autres l'ont pris à la plaisanterie comme ce p'tit zeph qui proposait de s'appeler Cover avec comme prénom Harry et qui eut bon nombre d'imitateurs plus ou moins bien inspirés...

Après ces trois mois nous voilà donc bien engagés et prêts à entamer la lutte là où l'on voudra bien nous expédier. Dans l'immédiat Delville est beaucoup trop grand pour le petit millier que nous n'atteignons même pas. Nous le quitterons avec regret car c'était un endroit moderne et agréable dont nous garderons le meilleur souvenir.

Nous partons donc un beau jour pour la petite ville voisine de Camberley, à une quinzaine de kilomètres mais toujours dans le périmètre du grand camp militaire d'Aldershot, où nos conditions de vie vont se révéler bien différentes.

CAMBERLEY

Camberley est une petite ville typiquement anglaise avec ses maisons de briques rouges appuyées chacune d'un petit jardinet. Elle est située sur la route de Londres à Portsmouth et est une des stations de chemin de fer du même axe. De ce fait la circulation automobile y est assez dense et la ville est loin d'être endormie. Elle est bien connue des Anglais car elle comporte, en son centre, Sandhurst School, la fameuse école des « Cadets », le « Saint-Cyr » anglais où sont formés tous les officiers de l'Armée Britannique. En tant que voisins, nous aurons de nombreux contacts avec eux et nous nous rendrons vite compte, avec un certain étonnement, que, sur le terrain, nous n'avons rien à leur envier tant en connaissances théoriques militaires qu'en pratique du terrain; ce qui nous amènera à la conclusion qu'ou bien notre niveau est de bonne qualité ou alors que le leur est faible.

Si Camberley est une ville agréable, notre nouveau camp par contre a ceci d'étonnant c'est qu'il n'existe pas encore. Hormis Sandhurst il n'existe, quand nous y arrivons, aucune autre installation militaire à Camberley. Nous apprendrons bientôt qu'un camp est en construction dans les landes voisines mais, en attendant qu'il soit prêt, comme il faut bien nous mettre quelque part, nous logerons dans des villas inoccupées, à raison d'une section par villa.

Celle affectée à la section Després est complètement vide comme doivent l'être, je le suppose, celles des diverses autres sections. Notre groupe occupera deux des chambres du haut où nous coucherons à même le plancher. Ce n'est pas le grand confort mais personne ne trouve à rechigner. Par contre, nous avons bien vite un problème : les installations sanitaires ne sont pas prévues pour un aussi grand nombre d'usagers et les évacuations se bouchent.

Je fais partie du trio qui, avec les moyens du bord, c'est-à-dire nos mains, nos bras et un baquet, se chargent, pendant une bonne partie de l'après-midi de repos, de les déboucher, en pataugeant, farfouillant et plongeant dans les fosses et conduits, sous le regard dégoûté et réprobateur de nos camarades. Malgré douches, lavages et relevages, nous mimons longtemps à reprendre une odeur normale. Ce fut le seul avatar de cette installation « chez l'habitant ».

Bien que réparti un peu partout dans Camberley, notre bataillon poursuit sa vie militaire et son entraînement avec la même discipline et la même rigueur. Le soir cependant nous sortons désormais plus facilement et, à défaut de cantine, disparue depuis notre départ de Delville, nous fréquentons un peu plus les pubs et commerces locaux ainsi que, puisque la ville en dispose, la baignade, appelée le water-pool ou tout simplement pool. Mais nous sommes en octobre et le temps s'y prête de moins en moins.

La nuit, la région continue à être bombardée, la voie ferrée et la gare restant un des objectifs des Heinkel ou autres Dornier qui nous survolent régulièrement et dont nous reconnaissons maintenant le ronronnement caractéristique. Les alertes sont devenues monnaie courante.

Notre maison n'a pas de « shelter » (abri anti-aérien) et, en principe nous devrions, à chaque alerte, descendre dans les tranchées qu'on nous a fait creuser dans le jardin. Mais ces précautions ne durent pas bien longtemps et bientôt nous ne réagissons plus au bruit des sirènes. Simplement, certaines nuits, dans notre pigeonnier, la maison tremble tellement que nous avons la nette impression qu'elle va s'écrouler. On s'y habitue très vite, comme à tout, et rapidement ceci ne perturbe plus, ou à peine, notre sommeil. Les civils aussi paraissent réagir de même et prendre ces bombardements avec philosophie : chacun devient plus ou moins fataliste.

Durant ce séjour à Camberley, j'ai un jour la grande surprise de nous voir arriver deux matelots français, à col bleu et pompons rouges. Ce sont mon frère Jacques et l'ami Félix, de l'île de Sein.

Ils sont tous deux basés, comme presque toute la minuscule marine Française Libre de l'époque, sur le vieux cuirassé Courbet, mouillé devant Portsmouth, qui sert conjointement de caserne, de centre d'instruction et de base de D.C.A. pour la ville et le port. Jacques y suit des cours d'élève-officier et Félix de quartier-maître. Ils ont obtenu une permission de week-end pour venir à Camberley me voir et saluer les amis d'Audieme. Ils nous donnent des nouvelles des copains marins et de la situation dans la marine qui n'est pas brillante. Seules 6 ou 7 petites unités naviguent, dont 2 sous-marins et les quelques unités légères accompagnant le général De Gaulle en Afrique. Jacques espère pouvoir terminer son cours pour la fin de l'année et être

autorisé à rejoindre aussitôt une unité combattante. Pour le moment, de nuit comme de jour, il sert, en cas d'alerte, une mitrailleuse lourde de D.C.A. et a déjà eu l'occasion de tirer, sans grand espoir de réussite, sur des zincs allemands. Félix, quant à lui, s'embête un peu et ne sait ce qu'il va devenir. La plupart des Sénans, nous dit-il, sont pour le moment sur le Courbet où ils se laissent vivre. Il est vrai que plusieurs sont assez âgés.

Jacques et Félix s'étonnent de nos conditions de vie mais apprécient la bonne ambiance et le moral qui régneront parmi nous. Nous nous retrouvons avec nos amis audiermais, Patrice, Jean Lozachmeur et Louis Tessier, et sortons ensemble.

Cette visite nous a permis de reconstituer en partie l'équipe et l'atmosphère du départ et du voyage de juin; petit intermède dans le train-train quotidien. Au cours des manoeuvres, nous avons déjà entrevu notre futur camp: un plateau désert, du nom d'Old Dean, en haut de Camberley vers Londres, à un mile environ du village, où le génie anglais s'active.

Peut-être dérangerons-nous ici ou veulent-ils récupérer très vite leurs maisons. Toujours est-il que notre séjour en centre-ville sera finalement assez court puisque, dès novembre, on nous dirige vers les landes d'Old Dean où se situera désormais le camp des Français Libres en Grande-Bretagne.

OLD DEAN CAMP

Quand nous nous y installons, Old Dean est un plateau aride, une lande déboisée. On y a tracé un chemin circulaire reliant entre elles des baraques qui ont toutes les mêmes dimensions et conception. Elles comportent, au sol, une dalle cimentée rectangulaire recouverte de tôles ondulées incurvées reposant, de part et d'autre, sur les bords de la dalle. L'ensemble forme un demi-cylindre couché dont les extrémités sont fermées par un panneau de bois comportant porte et fenêtres. Au centre de la place un poêle à charbon assure le chauffage. Intérieurement sont logés une douzaine de lits pliants, une table et des bancs.

Il nous est alloué une baraque par groupe où nous allons vivre tout l'hiver dans une atmosphère froide et très humide. Chacun y dispose d'un lit, d'un chevet et d'une étagère, la table étant le lieu commun où nous pourrions lire, écrire, jouer, manger, etc... Nous avons une prise d'eau courante mais les feuillées, communes, sont à l'extérieur et tout aussi rustiques que les baraques.

Toutes ces baraques sont implantées sur le bord du camp, qu'elles entourent, laissant au centre un grand terrain vide servant de lieu de rassemblement et de manoeuvre, l'équivalent du paragrond de Delville Camp.

Notre Compagnie, la 2^{ème}, dite plus couramment la Compagnie Dupont, du nom de notre chef, dispose ainsi d'environ 17 à 18 baraques (soit 3 par section plus le bureau et les communs).

La Compagnie Lalande est un peu plus loin et il sera créé bientôt une 3^{ème} Compagnie commandée par le Lieutenant Stahl.

Dupont, Lalande et Stahl viennent, comme la plupart de nos sous-officiers, des Chasseurs Alpins du Corps expéditionnaire de Norvège. Les deux premiers sont des officiers d'active issus de St-Cyr; quant à Stahl c'est un pasteur protestant alsacien. Ce sont tous trois des hommes de valeur, ayant de grandes qualités de cœur et montrant un grand attachement pour leurs hommes.

Les différents autres services se répartissent dans tout le reste du camp (service auto, transmissions, chars, artillerie, peloton moto, ateliers auto et garages, bureaux centraux...) sans oublier le mess et les logements des officiers, le foyer et la salle des fêtes ou de réunion.

Ils occupent tout le pourtour, le centre restant pour le moment un terrain désert et humide où l'on patauge plus ou moins. Notre camp n'a pas d'enceinte mais comporte néanmoins, comme tout camp qui se respecte, une entrée officielle, avec poste de garde et évidemment prison (qui sera, il faut bien le dire, très peu fréquentée).

Pour compléter cette description, il faut préciser que tout est toujours en cours d'aménagement et de construction, qu'il y a partout des tranchées, des fossés, des trous, des canalisations en cours de pause et pas d'éclairage, pour raison de black-out, si bien que s'y aventurer de nuit donnera lieu à nombre d'avatars. Nous en eûmes rapidement conscience en voulant couper au plus court pour nous rendre, un des premiers

soirs, au foyer. Nous discutons tranquillement mes deux camarades et moi avançant sans nous inquiéter des nombreuses flaques d'eau quand, au sortir de l'une d'elles nous nous aperçûmes que nous n'étions plus que deux. Le 3^{ème} avait subitement disparu. Nous le vîmes alors émerger d'une flaque, que nous venions de traverser et qui se révéla recouvrir un fossé de 2 mètres de profondeur, creusé là on ne sait trop pourquoi.

Sous la pluie d'automne et dans ce terrain imperméable le fossé s'était rempli d'eau et devenait indécélable. Le copain en fut quitte pour un bain glacé et notre poêle mit longtemps à faire sécher ses vêtements trempés.

Au centre du terre-plein se dresse le mât de pavillon où se déroule chaque matin la cérémonie du salut aux couleurs. Nous sommes ici en territoire français et ce sont nos trois couleurs qui flottent au mât et que nous saluons chaque matin.

Hormis les ouvriers et militaires du génie, on ne rencontre dans le camp aucun anglais si ce n'est le moniteur britannique, d'ailleurs fort sympathique, qui nous est détaché pour superviser la culture physique et le sport.

Le camp est bordé de bois, landes et terres incultes et nous n'avons plus, comme à Camberley, à traverser la ville au pas cadencé pour nous rendre à l'exercice. Nous sommes désormais au centre même du terrain, ce qui nous laisse beaucoup plus de temps qu'avant pour nos exercices, marches et entraînements divers.

Militairement nous recevons un entraînement très poussé. Nous devons, nous dit-on, pouvoir utiliser n'importe quelle arme, servir dans n'importe quelle sorte d'unité et tenir n'importe quel poste. L'entraînement est basé sur l'émulation et il s'organise régulièrement des concours inter-groupes ou inter-sections de vitesse et de résultats. Vient s'ajouter un entraînement physique très poussé, auquel participent également l'encadrement et les officiers. Hormis les sauts, il s'agit là d'un entraînement assimilable à celui des commandos ou des parachutistes.

Certains matins où il gèle, nous nous retrouvons, au lever du jour, en caleçon et maillot de corps, faisant notre culture physique dans le froid sec et il en est de même s'il pleut ou s'il neige. Petit à petit tout devient facile et rien ne nous rebute. La vie au grand air, l'effort continu, l'entraînement et les exercices arrivent à faire de tous, y compris les gringalets, de véritables athlètes. Delville a été une mise en train, Camberley un intermède mais c'est vraiment à Old Dean que nous nous sommes formés et spécialisés.

LA VIE AU CAMP

Durant les premiers jours à Old Dean je vais avoir l'impression de me retrouver en camp scout. Nos baraques rappellent, en un peu plus confortables quand même, les tentes de patrouille. Dès le réveil, nous nous retrouvons en pleine nature sous le soleil, la pluie ou le froid, après une toilette des plus rustiques, faute d'installations.

Hormis Pailleux, le caporal, et Pizotti, le pâtissier franco-anglais, qui ont 3 ou 4 ans de plus, nous sommes tous, dans la baraque, âgés de 18 à 20 ans. Ainsi l'ambiance est jeune et gaie; on chante et on plaisante et n'abordons que rarement des sujets sérieux. Le groupe est d'autant plus soudé qu'à part Pailleux, Pizotti et Carlier, les 10 autres sont tous Finistériens. Il en est quasiment de même dans les deux autres groupes de la section commandés respectivement par le caporal chasseur Danis et le sergent ex-fusilier marin Cloarec.

Notre chef de section est le lieutenant Jean-Marie Despres, un instituteur de Dinard, surnommé « Vououpp » parce que c'est le son que nous entendons quand il commande « garde à vous », et son adjoint est le sergent-chef Mairey, des Chasseurs Alpains. Mairey sera plus proche de nous et viendra parfois bavarder le soir après le travail, ou durant les pauses. Despres est plus sec et tient à garder ses distances, ce qui nous paraît normal, mais nous le sentirons pleinement solidaire quand notre section se trouvera en compétition avec d'autres.

Nos relations seront très bonnes avec les sections voisines de la Compagnie Dupont, où nous nous ferons de bons amis. Nous connaissons moins bien nos collègues des 2 compagnies voisines, mais nous resterons toujours entièrement solidaires et le Bataillon de Chasseurs reste un ensemble très soudé.

Quant à la nourriture, si importante pour la troupe en général, elle laisse un peu à désirer. Les anglais, isolés sur leur île, ont certainement des problèmes de ravitaillement. Par ailleurs leur nourriture est très différente de la nôtre, dont le pain, la viande, les patates, le vin et le café restent la base tandis qu'ils sont plus habitués aux

céréales, bacons, oeufs, poissons, biscuits et thé. Des échanges interviennent, dit-on, au niveau des intendances pour que nous puissions nous nourrir un peu plus à la française, mais le vin en particulier est très rationné, ce qui personnellement ne me dérange guère. Nous préférons par contre une bonne tranche de lard ou de pâté aux « pilchards » (conserves de harengs à la sauce tomate) qu'on nous octroie presque tous les jours pour le casse-croûte de la matinée.

Les différences viennent aussi et surtout des installations rudimentaires de cuisine et du « je m'en foutisme » des prétendus cuisiniers qui ne font rien pour arranger les choses.

A Delville les corvées de cuisine étaient recherchées pour les « améliorations culinaires » qu'elles procuraient. Je n'ai pas le même souvenir des corvées de cuisine d'Old Dean. Je me rappelle notamment d'une d'elles datant, sauf erreur de fin novembre. C'était le soir, à la nuit tombante et il pleuvait.

Malgré la pluie et l'obscurité, le chef nous interdit l'entrée de ses locaux et nous planta à l'extérieur devant un tas de pommes de terre à éplucher et deux grands récipients à remplir. L'autre « victime » était un grand militaire, mince et pâle, que je ne connaissais pas. Je m'en étonnai donc auprès de lui et lui demandai comment il s'appelait et d'où il sortait. Il me répondit : « je suis Philippe De Gaulle. J'arrive de Londres mais je ne suis ici qu'en transit car je dois rejoindre le Courbet pour participer au peloton d'aspirants. » Il s'agissait bien du fils du Grand Charles, qui venait de s'engager après avoir passé l'été en famille. Je ne sais quel est le sous-off qui lui avait imposé cette corvée alors qu'il n'était que de passage. Mais il ne s'en est pas plaint et nous avons, de concert et solidaires, terminé notre séance d'épluchures fraîche, sombre et bien arrosée. Le seul commentaire, au retour dans la baraque quand j'en fis part aux copains, fut : « c'est normal qu'il s'engage mais il aurait pu le faire plus tôt. Nous, on est là depuis juin. » car tel était l'esprit free-french, fait de générosité et désintéressement mais aussi d'exigence.

En fait, si l'on écarte toute la partie entraînement et instruction, la vie à Old Dean fut assez calme et casanière. N'ayant aucune connaissance, amis ni famille en dehors de notre petit groupe de français libres, nous ne recherchions ni sorties ni contacts extérieurs. Je suis bien parfois descendu le dimanche à Camberley pour accompagner des camarades mais traîner dans les rues ou aller voir un film peu compréhensible pour finir par boire une bière ou manger du « fish and chips » ne m'a jamais beaucoup attiré. Si certains, comme Pailleux, couraient les bals ou recherchaient des anglaises esseulées, j'y préférais le calme de notre baraque et les contacts avec les amis. Il y eut bien, pour corser les sorties, quelques opérations distrayantes de conçues, tel ce pari d'aller décrocher un tableau au mur d'un pub sans que personne ne s'en aperçoive et de le ramener au camp puis aller quelques jours plus tard le remettre à sa place toujours sans se faire remarquer, opération qui nécessitaient la participation d'un groupe important où chacun avait son rôle à tenir.

Comme détentes au camp nous eûmes bien quelques séances à la salle des fêtes mais elles furent moins fréquentes qu'à Delville. Je n'ai finalement gardé comme souvenir particulier que celle de Noël animée par les français eux-mêmes, au premier rang desquels le lieutenant Baur (fils d'Harry Baur, l'acteur célèbre d'avant-guerre), soirée que tint à venir partager avec sa troupe le Général De Gaulle lui-même.

D'autres personnalités F.F.L. nous firent également l'honneur d'une visite tels les généraux Catroux et Petit qui, bien que de grade supérieur à De Gaulle, avaient accepté de se mettre sous ses ordres, le colonel Bureau, ex-commandant des troupes au Cameroun que Leclerc avait remplacé, et d'autres dont je ne me souviens plus.

Nous vîmes arriver également divers évadés de France, tels, début novembre, quatre jeunes gens partis de Douamenez, dont Jean et Guy VOURCH qui tinrent à venir, dès leur arrivée, saluer Jean Lozacmeur, leur collègue du Collège St-Yves de Quimper, et nous contèrent leur odyssee. Ils étaient accompagnés de Ferchaud et de La Patellière, dont j'allais partager la baraque, un peu plus tard, au peloton d'élèves-officiers. Les arrivants nous donnaient quelques nouvelles du pays et soulignaient la main-mise des troupes allemandes sur la région, la passivité de nos compatriotes et la tendance générale à voir en Pétain le sauveur du pays. Nous en discutâmes un soir avec le chef Mairey, en particulier sur la position et les intentions de Pétain, dont nous n'arrivions pas à croire qu'il trahissait le pays et était l'allié de l'ennemi.

Nous en concluâmes qu'il jouait probablement double jeu et devait avoir passé des accords secrets avec De Gaulle. En fait nous l'espérions, sans trop y croire, car les événements tels l'affaire de Dakar et la rencontre de Montoire faisaient plutôt penser le contraire. C'est le journal « France » édité à Londres et qui nous parvenait chaque jour, qui nous tenait au courant des nouvelles et permettait d'alimenter les conversations.

Le sport également servait d'intermède et de variante à notre activité militaire, particulièrement les matches de football et les courses. J'avais toujours aimé et pratiqué le football mais je me découvris là-bas une certaine aptitude au cross, durant lesquels je parvenais à conserver, du départ jusqu'à l'arrivée, la même cadence et la même vitesse. Pour le grand cross réunissant l'ensemble du bataillon je partis presque en queue et sans aucune ambition et fus étonné de remonter, petit à petit, tous ceux qui me précédaient, et de terminer très proche des deux seuls qui me précédaient encore. Les marches également, dont la longueur augmentait régulièrement, ne me posaient plus de problèmes depuis que j'avais abandonné mes fameux souliers de ski de Delville pour des godillots plus classiques.

Courant décembre, le Commandant Huchet, notre chef de bataillon, organisa, pour nous occuper et nous distraire, un concours de décoration des baraques, chacune se choisissant un thème provincial français. Bizarrement, le choix de Pailleux se porta, pour notre baraque, sur l'Île-de-France, alors que notre groupe ne comportait aucun parisien et que la plupart d'entre nous n'y avaient jamais mis les pieds. Ce concours fut très suivi, chacun se creusant la tête pour trouver un décor caractéristique. Nous n'eûmes pas le premier prix, loin s'en faut, mais cela nous occupa un bon bout de temps et chaque baraque garda par la suite sa petite allure particulière, un petit air de France et un genre plus gai, avec ses rideaux aux fenêtres et ses différents dessins, photos et gravures.

Mais tous les bons souvenirs que je garde de cette période sont tempérés par celui qui me reste de l'importance donnée à notre présentation et des difficultés, que je ne suis jamais parvenu à surmonter, pour me présenter, à tout moment de la journée, en tenue impeccable.

Nos chefs nous voulaient aussi parfaits que les anglais, c'est-à-dire avec chaussures archi brillantes, uniformes sans taches, plis de pantalon nets, guêtres et ceinturons teintés de frais le tout avec l'allure martiale et un peu guindée des militaires britanniques.

Je crois que pour transformer les godillots boueux de fin d'exercice en chaussures brillantes et reluisantes, il faut être anglais. J'ai eu beau expérimenter les mélanges cirage-citron et autres ingrédients dont nous nous procurions les recettes et passer régulièrement mes leggings, ceinturons et cartouchières de toile au « kaki-blanc » et passer chaque soir mes pantalons bien pliés entre matelas et lit, il m'est toujours resté une allure « troufion » contrastant singulièrement avec la distinction british. Je l'ai regretté sincèrement car, durant notre séjour anglais, nous dûmes, à plusieurs reprises, participer à des revues ou parades, ou nous représentions la France Libre et l'honneur du pays et où tout devait donc être parfait. Ces défilés furent toujours parfaitement réussis et je ne tenais pas à déparer l'ensemble, d'autant plus que notre manœuvre à « la chasseur » sèche et rapide impressionnait formidablement les anglais.

Telle fut, en gros, notre vie de tous les jours durant nos quelques cinq mois d'Old Dean.

Venons-en maintenant à la partie militaire.

L'ENTRAÎNEMENT MILITAIRE

Les conditions dans lesquelles se déroulait la vie militaire que nous menions depuis l'été, en vase clos, séparés de notre pays et de notre famille, soumis à la discipline militaire, entourés de gradés compétents, ne pouvaient qu'être bénéfiques à une formation de qualité et effectivement c'est ce qu'il advint.

La formation de base axée sur les premiers rudiments, la présentation et la discipline nous l'avions subie à Delville Camp. Mais depuis notre départ pour Camberley on nous dirigeait plutôt vers un entraînement physique très poussé et une connaissance approfondie des armes, du matériel et de leur pratique. On souhaitait faire de nous des militaires d'exception, aussi bien en théorie qu'en pratique et nous bénéficions sur ce point d'un encadrement modèle.

Ces cadres provenaient pour les 3/4 de chasseurs alpins, unités d'élite s'il en est, et de plus de bataillons choisis pour la très difficile campagne de Norvège.

Dès l'été on avait commencé à nous imposer des épreuves physiques, du sport bien entendu mais surtout des marches de plus en plus longues et de plus en plus matinales, puis avec équipement de plus en plus lourd,

exercices qui ne nous dispensaient pas de nous « occuper » au retour de compétitions inter-patrouilles où chacune voulait se distinguer.

Puis ces exercices devinrent de plus en plus compliqués, marches à la carte, à la boussole, exercice de nuit, etc. A ce régime au bout de 3 ou 4 mois nous devenions increvables.

Sur le plan technique nous progressions également très vite tant pour la connaissance approfondie des armes que pour leur pratique, qu'elles soient françaises ou britanniques, et il nous arrivait parfois de confronter nos connaissances avec nos voisins de l'école des Cadets de Sandhurst, la plupart du temps à notre avantage.

Au service des armes s'ajouta celui du matériel et des diverses armes lourdes. Nous devions être capables de servir toutes les armes possibles et de mener ou conduire tous les matériels automobiles (2 Roues, Camions, Chenilles, etc.), notre connaissance des armes s'étendant de son côté aux mitrailleuses, mortiers, canons légers, anti-chars, etc. Ainsi, dès Noël, le bataillon de Chasseurs était devenu une unité d'élite, apte à être engagée dans n'importe quelle opération.

Voici, pour illustration, quelques exemples typiques de ces entraînements qui me reviennent à l'esprit et qui sont plus drôles que tragiques (ce que certains auraient pu éventuellement devenir).

Pour nous familiariser avec nos camionnettes (des Citroën restant de l'expédition de Norvège) certains d'entre nous furent nommés « chauffeurs » et d'autres « aide-chauffeurs », ce qui fut mon cas, mon service se limitant au nettoyage du véhicule et du moteur et je n'eus de la conduite et de la mécanique que des notions théoriques. Mais un matin il fut décidé d'un exercice pratique de conduite en convoi sur route et nous voilà partis, à trois par voiture, un chef de voiture, un chauffeur et un aide, tous trois dans la cabine. Tout démarre très bien puis le convoi s'arrête et le chef de convoi décrète : « Les chauffeurs descendent et les aides prennent le volant. Et naturellement mon chef de voiture me dit : « Prenez le volant. » J'obtempère discipliné mais néanmoins pas très fier il faut le reconnaître ? Et nous voilà roulant sur route à vitesse normale quand survient un obstacle : une camionnette anglaise en panne avec son dépanneur à sa hauteur, laissant entre eux un espace permettant à peine de s'y faufiler et, comme de bien entendu, j'en touche un au passage.

« Alors, vous ne savez pas conduire ! » hurle mon chef. Et quand je lui réponds calmement : « Non, c'est la première fois. » il hurle de plus belle : « Mais vous êtes complètement fou ! Pourquoi alors prendre le volant ? » pour s'entendre répondre : « C' est vous qui m'en avez donné l'ordre, je n'ai fait qu'obéir. » Brave Danis ! C'était un savant du Muséum à Paris où l'on n'avait probablement pas la même notion de la discipline que dans l'armée. Nous l'estimions beaucoup et il eut une mort glorieuse dans les rangs de la colonne Leclerc en Tunisie début 43...

Et c'est encore avec un engin mécanique qu'il m'arriva une aventure aussi étrange mais cette fois il s'agit d'un 2 Roues. Notre instructeur était le lieutenant Baur, fils du célèbre acteur de cinéma de l'époque Harry Baur. Il disposait d'une journée pour nous apprendre la moto. C'est peu mais ses méthodes étaient expéditives. Hélas étant de corvée le matin j'avais manqué la séance de mise en route. J'arrive donc après déjeuner et son programme est de nous amener faire du tout terrain dans un lieu archi-boueux. Bien entendu le matin mes collègues ont déjà choisi les meilleurs engins : Norton, Matchless, etc. et il ne me reste plus que la plus vieille et la plus poussive.

Le moniteur me dit : « Tu sais monter à vélo, c'est pareil et pour le moteur c'est comme une bagnole, sauf que tu changes de vitesses au pied. Il démarre et tout le monde suit, moi le dernier. Nous voici sur la grande route Londres-Portsmouth et notre convoi roule gaillardement à 100 km/h sauf que mon engin est trop poussif et je me fais houspiller par l'aide-moniteur qui me traite de tous les noms. A une dizaine de kilomètres on quitte la grande route pour la campagne vers le fameux « trou à boue ». La manoeuvre consiste à s'y lancer, y piler, faire demi-tour et repartir comme si on nous tirait dessus. J'en sors tout encrassé au point que mon moteur se refuse à redémarrer.

Le jour baisse (nous sommes en décembre) et il est temps de rentrer. Et le moniteur, Lulu Bescond, me dit : « Je n'ai pas le temps de démonter et nettoyer. On va prendre les grands moyens ». Il sort une corde de sa malle arrière, en accroche un bout à sa selle et l'autre à mon guidon et me dit : « Ou je te prends en remorque ou tu rentres au camp en poussant ta moto mais tu en auras pour plus de 15 km. Le choix n'est pas difficile : « Va pour la remorque ». Lulu ajoute : « Regarde-moi bien. Quand je tends le bras à droite, tu te déportes à droite, et à gauche pareil » Malgré l'impression de se faire traîner sans pouvoir réagir, tout se passe bien. Seuls les automobilistes anglais durent être suffoqués de nous voir les doubler et nous rabattre parfois l'un

devant eux l'autre derrière avec notre câble de remorque leur frottant le côté puis redémarrer en trombe après s'être déportés ensemble vers le milieu de la route.

Mais on s'y fait très vite et je peux vous dire qu'il est beaucoup plus impressionnant de conduire une chenillette, capot fermé (on n'y voit absolument rien) en se lançant à plein gaz dans une forte pente qu'on nous faisait suivre. A la moindre réaction de peur vous vous mettez en travers et roulez-boulez jusqu'au bas de la pente pour vous retrouver, presque à coup sûr à l'hôpital. Mais à cette dure école nous apprenions très vite et trouvions tout cela naturel. Le mot d'ordre était d'apprendre, de savoir et de pouvoir ensuite enseigner car telle était notre destination dans les rares territoires qui nous avaient ralliés : encadrer les armées indigènes et former des combattants de plus en plus nombreux.

Ces quelques exemples donneront peut-être une plus juste idée de l'enseignement que nous recevions. Il fallait nous mener à la dure car nos chefs savaient que notre avenir ne serait pas toujours rose et qu'il fallait nous attendre à devoir surmonter toutes sortes de difficultés et à savoir faire face aux nombreux avatars qui ne manqueraient pas de se produire. Cette vie à la dure nous l'avons vécue avec le sourire et dans la bonne humeur et ce séjour à Camberley reste, grâce à la qualité de nos instructeurs et à l'atmosphère amicale qui y régnait un des très bons souvenirs de notre passage en Angleterre.

Pour en terminer avec cette époque il faut dire qu'elle déboucha, dès la période de Noël, sur de nouveaux cours, plus techniques, de formation.

Le Général de Gaulle l'avait déjà fait remarquer depuis longtemps. Il était anormal, avait-il dit, dès sa visite à Delville avec le roi et Churchill, de ne pas profiter du fort pourcentage d'étudiants parmi les engagés pour former des cadres officiers et sous-officiers dont nous manquions en Afrique. Je fus donc désigné, compte tenu de mon niveau scolaire, pour faire partie du premier cours d'élèves-officiers créé fin 1940.

Hélas, si en théorie cela ne posait aucun problème, j'étais beaucoup trop jeune et immature et d'une trop grande timidité pour prendre ce genre de responsabilité et il ne fallut guère plus d'un mois à nos instructeurs pour s'en rendre compte. Tant à Pont-Croix qu'à Lesneven nous étions des exécutants, formés à obéir mais incapables de décider. Et par ailleurs j'avais un autre défaut : une présentation par trop négligée, contrairement à la tradition anglaise. Je fus donc entièrement d'accord avec mes nouveaux chefs, les lieutenants Garreau et Vignes, pour quitter leur peloton et rejoindre celui destiné à préparer des sous-officiers. Techniquement la différence était minime mais le milieu moins intellectuel et les ambitions plus modestes.

Deux mois plus tard nos cours étaient finis, les examens terminés, les résultats satisfaisants et surtout les débouchés bien précisés. Nous allions partir pour l'Afrique où l'on manquait de cadres et notre départ était déjà programmé. Pratiquement tous ceux du cours en feraient partie et même viendraient s'y ajouter quelques-uns détachés du cours d'officiers.

Mais avant d'en arriver à la relation du grand voyage je voudrais signaler nos vacances de Noël réalisées grâce à la gentillesse de la population britannique francophone. Répondant à une demande de notre état-major londonien plusieurs familles s'offrirent à accueillir pendant 8 à 10 jours des Free Frenchs en famille. Il y eut de tout : des riches, des très riches, des modestes. Je ne fus pas des plus gâtés mais celui qui, par exemple, tomba dans la famille Cunard (les propriétaires de la Cunard Line, Queen Mary, etc.) y mena une vie de nabab, d'autres vécurent dans une famille d'ouvriers, mais tous avaient un coeur immense et l'envie d'offrir un peu de bonheur. Nous ne devons pas passer sous silence cette générosité du peuple britannique et cette amitié à notre égard.

Notre séjour en Grande-Bretagne arrivait à sa fin et c'est avec un peu de nostalgie mais aussi avec beaucoup de curiosité et d'espérances que nous allions entreprendre le premier de ces grands voyages que le Général de Gaulle nous avait annoncé dès notre premier contact à l'Olympia.

VERS L'AFRIQUE (MARS, AVRIL, MAI 1941)

De Camberley à Londres puis de Londres vers l'Écosse, notre voyage se déroula sans histoire et dans des conditions confortables, les britanniques ignorant le travers français des déplacements en wagons de marchandises « hommes 40, chevaux en long 8 ».

C'était la fin de l'hiver, la campagne anglaise était verte et brumeuse. Les traces de la guerre étaient rares sauf dans certains grands centres. La surveillance des routes et voies restait toujours l'apanage de la Home Guard et de ses quinquagénaires armés de fusils de chasse.

Nous atteignîmes l'Écosse, son froid et ses brouillards le 15 mars et l'on nous y parqua bizarrement sur un paquebot français mouillé dans la Clyde, près de Greenock, le « Pasteur ». Joli paquebot récent, il avait été transformé par les anglais en transport de troupes par addition de cloisons et couchettes. Nous pûmes le visiter, aller traîner sur le pont mais nous n'y logeâmes finalement pas, notre voyage étant programmé sur un autre navire.

Il s'agissait d'un paquebot-mixte, le Highland Monarch, bien moins élégant que le Pasteur mais plus rationnel où nous embarquâmes le soir à Gourock et sur lequel nous allions passer trois semaines mémorables.

Annoncés par Londres comme un contingent de sous-officiers, nous eûmes la faveur d'être logés en cabine contrairement à nos camarades britanniques qui occupaient les cales aménagées de couchette ou de hamacs. Quant à nos officiers ils retrouvèrent leurs homologues british et disposèrent de cabines individuelles et de mess.

Nous étions quatre par cabine et occupions l'arrière du paquebot au-dessus du gouvernail et de l'hélice, ce qui se révéla peu confortable en mer. Les repas se prenaient dans une salle équipée de tables et bancs, au niveau du pont, pièce sombre et peu aérée du fait des préparatifs de black-out.

Je partageai notre cabine avec Jestin, Salaün et un autre camarade et nous y vécûmes toujours en bonne entente et, bien heureusement, sans problème de mal de mer.

Je ne sais combien nous étions à bord mais le bateau avait fait son plein de militaires (2 000 ?) chacun portant sur l'épaule la désignation de son corps. Pour notre part, nous arborions avec fierté le bandeau « France » et fumes longtemps un objet de curiosité pour nos co-passagers. Les relations étaient bonnes et les contacts agréables. J'assistai même, au début du voyage, à une conversation en gaélique entre l'un de nous s'exprimant en breton et un Welch Guard parlant gallois. En cas d'incompréhension d'un mot, ils s'expliquaient en anglais. Nous eûmes ainsi la confirmation de notre origine commune avec nos frères gallois et irlandais, les plus étonnés de l'affaire n'étant pas les bretons.

C'est le 17 Mars que nous quittâmes Gourock et le convoi se forma dès la sortie de la Clyde. Nous eûmes alors la très grande surprise de constater que tous les autres navires du convoi étaient militaires : un porte-avion, un croiseur (Exeter ?) et 4 ou 5 torpilleurs ou destroyers, dont l'Ajax qui s'était distingué lors du combat naval de Décembre 39 qui vit la destruction du « Graf Von Spee ». Ce nous fut un soulagement, car se lancer en Mars 41 dans l'Atlantique en arborant l'Union Jack était une gageure. Avec un tel encadrement nous ne risquions pratiquement pas l'attaque des U-boats, à moins d'avoir affaire à un fanatique se sacrifiant pour couler le paquebot central si bien protégé. En fait nous arrivâmes à la conclusion que ce n'était pas notre importance qui justifiait une telle escorte mais que nous profitions du déplacement vers le sud d'une escadre pour voyager en sa compagnie.

En quittant l'Écosse nous filâmes pendant plus de deux jours vers l'ouest avant de virer cap au sud, l'équipage nous expliquant que plus nous nous éloignerions de l'Europe moins nous risquions de mauvaises rencontres; mais, à défaut de sous-marins, nous sublimes par contre une mer plus qu'houleuse qui indisposa la majorité d'entre nous. J'eus la chance de figurer parmi les résistants mais la malchance, de ce fait, de supporter, avec l'ami Jestin et deux ou trois autres, la charge de toutes les corvées incombant à notre groupe. Corvées qui furent nombreuses car nos chefs, voulant certainement se faire valoir auprès de leurs collègues british, s'étaient offerts pour que nous assurions la plus grande partie des corvées du bord ;

Nous eûmes ainsi droit à la garde des machines, en tenue d'hiver et en armes, dans des lieux surchauffés ou au nettoyage et ravitaillement dans les chambres froides, dans lesquelles nous gelions, sans compter le nettoyage des ponts et coursives.

Il nous fallut quotidiennement nettoyer à la brosse et au savon les tables et planchers de notre salle à manger et j'ai encore le souvenir d'être allongé sur un banc brossant le plancher sous une table fixe pendant que notre navire roulait et tanguait dans la tempête. Ce fut le seul moment où je frisai le mal de mer, le temps de sortir, lâcher une gorgée de trop plein par dessus bord et revenir reprendre le brossage.

Le contenu des breakfast n'arrangeait rien car, au lieu de notre traditionnel café, pain, beurre, on nous servait au réveil un bel hareng frit, mais pas frais, arrosé de thé et accompagné de fromage ou de biscuit à la marmelade (confiture d'oranges amères très appréciée des anglais), bref une nourriture peu faite pour calmer nos estomacs dérangés.

Heureusement les corvées en chambre froide nous permettaient d'améliorer l'ordinaire et nous, en revenions les battle-dress bourrés d'oranges et autres gâteries.

Nous avions quand même quelques moments de repos où nous jouissions un peu de la croisière, rejoignant les marins de garde au canon de la plage arrière ou nous remplissant les poumons de l'air salin si vivifiant en contemplant les manoeuvres et mouvements de nos escorteurs.

Bientôt, la mer s'étant un peu calmée, nos officiers entamèrent une reprise en mains, organisant rassemblements et manoeuvres sur le pont sous l'oeil curieux des british. Leur étonnement culmina quand ils nous virent, avec effarement, nous lancer dans un exercice à la baïonnette pendant que le bateau roulait sous la houle. En exécutant un « face en arrière, pointez », je ne fus pas loin d'embrocher l'un de ces curieux qui ne dut son salut qu'à un bond en arrière.

Les soirées, par contre, étaient agréables et même parfois très animées. Dehors c'était le calme et l'obscurité, les règles de black-out étant impératives. Par opposition nous retrouvions dans notre salle l'atmosphère des boîtes à matelots. Nous y disposions bizarrement d'un piano et, tous réunis dans cette atmosphère enfumée, nous chantions en chœur, entraînés par les notes du piano, les airs anglais ou français se concurrençant.

Personne ne parlait de sous-marin ou de possible torpillage. La devise était de faire face et vivre sa vie au jour le jour. Ce n'était pas le flegme britannique mais le courage, simple et naturel. Ce naufrage pourtant on l'envisageait. Notre bouée de sauvetage ne nous quittait jamais et, à diverses reprises, nous nous soumîmes à des exercices d'évacuation, en répondant aux sirènes d'alerte, dont nous ne savions jamais si elles étaient fictives ou réelles. Chacun connaissait par coeur sa chaloupe et le chemin pour s'y rendre.

Tels se déroulaient les jours et doucement nous nous approchions du but.

Après plusieurs jours de ce cap au sud, nous prîmes brusquement la direction Ouest. La mer était calmée, la température meilleure. Nous voguions apparemment vers l'Afrique du Nord.

Un matin, pour se distraire, les anglais montèrent un ring sur le pont et organisèrent un tournoi de boxe, auquel ils nous proposèrent de participer. A défaut de vrais boxeurs dans notre groupe, certains voulurent, par curiosité, tenter l'expérience mais malgré la gentillesse de leurs adversaires la plupart n'insistèrent pas. Seul Bernel, un marseillais, put faire un moment illusion en réussissant quelques coups heureux. Mais ceci eut le don d'énerver son vis-à-vis et le pauvre Bernel succomba sous une volée de coups et malgré son courage se retrouva au tapis. Nous lui fîmes un triomphe car sa témérité et sa résistance venaient de sauver l'honneur des français.

Pendant ce temps la côte se dessinait et nous entrions dans le détroit avec, au Sud, Ceuta, Tanger et le Maroc et, au Nord, Algesiras, Gibraltar et l'Espagne. Tous nous regardions ces terres méridionales, inconnues de la plupart et si différentes de nos terres verdoyantes de Bretagne et d'Angleterre. C'était surréaliste ce combat de boxe, en convoi militaire, pendant que notre navire défilait entre l'Europe et l'Afrique. La guerre semblait bien loin et nous nous comportions comme des touristes en croisière. C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans le port de Gibraltar et accostâmes au pied du « rocher ».

Au printemps Gibraltar est magnifique. De chaque anfractuosité du rocher pointent fleurs et plantes grasses et les fameux singes locaux reprennent vie et mouvement. Tant qu'il y en aura, disent les Anglais, Gibraltar restera britannique.

Nous pûmes descendre du bateau et, à plusieurs reprises, visiter en groupe la ville et le rocher. La localité par elle-même ne présente pas grand intérêt. La population est en grande majorité espagnole et la ville ne doit

guère beaucoup différer d'Algésiras qui lui fait face de l'autre côté de la baie et où, paraît-il, seraient basés des nageurs de combat italiens. Quant au rocher il s'agit d'une forteresse comportant blockhaus, canons, grottes et souterrains avec des panneaux « out of bonds » ou « out of limits » à tous bouts de chemin. Le terrain et la vue restent magnifiques : un jardin fleuri surplombant le Déroit.

Nous y restâmes quelques jours, le temps de voir arriver toute une escadre britannique qui venait de livrer bataille aux italiens et rentra au port réparer ses plaies. Il s'agissait, sauf erreur, de la fameuse bataille du cap Matapan et plusieurs des navires portaient des marques d'impact. Mars est terminé et notre séjour ici touche à sa fin.

Quand nous quittons le port après ces 5 ou 6 jours d'escale et de détente, nous n'avions plus qu'une protection navale réduite. Notre escadre de Gouroch va rester en méditerranée et nous ne disposons plus que d'un ou deux destroyers. Sera-ce suffisant pour dissuader les U-Boats ? Nous le verrons bien.

Après avoir contourné le Maroc, bien au large, évidemment, nous allons descendre vers le Sud avec comme défense notre canon arrière et nos deux patrouilleurs et surtout l'espoir de ne faire aucune mauvaise rencontre en route.

En fait cette deuxième partie du voyage se passa parfaitement. Le temps était beau et nous pouvions musarder au soleil. Il n'y avait plus de malades et, donc, des corvées plus rares et moins astreignantes. N'eussent été le port obligatoire de la ceinture de sauvetage et les impératifs du black-out, nous nous serions cru en croisière touristique.

Seul un incident vint nous ramener aux réalités. Brusquement, un après-midi, l'Highland Monarch prit une forte gîte en virant à bâbord toute. Beaucoup furent déséquilibrés et certains de nos camarades prétendirent avoir aperçu deux longs sillages passer le long du bord. Personnellement je ne les avais pas vu mais selon toute vraisemblance nous venions d'échapper à deux torpilles mais, devant l'activité fébrile de nos escorteurs l'adversaire n'insista pas et la croisière se poursuivit normalement.

Nous voguions désormais dans les mers chaudes et pouvions admirer les bonds des poissons volants filant le long de l'eau et la nage des dauphins qui souvent nous accompagnaient.

La nuit cette nage était phosphorescente, de même que notre sillage. A la tombée du jour les couchers de soleil étaient magnifiques. Nous avons changé de monde.

Après quelques jours de cette calme navigation, nous entrions dans la rade de Freetown parfaitement protégée par son entrée étroite. Nous étions en Sierra-Leone et allions enfin faire connaissance avec l'Afrique, cette Afrique dont, je rêvais depuis des années mais que je ne connaissais qu'à travers les films, photos ou reportages que venaient parfois nous présenter à Pont-Croix des missionnaires en congé.

La rade de Freetown est comme un large estuaire encaissé, bordé de chaque côté de collines boisées. Nous le remontâmes jusqu'à hauteur de la ville, agglomérat de cases et boutiques en bordure de l'eau surplombées de collines où se nichent quelques bâtiments en dur, vraisemblablement habitations et bureaux de la colonie anglaise.

Plusieurs navires stationnent dans cette rade qui représente certainement une escale sûre, facile à protéger d'éventuelles incursions ennemies. Au nombre de ces navires, un gros bateau du même genre que le nôtre arborant un pavillon français.

Notre séjour sur le Highland Monarch se terminait. On nous fit monter dans des chaloupes et c'est justement vers ce bateau français que nous nous dirigeâmes. Son nom ne tarda pas à apparaître : le « Cuba ».

Au moment où nous accostions à la coupée, deux têtes apparurent au bastingage et quelle ne fut pas notre surprise d'entendre Paul Salaün interpeller l'un d'eux en breton, auquel celui-ci répondit en nous souhaitant la bienvenue. Il s'agissait, me dit Paul, d'un de ses compatriotes Sênans, Maurice Tymeur, absent de l'île au moment du grand départ de Juin 40 qui nous raconta brièvement l'histoire du Cuba et les raisons de sa présence à Freetown.

Le paquebot Cuba, venant des Antilles, se rendait en France avec passagers et marchandises quand il fut arraisonné par les anglais et, compte tenu de sa cargaison (uniquement du tabac, marchandise interdite car susceptible de ravitailler les troupes allemandes), il fut saisi et ramené ici. Le choix fut laissé à l'équipage et aux passagers de s'engager dans la France Libre ou d'être dirigés sur le Sénégal voisin. Tous optèrent pour l'A.O.F. à l'exception de 5 membres d'équipage, dont Maurice Tymeur, qui, en l'attente d'un nouvel équipage, en étaient les gardiens et, jusqu'à notre arrivée, les seuls occupants.

Ce bateau allait nous servir de casernement jusqu'à ce qu'on trouve place sur un éventuel transport susceptible de nous diriger sur l'A.E.F.

Avant de le quitter les occupants du Cuba avaient tenu à le saloper, à défaut de pouvoir le saboter. Il était horriblement sale et saccagé. Les cabines étaient pleines d'ordures, voire même d'excréments, et notre premier travail fut d'y remettre bon ordre et de tenter de coucher dans des conditions sinon confortables et agréables, tout au moins acceptables.

La vie à bord s'organisa de façon monotone : quelques rassemblements et exercices, quelques corvées et l'attente de pouvoir bientôt descendre à terre.

Régulièrement nous avions le long du bord la visite d'indigènes en pirogues venant proposer fruits et produits locaux (bananes, ananas, oranges, etc...) qu'ils nous livraient dans des paniers de raphia que nous hissions à bord. Ces fruits amélioraient la popote, au demeurant pas trop mauvaise.

Sur place nous disposions de tout le tabac que nous voulions. Les cales en étaient pleines mais il s'agissait de feuilles brutes. Quand nous en voulions Maurice nous ouvrait les panneaux mais nous ne pouvions descendre dans la cale qu'au bout d'une corde car on ne pouvait s'y attarder. L'atmosphère, saturée de poudre de tabac, était irrespirable et il fallait nous remonter très vite au bout de la corde avant que nous nous étouffions. Ensuite chacun dans sa cabine procédait au traitement des feuilles. Il fallait les faire tremper et laver plusieurs fois pour en extraire le trop de nicotine puis bien les sécher. Les cabines en étaient tapissées. Enfin, séché et coupé en petits morceaux, ce tabac pouvait être fumé à la pipe ou même en cigarettes roulées.

De notre séjour sur le Cuba j'ai gardé 3 principaux souvenirs.

Tout d'abord notre descente à terre et mon premier contact avec l'Afrique. Freetown était, à l'époque, un gros village, une succession de cases et de boutiques, une chaussée boueuse et beaucoup d'immondices, des boutiques pas très attirantes, souvent tenues par des levantins, une population malodorante, méfiante plus qu'hostile, des enfants loqueteux, mendiants ou charpardeurs. Certains s'y sont peut-être plu, moi pas. Je rentra à bord sans regret et sans grande envie d'y retourner.

Un second événement fut l'arrivée au port d'un autre paquebot français aux peintures vives contrastant avec le camouflage habituel des belligérants, avec de nombreux passagers aux bastingages et sur les ponts. Il alla se ranger au fond de la rade. En fait il s'y trouvait en quarantaine. Nous apprîmes qu'il s'agissait d'un paquebot, habitué de la côte d'Afrique, le Banfora, ramenant de Dakar en France des marchandises et un lot de métropolitains et que les anglais avaient arraisonné pour je ne sais trop quelles raisons.

Nos chefs décidèrent d'y envoyer une forte délégation pour porter à l'équipage et aux passagers la bonne parole et les inciter, si possible, à rejoindre la France Libre et continuer la lutte aux côtés du Général de Gaulle. Ce fut un échec total : on nous laissa à peine parler, on nous refoula et nous quittâmes le Banfora sous le jet des lances à incendie du bord sans ramener le moindre converti. Grande déception devant cette attitude plus qu'hostile, séquelle vraisemblable des tristes « affaires » de Mers-el-kébir et Dakar et de leur exploitation par la propagande vichyste. Décidément nos compatriotes, métropolitains ou coloniaux, semblaient se complaire dans la situation de vaincus et paraissaient peu disposés à réagir.

Le dernier événement eut pour cadre le Cuba lui-même. Pour ne pas nous laisser aller au farniente, les lieutenants Després et Saulnier qui nous encadraient procédaient chaque matin à un rassemblement et quelques exercices et il leur sembla que plusieurs d'entre nous s'y présentaient, sinon mal lavés tout au moins mal rasés. Ordre fut donc donné d'avoir impérativement à se raser chaque matin et le lendemain, leur réaction fut violente envers ceux qui avaient failli à cette injonction. J'en faisais partie pour la bonne raison que n'ayant à l'époque qu'un maigre duvet, ce rasage journalier ne me concernait pas. On me fit comprendre que je n'avais pas à interpréter les ordres Mais à les exécuter et que ce n'était pas à moi de décider s'ils étaient ou non justifiés.

Le manuel du parfait militaire précise d'ailleurs que « les ordres doivent être exécutés sans hésitation ni murmure. L'autorité qui les donne en est responsable et la réclamation n'est permise au subordonné que lorsqu'il a obéi ». En somme le militaire doit être bête mais discipliné, ce qui peut être acceptable, mais doit présumer de l'intelligence et du bon sens de ses chefs, ce qui n'a rien d'évident.

Je fis donc partie des quelques trente punis; pour n'avoir pas rasé ce que je n'avais pas.

Habillés en tenue de campagne d'hiver, avec arme, casque et sac à dos, nous dûmes, pendant des heures : marcher, courir, plonger, manœuvrer, ramper, etc..., ce qui dans l'armée se traduit par l'expression « faire la pelote ».

Le climat et les tôles surchauffées du Cuba ne se prêtaient pas du tout à ce genre d'exercices : drap, sueur et frottements entraînant une irritation de la peau et même chez certains des plaies à vif. Jean Jestin, qui était mon voisin de souffrance, me murmurai, à un moment donné qu'il n'avait plus de peau sur les cuisses et les jambes mais, têtu et dur au mal, il se refusa à demander grâce. Dès la pause du déjeuner il se présenta à l'infirmerie où, à la vue de ses jambes en sang, on ne put que l'exempter de tout exercice et c'est narquoisement qu'il put remettre au Lieutenant Després son exemption quand nous dûmes reprendre la « pelote » à l'issue du déjeuner. Il s'en sortait handicapé mais vainqueur moral de l'affaire.

C'est alors qu'arriva notre sauveur sous les traits d'un officier de marine français, faisant fonction de délégué de la France Libre à Freetown et qui, à ce titre venait nous rendre visite. Il fut offusqué du spectacle que nous donnions et ordonna aussitôt à Després de le faire cesser. Pour sauver la face, celui-ci voulut bien suspendre provisoirement notre punition en nous précisant que cette suspension ne deviendrait définitive qu'après que nous eussions pu réciter sans erreur à l'aumônier le célèbre texte du règlement militaire sur la discipline. Étonnamment, après 58 ans, je ne l'ai toujours pas oublié et peux encore le réciter sans faute à qui le désire. Cet épisode se révéla néfaste à la bonne entente qui régnait jusque-là entre la troupe et l'encadrement. Nous étions suffisamment disciplinés et conscients de la nécessité de cette discipline pour que soit évité ce genre d'abus. Personnellement j'en ai toujours gardé une dent, non à Després qui était mon chef depuis Juillet 40 et auquel j'étais attaché, mais à Saulnier qui était à l'origine de la sanction et que j'avais jugé plus méchant et plus sadique. J'eus par la suite la chance de ne plus servir sous ses ordres.

Enfin c'est aussi durant ce séjour sur le Cuba que, réunis un soir sur le pont à l'écoute de l'émission française sur la B.B.C., nous apprîmes l'exploit du sous-marin « Minerve » qui venait de s'attaquer à un convoi allemand et de couler un pétrolier au large de la Norvège. J'en fus rempli de fierté car c'était le bateau sur lequel servait mon frère Jacques, ce qui me fit penser que je ne lui avais pas écrit depuis Noël et je réparai cette omission aussitôt. Notre vie se déroulait monotone quand brusquement ce fut le branle-bas. Nous quittions le bord pour embarquer sur un anglais en partance pour l'est. Adieu Freetown, adieu le Banfora et ses vichystes, adieu aussi Maurice Tymeur que je ne devais plus revoir.

Le Northumberland, où nous embarquâmes, était bien moins imposant que le Cuba ou l'Highland Monarch. Nous y fûmes bien plus à l'étroit et surtout nous n'y étions, paraît-il pas attendus. Nous nous en rendîmes compte bien vite lors des repas à base de fruits locaux et de patates douces, comme légumes. On nous y reçut néanmoins sans trop rechigner et c'est sur ce navire, habitué des côtes d'Afrique, que nous allions découvrir de nouveaux ports. Cette fois, nous n'avions plus du tout d'escorte mais nous ne fîmes heureusement aucune mauvaise rencontre. Il est vrai que nous nous écartions très peu de la côte, souvent visible bien que basse. Nous retrouvions la douceur et l'enchantement des nuits africaines, les sillages phosphorescents, les ciels étoilés, les couchers de soleil aux multiples couleurs et aperçûmes même, assurèrent certains, le fameux rayon vert. Nous découvrions de nouvelles constellations au nombre desquelles la fameuse Croix du Sud.

Notre première escale fut Takoradi, en Gold Coast, mais bloqués à bord, nous n'en vîmes guère que le port, les quais et les grues.

Notre seconde escale fut un peu plus intéressante car il nous fallut pour l'atteindre, pénétrer dans les terres en suivant un estuaire bordé souvent de bâtiments, cases ou installations diverses. Il s'agissait de Lagos, ville très importante et, à l'époque, capitale de la Nigéria. Guère plus de descente à terre mais la vue plus intéressante d'un port actif et d'une ville beaucoup plus moderne que Freetown et apparemment, plus propre et plus accueillante. Des fonctionnaires noirs en uniforme, à l'allure très british, semblaient imposer ordre et discipline.

Le Nigeria nous fit une impression nettement plus favorable que la Sierra Leone et c'est d'un cœur plus léger que nous repartîmes bientôt vers notre Afrique à nous. A la sortie du fleuve nous quittâmes la côte pour cingler directement vers Pointe-Noire. Après ces escales l'ordinaire s'améliora et nous n'eûmes plus à nous plaindre de la nourriture.

C'est durant ce trajet Lagos - Pointe-Noire que nous coupâmes l'équateur et nous soumîmes à la cérémonie traditionnelle du baptême de la Ligne, vieille tradition des anciens long-courriers qui vint rompre la monotonie du voyage.

Ce baptême répond à tout un protocole et se déroule dans des conditions bien établies, les baptiseurs étant ceux qui ont déjà passé la Ligne, les baptisés étant tous les autres, le thème étant de demander à Neptune, dieu de la mer, l'autorisation de franchir l'équateur et celui-ci subordonnant son accord au baptême des néophytes. Les acteurs sont déguisés, Neptune ayant entre autre grande barbe blanche, couronne et trident. Quant aux néophytes ils doivent se présenter le moins vêtu possible, car, après badigeonnage de mousse et autres produits, ils se trouvent projetés dans une piscine, qui les débarrasse bien vite de ces produits.

Le tout se passe dans la bonne humeur et la rigolade et chacun se retrouve nanti d'un diplôme de baptême signé de Neptune et du maître de cérémonie, le tout sous le soleil et par une mer plate. Ces baptêmes furent peut-être inventés jadis pour meubler ces zones de calme.

Au cours de ce passage Lagos - Pointe-Noire nous longeâmes à un certain moment l'île portugaise de Sao-Thomé, montagneuse et volcanique dont nous distinguions sur tribord la silhouette pointue. Le bruit courait qu'avec Fernando Poo, l'île servait de base de ravitaillement aux sous-marins allemands. A l'époque ce n'était probablement pas le cas car nul ne vint nous attaquer. Notre voyage devenait monotone et c'est avec plaisir et soulagement que nous apprîmes notre prochaine arrivée à Pointe-Noire.

Contrairement à Freetown et Lagos, Pointe-Noire n'est pas au fond d'un estuaire mais en bordure de côte, rivage plat et sablonneux, et l'on aborde directement aux quais.

Un détachement de tirailleurs était venu nous y accueillir, des soldats comme on n'en voyait pas en Europe, portant chéchia et large ceinture rouge sur un uniforme léger (chemisette, short et jambière de toile kaki) mais pieds nus, sans chaussures. Ils manoeuvraient très correctement, encadrés par des gradés français. Nous descendîmes sur le quai avec notre paquetage.

Notre voyage entamé le 17 Mars venait de se terminer. Nous étions le 15 mai. Il avait duré près de 2 mois et nous laissait dans l'ensemble un bon souvenir.

Notre arrivée à Pointe-Noire fut pour tous une vraie joie. Non pas que Pointe-Noire fut un endroit particulièrement attirant ou accueillant, mais, pour la première fois depuis Juin 40, nous nous retrouvions dans un lieu, fut-il perdu au fond de l'Afrique, où flottait notre pavillon, où l'on parlait français et où l'on retrouvait, bien que loin du pays, certaines de nos habitudes françaises.

La ville se divisait en deux parties, l'une axée sur le port, englobant la gare, les installations portuaires, des entrepôts bureaux et quelques commerces, et l'autre, plus à l'intérieur, constituant le centre économique et administratif, que l'on appelait le plateau.

La côte elle-même est plate et bordée de sable. Pointe-Noire n'est pas un port naturel. Celui-ci, qui fut utilisé dans les débuts de la colonisation, se trouve à quelques kilomètres au nord et s'appelle Loango. Pointe-Noire est un port artificiel, construit en dur et aménagé à l'extrémité de la ligne de chemin de fer « Congo-Océan », seul véritable moyen de communication avec la capitale Brazzaville. Ce chemin de fer, en service depuis une dizaine d'années, traverse une région accidentée. Sa construction aurait causé, nous dit-on, d'énormes problèmes tant techniques (ponts et tunnels) qu'humains. A défaut de main-d'oeuvre locale, incompétente, on dut faire venir une main-d'oeuvre chinoise dont une bonne partie aurait disparu du fait du climat, des maladies, de l'inconfort et des accidents. La tradition veut que cette construction ait coûté un mort indigène par traverse et un européen par kilomètre, chiffres qu'il ne faut certainement pas prendre à la lettre mais qui reste significatif quant aux risques et à la nocivité des travaux.

Quoi qu'il en soit le train a belle allure avec son matériel moderne et nous ne trouverons jamais mieux en Afrique. Toutefois nous nous contenterons de l'admirer mais n'aurons pas à l'utiliser, sauf à être éventuellement plus tard dirigé sur Brazzaville...

A notre arrivée nous fûmes dirigés du côté de la plage, au nord du port, où, au-delà des dunes, on nous amena à un groupe de tentes, déjà montées sur un terrain plat et sablonneux.

A proximité se trouvait l'entrée du camp militaire du B.P.A.P.N. (Bataillon du pont d'appui de Pointe-Noire) duquel faisait partie l'unité venue nous accueillir au bateau.

Nous allions passer près d'un mois dans ce campement, logeant à une dizaine par tente et y disposant d'un matériel succinct se limitant à un lit picot et un petit meuble de chevet.

Durant la journée les côtés de la tente étaient relevés pour donner plus d'air et de lumière. Ce n'était à priori pas très désagréable mais nous nous rendîmes compte au bout de quelques jours que ces conditions rudimentaires ne convenaient pas du tout au groupe de jeunes arrivés européens que nous représentions. Rien ne nous protégeait des moustiques et le sol sablonneux foisonnait de chiques. En effet au bout de quelques jours nous ne pouvions plus marcher, nos doigts de pied étaient infectés de ce qui nous semblait être des abcès.

« C'est rien, Monsieur, nous dirent les boys, ça c'est la sique. Tu donnes ton pied et moi je tire la sique » .Et ce fut chaque jour le même spectacle : des boys agenouillés au pied des lits picots et farfouillant dans nos doigts de pied à l'aide de petits bouts de bambous taillés en pointe. De temps en temps ils se redressaient en montrant au bout de leur bambou une petite boule blanche qu'ils écrasaient ou faisaient brûler. Mais malgré tous les traitements, nos pieds s'infectaient et restaient douloureux. La chique est une des nombreuses plaies d'Afrique et se développe particulièrement bien dans les terrains sablonneux. A ce camp de Pointe-Noire nous fûmes particulièrement gâtés.

Autre plaie : les moustiques .Dès la tombée de la nuit ils commençaient leur sarabande. Impossible d'y échapper. Nous baissions nos manches, rabattions sur nos mollets nos shorts à rallonge (spécialité anglaise particulièrement inesthétique, ces shorts sont destinés à recouvrir et protéger le soir le cuisses, genoux et mollets) mais ne pouvions éviter les piqûres. Aussi les « fièvres » ne tardèrent pas à faire leur apparition et chacun à son tour eut droit à des accès brutaux mais en général courts où le thermomètre dépassait facilement les 40° au désespoir de l'encadrement et principalement de l'adjudant Grumholz, qui nous accompagnait depuis l'Angleterre et s'acharnait à nous faire avaler journellement son affreuse quinine : rassemblés pour la soupe, nous devions défiler un à un devant lui, lui présenter notre cuillère qu' il remplissait à ras bord de quinine liquide et nous devions l'avalier devant lui. La quinine normalement amère en cachet l'est encore beaucoup plus dans sa forme liquide. Peut-être pensait-il que, plus c'est mauvais à prendre et meilleur c'est pour la santé. Et tous cas, tant que nous sommes restés à Pointe-Noire, nous n'avons pas eu le droit aux cachets et avons dû ingurgiter en public cette purge journalière.

Quant à la nourriture elle était acceptable et nous semblait mirifique par rapport à celle servie sur le Northumberland. C'est un militaire européen local qui, entouré de boys et cuistots, se chargeait des achats et de la préparation.

Car désormais nous pouvions disposer de boys. Les candidats s'étaient présentés dès notre arrivée et les salaires qu'ils demandaient étaient tellement bas que, même avec notre petite paie de caporal, nous pouvions en embaucher un pour deux ou trois personnes. Ils se chargeaient des corvées et du lavage et, il faut le dire, étaient loin d'être débordés.

Un soir, que nous sortions pour aller boire un pot au Café du Plateau, Jean Bervas, qui avait un oeil de verre, eut l'idée loufoque de l'enlever et de le poser sur la table commune de notre tente pour « surveiller » les boys pendant notre absence. Ce que voyant, l'un de nos autres copains sortit son dentier pour mordre, dit-il, celui que l'oeil lui signifierait comme voleur ou fainéant. Effacement, au moins apparent, des boys devant ces blancs qui pouvaient ainsi à volonté s'enlever qui un oeil qui des dents. Cela suffit-il à les empêcher de nous voler ? Je n'en crois rien, mais nous pûmes toujours en rire (et très probablement les boys aussi de leur côté derrière notre dos).

Nous sortions en général le soir et mon souvenir le plus agréable de ce pays reste le « Pavillon Bleu ». C'était un petit restaurant sympathique tenu par un vieux colonial à la faconde méridionale, le père Cassassus, qui nous servait de bons petits plats et nous régalaient de ses histoires locales ou de sa récente campagne du Gabon (ralliement du Gabon à la France Libre quelques 7 mois plus tôt dans des conditions qui nous ouvrirent de nouveaux horizons sur « l'enthousiasme » plus que douteux de nos colonies à reprendre le combat à nos côtés) .Ainsi pendant quelques heures nous oublions notre état militaire et pouvions nous comporter en civil...

Parmi les sous-officiers du B.P.A.P.N. nous avons retrouvé quelques-uns de nos voisins de Delville Camp, partis fin août 40 avec Monclar, dans les rangs de la Compagnie Durif.

Ils s'y trouvaient très bien mais commençaient à se poser des questions sur leur avenir. Ils ne s'étaient pas engagés pour végéter dans ce coin du Congo et se demandaient comment faire pour rejoindre nos autres troupes guerroyant en Érythrée ou en Libye. Personne d'entre nous n'accepta, bien entendu, de permuter avec eux.

Nous ne gardâmes globalement pas un mauvais souvenir de notre séjour congolais, hormis le fait, et il nous toucha énormément, que nous y perdîmes le premier de nos camarades. Profitant de la plage toute proche nous allions en effet fréquemment, en fin d'après-midi, nous y baigner. Et c'est au cours d'une de ces baignades que se noya notre camarade Sylvestre, un homme adorable et très estimé de tous, et c'est avec peine et dans le recueillement que nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure.

Mi Juin approchait et nous étions là depuis près d'un mois quand on nous réunit enfin pour nous faire part de nos diverses affectations. J'étais désigné pour le Cameroun en même temps qu'une douzaine d'entre nous plus deux ou trois sous-officiers. Jestin était du nombre ainsi que nos copains et voisins d'Old Dean, Tanguy, Hochet et Robin. Il y avait par ailleurs Perrier et Morin ainsi que Bernel, notre boxeur marseillais de Gibraltar, tous caporaux depuis quelques jours. Trois autres du cours, récemment nommés sergents, venaient également au Cameroun : Arzel, Le Bras et Pestiaud. Comme encadrement Allard, Thomas et, sauf erreur car j'en suis aujourd'hui moins sûr, Pailleux notre ancien chef de groupe. Hélas, Paul Salaün nous quittait et restait à Pointe-Noire au B.P.A.P.N., Soubigou allant à Brazzaville. D'autres allaient à Brazzaville, en Oubangui ou au Tchad et quelques-uns étaient enfin désignés pour Libreville.

C'était l'éclatement; nous le savions depuis longtemps mais notre groupe était si unique nous en étions quand même affectés.

Notre départ était programmé très prochainement. Un vieux cargo attendait à cet effet dans le port, de même que deux chalutiers armés, le « Viking » et le « Président Houdusse ». Sur les indications de Salaün, j'avais d'ailleurs rendu visite à l'un de deux équipages, celui du Viking, où servaient trois ou quatre Sénans, au nombre desquels Pierre Salaün grâce auquel nous avons pu le 19 Juin dégoter la vedette Velléda pour nous conduire à Ouessant. Salaün servait comme maître fourrier et j'y fus très bien reçu.

Le jour du départ (entre le 15 et le 20 Juin) nous embarquâmes sur le vieux cargo « Cap El Hank », assez vétuste et peu confortable.

Avec nous partait également un détachement de tirailleurs à destination de Douala.

Les tirailleurs occupèrent les cales et nous pûmes disposer de cabines à quatre. Le « Président Houdusse » et le « Viking » constituaient l'escorte, sinon réelle tout au moins théorique.

Filant à toute vitesse, notre Cap El Hank plafonnait à 10 noeuds et nos pauvres escorteurs avaient un mal fou à nous suivre, si bien que souvent; nous devions ralentir pour qu'ils puissent remonter à notre hauteur. Ce n'était plus un convoi mais une caricature de convoi et nous constituions, pour un éventuel sous-marin ennemi, le gibier idéal. Malgré les rumeurs sur Fernando Poo et l'aide qu'il pourrait y trouver, il ne se présenta pas, ce qui fait que le convoi alla jusqu'au bout et que nous sommes toujours en vie.

A mi route, nous mîmes cap à terre et; fîmes escale devant Libreville. La baie de Libreville, où nous pénétrâmes, nous sembla accueillante et sûre, bordée de plages et de palmiers ou cocotiers et la ville elle-même semblait coquette au fond de sa baie. Près d'elle, un aviso militaire était échoué face à la plage. On nous indiqua qu'il s'agissait du « Bougainville » qui, au cours de la campagne du Gabon de novembre précédent; s'était opposé à l'avisos F.F.L. « Savorgnan de Brazza », combat fratricide qui tourna à l'avantage de ce dernier. Pour ne pas sombrer, le Bougainville était allé s'échouer sur la plage, ce qui permit de sauver l'équipage.

Nous touchions là les séquelles de ces combats entre français que nous n'arrivions pas à comprendre. Nous, nous ne voulions que libérer la France. Pourquoi s'opposaient-ils à notre action et soutenaient-ils, consciemment ou non, le camp Allemand? Nous luttions pour eux et ils luttaient contre nous. Quand comprendraient-ils leur erreur?

Nous apprîmes, à cette occasion, qu'un autre navire vichyste avait coulé au large de Libreville : le sous-marin « Poncelet ». Grenadé par un anglais, ce sous-marin avait fait surface. Tout l'équipage avait été récupéré et provisoirement interné en attente d'un éventuel ralliement aux F.F.L. et le commandant avait choisi de rester à bord et de couler, pavillon haut, avec son bateau; beau geste de courage et d'honneur que nous apprécions mais pourquoi ternir son honneur en acceptant défaite et compromission avec l'occupant; nous vivions décidément une drôle d'époque.

Ayant laissé à Libreville le contingent désigné pour le Gabon, nous continuâmes sur Douala, apercevant au passage la silhouette de Fernando Poo, l'île espagnole située au large du Cameroun.

Pour entrer à Douala il faut pénétrer dans l'estuaire du Wouri. La côte est plate, la forêt s'étend jusqu'au rivage et se termine dans l'eau sous forme de palétuviers : l'arbre pousse sur l'eau et ses racines, en partie aériennes, s'entremêlent et plongent jusqu'au sol sous-marin. Dans ces enchevêtrements vivent des mollusques, des reptiles des crustacés au nombre desquels de grosses crevettes (camerones en portugais) qui ont donné autrefois son nom au pays. L'estuaire du Wouri n'est pas très attirant ; ça sent le marécage et la pourriture. C'est très humide, l'atmosphère est lourde. C'est, me dit-on, le climat et le paysage type de la zone équatoriale. Sur ce plan, Pointe-Noire était plus agréable.

Nous arrivons enfin à Douala, but du voyage et terminus de notre convoi. Il nous a fallu trois mois pour atteindre le but et nous transporter des brumes glacées de Gourock à ce ciel lourd, humide et chaud. Ce ne fut pas particulièrement rapide mais nous garderons en général un bon souvenir de cette navigation et de nos trois escales, le rocher fleuri de Gibraltar, la quarantaine sur le Cuba et le sable de Pointe-Noire et ses chiques.

Qu'allons-nous trouver ici dans ce nouveau pays, qui va être le nôtre pendant un certain temps. Nous n'allons pas tarder à le savoir car voici Douala qui apparaît à tribord, ville blanche et ocre devant laquelle nous défilons avant de nous arrêter enfin le long du quai.

AU CAMEROUN - UN CERTAIN CAMP D'ORNANO (15/06/41 - 31/12/41)

Autant Pointe-Noire nous avait fait l'effet d'un port peu animé, autant Douala nous paraît actif et important. Les quais longent la rive gauche du Wouri et il s'y trouve conjointement plusieurs navires, des trains flottants de billes de bois colonial en attente d'embarquement, des pirogues pleines de produits locaux (fruits, légumes, bananes, etc...) ou assurant la liaison avec la rive opposée et le port secondaire de Bonabéri desservant toute la rive droite et son arrière pays.

Tant Bonabéri que Douala sont l'aboutissement d'une ligne de chemin de fer. La ligne Bonabéri-Nkongsamba assure tout le trafic du Nord-Ouest, notamment avec les plantations de bananes ou de café des hauts-plateaux. Quant à la ligne Douala-Yaoundé elle se charge de la plus grande partie du trafic avec la capitale, le Nord-Cameroun et le Tchad et dessert localement les exploitations forestières et les plantations de cacao ou de caoutchouc. Douala a en outre l'avantage d'être un port sûr et à l'abri des sous-marins du fait de sa situation, comme Lagos, bien à l'intérieur des terres.

Au delà des quais et sur toute la longueur du port se trouve une avenue commerçante bordée de boutiques et entrepôts appartenant soit à des commerçants locaux, souvent grecs ou libanais, soit à des sociétés commerciales dont on retrouve les noms sur toute la côte africaine, tels C.F.A.O, S.C.O.A., S.R.O., KING, etc...

Tout ceci est très animé. Les chargements, déchargements et manutentions sont assurés par des manoeuvres indigènes ayant la spécialité de tout porter sur la tête, y compris de lourdes charges, quelques rares camions assurant les transferts des quais aux entrepôts.

Ce remue-ménage se déroule sous une pluie quasi-continue qui semble ne déranger personne et nous apprendrons bientôt que la région de Douala est, de loin, la zone d'Afrique la plus arrosée, n'étant dépassée mondialement que par un coin de l'Inde. Les rues ne sont pas goudronnées mais suffisamment empierrées pour qu'on ne patauge pas trop dans la boue.

Tels furent le spectacle et l'impression que nous eûmes du haut de notre cargo avant de débarquer sur le terre-plein où nous attend un petit comité de réception.

On nous conduit, ainsi que les troupes en transit, au quartier militaire où nous résiderons provisoirement en attente d'une décision sur notre sort.

Dans l'ensemble l'impression est favorable. Le pays a de la couleur, du mouvement et n'est pas antipathique et quant à la pluie nous avons, nous bretons, un certain entraînement et serions malvenus de trop nous plaindre. Par contre, il fait lourd. L'atmosphère est chaude et humide et il nous manque notre vent breton qui viendrait alléger l'atmosphère et nous débarrasser de ces brouillards, nuages, crachins ou averses.

Cette fois nous ne logeons plus sous la tente mais dans des cases qui sont quand même plus confortables et mieux protégées des moustiques, chiques et autres bestioles.

Nous pûmes, dès le soir, sortir en ville et nous faire une meilleure idée de l'agglomération, qui se partage en gros entre une zone européenne où se concentrent habitations, bureaux, boutiques, entrepôts, bars, hôtels, etc... et divers villages indigènes où ils se regroupent, nous dit-on, par ethnies. Entre les deux, s'impliquant dans l'une ou l'autre zone, des missions avec leurs églises ou temples, écoles, dépendances, de confession différente mais catholique en majorité, les protestants étant de culte ou d'origine parfois différents (presbytériens, luthériens, adventistes, etc...)

Il faut dire que, quand nous sortons, les missions nous intéressent moins que les bars et autres lieux de détente et nous découvrons en particulier le « Lido » bar-restaurant où semble se donner rendez-vous toute la faune européenne locale. Hélas, nos moyens restent très limités et nous nous montrons plus curieux que consommateurs.

Notre séjour à Douala fut d'ailleurs assez court et j'en ai surtout gardé le souvenir d'une anecdote amusante.

Je voulais profiter de cette escale pour me faire couper les cheveux et l'on m'indiqua que c'était possible au camp où l'un des européens faisait fonction de coiffeur. Il s'agissait d'un blanc assez âgé mais à la peau bien tannée et qui ne cachait pas qu'il arrivait de Cayenne ou, en 40, il se trouvait en relégation après sa sortie du

bagne. Nous apprîmes à cette occasion qu'un assez fort contingent de français de Guyane avait, dès l'été 40, sous l'impulsion et la direction d'un officier, ancien combattant de 14-18, le Commandant Chandon, rejoint la France Libre après être passé en Guyane Britannique et avait atterri au Cameroun, fin 40. Au fond, pourquoi pas d'anciens bagnards puisque les français « honorables » de métropole préféraient le déshonneur et la collaboration, nous l'avions bien vu sur le Banfora, il y a peu ! Donc notre ancien bagnard, dont il faut dire qu'il avait le physique de l'emploi, ne faisait rien pour cacher ses origines, tout fier au contraire de provoquer et choquer les jeunes garçons que nous étions. Alors qu'il rasait classiquement son client à l'aide d'un rasoir-couteau, celui-ci, curieux, lui demanda: « mais pourquoi t'es-tu retrouvé au bagne ? » "Oh, répondit-il, c'est tout simplement parce que j'avais zigouillé un mec qui m'emmerdait » « Ah bon, dit l'autre, et comment tu t'y es pris » « Rien de plus simple, rétorqua-t-il, avec un rasoir bien affûté » et, joignant le mouvement à la parole tout en maintenant son rasoir sur le cou offert, il lui fit, en riant, le geste de lui trancher la gorge. Toute l'assemblée éclata de rire, sauf le patient, devenu vert et qui se voyait déjà saigné à mort par son dangereux barbier.

Ceci ne nous empêcha nullement de nous confier bien volontiers, quelques minutes plus tard, à ses mains expertes car je continue à penser que c'est un gag qu'il avait mis au point et devait répéter souvent.

Beaucoup de ces bagnards, désireux de se racheter ou tout simplement patriotes, se portèrent volontaires pour les unités combattantes. J'en eu un pour ami par la suite, qui après s'être toujours comporté parfaitement tant au combat qu'au repos, tomba glorieusement à la tête de son groupe au cours de nos combats d'Italie en Juin 44. Leur chef, le Commandant puis Lieutenant-colonel Chandon, dont De Gaulle fit l'un de ses tous premiers Compagnons de la Libération, eut une même fin glorieuse au cours des combats de la Libération.

Mais revenons à Douala et au mois de Juin 41.

Après deux ou trois jours sur place, notre groupe de « camerounais » fut rapidement dirigé sur la capitale Yaoundé, ce qui donna l'occasion, d'utiliser pour la première fois un chemin de fer africain. Ces chemins de fer locaux n'ont rien de leurs correspondants métropolitains qui, sur des voies bien dégagées, filent à grande vitesse. Ici le trajet Douala-Yaoundé bien qu'inférieur à 300 km dure pratiquement toute la journée. Un wagon est réservé aux blancs les noirs s'entassant avec bagages, enfants, nourriture et ballots dans les autres voitures.

La locomotive, chauffée au bois, crache fumée et brandons enflammés, avalant difficilement les côtes et se jetant à corps perdus dans les descentes. La voie trouve un étroit chemin dans la forêt dense et étouffante d'où émergent parfois quelques cases de riverains.

On se sent ballotté et secoué sur des banquettes en bois, pas très confortables. Mais le paysage est parfois superbe, falaises, vallées, rivières. Près de la première gare importante, Édéa, où l'on traverse la Sanaga, on peut admirer de belles chutes.

Plus l'on se rapproche du but, plus l'air se fait léger et la forêt moins dense. Les haltes dans chaque gare offrent le spectacle grouillant et multicolore des africains partant, arrivant ou simplement spectateurs, criant gesticulant, riant. Nous commençons à découvrir l'Afrique, son pittoresque et son naturel. Bientôt nous serons blasés mais pour le moment nous sommes encore pleins de curiosité.

Enfin le voyage se termine. Nous longeons des villages plus cossus et apercevons une route puis le train se retrouve dans une vallée dégagée, entre deux collines ou s'accrochent habitations et boutiques. Un bâtiment de gare, comme chez nous, et c'est l'arrêt.

Nous sommes arrivés à Yaoundé, un peu courbatus mais heureux d'avoir quitté cette atmosphère étouffante de la côte et de pouvoir enfin respirer librement. En cette soirée la température est plus fraîche. Finies la moiteur et les nuits lourdes, nous nous sentons revivre.

A Yaoundé nous sommes bien loin du bas-fond marécageux de Douala. Nous voici dans une région de collines, verdoyante et moins boisée. La gare occupe le fond d'une vallée. Sur la pente de droite, un agglomérat de maisons, boutiques et magasins. C'est le centre commercial où se retrouvent les mêmes noms de sociétés qu'à Douala, mêlés à ceux de grecs ou libanais installés là depuis 20 ans ou plus.

La pente de gauche par contre est bien plus aérée. Quelques habitations, plus cossues et plus coquettes, celles de fonctionnaires, et sur le haut un espace plat, le plateau, où se regroupent le palais du gouverneur, les divers bâtiments administratifs, de nombreuses autres maisons de fonctionnaires, un ou deux hôtels et

quelques boutiques, le tout formant le centre administratif. Au delà et symétriquement au vallon de la gare, une autre vallée et un nouveau plateau, occupé celui-là par les militaires.

C'est sur ce dernier que nous nous rendons et nous pourrions y disposer de quelques chambres à 3 ou 4 comme d'habitude. C'est plus confortable et plus attrayant qu'à Douala et surtout le climat nous paraît bien meilleur.

Les militaires européens ne sont pas très nombreux et composés en majorité de coloniaux, soit militaires de carrière, soit colons mobilisés. S'y ajoutent quelques rares éléments de ceux de Delville Camp qui nous avaient quittés fin août 40. De ce contingent d'août 40 la plupart en effet ont soit rejoint Leclerc au Tchad, soit été incorporés dans les unités déjà en opérations et dont la radio nous apprend qu'elles combattent actuellement en Syrie, hélas une fois de plus contre des Français. Après Dakar et le Gabon, voici maintenant la Syrie ! Quand donc en finirons-nous avec ces suppôts de Darlan et Laval. C'est à désespérer du bon sens et du patriotisme du Gouvernement Vichyste, de son armée et de ses chefs...

Mais revenons-en aux militaires de Yaoundé. Ils représentent un bataillon, à 90 % camerounais, que dirige le commandant Le Conte, dit « sissongo ». Nous ne tarderons pas à savoir ce qu'est un sissongo et les raisons de ce surnom.

Un second bataillon est installé en brousse et, avec le troisième, basé à Douala, l'ensemble forme le R.T.C., Régiment de Tirailleurs du Cameroun, qui s'appelait jusqu'à tout récemment le régiment de milice (la France gérant le Cameroun comme mandataire de la S.D.N. ne pouvait, nous dit-on, y entretenir de troupes mais seulement des miliciens chargés de la police. L'état de guerre ayant tout changé, ces miliciens se sont retrouvés tirailleurs et nous pouvons, à ce titre, les utiliser hors du territoire et notamment pour les opérations en cours.)

Le commandant militaire du Cameroun, qui a remplacé Leclerc parti au Tchad il y a six mois est le Colonel Lanusse. C'est un méhariste qui, accompagné de deux goumiers, a, pour se rallier à De Gaulle et nous rejoindre ici, traversé à chameau le Sahara, du Maroc au Tchad.

Des le lendemain, le colonel vint nous inspecter et confirma les bruits qui couraient déjà nous concernant: nous étions tous affectés au 2^{ème} bataillon, celui de brousse, installé au camp d'Ormano, à 70 km environ au nord de Yaoundé et dirigé par le Commandant Gardet.

De prime abord la nouvelle nous réjouit car d'une part nous restions groupés au lieu d'être disséminés et d'autre part ce bataillon, en cours d'entraînement, était destiné, dès la fin de l'entraînement, à rejoindre l'un des territoires d'opérations. Le seul hic était ce commandant Gardet, dont nous avions déjà entendu parler à Douala et qui semblait être la terreur du coin.

Dès la confirmation de la nouvelle, nos collègues du camp, bien planqués à Yaoundé et ne tenant, pour la plupart, pas à le quitter, vinrent s'apitoyer sur notre sort et nous dire tout le mal qu'ils pensaient et du camp d'Ormano et de son chef. Ce dernier était un malade hystérique qui, depuis qu'il avait pris le commandement de la compagnie européenne réunissant les colons mobilisés à la suite de la déclaration de guerre, ne cessait de les bousculer, les rudoyer, les malmenier. Nommé à la tête du bataillon, il avait, pour mieux asseoir son autorité, choisi d'installer son camp en pleine brousse dans un endroit insalubre, loin de tout centre et, ce qui montrait son vice, au delà de la rivière Sanaga rendant ainsi impossible les éventuelles liaisons automobiles privées entre le camp et Yaoundé. En résumé le camp d'Ormano était une prison, dirigée par un anormal.

Quand nous sortîmes en ville, ce fut le même son de cloche : « Alors, mes pauvres enfants, c'est vrai que vous allez chez Gardet ? Un drôle de bonhomme, vous verrez. Et avec ça, pas de confort dans ce camp. C'est plein de moustiques et de palud. Comme je vous plains ! »

C'était à nous démoraliser mais je ne me souviens pas qu'ils y soient parvenus. Habités à la stricte discipline de Camberley et à l'inconfort, d'Anerley, d'Old Dean et autres lieux, nous n'étions pas impressionnés, le principal étant d'être tous ensemble et de faire bloc en cas de besoin. Nous n'étions pas ici pour faire du tourisme ou nous transformer en pilier de bistrot et c'est donc sans trop d'appréhension que nous nous mîmes en route un matin sous la direction du chef Allard, un de nos vieux cadres d'Angleterre, pour rejoindre notre affectation.

Nous prîmes la route du Nord, celle qui menait de Yaoundé au bac de la Sanaga puis continuait ensuite vers le Nord-Cameroun et le Tchad.

C'était la première « piste », puisque c'est ainsi qu'on appelait les routes quelle que fut leur importance, que nous emprunions. Chemin de terre, peu empierré, légèrement bombé et bordé de profonds fossés, cette piste, comme toutes les terres environnant Yaoundé, avait une teinte rougeâtre ou rouille, couleur qui lui venait de la latérite, minerai de fer très abondant dans la région et qui en constituait la base.

Cette route traversait une forêt allant, éclaircissant au fur et à mesure que nous avançons vers le nord. Aux abords des villages elle était bordée de palmiers, arbres fruitiers et petites plantations (jardins vivriers, cacaoyères, etc.). Les villages se succédaient plus ou moins importants, rassemblements de « cases » en « poto-poto » toutes bâties sur le même modèle.

En voici le principe. L'armature est constituée de poteaux en bois très dur, genre bois de fer, sur lesquels reposera un toit en feuilles de palmiers. Entre les poteaux seront fixés les encadrements de portes et de fenêtres et, aux endroits des murs et cloisons, les poteaux seront reliés entre eux par un cleillage de bois tressés qui servira de soutien à de la boue séchée, le fameux poto-poto. L'extérieur sera souvent crépi et parfois badigeonné de chaux ou les artistes locaux dessineront des fresques naïves.

Au centre de certains villages apparaissait une case plus spacieuse, parfois construite en briques rouges et couverte en tôle, celle du chef, ou un abri plus vaste, servant d'école ou de lieu de réunion; s'il était surmonté d'une croix, c'était la chapelle.

Chacun vaquait à ses occupations avec comme point commun cette habitude africaine de tout porter sur la tête. Partout couraient en liberté enfants et animaux domestiques (poulets, cabris, cochons, chiens plus ou moins faméliques) à la recherche de nourriture.

Sortis des grandes agglomérations que nous connaissions jusqu'à présent, nous découvrons l'Afrique profonde, plus naturelle et plus accueillante, bien plus proche de celle que les missionnaires nous présentaient à Pont-Croix dans leurs films et photos.

A une quarantaine de kilomètres de Yaoundé nous traversâmes un gros bourg comportant une place, quelques boutiques et une case en dur, surélevée, qui était certainement celle d'un chef plus important. Ce gros village s'appelait, nous dit-on, Obala. Nous n'étions plus qu'à une vingtaine de kilomètres de la Sanaga.

Peu après Obala, un noir nous arrêta pour nous proposer ce qu'il appelait du « mimbo », que le chauffeur précisa être du vin de palme. J'y goûtai comme les autres, mais cette boisson n'avait rien d'attirant et un drôle de goût. Bien qu'elle fût très appréciée et recherchée par les indigènes, ce fût, je crois, la première et la dernière que j'en bus. Celle-ci était peut-être trop fermentée, car je me suis laissé dire ensuite que, frais et nouveau, le vin de palme se laissait boire. Les indigènes en raffolaient mais il est vrai qu'ils n'avaient pas beaucoup d'autre choix.

Comme nous approchions de la Sanaga, nous commençâmes à entendre dans le lointain un grondement sourd. Puis le fleuve nous apparut dans toute son importance et sa majesté.

Sortant de la forêt la piste débouchait sur une bande plate déboisée. Le grondement, qui s'était amplifié, provenait d'un amoncellement de roches coupant entièrement le lit du fleuve et à travers lesquelles celui-ci se frayait un passage en cascade. La dénivellation était de plusieurs dizaines de mètres entre le plan supérieur du fleuve et celui où nous arrivions.

C'étaient les célèbres « chutes de Nachtigal », découvertes cinquante ans plus tôt par l'explorateur allemand Nachtigal. Au centre une île boisée, semblant inaccessible et impénétrable, séparait les deux bras du fleuve en deux chutes distinctes, celle du sud plus abrupte et celle du nord moins accentuée.

Il n'y avait pas de pont et la route s'arrêtait au fleuve à l'embarcadère du bac. Ce dernier était typiquement africain, composé de plusieurs longues pirogues reliées entre elles et supportant un plancher où pouvaient prendre place deux véhicules au maximum. Sans moteur, il était manoeuvré ^{par} une grande équipe de piroguiers qui, à la pagaie, arrivaient à tenir tête plus ou moins bien au très fort courant. La manoeuvre consistait à remonter le long de l'une des rives, à se lancer dans la traversée en reculant le moins possible puis, ayant atteint l'autre rive, à remonter doucement jusqu'à son embarcadère. L'embarquement, le démarrage, la traversée, l'arrimage et le débarquement étaient une succession d'aventures émaillées des cris du patron, des payeurs, des chauffeurs, spectacle bien africain auquel nous ne tarderions pas à nous habituer mais qu'alors nous trouvions encore divertissant et pittoresque. Il faut dire que compte tenu du courant, de la vétusté du bac et des installations le passage était impressionnant. Il l'aurait été encore plus si l'on nous avait

appris, ce que nous fîmes par la suite, qu'à cet endroit la Sanaga était infestée de caïmans, en particulier au dessous du bac où les rives étaient plus boisées et où se trouvaient d'autres îles leur servant de repaire.

En changeant de rive nous changions de terrain; nous quittions la forêt pour la savane. Pratiquement plus d'arbres mais de hautes herbes, genre roseau, bruissant au moindre vent et dont les feuilles étaient extrêmement coupantes : les sissongos.

Peu après avoir repris la route nous arrivâmes à une fourche où, abandonnant la route du Nord, nous prîmes la piste de droite qui, à travers les sissongos, nous amenait à un plateau couvert de longues cases-paillotes d'où émergeait un mat de pavillon où flottaient nos trois couleurs. Nous arrivions au bout du voyage : c'était le Camp d'Ornano.

AU CAMP D'ORNANO

Pour décrire notre arrivée au camp d'Ornano, je ne résiste pas au plaisir de reproduire ici le récit qu'en fit quelques quarante ans plus tard Robert Perrier, membre de notre groupe et qui, dans son style si vivant et plein d'humour, décrit bien à la fois l'accueil par notre nouveau chef et l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions.

13 heures - Le soleil, à la verticale, enfonce des rayons de lumière entre les cases de poto-poto, rangées autour d'une place centrale qui exhale des volutes de chaleur moite. En son milieu, au sommet d'un mat, un drapeau tricolore semble faire la sieste, aucun souffle ne l'agite, il pend inerte, comme accablé lui aussi par cette atmosphère de cuisine surchauffée.

Sous le regard vigilant d'un vieux sous-officier, un groupe de jeunes garçons achève de secouer la poussière accrochée à leurs tenues, aux armes et sur les casques de liège. Dans les esprits une seule pensée : faire honneur au Bataillon de Camberley au sein duquel ils ont été formés; faire honneur à ces quelques chasseurs alpins qui, après Narvik, ont choisi l'aventure de la France Libre et leur ont inculqué les principes de tradition dont découlait l'exceptionnelle valeur de cette troupe d'élite. Mais faire honneur aussi à ceux-là qu'ils allaient découvrir maintenant, qui eux également portaient le titre de Français Libres d'Afrique et qui seraient leurs compagnons de joie ou de misère sur la route qui devait les ramener en France.

Après le verdoyant parc de Trentham, à Stoke-on-Trent, où, le 19 Juin 40, sous la pluie ils ont dormi leur première nuit anglaise et vêtu leur premier uniforme (également anglais) ; après Londres où ils ont signé leur engagement et déjà défilé le 14 Juillet ; après les chaudes baraques de Delville-Camp où ils ont reçu le Roi d'Angleterre et bien d'autres importants personnages ; après les froides « demi-barriques » en tôle ondulée de Camberley où ils ont célébré Noël avec le « Grand Charles » ; après la traversée de l'Atlantique de Greenock à Gibraltar par une effroyable tempête qui dura plus de dix jours ; après la découverte de l'Afrique à Freetown, Lagos, Takoradi, Pointe-Noire, Libreville et Douala où ils ont essuyé leur première tornade ; après un inénarrable trajet de Douala à Yaoundé, dans un train tortillard bardé de grillage fin comme maigre protection contre les brindilles incandescentes que crachait une locomotive chauffée au bois ; après donc ce prologue remarquablement étoffé et qui avait duré une année entière, ce groupe de jeunes gens s'était retrouvé à Yaoundé où on l'avait informé de la destination finale : le « camp d'Ornano » situé à 80 kilomètres au nord, près du fleuve la Sanaga. Cette information avait d'ailleurs été accompagnée de considérations ostensiblement apitoyées, sinon effrayées, dans l'intention charitable de nous préparer à une existence auprès de laquelle la situation des Trappistes n'apparaissait plus que comme une désopilante facétie !! Et c'est ainsi conditionnés que nous avons pris place dans un camion brinquebalant déjà chargé de meubles auxquels nous nous accrochions comme des naufragés, dans un nuage de poussière ocre. Puis ce fut le passage de la Sanaga, à Nachtigal, sur un bac formé de grandes pirogues que réunissait un plancher relativement joint et que propulsaient, à grands coups de pagaies, rythmés par des tam-tams frénétiques, des noirs presque nus, redoutables gaillards aux muscles saillants, insensibles au courant tourbillonnant qu'il fallait vaincre et aux crocodiles qui nous observaient avec, probablement, des velléités gastronomiques invouables. Sur l'autre rive, alors que nous roulions lentement par un chemin cahoteux bordé de hauts « sissonghos », nous nous remémorions les révélations accablantes reçues à Yaoundé et, l'imagination aidant, il nous parut, en effet, que

nous étions maintenant coupés du monde civilisé et que nous entamions la découverte de cet endroit qui nous avait été décrit d'inquiétante manière. Bientôt nous nous arrêtons à un portique rudimentaire, garde par deux tirailleurs en armes, et qui indiquait aux éventuels passants que, là, commençait le « Camp d'Ormano ». Nous entrâmes sans formalités; apparemment nous étions attendus. Dans un dernier sursaut notre héroïque véhicule atteignit la grande place où il nous abandonna pour aller, un peu plus loin, déverser sa cargaison de meubles.

Donc nous achevions notre dépoussiérage, la gorge un tantinet nouée. Fort heureusement notre brave Chef Allard, vétéran de Narvik, en avait vu d'autres; il n'était pas d'une nature facilement impressionnable et se mit en soin de remonter les mécaniques aussi dare-dare que possible. Alignement au millimètre, dernières recommandations presque pathétiques, attitude farouchement résolue des jeunes guerriers et de leur chef, et ce fut l'attente...

Enfin un homme sort d'une case, de l'autre côté de la place qu'il traverse lentement. Les regards s'allument, le dépouillant littéralement dans la fiévreuse recherche de ce qui a pu susciter la fâcheuse réputation dénoncée à Yaoundé. Le fait est que son aspect et sa démarche n'engendrent pas un enthousiasme délirant dans les cœurs, mais les âmes ont été bien trempées, et puis, après tout, ce n'est pas pour lui que l'on est là... c'est pour la France non ?

Tendu, mais sur de lui et de ses gars, le Chef Allard commande : « Chasseurs, garde-à-vous ! » - Un bruit, un seul, un claquement sec. « L'arme sur l'épaule droite ! - Présentez..arme ! » - La mécanique fonctionne magnifiquement, le groupe répond aux ordres avec un ensemble qui lui eut attiré le respect des Grenadiers de Buckingham, et se présente tel un alignement de « menhirs ». L'homme s'est arrêté, il salue, puis d'une voix sèche : « Mettez vos hommes au repos ! » - « Reposez arme! Chasseurs, repos ! ». Attente...

« Présentez-moi vos hommes ! » - Anxieuse interrogation in petto, nouveaux ordres, nouvelle présentation qui eut comblé d'aise le plus courtelinesque des adjudants ! Et puis une nouvelle fois « Mettez vos hommes au repos ! » - Le ton monte... « Vous n'êtes plus dans les chasseurs ici! Vous êtes dans l'infanterie coloniale! Présentez-moi vos hommes ! » Le Chef Allard pâlit, les visages se durcissent, brusquement les regard s'embrasent.

L'ordre a retenti : « Chasseurs, garde-à-vous ! » - La manoeuvre se répète, toujours impeccable. A son tour l'homme a pâli, il salue mais la sentence tombe : « Vous serez puni ! » et il s'en va.

Brave Chef Allard, nous l'aurions porté en triomphe ! - Effectivement il fut puni : Deux jours d'arrêts de rigueur... mais c'était l'autre le grand vaincu.

Peut-être aura-t-il compris que l'on n'humiliait pas des « Hommes Libres » ?

Tels furent notre arrivée et notre premier contact avec le Commandant Gardet. Son attitude et son comportement justifiaient pleinement cette sinistre réputation qu'il s'était faite dans tout le Cameroun. Coiffé d'un casque kaki orné d'une ancre de marine rutilante, vêtu d'un uniforme impeccable kaki, chemise et short, chausse de bottes de cheval, un stick à la main, il portait un collier de barbe sombre qui contrastait avec sa face pâle et accentuait la dureté du visage. Il avait la parole sèche, le ton autoritaire de celui qui n'envisage même pas qu'on puisse discuter ses ordres. Sans un regard pour nous, il fit demi-tour et repartit, en roulant des épaules, vers le mess des officiers à la porte duquel l'attendait servilement un nain grimaçant qui devait lui servir de « griot », personnage aussi méchant que son patron et qui, si je me souviens bien, devait s'appeler Tombo.

De la place centrale, nous dominions le camp indigène. Une large avenue en terre descendait, bordée de chaque côté de longues cases en pototo couvertes de palmes servant de logement aux tirailleurs. Sur l'esplanade centrale, d'autres grandes cases crépies et plus élégantes : à gauche le mess des officiers, à droite le bureau de commandement. Côté mess, longeant l'avenue par laquelle nous étions arrivés, les cases des officiers et, côté bureau, le mess des sous-officiers derrière lequel un amas de cases sommaires en pototo destinées au logement des sous-officiers et soldats européens.

C'était l'heure sacrée de la sieste et ce fut vers elles que nous dirigea l'europpéen de service et où il nous désigna les quelques cases qui nous étaient réservées où nous nous entassâmes à raison de deux par pièce (très petites pièces au sol en terre battue).

Ceux du groupe qui avaient déjà le grade de sergent (Arzel, Le Bras et Pestiaud) disposèrent d'un logement un peu moins sommaire et d'un espace un peu moins étriqué, suivant en cela la bonne logique militaire qui a

toujours ignoré que le mot « égalité » était un des 3 principes de notre république. Ne modifiant pas mes habitudes je partageai ma « chambre » avec Jean Jestin. L'aménagement en était des plus succincts, un lit pliant par personne, une petite table commune et une chaise, vraisemblablement un placard ou une étagère pour nos affaires et un recoin où nous disposions d'un seau-douche et d'une table de toilette. De toute façon ces chambres ne servirent qu'à dormir, faire la sieste obligatoire (13 h-14h30) et se laver. Nous n'étions pas habitués au luxe et ce ne fut donc pas une grande gêne pour nous.

Le réveil de la sieste ne tarda d'ailleurs pas à sonner et nous nous retrouvâmes au bureau de commandement pour recevoir instructions et affectations :

Perrier et Morin dépendraient de la 1^{ère} Cie, Pestiaud, Le Bras et Bernel de la 2^{ème}, Arzel et Jestin de la 3^{ème} et Tanguy, Hochet, Robin et moi de la C.A. (Cie d'accompagnement) qui disposait des armes lourdes et manquait de spécialistes, que nous étions présumés être.

Pour rejoindre notre compagnie il nous fallait tous descendre cette sorte de grande avenue qui servait d'axe central et qui se terminait par les bâtiments de la C.A.

Nous longions de chaque côté de grandes baraques en terre grouillant de tirailleurs.

Ceux-ci étaient vêtus d'une chemise et d'un short en toile kaki clair tirant sur l'ocre et de jambières en toile de même couleur. Ils étaient pieds nus et coiffés d'une chéchia rouge. Ils étaient très souriants avec leurs grandes dents blanches et rappelaient les affiches « y a bon Banania » qui placardaient nos murs, là-bas en France, mais leurs faces étaient affreusement tailladées suivant la coutume des Sarahs, auxquels ils appartenaient presque tous, les sarahs étant une des tribus guerrières du Nord-Cameroun et du Sud du Tchad.

Au milieu d'eux les gradés criaient et gesticulaient, plutôt pour se donner de l'importance que par besoin. L'ambiance générale semblait bonne et tout cela n'était pas antipathique.

Ils nous regardaient passer avec curiosité et intérêt, s'échangeant leurs impressions dans un langage qui nous était totalement étranger.

Petit à petit notre groupe s'amenuisait et nous n'étions plus que quatre en arrivant à la C.A.

Sur la droite une case-bureau, entourée comme toutes les autres d'un fossé et d'une bande de grandes herbes odorantes qu'on nous désigna sous le nom de citronnelle, repoussoir de moustiques, paraît-il, et base d'une tisane diurétique à laquelle nous nous habituerions bien vite.

Nous y fûmes reçus par le Capitaine Buttin, notre nouveau patron, pas désagréable mais pas bien démonstratif, et par son adjoint comptable, Mazzoni, sous-officier corse méfiant et imbu de son importance, dont on sentait déjà qu'il ne nous portait pas dans son cœur.

Les autres sous-officiers, par contre, étaient plus expansifs et plus accueillants: Tout d'abord l'adjudant Le Bastard, un bon gros costaud, avec une grande barbe rousse et une chemise portée comme une blouse, une voix forte et de l'assurance; personnage important car, en tant qu'adjudant de compagnie, il était chargé de la gestion interne et de la discipline. Morbihannais, il semblait heureux d'accueillir des compatriotes bretons et nous eûmes toujours avec lui les meilleures relations et une confiance réciproque.

Voici bientôt une autre tête: un peu plus jeune, un peu plus petit, un peu plus rondouillard et moins protocolaire, c'est le sergent-chef Vigneron, au demeurant un fort brave homme, gentil, souriant et serviable. C'est un lorrain-vosgien, dont l'ambition, nous dirait-il, est de terminer comme garde-forestier dans son pays natal.

Nous vîmes ensuite l'adjudant Duverneuil, différent des autres car il s'agissait d'un colon et non d'un militaire de carrière. Petite barbe noire, plus réservé, moins expansif, assez sûr de sa supériorité, il sera moins liant, plus professionnel mais restera néanmoins agréable et arrangeant. Responsable d'une plantation dans le civil, il en avait un peu gardé l'habitude du commandement.

Nous fîmes connaissance de deux autres officiers: le lieutenant Lescan du Plessix, d'origine bretonne, administrateur des colonies, mobilisé, au physique ingrat, fort brave homme pas très militaire mais de contact facile et agréable. L'autre était un aspirant, militaire d'occasion et ne s'en cachant pas. Représentant de Michelin sur la côte d'Afrique, il avait été mobilisé et venait de terminer ses cours d'officier à Brazzaville. D'esprit plus civil que militaire, il n'était pas, et de loin, un gaulliste acharné mais nous eûmes toujours avec lui de bonnes relations.

A ces gradés il faut ajouter quelques rares soldats européens, dont le nombre devait s'étoffer par la suite mais qui, à cette époque, devaient se limiter à Schlik et Mortel. Le premier, fils d'un géomètre alsacien en poste au Cameroun, y résidait depuis 2 ou 3 ans. Le second était employé de banque à Douala depuis deux ans et avait fait partie du petit groupe de français qui avaient accueilli Leclerc dans la nuit du 26 au 27 Août quand il y débarqua clandestinement pour prendre le commandement du Cameroun et y rallier ce territoire au général De Gaulle. Ils devinrent vite tous deux d'excellents et très fidèles camarades. Certains, tel Lamberger, étaient absents à notre arrivée et ne réintégrèrent la Compagnie qu'un peu plus tard. D'autres nous rejoignirent au fur et à mesure des disponibilités à Yaoundé ou Douala. De toute manière, la C.A., en raison de l'importance de son matériel, était et resta une grande consommatrice d'européens et représenta finalement plus du tiers de l'effectif total européen du Bataillon.

Ce premier contact avec la Compagnie fut satisfaisant et, hormis le sous-officier corse, nos nouveaux chefs et collègues nous laissèrent une bonne impression d'ensemble. Nous avions en outre la chance d'être un groupe très lié, prêt à faire bloc à la moindre attaque. Nous pensâmes donc que nous nous arrangerions très bien avec cette équipe, à laquelle nous allions essayer de nous incorporer et qui nous aiderait sûrement à faire notre éducation africaine, faciliter nos premiers contacts avec les tirailleurs et mieux les comprendre.

Apparemment Tanguy, Hochet et moi serions dans une même section dont on nous présenta bientôt les tirailleurs.

C'était presque tous des Sarahs, en général grands et costaux et à la figure tailladée.

Ils logeaient dans une des grandes baraques, disposant chacun d'un lit en bambou et d'une étagère. Construite en poto-poto et couverte en feuilles de palmes, la baraque comportait à chaque extrémité une porte et deux petites ouvertures pour l'éclairage, l'aération étant assurée par un espace libre sur toute la longueur entre le mur latéral et le toit. Avec ses rangées de lits de chaque côté du couloir central elle me rappelait, en plus sombre, mes dortoirs de Pont-Croix.

Nos premiers contacts avec les tirailleurs ne furent pas faciles car ils ne parlaient pas français. La langue véhiculaire du camp était le Foulbé que nous ne parlions évidemment pas et il nous fallait donc, à chaque fois, un interprète pour nous comprendre.

Nous en vîmes petit à petit à parler, comme tout le monde, un petit nègre spécial le plus simpliste possible, mélange de français, foulbé et pidgin, le pidgin étant lui-même un amalgame d'anglais, français, portugais, etc., sorte d'esperanto des ports.

L'habitude aidant, nous nous perfectionnâmes mutuellement et, au bout de quelques mois, nous parvîmes à nous comprendre presque parfaitement.

Pour le moment nous nous regardions et, avec leur sens inné de l'observation, ils nous étudiaient, cherchant à déceler nos manies, nos défauts, nos travers, pour finalement nous affubler, chacun d'entre nous, d'un surnom, dont nous ne pourrions pas renier un jour la valeur si, par extraordinaire, nous en avions un jour connaissance.

Ils désignaient, par exemple, le Commandant Gardet, particulièrement hargneux, désagréable et tatillon par le sobriquet de « taka-taka », nom africain de la « chique », cet insecte désagréable dont nous avons fait la connaissance à Pointe-Noire, qui s'introduit pour pondre sous les ongles de pied et provoque des abcès ou infections particulièrement désagréables et douloureux et dont il est si difficile de se débarrasser.

Après les contacts avec blancs et noirs de notre Compagnie c'est le retour à notre case et la rencontre le soir avec nos autres collègues européens à la popote des soldats et caporaux.

Cette case-popote est en dessous de nos logements et, dès six heures, tous les européens, autres que sous-off et officiers, s'y retrouvent faute de pouvoir sortir de notre camp prison (le camp est construit en pleine nature sauvage et la route de Yaoundé est coupée par le bac, lui-même gardé par un poste de tirailleurs).

Nous décidâmes, pour fêter notre arrivée, d'offrir l'apéritif (en l'espèce un vermouth d'origine sud-africaine car, à défaut d'Europe, l'Afrique du sud avait le monopole des boissons). Nous étions neuf et les autres une large vingtaine. En général plus âgés que nous, ils venaient d'un peu partout, les militaires de carrière y étant assez nettement minoritaires. Les autres étaient des colons, engagés ou appelés, représentants de très diverses professions (commerçants, transporteurs, planteurs, fonctionnaires, forestiers, cheminots, employés, mécaniciens, miniers, etc...) mais ayant en commun leur résidence camerounaise et leur connaissance du pays et des habitudes coloniales.

Comme nous ils se soutenaient mutuellement si bien qu'involontairement nous formions deux groupes distincts. L'amalgame se réalisa très bien par la suite mais je me souviens qu'en ce premier soir il y eut quelque tirage, certains, tel Petit Pierre (Desplanques), ayant l'art de la provocation. Sous ses piques, dont Hochet fut le premier destinataire, une longue discussion s'engagea entre les Gaullistes va-t-en-guerre que nous étions et les pacifiques coloniaux qu'ils étaient, nostalgiques de leur vie facile et supportant mal les contraintes et la discipline militaires. De là à rendre responsables de leur situation actuelle De Gaulle et ses adeptes que nous étions, il n'y eut qu'un pas qui fut vite franchi. Certains vinrent heureusement tempérer le débat et la bonne humeur revint avec l'arrivée des bons plats mijotés par notre popotier Jean Doré, merveilleux cuisinier dont on n'a jamais su comment il pouvait nous servir avec la si petite allocation qu'il percevait des repas de qualité supérieure à ceux des mess de sous-off ou d'officiers.

Cette popote fut et resta, durant tout notre séjour au camp d'Ornano, notre lieu journalier de détente dans la gaieté et la bonne humeur. Elle resserra les liens entre nous et permit de constituer une équipe solidaire et très unie. Nous y apprîmes, à travers les divers métiers de nos collègues, le réel de la vie coloniale, les problèmes, les satisfactions, les échecs, les réussites, les anecdotes, les aventures des débuts difficiles de la colonisation.

Nous sûmes qu'ils n'étaient pas des négriers comme certains auraient voulu le faire croire mais des bâtisseurs, des créateurs, pas toujours récompensés par la réussite mais toujours prêts à lutter et à se remettre en cause, menant une vie dure mais se révélant en général beaucoup plus utiles aux populations locales que ceux qui d'Europe les critiquaient sans les connaître.

C'est là aussi que je découvris le jeu et la passion qu'il entraîne. Cette passion du jeu, nous l'avions déjà côtoyée à Yaoundé où, à l'hôtel Bellevue, nous étions tombés sur un groupe de commerçants grecs s'adonnant à une partie de poker et entourant une table au milieu de laquelle s'amoncelait un tas de billets représentant plusieurs fois notre solde et que l'un d'entre eux empocha prestement sans qu'aucun de ses partenaires n'exprimât regret ou émotion. Perdre ou gagner de telles sommes sur un simple coup de hasard nous paraissait incroyable.

À notre popote nous eûmes bien souvent l'occasion à d'Ornano d'assister à ce genre de parties, d'un niveau moins élevé bien entendu mais tout de même susceptibles de créer aux perdants des problèmes importants. J'appris là, une fois pour toutes, que le jeu est une distraction à bannir (le jeu d'argent bien évidemment) car si l'on gagne parfois on perd beaucoup plus souvent et quelquefois de façon dramatique.

Si j'acceptais, rarement il faut le dire, de faire le quatrième au bridge c'est qu'à ce jeu il suffit de limiter la valeur du point pour ne pas s'exposer à des catastrophes. Notre ami Mortel, grand joueur mais qui sait toujours compter, nous avoua d'ailleurs qu'il évitait, autant que faire se peut, le poker où l'on ne parvient pas à contrôler les enjeux mais qu'il se rattrapait au bridge, dont il était un spécialiste, et qu'il utilisait, grâce à sa science, comme source de revenus complémentaires.

C'est à cette popote qu'on me cita l'exemple de ce planteur qui, peu avant la guerre, descendit à Douala avec un train de bananes, résultat de son travail de deux ans, le fit charger sur un navire, prit ses billets pour un congé bien mérité en métropole et, juste avant le départ, se laissa entraîner dans un poker. Il y perdit dans la nuit toute sa cargaison, tenta de rattraper en jouant sa femme, qu'il perdit également, et dut, le matin, reprendre seul et les poches vides, le chemin de sa plantation pour un nouveau bail de trois ou quatre ans. J'ai vu d'autres exemples au sein même de notre bataillon, notamment celui de notre officier des détails, vieux sous-officier de carrière, qui, à plus de quinze années de service, fut cassé et se retrouva simple soldat pour avoir puisé, très sensiblement, dans la caisse de notre unité, pour rembourser des dettes de jeu: une carrière détruite, une vie gâchée...

Que dire de ce premier mois au camp d'Ornano?

C'est le clairon qui, tôt le matin, nous sortait du lit alors que déjà, autour des cases, les boys faisaient chauffer l'eau des douches et ablutions. Un bon casse-croûte à la popote sous l'oeil malicieux de Jean Doré et nous étions prêts pour commencer une longue journée.

Des l'arrivée à la C.A. commençaient les appels et mises en rangs, direction le mât de pavillon pour un sonore salut au drapeau, occasion pour notre grand chef de vérifier où en était le niveau de manœuvre et de maniement d'armes de ses tirailleurs.

Puis commençaient les manoeuvres sur les terrains d'alentour, chacun ayant son nom propre (terrain de la zériba, terrain du mirador Larminat, etc.). Groupés par section en se rendant sur les terrains, nos tirailleurs chantaient.

Le chant, en Afrique, est d'une importance capitale car le noir a la musique dans le sang et la musique rythme sa vie. Un européen n'a pas idée de l'importance du chant et du rythme dans la réalisation, par exemple, des travaux de force. Le chant coordonne le mouvement et permet un effort d'ensemble puissant. Cette coordination du mouvement et de l'effort permet de réaliser des tours de force et déplacer quelque chose de très lourd n'est ainsi possible qu'en chantant. L'africain étant également gai, observateur et ironique, le chant lui sert à exprimer ses observations, ses critiques mais aussi ses « mises en boîte » voire simplement à donner, tel un journal, les dernières nouvelles ou derniers potins colportés à partir des « clerks » de bureau.

Dans cette atmosphère de chants, rires et commérages, nous nous rendions donc ainsi jusqu'au lieu de manoeuvre ayant parfois l'impression de nous trouver dans une volière.

Sur le terrain se déroulaient les manoeuvres classiques d'infanterie, de mises en batterie, de marches d'approche, d'attaques de position, etc., le tout sous l'oeil critique et les remarques acerbes de notre commandant qui, sur sa bourrique (un cheval qu'il espérait pouvoir préserver encore longtemps des mouches tsé-tsé et de la maladie du sommeil malgré cet environnement nocif), allait d'un coin à l'autre en gesticulant, hurlant et distribuant à qui mieux-mieux jours de consigne, d'arrêts, voire même de prison, au moindre manquement. Suivant en cela l'exemple de notre armée de 39, nous pratiquions là-bas des méthodes qui, même en 14-18, auraient paru périmées.

Comme par ailleurs notre seul équipement consistait en mousquetons ou fusils Lebel, la C.A. seule se distinguant par ses 4 mitrailleuses, ses 4 mortiers et son canon de 37 de montagne, nous risquions d'autant moins de changer de méthode que les munitions étaient particulièrement rares et devaient impérativement être réservées aux quelques futurs exercices de tir. Nos chefs, en vieux militaires débrouillards, avaient tourné la difficulté en affectant sur le terrain chaque arme automatique (fusil-mitrailleur ou mitrailleuse) d'un fanion que l'on actionnait d'avant en arrière dans l'axe du tir quand nous étions censés tirer, les mitrailleuses ayant droit, en plus, à un bidon vide sur lequel, au moment crucial, un tirailleur tapait à tours de bras pour ajouter un élément sonore au mouvement du fanion. Nous appelions cela les « gon-gons mitrailleuses », les bidons ayant pris dans le langage courant l'appellation phonétique de gon-gon.

Je ne sais qui, dans le même esprit, eut l'idée de matérialiser les réseaux de barbelés nécessaires à la protection des postes de tir par de courts piquets de bambous reliés entre eux par des lianes, le tout enfoui dans les herbes et pratiquement indécélables, mais ce dont je me rappelle, ce furent les hurlements de Justin et les noms dont il nous traita quand, au terme de son assaut contre nos pièces, ses tirailleurs et lui s'emmêlèrent les pieds dans ce « bas-réseau » et s'aplatirent sur les piquets au risque de se tordre les chevilles, voire même de se casser bras ou jambes.

Sur ces champs de manoeuvre s'élevaient deux ou trois « miradors » à la disposition du Commandant pour que, de là-haut, il puisse mieux dominer son terrain et donner si possible à la manoeuvre un tour plus intelligent. Mais ces miradors n'avaient rien de commun avec ceux qu'on peut voir actuellement aux alentours des camps ou prisons modernes. C'était un simple assemblage de troncs que reliaient des bouts de planches servant de marches; l'ensemble tenant plus d'un ouvrage à la Dubout que d'une construction moderne. Hélas, notre espoir de voir un jour notre commandant et son mirador s'affaisser de concert ne fut jamais satisfait. Tels le roseau de la fable ils branlèrent et plièrent mais tinrent bon, comme quoi les apparences sont parfois trompeuses et le provisoire africain peut durer longtemps.

A les raconter, nos manoeuvres peuvent paraître amusantes. Elles ne l'étaient pourtant pas du tout sur les lieux.

En cet été, la pluie était devenue notre fidèle compagne et nous pataugions souvent dans un terrain détrempe. Quant aux sissonghos, cette jolie mer verte qui ondule au souffle du vent, il vaut mieux les voir de loin que de près. Il s'agit d'une plante, du genre canne à sucre, d'une hauteur moyenne d'un mètre à un mètre et demi, pouvant quelquefois atteindre deux mètres et plus, dont les parties retombantes sont coupantes et vous cisailent au passage bras et jambes.

Ces plaies s'infectent rapidement et se transforment en ulcères creux, suppurants et douloureux, les « crocros », à l'origine très souvent d'infections internes se matérialisant à l'aine ou aux aisselles sous forme d'adénites, pouvant dégénérer en septicémie.

Notre brave infirmier Malgras (dans le civil agent sanitaire chargé de la lutte contre les épidémies, notamment lèpre et maladie du sommeil) ne disposait hélas que d'un remède unique pour l'ensemble de ses malades: le bleu de méthylène. Il désinfectait et soignait donc nos crocos au bleu de méthylène, créant ainsi sur les bords de la Sanaga une nouvelle race, les peaux-bleues. Ce même médicament servant également à désinfecter l'eau, pour nous protéger des amibes et autres parasites locaux, il nous arrivait, pour confirmer cette nouvelle apparence, d'uriner bleu quand la désinfection de l'eau était trop poussée.

Cette même humidité du terrain, si elle avait l'avantage de nous débarrasser provisoirement des chiques, provoquant en contrepartie dans les pieds et les orteils de la gale d'eau qui s'infectait et pouvait nous interdire le port des chaussures.

Enfin pour en terminer avec le chapitre santé, nous subissions, comme partout mais là-bas un peu plus qu'ailleurs, les effets du paludisme avec des poussées subites de fièvre à 40° ou 41°, des suées et des frissons qu'avec l'habitude on considérait comme le train-train quotidien. Notre dose journalière de quinine ne nous protégeait pas totalement contre ces fièvres et ne servait guère qu'à en atténuer l'importance et le nombre. Quant aux soins eux-mêmes, en cas d'accès, outre une surdose occasionnelle de quinine, notre meilleur remède consistait à avaler une bouteille de décoction de citronnelle mélangée à un quart ou un demi-litre de ratafia, rhum de traite réservé à cet effet car d'une qualité plus que douteuse. Si le bonhomme n'en était que secoué, la fièvre, elle, n'y résistait pas et nous retrouvions le lendemain matin frais (?) et dispos (?) et présumé bon pour le service.

Outre l'apprentissage sur le terrain, partie réservée en général à la matinée, nous devions, l'après-midi, nous charger d'une partie plus fastidieuse, l'instruction.

A notre arrivée au camp, à la mi-juin, le recrutement de nos tirailleurs ne remontait qu'à 3 ou 4 mois. Menant jusque-là une existence primitive dans le cadre de leur tribu et suivant les lois ancestrales, se nourrissant de mil et des produits de leurs chasses, ils vivaient à l'écart et dans l'ignorance de notre civilisation. Nos réquisitions en avaient fait des « volontaires » et ils avaient apprécié en général cette promotion. Mais ils n'avaient aucune instruction, aucune notion de notre comportement ni de nos habitudes et encore moins de notre langue. Notre défi était d'en faire, en moins d'un an, des soldats modernes, aptes à utiliser notre matériel et à combattre, à armes égales, contre les troupes allemandes ou italiennes. Ce pari il fallait le gagner si nous voulions nous aussi pouvoir participer à cette lutte.

Comme je l'ai déjà dit, instruire des gens primitifs, dont on ne connaît pas la langue et qui ne nous comprennent pas, n'a rien d'une sinécure. Il faut allier à la technique (qu'heureusement nous possédions) l'imagination et la manière de présenter, de formuler et de se faire comprendre. Il faut, outre un interprète ou présumé tel, toute une acrobatie intellectuelle et verbale, se traduisant par ce « petit nègre » incompréhensible sinon par celui auquel il est destiné.

Un autre point important sur lequel insistèrent beaucoup nos chefs et conseillers fut celui de notre comportement. Que vous le vouliez ou non, nous dirent-ils, les indigènes auront toujours l'oeil fixé sur vous. Vous serez leur modèle. Vous devez donc leur montrer l'exemple.

Vous ne devez jamais leur mentir, jamais les tromper, jamais les punir à tort et toujours assumer vos responsabilités. Ils ne vous reprocheront jamais de sanctionner une faute mais n'accepteront pas d'être sanctionnés s'ils ne l'ont pas faite. Il faut qu'ils aient une confiance entière en vous ; ne trompez jamais cette confiance. Ils vont vous considérer comme leur chef, leur « père », comportez-vous en chefs responsables. Nous franchissions ainsi un pas par rapport à la discipline automatique que nous avons connue jusque-là avec non plus un comportement de chien de quartier cher à Courteline mais celui du pater familias.

A notre arrivée nos tirailleurs avaient déjà appris le comportement militaire et la discipline. Ils savaient marcher au pas et en ligne et commençaient le maniement d'armes. Les problèmes débutèrent avec la connaissance des fusils et leur utilisation. Les démonter et remonter, rabâcher les noms des différentes pièces et leurs fonctions, apprendre à viser, à charger et décharger pour arriver enfin au summum : le tir, sans trop paniquer ni trop s'écarter de la cible. Cet apprentissage, si simple en France, peut s'étendre ici sur des semaines ou des mois.

Après les fusils ce fut au tour des mitrailleuses et même du canon de 37, pas tellement différents dans leurs principes, mais nous laissâmes aux camarades des mortiers : Duverneuil, Robin et Mortel le soin d'en enseigner le maniement et le service à leurs gars.

Seul un incident, qui aurait pu être très grave, vint contrarier ces premiers contacts. Nous devions un après-midi commencer le service par une inspection d'armes, les armes étant présentées, à l'intérieur de la baraque, démontées et nettoyées sur les lits. Avant le passage de l'officier, Tanguy, Hochet et moi allâmes donc vérifier si tout était en état ; chacun se chargeant de son groupe. Que se passa-t-il entre Hochet et un de ses tirailleurs ? Ce dernier probablement était dans un jour de cafard et réagit à une observation. Hochet s'énerva et lui donna une gifle. Le tirailleur réagit violemment et prenant son coupe-coupe en assena un coup sur la nuque du pauvre Hochet, ce qui dégrisa le tirailleur sur lequel tous les autres s'étaient jetés. La coupure n'étant pas trop profonde, la blessure se révéla moins grave qu'elle ne paraissait et notre ami n'en subit aucune séquelle hormis quelques maux de tête et des soins intensifs du Docteur Chaudron pendant plusieurs jours plus une belle cicatrice qui mit des mois à disparaître. Quant au tirailleur, il fut très sévèrement puni, subissant, suivant la méthode Gardet, un pénible châtement corporel : il fut emprisonné et on lui administra chaque soir pendant plusieurs jours une vingtaine de coups de « chicote », nerf de bœuf dont l'usage à l'époque commençait heureusement à disparaître. Ayant estimé sa punition justifiée, ce tirailleur l'admit. A la fin de sa punition il reprit normalement sa place dans le groupe Hochet et, durant toutes les années qui suivirent, il lui tint lieu d'ordonnance et d'homme de confiance.

Dans le camp la punition fut unanimement approuvée mais plusieurs des anciens regrettèrent la réaction brutale d'Hochet, manque de maîtrise jugée regrettable. Je pense qu'il avait plutôt eu le tort de faire partie des nouveaux arrivés et qu'il en eut été différemment si l'aventure était survenue à l'un des anciens.

Quelques événements vinrent rompre ainsi la monotonie des jours et le premier d'entre eux fut la décision de notre commandant de se rendre avec son bataillon à la capitale Yaoundé pour y donner plus d'éclat à la fête du 14 Juillet et probablement aussi pour y montrer à la population et aux autorités la bonne tenue du bataillon qu'il avait réussi à former dans les savanes de Nachtigal.

La capitale était éloignée du camp d'environ 70 km, ce qui représentait deux bonnes journées de route.

Le départ fut joyeux, les tirailleurs étant tout heureux d'aller visiter la capitale. « Barda » sur l'épaule, ils entamèrent bien vite leurs chants classiques de marche : « Nous y en a parti sur la route oh la la ah ... C'est lourd la barda oh la la. oh la la ah. » et autres rengaines interminables rythmant les pas et facilitant l'accumulation des kilomètres

Premier obstacle, le bac, ou l'on ne pouvait passer à plus de 40 à la fois, et qui dut donc effectuer plus de vingt allers-retours avec à la fin des payeurs épuisés.

Ce fut ensuite la longue route latéritique, la halte dans les villages et un accueil en fanfare à Obala, chef lieu intermédiaire entre Yaoundé et le bac, par un chef supérieur en uniforme prussien et un orchestre habillé de même. La nuit nous logeâmes chez l'habitant, comme nos hommes, et couchâmes sur des lits de villageois en essayant de nous préserver au mieux des puces, moryons et autres habitants secondaires. Le casse-croûte suivait régulièrement, aux bons soins de Doré et des autres popotiers. L'expédition se termina à l'entrée de Yaoundé, par un défilé triomphal, notre chef en tête sur son cheval et tout le reste à pied suivant au pas cadencé et l'arme sur l'épaule.

Cette fois là encore nous allâmes loger au camp militaire et pûmes disposer de sorties en ville partagées entre la cité commerciale et ses boutiques sur une des collines et les deux bistros restaurants « Bellevue » et « Le Plateau » sur l'autre.

Le soir ce fut grande réception au Palais du Gouvernement. Contrairement aux autres européens, en grande tenue, nous devions tous, sur ordre du commandant et par mesure d'uniformité nous présenter tous ensemble au Palais en tenue kaki habituelle (chemise et short) et gros godillots, ces derniers détonnant particulièrement sur les dalles de marbre. Nous entrâmes, officiers en tête, encadrés par les clairons.

En réalité nous n'étions pas très à l'aise dans cette ambiance mondaine mais apprécions néanmoins ce geste de ne pas nous ignorer et la possibilité qu'il nous donnait d'approcher, pour une fois, la « colonie européenne » du Cameroun. Nos collègues locaux s'empressèrent, dès qu'ils le purent, de partir se changer et de revenir en « pique-bœufs », suivant l'expression donnée à leur tenue blanche de soirée par comparaison à ces oiseaux blancs qui, plantés sur les boeufs, se nourrissent de leurs parasites.

Le séjour à Yaoundé fut bref et sans histoires et nous retrouvâmes bien vite nos cases du camp d'Ornano et la fêrule de notre chef.

Petit à petit le bataillon se renforçait en militaires européens, ce qui confirmait qu'on nous destinait, en haut-lieu, à devenir une unité de campagne et à rejoindre à plus ou moins bref délai, un territoire d'opérations. Parmi les arrivants j'eus un jour la surprise de retrouver mon compatriote audiermois Yves Bourdon, parti avec nous le 19 Juin sur l'Ar Zénith.

L'arrivée la plus importante, en nombre et qualité, fut celle, début août, d'un groupe de 8 jeunes aspirants, dont 5 ou 6 anciens de notre peloton d'élèves-officiers d'Old Dean.

La C.A. en reçut trois, les autres se répartissant dans les trois autres compagnies. Trois des nouveaux arrivants étaient mes amis. Je les abordai comme tel mais ils me refroidirent immédiatement en m'indiquant qu'en tant qu'officiers ils devaient désormais cesser ces relations particulières et que nous devions nous vouvoyer et garder nos distances. Avec le recul je leur trouve pour excuse que cette position avait du leur être imposée. Sur le moment je trouvai cette position stupide et pénible. Effectivement le fossé désiré se creusa et mit très longtemps à se boucher et ne se boucha même jamais avec l'un d'entre eux.

Les trois officiers désignés pour la C.A. furent Baudet, De Torcy et Maylie et c'est l'un d'eux, Jean Baudet, qui prit le commandement de notre section. Il nous expliqua que, malgré les distances qu'il souhaitait conserver avec nous, il espérait pouvoir compter sur notre solidarité d'anciens d'Angleterre pour que sa section fonctionne parfaitement, que l'ordre et la discipline y règnent et que l'instruction y soit particulièrement poussée.

Cela allait sans dire et il n'était point besoin de broder à ce sujet mais le maintien de nos anciennes amitiés et intimités n'aurait rien changé aux principes et ne pouvait qu'améliorer l'ambiance. Nos rapports furent toujours corrects mais n'atteignirent jamais la profondeur des liens qui m'unissaient à Tanguy et Hochet.

Des nouveaux arrivés seuls Quelen et Le Pors nous montrèrent, malgré ces distances imposées, des signes de réelle sympathie, ce que me confirma Jestin à la compagnie duquel ils avaient été affectés. Je reconnais toutefois que ces nouveaux officiers se comportèrent généralement de façon exemplaire et firent montre de compétence. Ils relevèrent le niveau moyen de l'encadrement du Bataillon et, particulièrement à la C.A., permirent un réel développement du niveau technique.

Notre section allait désormais former un groupe homogène et de très bon niveau, ayant chacun l'un en l'autre une confiance réciproque. Nous fûmes et restâmes la seule section du bataillon dont tout l'encadrement venait des chasseurs d'Angleterre, ayant la même formation, les mêmes conceptions, la même compétence et les mêmes idéaux. Nos tirailleurs suivirent le mouvement. Chacun d'entre nous forma son groupe, qui ne se modifia plus et des liens très profonds se créèrent entre les tirailleurs et leur patron. Ce fut sur ce plan une parfaite réussite.

Le train-train continua : exercices, instructions et même quelques marches.

Ces dernières étaient une occasion de nous retrouver tous ensemble pour une sortie pas très fatigante, nous changeant des habituels sissonghos et nous ouvrant des pistes de brousse et un nouvel aspect des hameaux et de la vie des indigènes. A la halte de midi nous faisons méchoui en commun dans un climat agréable.

D'ailleurs la C.A. devenait pour nous une nouvelle grande famille. Nous commençons à connaître nos indigènes et leurs particularités et le rassemblement journalier était souvent source d'amusement. Le chef d'orchestre en était l'adjudant Le Bastard qui répercutait les ordres supérieurs et donnait ses instructions à travers son adjudant interprète camerounais. Pendant un moment il y eut entre les officiers, au premier rang desquels le capitaine Buttin, un concours de rédaction humoristique des motifs de punition que le « moujik » (c'était le surnom que nous donnions affectueusement à Le Bastard qui avec sa carrure, sa grande barbe rousse et sa blouse avait une allure de paysan russe) nous lisait donc très sérieusement pendant que nous nous esclaffions aux sous-entendus et autres jeux de mots. Une bonne équipe bien sympathique que ne troublait pas notre capitaine que nous voyions peu et qui avait pour principe que moins on se cherche de complications et moins on en a. Ses déjeuners étaient en général bien arrosés et se prolongeaient pendant la durée de la sieste. A l'heure de reprise, à la sortie du mess, il trouvait sa bicyclette que lui amenait un planton, la chevauchait, descendait tant bien que mal la large avenue qui aboutissait à la C.A., appréhendant à juste titre l'arrêt au bas de la pente. Un planton de service était là, chargé de récupérer le vélo et bien souvent de relever le capitaine. Si nous en sourîmes au début cela ne dura guère et perdit tout intérêt avec l'habitude. Et puis, au fond, on l'aimait bien le capitaine Buttin : il était plus proche, plus humain et moins tatillon que le commandant Gardet.

Ce dernier avait une manie dont je n'ai pas encore parlé : celle, sur son terrain de manoeuvre, de se repérer et de tout axer par rapport à un pauvre arbre isolé dans la nature le célèbre « arbre en boule », article de base des livres d'instruction militaire.

Notre camp était surmonté d'une longue colline plate et dénudée d'ou ressortait un seul petit arbre rond, seul repère évident dans cette direction, un « arbre en boule » en langage militaire. C'était à longueur d'exercice : axe de marche à deux mains à droite de l'arbre en boule... objectif : trois doigts à gauche de l'arbre en boule etc...

Nous en avons assez de cet arbre en boule et, un soir à la popote, nous décidâmes de profiter du repas du dimanche pour aller en catimini couper cet arbre et l'enlever de notre horizon nous réjouissant à l'avance de la mine déconfite de notre commandant à la manoeuvre du lundi.

Après le déjeuner du dimanche, Jestin et deux autres costauds, connaisseurs de cognées, s'en allèrent donc à sa recherche. Nous les attendions au retour pour leur faire fête mais ils s'en revinrent penauds et harassés. La colline était couverte de sissonghos gênant la marche et la visibilité. L'arbre se trouvait lui-même à trois ou quatre kilomètres, était bien plus important qu'il n'y paraissait et avait surtout révélé un tronc énorme, un de ces troncs d'Afrique consolidé de renforts à la base qu'il ne pouvait être question de trancher à la hache en aussi peu de temps.

De nos différentes farces et plaisanteries de l'époque ce fut le seul loupé et nous dûmes encore longtemps entendre parler de l'arbre en boule et supporter les sarcasmes du commandant.

Se préparant à diriger une unité indépendante de campagne, le Commandant Gardet jugea nécessaire de la doter d'un aumônier, bien que nos tirailleurs fussent en très grande majorité des animistes. Il en demanda donc la désignation à l'évêque de Yaoundé, Mgr Graffin, qui en profita pour se débarrasser d'un des pères jugé trop mystique pour qu'on puisse lui confier une mission. C'est ainsi que nous arriva un jour le R.P. De Fraguier.

Visage émacié, une grande barbe grise, doté d'une foi à renverser les montagnes mais illuminé et sans aucun sens pratique, le P. de Fraguier, fils d'un officier de carrière mort eu combat en 14-18, ne rêvait que d'une chose, rejoindre son père en se sacrifiant pour la patrie.

Débordant de charité, prêt à tout donner, il n'avait aucune limite dans ses actions et en toute innocence pouvait fomenter les pires révolutions.

Au mess il devenait le souffre-douleur des officiers. A la popote, où nous l'accueillions avec un peu plus de déférence, il se croyait obligé de prendre un langage excessif et vulgaire pensant ainsi se faire mieux comprendre et apprécier. Pour nous qui pratiquions c'était un prêtre que nous respections mais il ne manquait pas parfois de nous surprendre.

Notre camp possédait, comme beaucoup d'établissements militaires coloniaux de l'époque, un B.M.C. (bordel militaire de campagne) régi militairement, servant presque essentiellement aux tirailleurs, situé un peu à l'écart dans un petit vallon et qui ne fonctionnait que le soir après le service. Malheureusement les dames qui y exerçaient provenaient presque toutes de réquisitions ou de rafles effectuées dans les quartiers chauds de Yaoundé et cataloguées de ce fait putains professionnelles. Comme elles étaient originaires de régions « chrétiennes », le Père allait parfois leur rendre visite et certaines se plainquirent à lui de leur sort, assurant qu'elles étaient des filles sérieuses rafiées par la police et traînées là de force pour un métier qu'elles refusaient.

Le sang du Père de Fraguier, martyr désigné des justes causes et défenseur des femmes opprimées, ne fit qu'un tour et il décida de les sortir de ce bagne et rendre leur liberté.

Comment y parvint-il, je ne sais. Toujours est-il qu'il réussit, malgré la garde au B.M.C. et celle au bac, à les faire quitter le camp en groupe, à les faire traverser le bac et transporter jusqu'à Yaoundé où elles s'égayèrent dans la nature.

Que dire de la furie du commandant quand on lui apprit la chose ! Il hurla, tempêta, agonisa le pauvre père, faisant bravement face et fier dans son rôle de martyr. Le gouvernement de Yaoundé fut aussitôt avisé de cette « désertion » et requis de procéder aux recherches. Dans les jours qui suivirent une bonne partie des dames revinrent ou furent ramenées. Quelques unes cependant parvinrent à se soustraire aux recherches et furent définitivement libérées.

Ce fut le premier défi public lancé au « Négus » et en partie réussi. Car effectivement depuis quelque temps le commandant Gardet se trouvait, dans le langage courant, affublé de ce surnom emprunté au Roi des Rois Haïlé Selassié, dont il avait un peu copie la barbiche et beaucoup le pouvoir absolu. Le Père resta notre aumônier, Mgr Graffin n'ayant probablement pas voulu le reprendre ou l'échanger.

A la fin de l'été, et de la saison des pluies, notre chef décida d'une grande manoeuvre qui s'étendrait sur plusieurs jours et amènerait notre bataillon du camp d'Ormano jusqu'à la ville de Bafia, chef-lieu de région au N.O. à quelques 80 ou 100 km. Hormis la traversée d'une rivière en attaque simulée, qui leur causa quelques problèmes, les participants gardèrent en général de cette opération un assez bon souvenir. J'en fus exempt car provisoirement inapte.

J'avais à ce moment les pieds infectés par de la gale d'eau et ne pouvait supporter se chaussures. Je fus donc des quelques rares à rester au camp sous le commandement du lieutenant Cédille, administrateur en chef des Colonies qui allait bientôt nous quitter et allait devenir Gouverneur un an ou deux plus tard, homme charmant au demeurant.

Il me fit appeler et me chargea de diriger les réparations de la route entre le camp et le bac. En Afrique on vous charge d'un travail mais on ne vous demande jamais si vous le connaissez. Les routes c'était jusque là le dernier de mes soucis. J'eus la bêtise de vouloir me mêler du travail et, comme à l'époque le blanc avait toujours raison, les tirailleurs me suivirent. Ce fut une catastrophe et mon travail dut être refait par des spécialistes dès leur retour au camp. Au lieu de félicitations pour avoir travaillé bien qu'exempt de service, j'encaissai critiques et moqueries. C'est ainsi qu'on acquiert l'expérience.

Ceci ne m'empêcha pas de recevoir ma nomination de sergent un peu plus tard. Bizarrement la nouvelle nous arriva par le biais des tirailleurs, chantant en se rendant à l'exercice.

Nous entendîmes un matin au milieu de leurs élucubrations : « Caporal Legar, galon monté, monté sur l'épaule..., caporal Tangui..., caporal Hochet.. idem ». La nouvelle fut confirmée un peu plus tard. Nous passions sergent à compter du 1^{er} Octobre. En fait nous l'étions déjà depuis le 1^{er} Septembre sans le savoir, nommé directement par Commandant supérieur de Brazzaville. Mais cet avancement trop rapide déplaisait au Négus qui avait décidé d'en reporter l'effet d'un mois.

Notre solde s'en trouvait sensiblement augmentée mais il nous fallut quitter la popote. Ce ne fut pas de gaieté de coeur car nous nous y plaisions et la nourriture de Jean Doré était et restait la meilleure. Nous fêtâmes notre promotion et montâmes d'un cran dans la hiérarchie, admis désormais à fréquenter la table des sous-officiers supérieurs, adjudants et adjudants-chefs. L'ambiance n'était plus la même et la matière non plus car ici les militaires de carrière dominaient alors qu'à la popote nous étions presque tous d'anciens civils, en général plus décontractés et plus ouverts. L'assimilation se fit assez vite et bientôt on n'y pensa plus.

C'est également vers cette époque, peut-être un peu avant, que je fus victime d'une de ces maladies coloniales bizarre qui n'était probablement qu'une forme dérivée du paludisme qu'on ne pouvait bien définir et dont on ne connaissait pas le traitement.

Il s'agissait de fortes fièvres, accompagnées de vomissements et de diarrhées. Malgras consulté préféra me prendre dans une des chambres de son infirmerie. Le docteur Chaudron et lui réfléchirent sur mon cas et se dirent que finalement peut importait la maladie puisque de toute manière ils n'avaient pas le choix pour la soigner.

Ils utilisèrent donc tout l'arsenal local, ce qui donna le traitement suivant, pour le moins original :

On débuta par le remède classique : quinine, citronnelle et ratafia, qui n'eurent aucun effet, tout au moins bénéfique, sur les vomissements et la diarrhée. Il fut alors décidé de s'attaquer aux vomissements et l'on me fit avaler une horrible mixture, dite eau chloroformée, censée endormir bonhomme et estomac. Les vomissements persistèrent mais vomir de l'eau chloroformée reste un de mes plus mauvais souvenirs. Comme autre calmant, j'ingurgitai des boulettes d'opium, bien plus agréables car sans goût mais hélas aussi sans effet. Pourtant, petit à petit, la situation se rétablit et je fus jugé transportable à l'hôpital de Yaoundé.

Je rejoignis dans une grande salle un européen d'une vingtaine d'années de Douala qui était en fin de soins et s'en alla au bout d'un ou deux jours. J'étais presque guéri en arrivant et on ne me garda que pour des examens, des essais de traitement et pour tenter de découvrir ce que j'avais eu.

Deux jours après mon arrivée, la soeur vint me voir pour me signaler que dans une chambre voisine il y avait un français très mal en point qui ne recevait jamais de visite. Elle me proposait d'aller lui tenir compagnie.

Il s'appelait, me dit-il, Gonidec et était de Douamenez. Il venait du camp de Batchenga, ancienne fabrique de cigares pas très loin du site de Nachtigal et donc de notre camp, où se trouvaient rassemblés, sous la férule du lieutenant Giraud, les français du Cameroun qui se réclamaient de Pétain et refusaient de rallier la France Libre. Le camp était assez malsain (guère plus que le nôtre) et le paludisme y sévissait.

Je ne pus m'empêcher de dire à Gonidec : « Mais enfin, pourquoi restes-tu dans ce camp ? Rejoins-nous chez De Gaulle, tu y seras beaucoup mieux et ce sera plus honorable. »

« Quand je t'aurai raconté mon histoire, me répondit-il, tu comprendras pourquoi je ne rallierai jamais De Gaulle. » Il était, ajouta-t-il, embarqué à Mers-El-Kebir sur je ne sais quel bateau quand les Anglais vinrent les bombarder. Il fut coulé et la plupart de ses camarades tués ou blessés. On l'expédia alors sur le Richelieu à Dakar. La aussi De Gaulle et les Anglais le bombardèrent et endommagèrent son navire. Le Richelieu étant immobilisé, on l'affecta sur le Bougainville au Gabon qui voulait du renfort. Peu après ce fut le Savorgnan de Brazza, battant pavillon à Croix de Lorraine qui se présenta. A sa première bordée il atteignit la Bougainville qui fut touché, aveuglé par la fumée et dut s'échouer pour ne pas couler.

Ils m'ont coulé 2 fois et bombardé 3 fois et tu voudrais en plus que je les rejoigne, pour tirer peut-être encore sur des copains. Ça, jamais ! »

Nous bavardâmes jusqu'au soir et je vins le revoir le lendemain. Il ne souffrait pas mais était très fatigué. Le troisième jour ma visite fut inutile; il était mort dans la nuit.

En ce temps-là on mourait pour la France des deux côtés. Nous n'étions qu'en 41 ; il nous aurait probablement rejoint plus tard comme ses autres camarades du Bougainville et du Poncelet.

Je sortis peu après, guéri grâce peut-être à la Faculté, grâce plutôt au traitement original de Malgras, de cette maladie coloniale non identifiée.

C'est en Octobre, je crois, qu'arriva au camp une compagnie entière, au nombre desquels d'ailleurs se trouvaient deux de nos camarades du peloton de sous-officiers, Jean Lévêque et Henri Cotteret.

Ils apparurent un jour avec leurs véhicules et leur matériel, avaient nom la C.D.C.C. (Compagnie de découverte et de combat du Cameroun) et n'étaient en principe qu'en transit au Camp d'Omano. Composée de 4 sections de volontaires émanant respectivement de 4 secteurs différents (Brazzaville, Pointe-Noire, Libreville et Douala) et commandée par le Capitaine Piozin, la CDCC était un genre de corps-franc ou commando destiné à l'origine à la conquête et l'occupation de l'île espagnole de Fernando Poo, au large de la côte Camerounaise, soupçonnée de protéger et ravitailler les sous-marins allemands exerçant dans le Golfe de Guinée.

En fait l'opération ne fut jamais réalisée, probablement pour éviter toute réaction de l'Espagne qui aurait pu en faire un casus belli.

Quittant le Sud-Cameroun, la CDCC devait donc se rapprocher du Tchad pour éventuellement se rattacher aux troupes de Leclerc utilisées sur les confins Libyens. A cette époque, les troupes de la France Libre n'avaient qu'un souhait: rejoindre les territoires d'opérations, et qu'un but: participer à la lutte contre l'ennemi germano-italien.

Aussi, profitant de ses relations à Yaoundé où, jusqu'au ralliement, il faisait fonction de Directeur des Finances, le capitaine Dronne, commandant de notre 2^{ème} compagnie, intrigua auprès du Gouvernement et du Commandement militaire pour que la compagnie Piozin remplace la sienne au Bataillon Gardet et que ce soient lui et ses hommes qui deviennent la nouvelle C.D.C.C. Il obtint l'accord du colonel Lanusse et c'est ainsi que Piozin apprit qu'il était affecté avec ses gars sous les ordres du Commandant Gardet et devait laisser à Dronne ses véhicules et son matériel, Dronne partant à sa place rejoindre le Nord-Cameroun et se rapprocher de Leclerc.

Nos amis Pestiaud, Le Bras, Bernel et tous les autres camarades furent aux anges mais par contre à la Compagnie Piozin ce fut la catastrophe. Piozin tempêta et ses hommes hurlèrent, se voyant, jusqu'à la fin des hostilités relégués dans cet horrible camp sous les ordres d'un affreux personnage et surtout privés de cet honneur de combattre, but final des Free French.

Pendant les premiers temps la tension fut extrême et tout le groupe se replia sur lui-même et fit bande à part en remâchant sa colère.

Ayant parmi eux quelques bons camarades, comme Cotteret, Lévêque et Ranson (ce dernier avec lequel nous avions renoué à notre passage à Pointe-Noire) nous fûmes à peu près les seuls à être admis parmi eux, ce qui nous permit de faire connaissance et de nous y créer d'autres amitiés car avec nombre d'entre eux nous avions en commun d'être des engagés de Juillet 40 en Angleterre. A cette époque les relations furent tellement tendues entre le Commandant Gardet et l'encadrement européen de cette compagnie qu'il ne les appela plus, quand ils parlaient d'eux que des « voyous de la Deux » (2^{ème} Cie), terme qu'ils conservèrent ironiquement et dont ils s'honorèrent pendant bien longtemps.

C'est au milieu de ces chamboulements que nous apprîmes que nous venions nous-mêmes de changer d'appellation : nous abandonnions le Régiment de Tirailleurs du Cameroun et devenions unité indépendante sous le nom de B.M. 5 (Bataillon de Marche n° 5), ce qui signifiait que l'Autorité nous reconnaissait le label de bataillon instruit et entraîné, que nous dépendrions directement du Commandement militaire d'A.E.F. et que nous pouvions caresser l'espoir de quitter, sans trop tarder, les parages de Nachtigal pour voguer vers d'autres cieux plus guerriers.

L'entraînement s'intensifia et le niveau des tirailleurs, tant militaire que linguistique, s'améliora.

En ce qui concernait les européens, l'attention se porta sur la conduite automobile. Comme unité autonome nous serions motorisés, ce qui impliquait qu'en tant qu'européens, modèles, instructeurs et responsables, nous devions tous être en mesure de conduire. Aussi le soir après l'instruction nous partions tous nous entraîner à tour de rôle à la conduite de pick-up (selon l'appellation donnée là-bas aux camionnettes).

Ceci ne nous gênait pas a priori car nous nous étions déjà fait la main en Angleterre.

D'autres eurent vraiment à apprendre notamment parmi les militaires de carrière.

Nous partions donc en fin de journée à 5 ou 6 avec un instructeur, chacun prenant le volant à son tour. J'avais bien retenu de mes leçons d'Old Dean que pour ne pas dérapier il fallait accélérer dans les virages. Ceci faillit nous être fatal car ayant abordé une succession de virages et accélérant dans chaque sans pouvoir ralentir entre eux, j'abordai les derniers à si vive allure que notre pick-up dérapa sur les gravillons. Je parvins heureusement à éviter les fossés, particulièrement profonds dans cette région équatoriale, et m'arrêtai en travers de la route pendant que me parvenait, venant de la caisse arrière, les hurlements de notre « moujik » : « sortez-moi ce jeune c... A l'allure où il fonce, il va réussir à nous bousiller tous ». Inutile de lui expliquer qu'il fallait accélérer dans les virages pour ne pas dérapier. Ma démonstration n'avait pas été concluante, c'est le moins qu'on puisse en dire. Mais je dois ajouter, pour la vérité, que d'autres eurent moins de chance et terminèrent au fossé, sans gravité heureusement pour le personnel.

Ces « promenades » de conduite nous amenaient quelquefois jusqu'à la mission de Bitamba où régnait le R.P. Lequeux, ex-officier de 14-18, toujours heureux d'accueillir des militaires... et de leur servir l'affreuse piquette qu'il fabriquait et qui suppléait à l'absence de vin ou de bière. Il se présentait toujours aux nouveaux venus comme « Lequeux de Bitamba » jouissant d'avance de l'effet qu'aurait sur ces inconnus le rapprochement incongru de ces deux noms et les sous-entendus qu'il impliquait.

Nous y avons droit à de grandes théories sur l'évolution des opérations et, devant la carte de Russie plantée de petits drapeaux, il s'écriait : « Cette fois ils sont fichus ! »

Ils n'arriveront pas à prendre Moscou avant l'hiver et, après, ils gèleront sur place comme les soldats de Napoléon. Croyez-moi, la situation va s'améliorer et ils s'en mordront les doigts. » Son adjoint, un frère italien, notre adversaire présumé mais dispensé d'arrestation grâce à la protection et aux garanties offertes par son supérieur, ne pouvait qu'approuver. Et je souriais intérieurement de l'ironie de la situation qui voyait ces braves ecclésiastiques défendre et vanter les mérites des bolcheviques, adversaires acharnés, il y a encore un an, du Vatican et de la Chrétienté. Ainsi va l'Histoire...

Au mess des sous-officiers le soir, nous retrouvions nos « vieux », agglomérés autour du poste de TSF, l'oreille collée à l'appareil et toutes barbes unies, à l'écoute de nouvelles souvent, hélas, désastreuses, pendant que de notre côté, nous estimions qu'il valait mieux profiter de la vie sans se soucier de catastrophes sur lesquelles nous ne pouvions influencer.

Nous préférons admirer la capacité de certains coloniaux à ingurgiter verres de vin (du Cap), pintes de bière (de Léopoldville) ou rasades de ratafia en les accompagnant d'une voix pâteuse de radotages sans intérêt. L'un d'eux notamment, le sergent Mevel, 15 ou 20 ans de service, breton hélas pour notre réputation, buvait jusqu'à plus soif et surtout plus pouvoir marcher ni rejoindre ses pénates. Nous avons donc inventé un

système, le seul susceptible de le faire lever et avancer. Le prenant chacun par un bras nous le levions et entamions la Marche de la Coloniale. Les vieux réflexes jouaient et c'est ainsi, marchant au pas cadence en scandant cet air que nous quittions le mess et l'amenions dans la nuit jusqu'à sa case.

Avec juste raison, le commandant Gardet se sépara de lui et de deux ou trois autres épaves quand nous parvînt l'ordre de mise en route pour rejoindre les confins du Nord et nous rapprocher des lieux de combats.

La nouvelle tomba dans l'euphorie générale, seuls quelques chefs de famille laissant poindre quelques signes de tristesse ou de nostalgie à la pensée de leur épouse qu'ils laissaient esseulée et avec la charge souvent lourde qui d'une plantation, qui d'une coupe de bois ou d'une mine, qui d'un commerce. Nous les comprenions et leur remontions tant que possible le moral. Ces gens, qui auraient pu s'ils l'avaient voulu rester sur place, étaient plus méritants que nous.

Vers la mi-décembre des camions arrivèrent, flotte disparate car composée en général de véhicules civils réquisitionnés, faute de matériel militaire. Ils embarquèrent un premier contingent, l'autre moitié du Bataillon, dont la C.A., voyant son séjour à d'Ornano prolongé de deux ou trois semaines.

A la section, nous avions, depuis déjà un certain temps, perçu trois canons de 25 anti-chars. Nous devenions la section anti-char du bataillon, chacun d'entre nous ayant le commandement d'une pièce. Ce canon était à l'époque considéré comme une arme moderne, efficace mais mystérieuse et qu'il fallait confier aux soins des armuriers à la moindre anicroche. Mais comme il n'y avait pas d'armurier il fallait bien nous en passer.

Nous l'avions heureusement bien étudié en Angleterre et estimions être en mesure de l'entretenir et nous en servir normalement. L'entraînement avec les tirailleurs ne posa finalement pas de gros problèmes, chacun ayant à exécuter son programme bien précis et bien limité. Seule la vitesse n'y était pas encore; elle viendrait avec l'habitude.

Mais comme nous étions susceptible de partir en opérations, un problème se posait avec une arme de cette importance : le camouflage pour lequel nous n'avions aucun matériel militaire.

Suivant l'habitude du pays la solution vint à l'africaine : à défaut de filets de camouflage nous en ferions avec les moyens du bord, le système D africain qui permet de tout faire avec rien.

Le rien en question consistait ici en des lianes qu'il fallait aller couper dans la proche forêt, écorcer, rouler pour en sortir une sorte de corde brute avec laquelle nous confectionnerions des filets. Nous eûmes donc ces derniers jours des corvées de lianes dans les arbres bordant les chutes, puis des corvées d'écorçage et des corvées bien plus pénibles de roulage, l'opération consistant à rouler sur les cuisses la peau des lianes pour qu'en se déroulant elles deviennent ficelles. Dans l'opération les tirailleurs se pelèrent les cuisses et eurent souvent la chair à vif. Quand le tas de ficelles fut suffisant on les monta en filets suffisamment grands pour recouvrir et camoufler nos pièces. Ouf, nous étions enfin prêts.

Que devinrent ces filets me direz-vous ? Ils séchèrent aux vents secs du Nord, devinrent cassants et ne furent jamais utilisés. Le moment venu on nous en donna des vrais...

L'atmosphère était à la détente, chacun se réjouissant d'abandonner bientôt ce coin de brousse, ses sissonghos, ses crocos et ses moustiques. Pour nous c'était la marche au nord et, par la suite, la Libye ou le Levant. Pour nos tirailleurs c'était le retour, même provisoire, au pays.

Noël approchait et nous le fêtâmes dans la joie traditionnelle et dans la nostalgie des noëls au pays. Que devenaient nos parents, grands-parents, frères, soeurs et amis ?

Journellement nous tâchions d'oublier, d'écarter ces souvenirs et ces regrets de la séparation, ce besoin de nouvelles jamais assouvi. En cette fête traditionnelle de la famille ils nous assaillaient. Nous revoyions les sapins, les cadeaux, la messe de minuit et ses cantiques. Même l'an passé à Old Dean nous étions encore entre compatriotes, pas très loin du pays et avec le réconfort moral de la présence du Général. Où serions-nous dans un an ? Et même y aura-t-il pour nous un autre Noël ?

Ces moments de spleen ne duraient heureusement pas et disparurent au milieu des chants de fête, des délices préparés par l'ami Jean Doré et des boissons qui les accompagnaient.

Demain ce serait le troisième départ vers l'inconnu après celui de France en Juin 40 et celui de Greenock en Mars dernier. Hauts les cœurs ! En avant pour le Nord.

Les camions revenaient pour leur second voyage. A la section Baudet, chaque groupe eut le sien. Nous y entassâmes notre canon, nos munitions, nos maigres bagages et nos tirailleurs

Perrier, ancien du peloton moto de Camberley et fêru des deux roues, se porta volontaire pour la conduite du side-car de liaison. Un sac de patates lui tint lieu de passager et de contrepoids. Il partit la joie au coeur, ignorant encore la traîtrise des routes et pistes qu'il allait devoir affronter.

Quant au Père de Fraguier, il dut avoir chaud au coeur car le B.M.C. n'avait pas suivi et les mamies, qu'il couvrait de sa protection, purent cette fois retrouver leurs pénates sans craindre de poursuites.

En contrepartie nous amenions, sur ordre du Commandant, une fanfare, celle du chef d'Obala, dont Perrier avait écopé de la direction et de la responsabilité en raison de ses évidentes capacités musicales. Elles ne lui suffirent pourtant pas pour en faire une fanfare militaire, à moins, ce qui paraît fort probable, que ce ne fut les musiciens eux-mêmes qui s'y refusèrent, peu désireux de suivre les « sauvages du Nord » dans leurs pérégrinations guerrières.

Le jour du départ arriva. Le pavillon fut abaissé. Gascoin, notre chef clairon remisa son instrument et nous laissâmes la place vide.

Le camp d'Omano avait vécu et personne n'eut jamais l'idée bizarre de s'y installer à nouveau. La brousse reprit ses droits et il disparut à jamais.

CAP AU NORD – LE GRAND VOYAGE (1/01 au 15/04/42)

Le matin du départ nous reçûmes les dernières instructions et notamment l'interdiction absolue aux européens de conduire les véhicules et donc l'obligation d'en laisser le volant aux chauffeurs. Le premier voyage avait, paraît-il, été désastreux, plusieurs véhicules, conduits par des gradés blancs ayant été au fossé ou ayant eu des accrochages particulièrement après les déjeuners, où ils avaient tendance à somnoler.

Le convoi quitta le camp et alla près du bac prendre la route du Nord traversant, 4 ou 5 kilomètres plus loin, le village de N'Tui, dernier marché au carrefour de la route de Bafia.

La forêt disparut, les arbres s'espacèrent et bientôt nous roulâmes en pleine savane dans un paysage ondulé et désert. Nous avions quitté les terres bantoues, chrétiennes ou animistes, du Sud et traversions un genre de no man's land avant d'atteindre, bien plus au nord, les premières civilisations à influence musulmane.

Avant la colonisation, nous avait-on expliqué, les races islamistes, plus civilisées et disposant de chevaux, tentaient d'envahir et d'asservir les bantous, habitants des forêts, et, pour ce faire, détruisaient et brûlaient forêts et villages, tuant ou razziant les habitants. Leur influence s'était arrêtée au pays des bois où leurs chevaux étaient inopérants et où sévissait la mouche tsé-tsé, dispensatrice de la maladie du sommeil qui détruisait bovins et chevaux. Telle était l'explication de ce désert herbu entre les islamistes du nord et les animistes du sud.

La route, bien que manquant de bras pour l'entretenir, n'était pas trop ravinée mais il nous fallut par contre supporter du matin au soir les trépidations dues à la fameuse « tôle ondulée » (succession de creux et bosses perpendiculaires à l'axe de circulation) à laquelle nous n'aurions pu échapper qu'en roulant à très vive allure. Chaque camion soulevait des nuages de poussière rouge qui colorait peau, vêtements et même salive.

En fin d'après-midi nous vîmes une tour pointer sur l'une des collines à l'avant du convoi. C'était Yoko, le terme de l'étape, où l'administrateur était le seul européen. De son poste, il contrôlait un immense territoire s'étendant de l'Ouest à l'Est sur plus de 200 km, d'une superficie presque égale à celle de la Bretagne et peuplée au total de 7 à 8.000 indigènes.

Le poste lui-même était coquet avec sa tour, la case de l'administrateur et ses bureaux et quelques paillotes, mais une multitude de rosiers. Yoko, le pays des roses, disait-on.

Nous y passâmes une soirée calme et une nuit tranquille sur les « lits picot » que nous avions pu emmener.

Le lendemain, nouvelle étape qui, à travers une savane plane et de rares villages, nous amena jusqu'au chef-lieu suivant, Tibati. Nous y étions déjà chez les premiers islamiques. Les cases n'étaient plus les mêmes : rondes au lieu de rectangulaires, la langue et l'habillement différents, les boubous remplaçant les pagnes.

Nous y fûmes parfaitement reçus par l'administrateur et son épouse qui nous offrirent un dîner pris en commun et en plein air par tous les européens réunis. Attirés par les lampes « Alda » quelques insectes vinrent s'y brûler les ailes ou se baigner dans les assiettes, nous offrant ainsi notre première vraie soirée de brousse.

La troisième étape, toujours d'environ 200 à 250 km, nous amena jusqu'à une rivière pas très large mais sans pont, que l'on ne pouvait traverser qu'à l'aide du bac, faisant va-et-vient. Une grande case de passage nous servit d'abri et ce fut Robin qui fut chargé de la garde au bac et passa, à ce titre, la nuit près du marigot.

Il était méconnaissable quand nous le retrouvâmes le lendemain matin, ayant toute la nuit, servi de nourriture à une nuée de moustiques. Piquetés et boursoufflés, sa figure et ses mains avaient presque doublé de volume. Il y a comme ça sur le bord de certaines rivières des endroits où la densité et la petite taille des moustiques sont telles que, hormis un grillage très serre, rien ne parvient à nous en protéger.

La quatrième étape nous amena sur le plateau de l'Adamaoua, jusqu'à son important chef-lieu Ngaoundéré. Bâtie au pied d'un piton, Ngaoundéré, chef-lieu de la région centrale du Cameroun, est déjà une petite ville. Nous étions là en pleine civilisation musulmane. Les habitants, de race Foulbé sont des éleveurs réputés, dirigés par un « Lamido » (grand chef ayant son palais, sa cour, son harem, ses esclaves et son armée de cavaliers, portant, les jours de cérémonie, des imitations de cuirasses multicolores et montés sur des chevaux caparaçonnés de même).

Là-bas tout le monde était vêtu à la musulmane, samaras aux pieds, grands boubous, parfois brodés, coiffés soit de grands chapeaux de paille colorée, soit de turbans, et ne se séparant jamais d'une arme (couteau ou lance). Grands, maigres et droits, ces gens avaient de l'allure. Ils étaient, pour la plupart, bergers, élevant de grands troupeaux de bovins, dont une partie irait à pied ravitailler en viande les gens du Sud-Cameroun après une randonnée de mille à quinze cents kilomètres. Contrairement au sud, où les bêtes s'élèvent toutes seules, se nourrissant de déchets, ici le bétail est surveillé et nourri et les pâturages entretenus. Nous étions dans un autre pays, civilisé et discipliné par opposition à la nonchalance et au je m'en foutisme des gens du Sud.

Nous passâmes un ou deux jours à Ngaoundéré, logeant pour une fois dans des immeubles en dur et le pays nous offrit, la première nuit, un de ces orages comme je n'en avais et n'en ai jamais vu depuis. Tonnerre assourdissant, éclairs éblouissants, chutes de foudres ininterrompues, air saturé d'électricité. Le responsable en était le grand piton, amas de minerai de fer presque pur.

Outre les comptoirs généraux habituels, la ville regorgeait de boutiques bien achalandées, ravitaillées par des artisans locaux. Ce fut en somme une étape agréable, intéressante et reposante, qui permit de réviser le matériel et de procéder à quelques réparations. Asphyxié et aveuglé par la poussière, l'ami Perrier, après quelques avatars et visites non programmées des fossés, avait déjà depuis longtemps abandonné side-car et sac de patates et regagné une cabine de camion, ayant constaté de visu que les pistes camerounaises convenaient mal aux deux-roues.

Deux journées nous séparaient encore de Garoua, but du voyage et la première comportait une brusque plongée du plateau de l'Adamaoua dans la plaine de la Bénoué, la fameuse descente de la falaise de Ngaoundéré.

Malgré les mises en garde qui n'avaient pas manqué, l'attaque de cette descente fut impressionnante. La route en lacet, étroite avec des virages très prononcés surplombait de profonds à-pics. Ne pouvant prendre le volant, nous devions faire confiance à nos chauffeurs, dilettantes sur le plat mais peu expérimentés sur cette piste de montagne, et de la cabine nous regardions le gouffre qui heureusement diminuait à mesure que nous descendions.

Finalement tout se passa pour le mieux et nous atteignîmes sans casse la vaste plaine mieux irriguée où nous retrouvions les arbres et la végétation disparus depuis le départ du camp. La brousse semblait ici un peu plus animée et on pouvait y déceler, à l'occasion, quelques bêtes sauvages du fait de la verdure et de l'eau retrouvées.

L'étape nous mena à Petit-Douala où une case de passage pouvait nous offrir le gîte. Pas loin de là, un assez gros village, rassemblement de cases rondes à toit de chaume, où nos tirailleurs s'égayèrent, heureux de retrouver leurs habitudes et leur langue. Les habitants par contre paraissaient excités et le tam-tam n'arrêtait pas de battre. Peut-être appréhendaient-ils cette arrivée en masse.

Brusquement ce fut l'affolement. Dans la nuit qui commençait surgirent des flammes et montèrent des cris. Le village brûlait, les habitants et leurs animaux s'enfuyaient. Le tam-tam prit une tonalité stridente et saccadée que je ne lui avais encore jamais entendue comme s'il signalait une attaque, une catastrophe. J'entendis quelqu'un dire: « c'est le tam-tam de guerre ».

Nous nous précipitâmes. Une chaîne s'organisa avec les tirailleurs entre le village et le marigot pour tenter de sauver quelques cases mais rien n'y fit et pratiquement toutes les cases furent détruites. On n'en connut jamais ni les causes ni les responsables (un accident ? une dispute ?) mais nous constatâmes combien ces paillotes étaient inflammables et sans défense contre le feu, surtout durant la saison sèche que nous traversions à cette époque de l'année.

La dernière étape du lendemain nous mena à Garoua, où nous allions retrouver nos camarades du premier voyage.

Avant la ville même, il fallut descendre dans le lit très large de la rivière Bénoué. En cette saison sèche, la rivière était presque à sec et l'eau se frayait un passage au milieu de grands bancs de sable. En saison des pluies elle a un débit très important et s'étend, à cet endroit, sur plusieurs kilomètres, noyant le lit et les rives et inondant les routes. A cette époque la circulation est totalement impossible et on ne peut passer qu'en pirogue. Pendant les hautes eaux, une liaison fluviale par cargo s'organise même avec le Nigeria voisin et c'est même le moment propice pour recevoir le gros du ravitaillement et expédier vers la mer les produits

(coton, mil, etc...) du Nord-Cameroun et du Tchad. Ce trafic a donné à Garoua une importance économique particulière.

Mais nous n'en étions pas là en ce début Janvier, bien au contraire. Les eaux étant au plus bas, la route s'engageait dans le lit et se terminait par une estacade qui nous menait au bac.

Le chef du trafic avait comme caractéristique une face ravagée par la lèpre qui lui avait, entre autre, rongé le nez, ce qui lui donnait une voix aigue et nasillarde. Imbu de son autorité il dirigeait tout à la baguette et l'on racontait que, quelques mois plus tôt, il s'était trouvé face à l'un des officiers de Yaoundé, le lieutenant G., qui comme lui parlait fortement du nez. Ce dernier, croyant que l'indigène nasillait pour se moquer de lui, s'était fâché tout rouge et le pauvre chef-passeur s'était retrouvé dans le fleuve. Il y a comme ça des faces à faces imprévus qui peuvent dégénérer, comme celui qui fit aussi rencontrer sur une route deux autres officiers qui suivant la coutume se présentèrent, l'un Taillefer et l'autre Brisbare, et se demandèrent pendant un moment lequel se fichait de l'autre. C'étaient des gens de bonne compagnie et ils n'en vinrent heureusement pas aux mains.

On nous avait bien entendu mis en garde contre la susceptibilité de notre passeur et nous traversâmes la Bénoué sans aucun problème.

Dirigés sur le camp militaire nous y trouvâmes d'agréables installations et des logements en dur qui nous changeaient des rustiques cases en poto-poto du camp d'Ornano. Au dîner du soir nous retrouvâmes au mess nos autres camarades, occasion rêvée pour fêter ces nouvelles retrouvailles et notre séjour à Garoua démarra sous les meilleurs auspices.

Garoua d'ailleurs était une petite ville agréable. Nous étions dans le Nord-Cameroun, où les indigènes jouissaient, même avant l'arrivée des blancs, d'une organisation locale et d'une civilisation qui les rapprochaient des autres pays musulmans, avec notamment une forte tradition d'élevage et d'artisanat inconnus dans le Sud-Cameroun. On y travaillait le cuir, les métaux, l'ivoire, le bois, etc...

Au centre commercial on trouvait à la fois des échoppes d'artisans et des boutiques de commerçants européens (Français, Grecs ou Levantins) ainsi qu'un marché local bien achalandé. Les noirs étaient polis et éduqués et l'on sentait, en plus du poids de l'administration française, celui du sultan local, le lamido de Garoua, potentat autoritaire et respecté, dont les pouvoirs s'étendaient à toute la région environnante.

Nous eûmes droit, de sa part, à une fête d'accueil où nous pûmes admirer les costumes des dignitaires, l'organisation seigneuriale du sultanat et assister à une fantasia donnée en notre honneur, où nous admirâmes la qualité des chevaux et des cavaliers et le bizarre accoutrement de ces derniers, qui nous ramenait dans une sorte de moyen âge coloré.

Comme dans les fantasias marocaines on nous chargea au grand galop pour, sur un signal, arrêter pile les chevaux et les faire cabrer à moins de 10 mètres de nous. Le lamido, enturbanné jusqu'aux yeux, présidait, très digne, sous un immense parasol, entouré de ses chasse-mouches et autres serveurs. Splendide journée et dépaysement complet !

A Garoua nous bénéficions d'un autre avantage, le climat sec et chaud qui nous changeait de la tiédeur humide de Nachtigal.

Au début, on nous avait provisoirement installés dans de nouvelles paillotes différentes des cases du sud. Ici il s'agissait d'un ensemble de deux cases rondes reliées entre elles par un corridor couvert, les cases servant de chambres et le corridor, plus aéré, pouvant tenir lieu de living-room. C'était à la fois frais et ventilé.

J'en ai gardé le souvenir d'un incident, caractéristique, de ce pays.

Un soir, avant de m'endormir, je posai par terre, au pied du lit picot, mon casque de liège et le lendemain, au réveil, il avait disparu. Je remarquai par contre, sortant du sol en terre battue, une termitière dont je ne m'étais pas la veille aperçu de la présence. Je ne fus pas long à comprendre que cette termitière n'était autre que mon casque que les termites avaient réussi dans la nuit à recouvrir entièrement de leur terre malaxée, base des termitières. Comme la matière en était fraîche et encore humide, un simple coup de pied me la fit renverser et effectivement mon casque était intact à l'intérieur. Seules quelques traces de morsures étaient visibles sur la toile; mais j'aurais attendu quelques jours, il aurait été entièrement consommé (tissu, liège et cuir) et il n'en serait resté que le petit chapeau métallique d'aération qui le surmontait. J'en tirai la conclusion qu'il ne fallait rien laisser traîner par terre et chaque soir nous suspendions systématiquement casque, vêtements et chaussures pour ne pas tenter ces termites, toujours à l'affût de quelque nourriture.

La campagne environnante était couverte de termitières, dures comme le ciment, qui pouvaient atteindre quelques mètres de hauteur et qui se prolongeaient dans le sous-sol par d'aussi profondes galeries souterraines.

Garoua fut enfin, pour ceux que cela intéressait, une prolifique région de chasse, regorgeant de gibiers divers, notamment pintades et antilopes. Dominant ces steppes giboyeuses émergeait une série de collines rocheuses et dénudées où l'on discernait quelque fois de petites cahutes ou des filets de fumée signalant une présence humaine.

C'était le pays des Kirdis, ce mot équivalant pour les Foulbés, s'estimant supérieurs, à sauvages. Ces Kirdis étaient les descendants des habitants du pays qui, lors de sa conquête par les soldats des lamidos, avaient pu se soustraire à leur domination en se réfugiant dans ces collines escarpées, interdites aux cavaliers. Ils y vivaient dans la plus grande détresse, vêtus de peaux, vivant primitivement et échappant à toute évolution. On en voyait parfois traîner dans la campagne, à demi-nus et armés d'arcs et de flèches.

Je retiens des deux mois de notre séjour deux principales anecdotes, l'une drôle, l'autre pas.

La première fut ce qui resta dans nos mémoires sous le nom du « tango de Garoua ».

Comme je l'ai dit à la fin chapitre précédent, nous trimbalions dans nos impedimenta une fanfare, celle du chef supérieur d'Obala, dont le commandant Gardet avait confié la garde et la direction musicale à notre ami Perrier, grand amateur de jazz et de musique rythmée avec mission d'en faire une fanfare militaire.

Mais, même au B.M. 5, le commandant n'est le maître qu'après Dieu et ni le dieu des orphéons ni le sergent Perrier ne parvinrent à réussir cette transformation. Les musiciens d'Obala connaissaient quelques morceaux, qu'ils avaient appris on ne sait comment, et se refusaient formellement à changer de répertoire. Perrier tenta pendant plusieurs jours à leur faire répéter une marche militaire, sans grand succès, et s'abstint d'en rendre compte au commandant.

Voulant présenter sa vaillante unité aux autorités et à la population de Garoua, notre chef programma un grand défilé devant les bureaux de l'Administration. Drapeaux en tête et emmenés par la fanfare, les 3 compagnies de voltigeurs, suivies de la C.A. équipée de tout son matériel et de la compagnie de commandement, entamèrent leur marche victorieuse. Hélas, musique et pas cadencés ne purent jamais s'ajuster, et pour cause, la fanfare s'évertuant à jouer son morceau préféré : « Céline ma jolie, si je t'aime c'est pour la vie; Céline, mon amour, si je t'aime c'est pour toujours » !

Frappant le sol en cadence les pas des tirailleurs gardèrent quelque temps leur rythme habituel. Puis, la musique aidant, les cadences se modifièrent et l'ensemble dégénéra. Pendant que les cadres européens, à coups de « gauche, droite » ou de « une, deux » tentaient vainement de réparer les dégâts, les troupes vasouillaient de plus en plus à mesure qu'elles se rapprochaient de la fanfare qui, pour bien marquer le rythme, s'était placée près du commandant. Ce n'était plus un défilé militaire mais une joyeuse promenade de danseurs qui, l'arme sur l'épaule et ayant perdu toute prestance, passaient le plus dignement possible devant un commandant furibard.

Nous eûmes la chance à la section Baudet d'échapper au massacre. En effet, en tant que; section antichars, nous étions motorisés, le chauffeur au volant, le chef de pièce debout dans la caisse arrière, les mains posées sur le toit de la cabine, les tirailleurs assis de chaque côté sur les caisses de munitions et notre canon de 25 tracté fièrement derrière notre véhicule.

Du haut de ce dernier je dominais tout le défilé et je garde toujours la vision de cette forêt de baïonnettes et de chéchias ondulant devant nous au son du tango pendant que spectateurs et autorités applaudissaient d'un air plus que goguenard, lorgnant de l'oeil notre commandant qui, tout pâle et les mâchoires serrées, saluait ses troupes au passage.

Pauvre Robert, il mit longtemps à se remettre des plaisanteries et quolibets qui l'accueillirent au mess après la cérémonie !

Comme probablement ils le souhaitaient, les musiciens d'Obala arrêterent à Garoua leur marche guerrière et retournèrent bien vite à Obala honorer et distraire leur chef qu'ils n'auraient jamais du quitter. Le tango de Garoua resta longtemps entre nous un beau sujet de plaisanterie.

L'autre événement fut la révolte du Capitaine Dronne.

Celui-ci, si l'on se rappelle, avait quitté, trois mois plus tôt, le camp d'Omano avec armes et matériel et sa compagnie et lui attendaient depuis à Maroua, à 200 km au nord, l'autorisation de rejoindre Leclerc au Tchad.

Mais, comme nous allions partir avant lui en campagne (direction les opérations du Moyen-Orient) nous eûmes l'accord du Commandant militaire, le Colonel Lanusse, pour récupérer ce matériel et ces armes. Dronne estimant, à juste titre, que sans ces derniers, son unité se trouverait dépréciée et n'intéresserait plus le colonel Leclerc, refusa d'obtempérer aux ordres. Gardet alerta aussitôt Lanusse qui vint à Garoua en avion et y convoqua Dronne pour une explication à trois. Il en résulta l'arrestation et la mise aux arrêts du Capitaine.

Celui-ci avait, en quittant Maroua, invité ses hommes à venir le rechercher de force s'il n'était pas rentré le lendemain. Une de nos compagnie fut donc postée sur la route de Maroua pour s'opposer à leur éventuelle venue.

Quant à Dronne, consigné dans une chambrée, il y fut gardé, non par des tirailleurs, ce qui eut été indigne et mal compris de tous, mais par des sous-officiers blancs. C'est à ce titre que j'eus la charge de passer plusieurs heures en sa compagnie, compagnie fort agréable au demeurant car nous discutâmes librement, ce litige entre officiers ne nous concernant ni l'un ni l'autre.

L'affrontement redouté n'eut pas lieu. Nous récupérâmes le matériel et le capitaine put rejoindre ses hommes. Cet événement confirme bien la hargne mise par les Français Libres, non à se planquer comme d'autres l'auraient fait en d'autres temps, mais à tout faire pour pouvoir participer à la lutte et rejoindre le plus vite possible les unités combattantes en opérations.

Nous voulions libérer la France; c'était l'unique raison de notre présence ici et rester loin des combats équivalait pour nous à faillir.

En vue de ces éventuels futurs combats, il nous fallait être prêts. Or nos canons étaient horriblement sales et encrassés à notre arrivée à Garoua et le lieutenant Baudet décida qu'ils nécessitaient un nettoyage complet. Il nous restait, de notre instruction en Angleterre, une assez bonne connaissance des divers mécanismes de l'engin.

Sous les yeux effarés des marsouins de carrière, nos braves adjudants Le Bastard, Vigneron et Cie, qui s'en tenaient au règlement n'autorisant ces opérations qu'aux spécialistes armuriers, nous les démontâmes entièrement, nettoyâmes, graissâmes et remontâmes pour en faire des canons tout neufs qui, lors des tirs suivants, se montrèrent réglés à point et très efficaces.

Nous eûmes l'impression qu'à cette occasion les jeunots que nous étions remontèrent très sensiblement dans l'estime de nos aînés, nouvelle version de l'éternelle querelle des anciens et des modernes.

Début Mars, arriva enfin l'ordre de départ. Nous retrouvâmes les camions civils réquisitionnés et dépareillés ou s'entassèrent, c'est le mot qui convient, tirailleurs, matériels, munitions, etc., à l'exception des fameux musiciens et de quelques maladifs ou éclopés laissés sur place car physiquement inaptes aux duretés des futures campagnes.

Délaissant la route de Maroua, nous prîmes la direction du sud du Tchad et de son chef-lieu Fort-Archambault. Nous traversions ainsi tout le pays Sara, région d'origine de presque tous nos tirailleurs, heureux de revoir leur pays, leurs villages et de réentendre leur langue. Nous n'enregistrâmes aucune désertion, ce qui établit et confirme qu'ils étaient satisfaits et fiers de leur statut militaire et de notre bataillon.

Ce furent une succession d'étapes à Pala, Laï et autres villages, dont je ne me rappelle plus le nom. Nous traversâmes en bac la grande rivière Logone, qui alimente le lac Tchad, où l'eau claire nous incita à une baignade bienvenue et rafraîchissante, intermède agréable dans une traversée monotone d'un pays plat parsemé de quelques acacias ou autres épineux. Le soir les tirailleurs faisaient la fête au son des tam-tams et des tambours; traversée tranquille qui nous permit en quatre jours d'atteindre Fort-Archambault où l'on nous remisa pour quelques jours dans un camp de brousse.

Certains prétendirent y avoir entendu la nuit des rugissements de lion. Je n'y crois pas trop. En tout cas, nos spécialistes chasseurs n'en virent aucun et ne revinrent de leurs expéditions qu'avec le menu gibier habituel (pintades, antilopes, etc.) Il faut dire cependant que cette région est assez giboyeuse, les indigènes n'y disposant guère de fusils et n'utilisant pour leurs chasses que flèches et sagaies, ainsi qu'un instrument que nous allions découvrir avec étonnement, le couteau de jet, dont ils se servent avec une agilité surprenante.

Le couteau est composé de deux lames de métal de taille différente. La petite est soudée par l'une de ses extrémités, perpendiculairement à la grande et pas tout à fait en son milieu. Les côtés de la petite sont

aiguës et très tranchants. Le chasseur lance l'engin, à l'horizontale, vers le gibier, en le faisant tourner sur lui-même, la lame tranchante étant destinée à tout couper sur son passage : un genre de boomerang tranchant, lancé à l'horizontale et ne revenant pas vers son lanceur. Ils nous firent, moyennant finances, des démonstrations sur des oiseaux ou des poulets, dont ils tranchaient net le cou à 20 ou 30 mètres. Arme primitive surprenante mais efficace.

Il y a peu à dire sur cette longue pause de 5 ou 6 jours à Archambault qui nous offrit simplement une incursion dans l'agglomération pour une visite sans intérêt et nous reprîmes un matin, sans regret, la route de l'Oubangui-Chari où, nous rapprochant des régions humides et bien irriguées du bassin du Congo, nous allions retrouver les paysages boisés et équatoriaux que nous avons fréquentés au Sud-Cameroun.

Durant notre première étape nous fîmes une autre découverte : les nègresses à plateaux.

Nous en avons entendu parler et quelques dessins humoristiques de ma jeunesse en avaient fait état mais je ne m'attendais quand même pas à cette horreur.

Nous étions habitués à des incrustations d'os, ivoire ou autres décorations dans les lèvres, les narines ou les lobes d'oreilles mais pas à ce nouveau spectacle.

Qu'on s'imagine ces femmes, ayant des plateaux de bois arrondis insérés entièrement dans les lèvres, la lèvre inférieure emprisonnant le plus grand plateau et la supérieure un plus petit.

La lèvre est trouée et fendue et les plateaux y sont insérés horizontalement en force et c'est le bord des lèvres qui, les entourant, les y maintiennent. Quand les chairs sont trop distendues et ne peuvent plus retenir les plateaux, on les remplace par de plus grands, ce qui fait que les jeunes femmes ont des petits plateaux, pas trop gênants, mais qu'à partir d'un certain âge, les chairs sont devenues trop lâches et les plateaux trop lourds et ces vieilles femmes se présentent avec, à chaque lèvre, un énorme grand trou dont la partie inférieure pendouille jusqu'en dessous du menton. En période active elles caquettent quand elles veulent parler, comme des oiseaux à longs becs et elles ne peuvent se nourrir que de bouillies. Quel abruti a bien pu inventer ce genre de supplice, destiné, paraît-il, à les enlaidir pour éviter qu'elles ne soient enlevées par les esclavagistes arabes qui sévissaient autrefois dans ces régions.

Ce n'est plus du pittoresque, c'est du lamentable !

Le lendemain nous fîmes étape en un lieu nommé Les Mbré (ou quelque chose d'approchant), petit coin boisé, agréable et reposant où nous disposâmes de bâtiments en bois, témoins d'une ancienne exploitation (?). Puis nous prîmes la direction de Bambari, chef-lieu de Région. Arriver au sortir de brousse dans ces petites villes coquettes et colorées donnait la même impression qu'au voyageur du désert atteignant une oasis.

C'est, je crois, durant cette étape que nous perdîmes l'un de mes passagers. Nous avions interdiction formelle de nous arrêter durant ces marches en convoi. Or, de l'arrière, l'un des tirailleurs demanda à descendre, probablement pour satisfaire un besoin, ce que je lui refusai. Il insista sans succès. Puis, d'un seul coup, il descendit de la caisse sur mon marchepied. Je lui ordonnai de remonter mais, sans m'écouter, il sauta à terre, où, entraîné par l'élan du camion, il s'affala et roula sous les roues arrière qui lui passèrent sur la tête.

Il avait la tête très dure, à preuve le trou qu'elle creusa dans la chaussée, mais, bien qu'elle parut intacte, nous le relevâmes sans vie et le ramenâmes jusqu'à l'étape où il fut confié aux infirmiers pour être enterré. Je ne fus pas sanctionné mais restai très frappé de cet accident et de cette perte. Je ne le connaissais pas particulièrement car il ne faisait pas partie de notre section, n'étant qu'un des passagers supplémentaires qu'on m'avait confiés, ce qui est vraisemblablement la seule explication à son refus d'obéissance.

Après Bambari nous atteignîmes Bangassou, chef-lieu de subdivision et poste-frontière puisque situé sur les bords de la Mbomou, affluent de l'Uélé (cher aux cruciverbistes) qui lui-même se jetait dans le Congo. Bien que simple sous-affluent la Mbomou est une immense rivière à la largeur et au débit impressionnants. Quant à Bangassou, où nous séjournâmes deux jours, c'était une bourgade bien sympathique et très bien entretenue, comportant quelques boutiques et des bâtiments administratifs. On y trouvait même un monument dressé au carrefour de deux rues : sur un socle en dur de 1,50 m de haut était scellé un canon, monté sur essieu et roues, reste vraisemblable des conquêtes coloniales et des conflits auxquels elles avaient donné lieu, joli petit canon que nous constatâmes être d'origine britannique.

Profitant de notre journée de repos, nous avons, Hochet, Tanguy et moi, rendu visite à la popote d'une autre compagnie pour y saluer les copains et passer la soirée en leur compagnie. Dans ces circonstances on boit

souvent un peu plus que d'ordinaire et nous étions assez gais en les quittant. Nos pas nous menèrent, hélas, devant le monument.

Que se passa-t-il dans la tête de Hochet à ce moment-là ? Malgré son allure d'intellectuel, ses connaissances étendues et son besoin de parler, Hochet avait toujours été un excité et un nationaliste, militant avant guerre dans un mouvement de jeunes patriotes à Rennes.

La vue du canon anglais exacerba ses sentiments nationalistes et il se mit en tête de le desceller et de le jeter à terre, n'admettant pas qu'un canon anglais fut braqué sur une route française. Au lieu de le calmer, et l'alcool aidant, nous l'approuvâmes et nous nous mîmes tous trois à secouer et tenter de desceller l'engin qui se révéla beaucoup plus lourd et plus coriace que nous ne nous l'imaginions. Mais, à force d'efforts et de poussées conjuguées, nous y parvînmes enfin et le fîmes basculer.

Nous n'eûmes guère le temps de rester admirer notre oeuvre car tout ce remue-ménage n'avait pas échappé au tirailleur de garde devant les bureaux qui se précipita, baïonnette au canon, pour nous arrêter. Nous prîmes la fuite, poursuivis par le garde hurlant qui préféra heureusement ne pas insister et nous pûmes rejoindre sans encombre notre cantonnement.

Le lendemain ce fut le grand cirque à Bangassou. L'administrateur s'était plaint au Commandant Gardet et exigeait des sanctions que Gardet ne pouvait prendre dans l'ignorance où il se trouvait des auteurs du massacre. Il en accusa tout naturellement les « voyous de la 2 » qui, sûrs de leur innocence, poussèrent les hauts cris.

Voulant leur éviter d'éventuelles punitions nous allâmes, tous trois, les voir pour leur proposer de nous dénoncer mais au fond ils étaient très fiers d'être soupçonnés à tort et de passer pour des martyrs et nous demandèrent de ne rien faire. Gardet tempêta en vain et, bien que la moitié des européens fussent dans le coup, il ne put jamais nous identifier et dut renouveler ses excuses à l'administrateur avant de quitter Bangassou, cette jolie petite ville coloniale, si tranquille avant notre passage, et qui, à cause de ce canon anglais, resta longtemps dans nos mémoires et revint souvent par la suite distraire nos longues veillées du désert.

Abandonnant l'Oubanghi-Chari et l'A.E.F. nous traversâmes donc en bac la Mbomou pour nous retrouver sur l'autre rive au Congo Belge et faire étape le soir à Bondo, centre administratif et catholique de cette région.

Bondo constituait notre premier contact avec nos amis et alliés Belges et leur accueil y fut très sympathique. Comme toutes les villes du Congo Belge, Bondo possédait un centre européen administratif et commercial, ouvert dans la journée aux africains mais qui, dès la nuit, devenait uniquement et impérativement européen. Les indigènes en étaient formellement exclus par une sorte de couvre-feu et seuls les membres du personnel (boys, cuisiniers, etc..) y étaient tolérés sur présentation d'un laissez-passer. Nous étions ici bien loin du genre de vie franco-africain et de la tolérance généralisée des Français envers les indigènes.

Les belges nous offrirent non seulement le logement mais aussi leur amitié et leur hospitalité. A ce contact, auquel nous fûmes très sensibles, nous réalisâmes combien la vie au Congo Belge était différente de celle que nous avions observée tant à Pointe-Noire qu'au Cameroun.

« Ici, nous dirent-ils, le noir est toujours un subordonné et la direction appartient automatiquement au blanc. Même dans l'armée tout noir, quel que soit son grade, doit obéir au blanc. Et dans la vie civile, c'est pareil: pour mieux asseoir notre autorité, nous ne leur apprenons ni le Français ni le Flamand mais c'est à nous d'apprendre leur langue, ce qui nous permet de discuter entre nous en toute liberté et sans risques et d'éviter que les lettres ne lisent nos journaux. La position des missions est identique et d'ailleurs les missions sont ici très riches et très puissantes et participent en fait à la gestion du pays. »

Nous enregistrâmes sans trop approuver. L'ordre par lui-même nous plaisait mais nous craignons que cette ségrégation n'entretînt chez les noirs un sentiment de frustration et une haine sournoise et larvée. Il valait mieux, pensions-nous une discipline consentie qu'une dureté imposée. Il nous fallait toutefois constater que la vie paraissait normale et l'ambiance acceptable.

Nous trouvâmes partout cet accueil chaleureux des belges tant à Buta qu'à Paulis, ce dernier étant le plus grand centre que nous ayons connu et où stationnait un bataillon belge, retour d'une campagne en Éthiopie où il ne semblait pas s'être particulièrement distingué.

Durant cette traversée de quatre jours nous n'eûmes connaissance d'aucun incident entre nos tirailleurs et la population locale. Pendant que nous circulions ainsi de ville en ville, une autre partie du Bataillon se déplaçait en chemin de fer en raison très probablement d'un manque de véhicules.

C'est après Buta, à l'étape de Niangara qu'on m'apprit l'hospitalisation de mon compatriote Audiernais, Yves Bourdon, qui avait quitté Audierno avec nous sur l'Ar Zénith le 19 Juin 40 et avait fait partie, avec François Laurent, Robert Mens et d'autres, du premier contingent ayant quitté Delville Camp pour l'Afrique le 31 août suivant.

Yves nous était arrivé à D'Ormano comme rapatrié sanitaire venant du Tchad. Je ne l'avais jamais connu très solide et, au Tchad, il avait souffert à deux reprises d'un accès de fièvre bilieuse (un genre de congestion du foie et des reins due à l'anémie et au paludisme). On pouvait en réchapper une ou deux fois mais rarement plus. Cette troisième attaque survenant à Niangara était donc particulièrement grave et nous le savions tous comme lui. Son maintien à l'hôpital était indispensable et il ne pouvait être question qu'il nous suive.

Avant de repartir le lendemain, j'allais donc lui faire une dernière visite. Nous étions très tristes de devoir l'abandonner mais voulions quand même garder l'espoir qu'il survive. Il était très pâle et fatigué et me dit : « Je ne reverrai probablement jamais Audierno. Si je ne reviens pas, tu leur diras... » Je tâchai de le rassurer mais le convoi allait partir et je dus le quitter très vite. Il souriait tristement. Effectivement nous apprîmes un peu plus tard à Juba qu'il était mort le lendemain 22 Mars et avait été enterré sur place.

Dans la soirée nous passâmes la frontière et entrâmes en territoire anglais, dans ce qui s'appelait alors le Soudan Anglo-Egyptien, y retrouvant aussitôt l'ambiance anglaise et l'allure martiale des gardes locaux, presque plus britanniques que les vrais. Nous entrions dans un autre monde, plus snob, plus sûr de lui, plus dominateur et plus traditionaliste, le monde colonial anglais.

Sous le regard dédaigneux des gardes-frontière tirés à quatre épingles pour cette troupe débraillée et poussiéreuse, nous prîmes la route de Juba dont nous atteignîmes le camp militaire en fin de soirée. Très correctement reçus par des militaires impeccables, nous y eûmes accès le soir même au mess des sous-officiers, la vraie armée coloniale de Sa Majesté tellement typique qu'elle en paraissait caricaturale et pûmes y goûter le lime-juice, cette citronnade au goût particulier, fort appréciée des britanniques et, en général, un peu moins des Français. Mais dès que la nuit tombe, ces coloniaux se rattrapent sur d'autres boissons plus relevées telles que bières, whiskies ou gins.

Nous restâmes quelques jours à Juba, ou plus exactement au camp car Juba était à quelque distance, en attente d'un convoi qui devait nous permettre de continuer, car après nous avoir déposés nos camions étaient repartis.

Juba était bâtie en bordure du Nil et, en cet extrême sud soudanais, nous étions encore en région à demi-boisée. Ayant entendu parler des lions de Juba, nous allâmes fouiner aux alentours à leur recherche mais sans plus de succès qu'à Fort-Archambault.

Cette équipée trans-africaine, où nous n'avions qu'à nous laisser vivre et conduire, prenait, qu'on le veuille ou non, une allure touristique. Nous n'avions qu'à nous laisser faire et regarder. Cette aventure qui, pour des civils aurait coûté une fortune, nous était gracieusement offerte par l'armée et, sans ignorer le moins du monde la gravité des événements qui se déroulaient dans le monde et la situation précaire de nos camarades en Libye, rien ne s'opposait à ce que nous profitions au mieux de la situation.

Le convoi grâce auquel nous allions pouvoir poursuivre la route était maintenant prêt et notre départ était imminent. Nous allions cette fois disposer d'un convoi très spécial.

Il s'agissait de camions américains, Dodge ou Chevrolet, destinés à équiper ou renforcer les troupes britanniques du Moyen-Orient et notamment la 8^{ème} Armée Britannique en Libye.

Arrivés en pièces détachées au port belge de Matadi, ils étaient transportés par fer jusqu'à Léopoldville, remontés puis, par route ou fer et quelquefois même bateaux, ils rejoignaient l'Égypte par terre. Comme ils roulaient à vide, rien ne s'opposait à ce qu'on y prenne place. Chaque camion disposait de son chauffeur et l'ensemble était sous le commandement de deux vieux sergents-majors de l'Armée des Indes auxquels on avait donné provisoirement un grade d'officier correspondant aux postes de responsabilité qu'ils assumaient. C'est ainsi que l'un portait les insignes de Major (commandant) et l'autre de Capitaine et pendant toute la durée de cette promotion provisoire ils bénéficieraient de la solde et des prérogatives correspondantes, coutume complètement ignorée de notre armée. Chez les British la fonction créait le grade, chez nous non.

Avec leur bonne trogne de vieux coloniaux et l'allure martiale qu'ils voulaient se donner nos chefs de convoi étaient très spéciaux. Quant à nos véhicules, il s'agissait de Dodge, à cabine avancée, entièrement métalliques, les caisses, en tôle, étant bâchées. Les cabines comportaient deux petits sièges, l'un pour le conducteur et l'autre pour le chef de bord, avec entre les deux le moteur recouvert d'un capot métallique. Nous faisons fonction de chef de bord, les tirailleurs occupant la caisse arrière avec les bardas, armes et munitions.

Tout ceci au départ ne posait pas de problèmes mais, en pleine journée, la cabine se transformait en sauna. Coincé entre un moteur brûlant, un toit et une cabine surchauffés, n'ayant rien où s'accrocher, le chef de bord ne savait plus où se mettre, se brûlant dès que, des jambes ou des bras, il touchait cette ferraille. Mais j'anticipe !

Le voyage commença par la traversée du Nil, fleuve déjà immense à sa sortie des grands lacs. Nous primes place sur des bacs à moteur (enfin) d'où nous pûmes admirer la ville qui s'éloignait et les hippopotames qui bizarrement pataugeaient dans le fleuve. Quant aux célèbres crocodiles du Nil ils préféraient pour le moment se camoufler.

De l'autre côté, la route s'avancait dans une région mi-savane mi-arbustes tout au moins durant cette première étape où la piste ne s'écartait guère de la zone fluviale.

Le système anglais des convois les faisait arrêter tous les X kilomètres ce qui nous permettait de nous détendre et éventuellement d'approcher les indigènes. Nous observions également au passage des animaux sauvages et, en particulier durant cette première étape, des bandes innombrables d'échassiers le long des étangs (flamants roses ou autres) et, une fois, un troupeau d'éléphants à l'orée d'un bois.

Dès que nous nous éloignâmes de Juba, on commença à rencontrer cette race d'africains longicorne et de près de 2 mètres proches des Masais, peu vêtus, portant colliers au cou, aux poignets ou aux chevilles, armés en général d'une grande sagaie et qui, au repos, prenaient une position d'échassier, repliant une jambe et s'appuyant sur l'autre et sur leur sagaie. Ils avaient le corps couvert entièrement de poussière grise (contre les moustiques ?) et se nourrissaient, paraît-il, de lait ou produits laitiers, un peu de leurs chasses et même, dit-on, du sang de leurs bovins. Cet ensemble leur dormait une fière allure de guerriers.

L'étape de cette première journée était Bor, un village bordant le Nil, dont nous garderons longtemps le souvenir, ou plus exactement celui de ses crocodiles et de ses nuées de moustiques.

Nous étions arrivés à Bor en milieu d'après-midi, vers 16 heures, et campâmes près du Nil dont les eaux nous invitaient à une baignade rafraîchissante.

Les riverains nous ayant mis en garde contre les crocodiles, il fut décidé de rester groupés et d'établir autour des baigneurs une ligne dissuasive de tirailleurs chargés de les écarter. Pour cela chacun d'eux devait, pendant la durée de la baignade et sans s'écartier de la place qui lui était assignée, sauter en se retournant et retombant sur le ventre. Le « plouf » sonore qui en résultait et qui se propageait dans les eaux suffisait normalement pour tenir à distance les reptiles sauriens.

Effectivement les crocodiles ne manquaient pas dans les environs et leurs yeux, émergeant seuls à la surface, formaient un cercle autour du groupe de baigneurs mais ils gardaient leurs distances. A la nuit tombante, le jour diminuant, ils s'enhardirent, augmentèrent de nombre et, tous ensemble, se rapprochèrent en resserrant le cercle, prêts à fondre à la nuit sur leurs proies. Nos « protecteurs », les premiers menacés, commencèrent à lâcher prise et, la menace devenant réelle, ce fut une fuite générale alors que le nombre des assaillants augmentait et que les gueules se faisaient de plus en plus menaçantes.

Ce fut le seul endroit où nous fûmes attaqués par un troupeau de sauriens, qui auraient certainement dévoré, s'ils l'avait pu, les derniers retardataires et nous nous rendîmes compte du danger réel qu'ils représentaient à partir du moment où ils étaient en nombre.

Après cette alerte et le repas du soir chacun alla se coucher pour un repos bien mérité.

Mais, dès la nuit, les moustiques s'étaient lancés à l'attaque et le sommeil fut impossible. Les tirailleurs, pourtant bien rodés ne furent pas mieux lotis et durent passer la nuit à parler et chanter. J'avais encore à l'époque un lit picot et une moustiquaire mais, quoique bien bordée, elle ne put me protéger. Bien au contraire les moustiques pullulaient à l'intérieur, sachant comment y entrer mais pas en sortir. Je dus me résigner à quitter ce piège et à passer, comme les tirailleurs, la nuit au clair de lune en me tapant sur les cuisses, les bras et la figure. Le matin, nous étions tous boursoufflés et marqués par les piqûres.

Bor pourrait parfaitement convenir à ceux qui souhaitent le dépaysement mais, dans mes souvenirs, il ne fit plus partie des sites à revoir. Nous le quittâmes sans regret pour de nouvelles étapes que nous espérions plus sèches et plus désertes.

Sur ce point ce fut une réussite car nous pénétrions dans le pays de la soif. Nous écartant cette fois du Nil, nous progressions désormais dans une savane aride. La terre était toute craquelée de sécheresse. De faune, il n'en fut pratiquement plus question et d'habitants guère. Les quelques rares, vivant presque uniquement du lait de leurs bêtes, étaient archi-secs. Quant à nous, dans nos cabines-fours, nous suivions un traitement amaigrissant garanti.

Mais, grâce au système D franco-africain, nous disposions heureusement d'eau presque fraîche.

Depuis le Tchad nos bidons étaient en effet recouverts d'épaisses bandes de kapok et coton.

Il suffisait de les tremper largement dans de l'eau qui, en s'évaporant, entraînait un très sensible refroidissement du bidon et de son contenu. Les bidons pendaient aux rétroviseurs extérieurs et, durant la marche, le déplacement d'air accélérât l'évaporation et le refroidissement. Il fallait malheureusement pouvoir les remouiller souvent, ce qui n'était pas toujours possible.

Le convoi s'arrêtait régulièrement à heure fixe et la fin d'étape se fixait d'elle-même quand le kilométrage prévu par les règlements était atteint, ce qui arrivait parfois à 2 h de l'après-midi, nous laissant crever de soif en plein soleil jusqu'à la nuit. Sacrés British !

Je n'ai guère de souvenirs particuliers de ce trajet de Bor à Malakal partagé en trois étapes uniformes dans un pays archi plat, archi-sec et dépeuplé que même les bêtes sauvages semblaient avoir fui. Le train-train journalier ne se modifia qu'une seule fois en un lieu dénommé, je crois, Doleib Hill (difficile de traduire hill par colline dans ce pays si plat mais peut-être était-ce là l'humour anglais ?) où il nous fallut traverser en bac une rivière, la Sobiat (?), et retrouver quelques habitants, toujours aussi secs et filiformes. Enfin de l'eau ! D'où sortait-elle ? Probablement du plateau éthiopien. Elle nous donnait au moins l'occasion de mouiller nos bidons et d'espérer pouvoir boire, plus tard, un peu d'eau fraîche.

L'événement fut donc, au bout de trois jours, l'arrivée à Malakal, petite ville près du Nil, où nous retrouvions un peu de civilisation et quelques boutiques. En parcourant les rues nous y croisâmes curieusement des zèbres apprivoisés, ce qui sera, en ce qui me concerne, mon principal souvenir de Malakal, où nous séjournâmes un ou deux jours.

Nouveau départ ensuite pour trois ou quatre nouvelles étapes de savanes, nos dernières dans ces camions.

Peu après Malakal, nous arrivions à hauteur d'Obeck et Fachoda, ancien siège de la colonne Marchand dans sa tentative de conquête du centre-Afrique. Cette proximité nous remettait en mémoire ce tragique épisode de notre histoire et des pas si lointaines luttes franco-anglaise. Ici, où nous touchions du doigt ce pays désolé, malsain et désagréable, nous comprenions encore mieux le courage qu'il avait fallu à cette poignée de précurseurs pour y parvenir, leur fierté d'avoir réussi cet exploit et d'apporter à la France ces immenses territoires et l'énorme déception qui fut la leur quand, lâchés par Paris, ils durent tout abandonner. J'ai appris plus tard qu'un des jeunes officiers, le lieutenant Schmitt, fit, à hauteur de Fachoda, sans l'accord des chefs de convoi et malgré leur réprobation, arrêter ses camions et présenter les armes par ses tirailleurs. Je ne m'en rendis pas compte à l'époque mais regrette que nous ne nous soyons pas tous joints à cet hommage, cadrant tellement bien avec nos idéaux patriotiques.

Encore quelques journées torrides, quelques suées, quelques goulées de poussière et nous atteignions enfin le bout de notre voyage automobile : le village de Kosti sur les bords du Nil, où, au débouché de notre savane désertique, nous retrouvions la civilisation sous la forme d'un chemin de fer, comme ceux de chez nous, celui de la Sudan Railways.

Ce chemin de fer, exploit technique des anglais auxquels il faut donner un coup de chapeau pour cette réussite, reliait la frontière égyptienne quelques 1.500 ou 2.000 km au nord, à El Obéid, à 500 km à l'ouest, terminus, en plein désert du Kurdufan, en direction du Tchad. Kosti, but de notre randonnée, était le point où ce chemin de fer traversait le Nil.

Nous y quittâmes sans regret nos camions pour des wagons, bien plus confortables et mieux isolés, où nous allions passer deux nuits et un jour. Ce fut assez long mais l'ambiance n'était plus la même. Au lieu de l'isolement de nos cabines surchauffées, nous nous retrouvions entre nous, pouvions blaguer, rire ou chanter et, au besoin, nous détendre en allant d'un compartiment à l'autre.

La nuit nous nous arrangeâmes pour dormir sans trop de problèmes. De ce fait je ne vis pas Khartoum, la capitale du pays, et le lendemain au réveil nous avons retrouvé, ou plus exactement atteint, le désert, un vrai désert de sable, où l'on apercevait parfois des campements de nomades ou des caravanes de chameaux. L'effet était bizarre de ce train moderne roulant en plein désert et croisant ces caravanes, identiques à celles des pharaons ou des hébreux.

Ainsi très rapidement nous venions de changer de région et de civilisation. Après la savane, son herbe sèche, ses rares épineux, ses noirs filiformes, nous roulions désormais dans un vrai désert de sable fréquenté d'arabes, de campements, de chameaux. Finis les noirs, nous vivions désormais dans l'Islam.

Au matin du deuxième jour, nous retrouvâmes le Nil, toujours plus majestueux, à Ouadi-Al-fa, ville frontière du Soudan avec l'Égypte. Le train n'allait pas plus loin, la route non plus. Nous allions emprunter un autre mode de transport: le bateau.

Et quel bateau ! Un de ces bateaux à roues, dont je rêvais autrefois là-bas en France quand j'étais encore jeune, il y a si longtemps. Est-ce possible qu'il n'y ait que deux ans ? Un de ces bateaux qui descendait le Mississipi du temps de Mark Twain ou d'Old Black Joe ou qui voguait sur le Nil au bénéfice des riches clients de l'agence Cook ou des héros d'Agatha Christie. Je ne rêvais pas. Ils étaient là prêts à nous recevoir.

Nous allions y occuper les cabines de passagers, les tirailleurs prenant place avec les bagages sur des péniches que nous remorquerions. Nous n'avions évidemment pas les meilleures cabines (officers only) mais c'était quand même pour nous le grand luxe de disposer d'un endroit à soi et d'un vrai lit, même s'il fallait partager les lieux avec un camarade, de sortir et se retrouver, de plein pied, sur cette coursive extérieure, ou, appuyé à la rambarde, on n'aurait qu'à admirer le paysage qui défile. Une vie de pacha !

Pour le moment nous transférions hommes, bagages et matériel sur les bateaux et péniches et restions dans l'attente d'un départ pendant qu'autour de nous quelques barques de pêcheurs s'affairaient.

Ce fut enfin le départ, les roues se mirent à tourner et nous décollâmes doucement.

Pour le moment le Nil était assez haut et la navigation facile. Nous naviguâmes au début dans une région rocheuse, où l'on pouvait à l'occasion découvrir des souvenirs de la vieille civilisation, tel une sorte de tombeau ou autre ruine. Puis subitement sur la droite quelque chose de grandiose, des pharaons ou dieux taillés dans le roc, qu'on nous indiqua être le temple d'Abou Simbel. Ailleurs c'étaient des palmeraies noyées, dont seules les palmes dépassaient, de petits villages au ras de l'eau.

Nous fîmes halte dans l'un d'eux. Mais à mesure de notre avance le Nil s'élargissait formant un genre de lac. Cela provenait d'Assouan, ou, à hauteur des dernières cataractes, avait été élevé un barrage régularisant les eaux du fleuve et évitant les catastrophiques crues.

Ailleurs le désert atteignait la rive, les dunes venant finir dans le fleuve et quelquefois on découvrait, émergeant des dunes, le haut d'une vieille construction ou d'un vieux tombeau en partie ensablés.

Nous n'en vîmes qu'une partie car la nuit était venue. Le lendemain matin nous approchions d'Assouan et bientôt le désert nous quitta pour de nouveaux bords escarpés. Nous atteignions la dernière cataracte et voilà qu'à bâbord avant nous vîmes émerger des eaux une grande construction qu'on nous dit être le temple de Philae. Construit, paraît-il, sur une île, il était à moitié englouti et ne laissait paraître que des hauts de colonnes, chapiteaux et frontons portant encore leurs décorations et sculptures. Il était impressionnant ce grand temple englouti, dont nous longeâmes les colonnes à quelques mètres.

Peu après, nous atteignions El Shellal, point extrême de notre navigation, stoppée par le barrage. Et c'est d'El Shellal que l'on nous transporta par route à Assouan.

Assouan était une ville mi-arabe mi-moderne située au bas des cataractes et en aval du barrage, face à un groupe d'îles dont la célèbre île éléphantine. Ville ancienne car déjà très connue du temps des pharaons, elle est le point extrême de la navigation en venant de la mer et du delta et c'est de ses carrières que provenaient nombre des blocs ayant servi à l'édification des monuments pharaoniques.

Sur le fleuve vogaient des felouques que certains d'entre nous purent emprunter pour une promenade sur le fleuve. Elles me rappelaient les images de ma lointaine histoire ancienne et semblaient n'avoir pas évoluées depuis cette époque, soit 3 à 4.000 ans.

Nous passâmes toute une journée à Assouan et n'embarquâmes que le soir en chemin de fer. Nous y serions bien restés plus longtemps mais le voyage s'éternisait. Ce fut une nouvelle nuit en train, qui ne nous permit, hélas, pas de voir au passage les grands sites pharaoniques de Louxor et Karnak.

Le matin nous approchions du canal que le train longea pendant un certain temps. Nous croisions des bateaux dont on ne distinguait parfois que les superstructures au-dessus du sable.

La guerre n'était toujours pas visible mais ses premiers signes furent les ballons de défense ou saucisses qui étaient posées sur les bords du rivage en attente d'un éventuel raid aérien. Nous atteignîmes Ismaïlia, point central du canal et siège de l'organisation, puis, un peu plus loin, El Kantara, où nous descendîmes du train et traversâmes en bac, faute de pont.

Un autre train nous attendait sur la rive opposée, celui menant en Palestine. Une nouvelle fois, nous roulions dans le désert, étonnés de voir cette masse de sable sans végétation alors que nous étions maintenant si proche de la méditerranée. Les habitants entrevus étaient des bédouins et lors d'un arrêt tout un groupe s'approcha, les femmes pour nous vendre des œufs les enfants pour mendier. Je revoyais, à travers eux, les illustrations de la Bible comme si rien n'avait bougé depuis 2.000 ans, étonnant pays qui peut traverser les siècles sans jamais changer.

En fait, sans voir la mer, nous roulions dans la plaine côtière et ne tardâmes pas à atteindre des régions plus peuplées. Elles n'avaient rien de moderne, guitounes, baraques, campements et si nous entrevoyions dans la nature des groupes de bâtiments et arbres entourés de cultures, ce ne pouvait être, nous dit-on, que des exploitations juives, premières images d'un contraste saisissant entre ces deux civilisations, la juive et l'arabe.

Bientôt nous arrivâmes en pays civilisé et descendîmes à Jaffa Tel-Aviv. Nous y retrouvions la modernité avec des rues, des immeubles en dur, des boutiques, des véhicules, des autobus. Quant aux habitants ils se partageaient entre arabes et juifs mais la présence militaire anglaise était importante.

Dès le lendemain matin, nous embarquâmes dans des cars à destination de la Syrie, sans avoir eu la possibilité d'un passage par Jérusalem, Bethléem, le Jourdain et autres lieux qui avaient bercé ma jeunesse.

La Palestine nous parut assez pauvre, aride et caillouteuse. Parfois un bédouin et son troupeau de moutons, quelques villages, très peu de cultures. J'en fus assez déçu car je ne retrouvais pas ici la fameuse « terre promise » des Hébreux. Et puis enfin une halte dans une petite ville, des boutiques dont certaines à enseignes hébraïques, au bout de la rue on devinait un lac. Nous étions à Tibériade. Enfin un morceau de bible qui disparut bien vite car la halte fut courte ? Nous ne pûmes qu'entrevoir le lac et ses rives plutôt désertes.

En face avait du se trouver Capharnaüm et c'était là qu'avait vécu Jésus, qu'il avait recruté ses apôtres, apaisé la tempête, réalisé sa pêche miraculeuse. Mais je ne voyais qu'un lac très ordinaire, assez désert, très vite disparu.

A partir de Tibériade on commença à monter. Le paysage avait changé ; il était tout vert et traversé de ruisseaux et l'on y constatait l'importance que prenait l'eau dans ce pays. Enfin après quelques kilomètres de montée nous atteignîmes un plateau, de nouveau aride. Sur le côté une série de montagnes, avec des restes de neige sur les sommets : toujours ce pays de contrastes où la neige est si proche des déserts.

Nous traversons un gros bourg, Kuneitra, et roulons sur le chemin de Damas. Au souvenir de la Bible et de Paul de Tarse viennent se mêler ceux de nos camarades qui, il y a moins d'un an, luttèrent ici contre d'autres français. Ici plusieurs d'entre eux sont morts...

La zone aride se termine, nous approchons de Damas et bientôt nous en avons le panorama, celui d'une ville immense, occupant toute la vallée et d'où pointent nombre de minarets.

Très ancienne ville qui fut toujours la capitale de ce pays et reste une des villes saintes de l'Islam.

Au centre de l'agglomération nous atteignons un bas-fond où coule un gros ruisseau, le Barada, la rivière de Damas, à l'origine de la vallée qu'elle occupe. C'est ici la partie « française » de la ville où se situent la caserne, les boutiques, les bureaux, l'état-major.

Les véhicules pénètrent dans la cour d'un grand bâtiment vétuste. De grands murs, une grille, un poste de garde, un mât de pavillon. C'est le bout du voyage: la quartier Hamidieh, notre nouvelle caserne, la première où je mettrai les pieds depuis mon engagement.

L'impression n'est pas très bonne. Le bâtiment est très vieux et probablement inconfortable et quand on nous dira qu'il s'agit d'une caserne dont la construction remonte à l'empire turc, nous ne nous en étonnerons pas. Carré, à murs très épais, il entoure une cour intérieure et le tout ressemble plus à une prison qu'à une caserne. Et penser que nous allons y vivre sous la férule de Gardet, qui nous a déjà montré à D'Ornano ce dont il était capable, n'est pas fait pour nous remonter le moral.

Heureusement les abords sont plus encourageants. Le mess est en dehors du bloc caserne et surplombe d'assez haut un terrain de sport et d'exercice que longe la Barada. Mais ce mess on le verra plus tard. Pour le moment nous emménageons et effectivement nos chambres sont spartiates, de même que les sanitaires. Quant aux tirailleurs ils sont encore moins bien lotis, mais ils s'en rendent moins compte car peu habitués au confort.

Le soir nous sommes reçus au mess par les quelques sous-officiers qui nous y précédaient. Ils sont très accueillants et se proposent de nous faire apprécier la boisson locale, l'arak. L'arak est un alcool de raisin anisé mais un alcool blanc tellement clair qu'il se confond absolument avec l'eau. Il est d'un degré d'alcool assez élevé et se trouble, comme les alcools anisés, au contact de l'eau. Sur les tables plusieurs bouteilles d'arak et de plus nombreuses bouteilles d'eau. Jusque là rien de particulier mais ce que nous ignorons c'est que c'est un trompe l'œil : les bouteilles d'eau sont pleines d'arak et celles à étiquettes d'arak sont pleines d'eau. Le mélange nous paraissant trop fort nous ajoutons de l'eau pour

L'adoucir, ce qui a l'effet inverse.

Nous mîmes pas mal de temps à déceler la supercherie et c'était évidemment trop tard. La tête nous tournait déjà et la soirée fut homérique. Nos joyeux prédécesseurs se tapaient sur les cuisses du bon tour qu'ils nous avaient joué mais il nous fallait faire face et nos chants se prolongèrent assez tard dans la nuit.

AU LEVANT (SYRIE ET LIBAN) - 15/04/42 - 15/07/42

Le formidable voyage que nous venions de vivre s'était étalé sur une quarantaine de jours depuis notre départ de Garoua et, pour cette raison, il n'avait pas été bien fatigant. Les étapes avaient été courtes, nous avions pris notre temps et avions séjourné dans divers endroits.

Mais ce qui nous paraissait maintenant extraordinaire c'était ce brutal changement de pays et de civilisation. De l'Afrique noire, primitive et sauvage, nous arrivions au Levant dans ce qui avait été le berceau de notre civilisation. Le paysage changeait, le genre de vie changeait, la culture changeait, les habitants aussi. Du naturel des noirs, parfois imprévisibles et sauvages mais en général bons enfants, nous nous heurtions désormais à la roublardise et à la méfiance des Levantins.

Damas s'étendait autour de nous jusqu'aux pentes lointaines des collines, énorme agglomération frisant le demi million d'habitants, vivant un peu comme il y a 2.000 ans de maraîchage, d'artisanat et de commerce. De partout pointaient les minarets des mosquées, justifiant son classement parmi les villes saintes de l'Islam.

Tout ceci semblait nous ouvrir de nouveaux horizons et l'espoir de découvrir toute cette activité arabe en nous mêlant, comme seuls savent le faire les militaires, à la masse grouillante des autochtones.

En fait nous déchantâmes très vite et dès le lendemain de notre arrivée nous reçûmes la consigne de ne jamais nous écarter du centre ni surtout de pénétrer dans la ville indigène dont nous aurions de grandes chances de ne jamais revenir. Ne disait-on pas qu'une patrouille entière qui s'était aventurée un peu trop loin n'en était jamais revenue.

Apparemment les Syriens, et en particuliers les Damascètes, ne nous aimaient pas et, travaillés par des agents allemands ou britanniques, voulurent profiter du changement de Français et du départ d'une partie de l'ancienne administration, pour obtenir leur totale indépendance sans attendre le délai (fin des hostilités) que De Gaulle leur avait fixé. Nous devenions à leurs yeux des occupants et ils souhaitaient pouvoir se dégager de notre emprise et s'administrer eux-mêmes sans plus attendre.

Nous apprîmes ainsi que la caserne Hamidié, celle où nous nous trouvions, avait été en septembre précédent le siège d'une révolte sanglante du Bataillon noir qui l'occupait. Il s'agissait du B.M.1, du Commandant Delange, composé en majorité de tirailleurs Tchadiens. Un matin, au moment du rassemblement, les tirailleurs avaient attaqué les cadres français occasionnant quelques morts et blessés. Les mutins avaient pris possession de la caserne et il avait fallu l'intervention des diverses autres unités françaises de la place pour organiser le siège d'Hamidié et mettre à la raison les émeutiers, dont les meneurs avaient été fusillés tandis que le bataillon lui-même était dissous et remplacé par le B.M.11, créé sur place à partir de tirailleurs d'A.O.F. ralliés et d'éléments récupérables du B.M.1. On nous mit donc en garde contre de possibles propagandistes et provocateurs locaux désireux de voir se renouveler cette opération.

Telle était l'ambiance sur place à notre arrivée. Mais honnêtement si ce fut là une crainte pour nos responsables, ce ne le fut pas pour nous. Nous avions d'ailleurs suffisamment d'autres soucis par la grâce de notre commandant.

Il avait probablement reçu des directives sur le renforcement de la discipline pour les raisons sus-indiquées et disposait désormais d'une caserne et du règlement militaire. Il avait donc tout en mains pour nous imposer cette vie de caserne, chère aux humoristes d'avant-guerre.

Dès qu'ils s'en rendirent compte, certains de nos collègues sous-officiers se firent porter malades et tout le service se reporta sur les autres qui durent assumer plusieurs fois par semaine les différentes servitudes qui nous avaient complètement échappé au camp d'Omano, telles les patrouilles en ville, les différentes gardes (poste d'entrée, prison, bordel, etc., etc.)

Le poste de garde à l'entrée du quartier devint entre nous un sujet de compétition: qui parviendrait à le tenir sans être sanctionné par le commandant? Qui écoperait de la punition la plus lourde?

Chaque matin, le commandant arrivait (signalé par un homme de guet placé à l'extérieur), se faisait présenter les armes par la sentinelle et saluer par le chef de poste et la sonnerie du clairon, puis il inspectait le poste, passait les hommes en revue et, régulièrement, il arrivait à trouver toujours quelque chose qui n'allait pas, soit dans le local, soit dans la tenue des hommes, soit dans leur présentation ou le maniement d'armes. Et la sanction tombait aussitôt contre le ou les fautifs et le chef.

Quand ce fut mon tour j'eus évidemment droit à l'inspection traditionnelle et tout se déroula parfaitement: le poste impeccable, mes gars impeccables, et je me voyait déjà gagner le pompon. Hélas, au moment où il allait partir, arriva du fin fond de la caserne un de mes tirailleurs envoyé porter un pli et dont je n'avais pas signalé l'absence momentanée pour ne pas entrer en explications. Cette fois le motif était trouvé et j'eus droit, comme les autres, à mes 2 ou 4 jours d'arrêts simples, les premiers depuis mon engagement...

Si bien qu'entre les divers services à assurer et les éventuelles consignes au quartier ou arrêts à purger, nous n'avions que très rarement l'occasion de sortir en ville; mais le mess suffisait pour nous procurer lieu de détente.

Je me souviens toutefois qu'au début de notre séjour, nous étions sorti un soir avec Tanguy et Hochet et passant outre aux panneaux d'interdiction nous avions, tous trois, pénétré dans la zone interdite, en l'espèce un souk grouillant de marchands et badauds.

Nous n'étions pas très éloignés des zones tranquilles et personne ne nous chercha chicane ni ne nous menaça. Mais il en aurait certainement été différemment si nous avions poursuivi notre route bien au delà.

Quant aux patrouilles en ville, elles étaient lassantes au possible. Se trimballer pendant des heures avec comme seule distraction éventuelle, des bagarres de bistrot ou des propos d'ivrognes, n'a rien de particulièrement distrayant et l'on regarde avec impatience les aiguilles tourner et l'heure de rentrer au casernement s'approcher.

La seule garde sortant de l'ordinaire était la garde au bordel. Les troupes coloniales avaient en effet toujours disposé, dans leurs territoires extérieurs, de ce qu'ils appelaient un B.M.C. (Bordel militaire de campagne), ce qui limitait les sujets de disputes avec la population civile et permettait en outre un contrôle sanitaire plus efficace : deux raisons majeures pour justifier cette création même si la morale n'y trouve pas son compte.

Jusque là nous n'en avons connu que celui du camp d'Ormano, dont la garde était assurée par les seuls tirailleurs. A Damas, compte tenu des diverses unités existant sur la place il avait fallu créer un règlement spécial définissant un tour d'accès au B.M.C., chacune ayant son jour, ceci pour limiter les inévitables tensions entre les différents corps.

Ainsi, chaque jour, le B.M.C. était à la disposition d'un des corps de troupe, lequel était chargé d'y organiser surveillance et discipline. Durant les 5 ou 6 semaines de notre séjour à Damas j'en eus par deux fois la garde.

Nous la prenions le matin et passions une Journée tranquille je dirais presque en famille avec la patronne et ses dames. A midi le chef de poste était leur invité et nous faisons table commune. La patronne commandait et les dames se comportaient en filles de la maison, naturelles et décontractées, l'ensemble faisant un peu pensionnat, un peu famille nombreuse.

Je profitai de ces contacts pour me renseigner sur leurs origines, leurs motivations et leurs espérances et m'aperçus qu'il s'agissait en fait d'un bétail, propriété de souteneurs professionnels et susceptible, suivant l'humeur des patrons, d'aller d'une maison ou d'un poste à l'autre. En général, achetées jeunes à leur famille, elles étaient ainsi formées, dressées puis placées, avec comme seul espoir de se marier un jour et de changer de maître.

Avec leur fatalisme oriental, elles admettaient cette situation et faisaient en sorte de la vivre le moins tristement possible, riant et s'amusant à l'occasion et s'attachant à certains de leurs « habitués » ou amis de coeur.

A partir de 18 h le travail commençait avec l'arrivée des clients, moi-même avec deux tirailleurs vérifiant à l'entrée l'origine des militaires et leur soutirant au passage leurs éventuelles armes (couteaux ou revolvers), les filles dans une grande salle naviguant, au choix des clients, entre cette salle et les chambres.

A partir de 22 ou 23 h (?), le calme revenait; l'établissement fermait et seuls restaient ceux qui avaient réservé pour la nuit entière.

J'ai le souvenir qu'à ma première garde l'officier de service, l'aspirant Deschamps, venu de nuit vérifier les lieux, était entré sans prévenir dans ma chambre, pensant me surprendre en bonne compagnie, et s'en était allé tout penaud et déconfit de: me retrouver seul et endormi, la coutume étant que le chef de poste disposât d'un « lit garni ».

A la suite de ces contacts je n'ai jamais eu pour les putains le mépris dont elles sont souvent victimes. Victimes elles le sont mais ceux qu'il faut mépriser ce sont les voyous qui leur imposent cette vie, elles qui

auraient pu, dans d'autres circonstances, bénéficier d'une vie normale, d'une vie de famille et qui continuaient à l'espérer.

J'ai même sympathisé avec deux ou trois d'entre elles qui gardaient encore espoir. Que sont-elles devenues, ont-elles pu échapper à leurs tortionnaires ? Je l'espère mais j'en doute.

Émoustillés par ce rassemblement de filles et obéissant peut-être à un certain atavisme, deux de nos sous-officiers corses, M. et P., s'étaient, dès notre arrivée, précipités dans l'établissement et avaient fait choix d'âmes soeurs qu'ils prirent sous leur protection et avec lesquelles ils s'affichèrent en ville. Est-on naturellement souteneurs en Corse ? Certains le prétendirent et ceux-ci en prirent l'allure, sans provoquer d'ailleurs ni scandale ni histoire. Nous les regardions faire avec amusement.

C'est à Damas également que je retrouvai Louis Tessier, un de nos amis d'Audierne. À Old Dean il avait viré des chasseurs dans les transmissions puis s'était retrouvé aux Spahis à Damas.

Il avait profité de la période calme de fin 41 - début 42 pour y suivre, avec succès un cours d'aspirants à l'issue duquel on l'avait affecté à l'état-major de Damas. Il s'y trouvait très bien et me proposa de m'y faire affecter, se faisant fort de me dégouter ensuite un cours d'élèves-officiers dont l'issue ne faisait pas de doute.

« Ici, ajouta-t-il, contrairement à la Libye, la vie d'officier est agréable, sans risque et bien payée ». Je le remerciai pour l'intention mais mon ambition n'était pas de me planquer en Syrie. Nous n'avions pas quitté la France pour cela et je préférerais nettement n'être que sous-officier au B.M.5 en opérations entouré d'amis (et quels amis !) qu'officier dans un état-major à l'arrière, fut-ce dans un pays de cocagne. Il n'insista pas et nous n'en parlâmes plus.

Notre séjour dans la grande cité musulmane allait se terminer. Nous n'en avons pas vu grand chose, en dehors des cinémas et des bistrotts du Centre.

Du fait des différents services et corvées je n'avais même pu faire, comme certains, le voyage organisé en Palestine pour la visite des lieux saints : Jérusalem, Bethléem et autres lieux dont les noms avaient bercé mon enfance et mon adolescence. Ce fut un de mes regrets.

Peu après la mi-mai, nous réembarquâmes tirailleurs et matériels et prîmes la route de l'ouest, celle de Beyrouth. Un dernier coup d'œil sur Damas et son site et nous roulions déjà vers la chaîne de l'anti-Liban.

Tant qu'on roule sur les hauteurs et les pentes, le sol est aride et pratiquement pas cultivé. Mais tout à coup la route déboucha sur une immense vallée, large de plusieurs kilomètres, séparant notre chaîne de collines de celles des monts Liban. C'était la vallée de la Békaa, peuplée et cultivée : un vrai jardin avec ses légumes, ses céréales et ses champs de vignes. Telle dut, je suppose, apparaître à Moïse la terre promise du haut du Mont Nébo.

Ce fut un plaisir de traverser cette vallée au centre de laquelle trônait la ville de Chtaura, ville de moines et de vignobles. Peu après Chtaura, les camions attaqueront les premières pentes de la chaîne du Liban. Nous voyions au loin, un peu partout des sommets gardant encore un peu de leurs neiges d'hiver.

Au bout de 3 à 4 km de côtes, une gare perdue dans la nature. La route rejoignait le chemin de fer Beyrouth-Damas. Encore un kilomètre et le convoi s'arrêta. Nous étions arrivés sur notre nouveau site, le Col du Baïdar, ou Dar El Baïdar.

L'endroit n'en est pas particulièrement attirant. C'est un col classique et désert. Un sol aride et pelé; une route serpentant, creusée parfois dans la paroi de la montagne. Le sol est en pente ou ondule et même au sommet où nous nous trouvions on ne peut dire qu'il existe de terrains plats. Sur notre sud, de hauts sommets, les monts Liban, ou s'accrochent un peu partout des neiges qui ne veulent pas fondre et seront encore là quand nous partirons deux mois plus tard. Peut-on pour cela les qualifier d'éternelles ? Nous le fîmes évidemment mais en plaisantant.

Par contre le col attire le vent et, comme son altitude est assez élevée (pour le pays) : plus de 1.000 mètres, les soirées sont fraîches et les nuits froides.

Finie la caserne; nous avons repris notre nomadisme et dormons sous la tente et je me souviens d'y avoir utilisé la nuit quatre couvertures, dont 3 pliées en deux, soit sept épaisseurs pour me protéger du froid. Fini aussi le climat anémiant et pourri d'Afrique Équatoriale; ici au grand air nous allons bien vite nous retaper et retrouver la grande forme avant de participer aux combats. Durant le séjour de Damas, il a été question un moment qu'on nous envoie en Russie à titre d'aide symbolique. On parle maintenant d'aviation, ce qui paraît

plus logique et plus efficace, et on parle plus précisément des chasseurs basés à Rayak près de Baalbeck. Grand bien leur fasse.

Ici les compagnies sont dispersées :) un peu partout. La C.A. est au haut du col près de la route de même que la Compagnie de commandement.

Des trois autres compagnies, l'une s'établit près de la gare et les deux autres dans la montagne à quelques centaines de mètres de la route. La 2^{ème} en particulier bénéficiait d'une cuvette, bien à l'abri du vent... et des indiscrets.

La vie était désormais assez douce car nous évitâmes les longs et pénibles exercices habituels. Apparemment la consigne n'était plus de s'entraîner mais d'occuper le terrain et d'être sur place pour bloquer le passage en cas d'événements inattendus, ce qu'aurait pu être par exemple l'entrée en guerre de la Turquie contre nous si l'évolution des combats continuait à nous être défavorable, tant en Libye qu'en Russie. Au cours de nos pérégrinations locales nous découvrîmes d'ailleurs un camp de prisonniers turcs, dont nous ne sûmes jamais comment il avait été créé et alimenté (S'agissait-il de militaires, de civils, de déserteurs ? Mystère, et ce n'était évidemment pas notre principal souci.

Autre curiosité : nous bénéficiâmes peu après notre arrivée, d'un élément détaché du B.M.C. de Damas, qui s'installa juste au-dessus de nous, de l'autre côté de la route, dans un campement constitué de tentes, genre tipis indiens, gardé nuit et jour par des tirailleurs. Chaque tente fut occupée par deux filles, séparées par une toile verticale destinée à créer un semblant d'intimité. Si nous trouvions les nuits fraîches, que dire de ces pauvres filles, vêtues bien moins chaudement que nous et parfois professionnellement dévêtues.

À Damas elles bénéficiaient au moins d'un relatif confort mais que dire de ces tentes à courant d'air et de leurs installations spartiates ! Pour leurs exercices nocturnes, le Commandant instaura un tour : tirailleurs, gradés, officiers. Mais hormis celle des tirailleurs, elles n'eurent apparemment pas grande clientèle.

Un peu plus bas que notre camp, vers Beyrouth, nous remarquâmes, en bordure de route, d'anciennes tours dont nous ne voyions pas l'utilité et apprirent avec étonnement qu'il s'agissait de « tours à neige » dont l'usage remontait à l'Antiquité. Profitant de la proximité des monts Liban, les Beyrouthins les y avaient construites dans le seul but d'y entreposer l'hiver de la glace ou de la neige tassée, abondante sur le col, qui, à demi enterrées et bien isolées, pouvaient se conserver jusqu'à l'été et être livrées à Beyrouth pendant la saison chaude. Ces tours étaient-elles efficaces, je ne peux le dire car elles étaient vides et sèches à notre arrivée. Avec le progrès, elles n'étaient probablement plus utilisées mais elles avaient pu, dans le temps, apporter aux riches levantins un petit plus à leur confort.

Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'il existait, pas bien loin de notre camp, un sympathique village libanais que l'on pouvait atteindre le soir en crapahutant sur un ou deux kilomètres. Il nous permit de découvrir les maronites libanais, agréables, cultivés et sympathiques, contrairement à leurs compatriotes islamisés. Nous retrouvions ici ce que devaient être nos villages méridionaux de Provence avec l'église centrale, la place ombragée entourée d'habitations et commerces, avec les cafés où, sous les tonnelles ou vérandas on prend le frais après une journée de travail. Bien sûr, la langue était arabe, les véhicules des charrettes à bourricot mais l'ambiance était méditerranéenne.

À l'entrée du village, en déboulant de la montagne, se trouvait une auberge flanquée de tables entourant une grande fontaine ou vasque d'eau fraîche où nous nous attablions en dégustant arak, eau fraîche et mezzés et en profitant du calme et de la fraîcheur du soir.

Véritable plaisir qu'il fallait payer par la suite en réescaladant le mont pour rejoindre le col et notre camp.

Les alentours du col nous allions d'ailleurs mieux les connaître et apprécier grâce aux chenillettes qui nous ont été attribuées peu après notre arrivée au Baïdar.

Du modèle que nous avons déjà connu à Old Dean, elles étaient destinées à tracter nos canons de 25 et il nous fallut évidemment en réapprendre la conduite, prétexte surtout à des ballades ou randonnées aux environs, coupées en général d'un arrêt-buffet dans une des gargotes du pays, où l'on pouvait déguster œufs sur le plat et autres fritures, arrosés d'arak et de vin du pays.

Même si elles se révélaient tape-fesses et peu confortables, ces chenillettes furent bien accueillies. Elles nous rappelaient les bons moments d'Old Dean Camp et constituaient un dérivatif au train-train quotidien tout en nous offrant une certaine liberté et un moyen d'échapper à l'autoritarisme du Commandant.

Durant notre séjour au Baïdar nous eûmes plusieurs fois l'occasion de descendre en permission à Beyrouth, qui n'était guère éloignée que d'une trentaine de kilomètres.

La route descendait jusqu'à la plaine côtière en serpentant et traversant villages et cultures, région très agréable plantée de vignes et d'arbres fruitiers et parsemée de villas, résidences secondaires des riches beyrouthins. Tout ceci respirait la santé et la joie de vivre.

La ville elle-même était importante et les rues grouillantes de cette population active propre aux cités méditerranéennes. Au centre et en bordure de mer, entre la place des Canons et le port, se situait la ville européenne, avec ses bureaux, boutiques, café restaurant et boîtes propres à attirer les militaires que nous étions, venus changer d'air et en quête de distractions.

Chacun prenait son plaisir où il le trouvait, le nôtre étant plutôt de bien manger ou boire que de courir la gueuse. Grâce aux économies réalisées sur le col, nous pouvions même fréquenter un des grands restaurants de Beyrouth, le Lucullus, en bordure de mer où l'on pouvait trouver encore une nourriture fine et de qualité dans une ambiance calme et agréable. Je me souviens du jour où, alors que nous nous régallions, avec Hochet et Tanguy, de plats particulièrement savoureux, déjeunâmes, près de nous trois généraux anglais dont le choix s'était arrêté sur un vulgaire beefsteak-frites, qu'ils avalaient, sous le regard déconcerté et méprisant du serveur, en buvant de la bière. Ce pauvre Hochet n'en revenait pas : « Venir ici au Lucullus pour bouffer du beefsteak-frites en buvant de la bière... Il faut être anglais pour ça ! » Et, bien que modestes sous-officiers, nous nous sentions, tout d'un coup, bien supérieurs à ces généraux britanniques compétents peut-être militairement, mais manquant par trop de l'éducation et du raffinement latins.

Pendant tout ce temps de notre séjour au Liban nous avons aimé et apprécié Beyrouth, ville civilisée, moderne et gaie, dont la population nous accueillait avec chaleur et amitié. Tant en ville que dans les villages de la côte, nous n'avons jamais eu l'impression d'être considérés comme des occupants ou des colonialistes, tant les sourires étaient naturels et les contacts sympathiques. Nous étions bien loin du Damas musulman et sectaire. Hélas, certains de nos compatriotes, accueillis, dans des familles, en profitaient pour s'y conduire avec incorrection et goujaterie. A ma connaissance, ce ne fut pas le cas chez mes collègues sous-officiers du B.M.5, qui une fois de plus montrèrent l'exemple.

La vie se déroulait tranquillement au Baïdar et le seul événement notable dont j'ai gardé le souvenir est celui de notre accident d'auto. Ce jour-là les cadres européens du Bataillon avaient été convoqués à la gare de Baïdar par le Commandant pour y recevoir un communiqué ou des instructions spéciales (je en m'en souviens plus). La C.A. mit à notre disposition un petit camion, dont le plateau était d'ailleurs équipé d'un affût de mitrailleuse de D.C.A. avec son bouclier. Nous prîmes tous place sur le plateau arrière, l'adjudant-chef Le Bastard occupant seul la cabine, près du chauffeur.

À l'aller, pas de problème, mais c'est au retour que les choses se gâtèrent. Dans un virage, notre chauffeur, peut-être perturbé par la présence de Le Bastard, quitta la chaussée, prit le flan de la montagne et se coucha sur le côté, virant sur la chaussée son chargement d'européens. Dans l'affaire, j'eus la chemise déchirée et la peau du ventre éraflée par le bouclier de la mitrailleuse. Tout le monde s'en tira fort bien à l'exception de Mortel qui, assommé sous le choc, resta allongé sur la chaussée, inconscient et tressautant par suite de réaction nerveuse. Pendant que tout le monde se relevait, plus ou moins groggy, on entendit venant de la cabine des cris, plaintes et hurlements. C'était Le Bastard qui, tombé sur son chauffeur et l'écrasant sous son poids, en profitait pour le corriger de sa maladresse. Mortel fut transporté immédiatement à la tente-infirmerie où il reprit bien vite connaissance, ne conservant de son choc que quelques légères contusions. Bizarrement le seul mari de notre histoire fut notre aumônier, ce pauvre Père De Fraguier, qui s'était précipité pour administrer les saints sacrements au mourant et fut dépité de le voir se relever, le privant ainsi d'une occasion inespérée d'exercer enfin son sacerdoce.

Petit incident dans la monotonie des jours et nous restions dans l'attente, toujours insatisfaite, d'un déplacement vers l'Égypte et la Libye, qui nous permettrait enfin de rejoindre au combat nos compatriotes F.F.L.

Pour l'heure, les nouvelles qui en arrivaient n'étaient pas brillantes. La 8^{ème} Armée reculait sous les coups de butoir de Rommel et seule la Brigade Koënic avait su résister avec efficacité et panache. Un nom ressortait des communiqués : Bir-Hakeim. Un de nos chefs en sortait grand : Koënic. Les Free French avaient su faire face. Nous en étions fiers et heureux, tout en regrettant de n'avoir pu en être.

C'est vers cette époque que Baudet vint un jour nous annoncer que nous allions bientôt devoir abandonner nos canons de 25 au profit de canons de 75 qui avaient été, disait-on remarquables durant les récents combats.

Si nos canons de 25 avaient pu, en effet, faire sensation au Cameroun, ici ils n'étaient plus personne car on s'était rendu compte qu'ils manquaient par trop de calibre et d'efficacité contre les chars modernes. Notre armée disposait par contre d'un stock important de 75 laissés par l'armée Dentz après sa défaite et son retour en France.

Partant du principe qu'un canon d'artillerie tirant à vue sur un char devient, par définition, un canon anti-chars et qu'un obus de 75 est bien plus volumineux et donc plus efficace qu'un obus de 25, nos chefs venaient de découvrir qu'ils disposaient d'un important réservoir de canons anti-chars efficaces. Le tout était d'y penser et de savoir s'en servir. L'Autorité y ayant pensé, il ne nous restait plus qu'à apprendre à nous en servir.

Et c'est ainsi qu'avec Baudet, Tanguy et Hochet nous partîmes pour le B.M.7, dont la section anti-chars disposait déjà de ces fameux 75 et allait être chargée de nous en inculquer les premiers rudiments et de nous faire bénéficier de sa jeune expérience.

Le B.M.7 était établi entre Beyrouth et Djounié en plein secteur chrétien et c'était quand même plus attirant que notre col venté, froid et désert.

Le voyage fut agréable avec sa descente sur Beyrouth à travers les villages accrochés aux pentes du Liban. Puis de Beyrouth nous prîmes la route côtière du Nord et nous arrêtâmes, à quelques 10-12 km de là, dans un village (Dounié ? près duquel stationnait le bataillon. Nous surplombions la plaine côtière du Nord-Liban avec, à nos pieds, à l'abri de la falaise, le petit port de Djounié. Autour de nous des vignes, des jardins, des arbres fruitiers, une population souriante, bref un pays de cocagne, comme devait être cette côte d'Azur dont on nous parlait quelquefois mais que nous ne connaissions pas encore.

L'affaire s'annonçait sous les meilleurs auspices et nous fûmes effectivement bien reçus par le Lieutenant Blanchard et ses trois sous-officiers.

Comme toujours ceci commença par une réception à leur poste et un examen de nos capacités d'absorptions réciproques qui démontra que, sur ce plan tout au moins, ils disposaient d'une technique supérieure qu'avec beaucoup de bonne volonté nous essayâmes d'assimiler. Ces séances se renouvelèrent chaque soir pendant la durée de notre stage et, en quittant nos camarades après 8 jours de ce travail épuisant, nous nous sentions peu enclins à affronter les chars ennemis mais de taille à nous mesurer aux piliers de bar les mieux entraînés.

Durant ces soirées mémorables, nos interlocuteurs assoiffés nous mirent en garde contre tous les ennuis pouvant frapper une section de 75 à l'entraînement. Eux-mêmes en avaient été moult fois victimes et, si je ne me souviens pas de toutes leurs aventures, en voici au moins trois d'entre elles qui me reviennent à l'esprit.

Devant effectuer un tir sur cibles fixes, ils trouvèrent, sur les contreforts du Liban une zone inhabitée, placèrent leurs panneaux-cibles sur le haut d'une crête et se mirent en batterie sur la crête opposée.

Au premier coup de réglage, pas d'impact en vue. Ils raccourcirent le tir sans plus de succès, puis le rallongèrent, avec le même résultat. Après divers tâtonnements et en ayant assez de chercher vainement des fumées d'explosion, ils se dirent que leurs obus devaient être défectueux, que le réglage devait être satisfaisant et que, puisqu'ils étaient venus pour tirer il ne fallait plus tergiverser. Et en avant pour un tir de batterie, au milieu duquel ils virent brusquement surgir au haut de la crête un être gesticulant et hurlant. C'est ainsi qu'ils apprirent que leurs obus, passant au ras du sommet, allaient échouer, deux kilomètres plus loin, sur un petit village en contrebas, où ils ne causèrent fort heureusement, que des dégâts matériels.

Ils en tirèrent la conclusion, pour le tir suivant, qu'il fallait désormais s'assurer des arrières, la mer immense semblant représenter le fonds idéal.

Ils se réservèrent donc une plage et firent interdire à la circulation maritime le secteur correspondant. Le long du rivage se déplaçait une cible mobile sur laquelle ils s'exerçaient à tirer des obus inertes. Tout se déroula parfaitement et c'est le soir qu'ils apprirent que leur réussite avait été parfaite car ils avaient réalisé l'exploit de couler, à deux kilomètres au large, le seul canot se trouvant dans le secteur et de parvenir à le traverser sans toucher l'occupant.

Eussent-ils voulu le faire volontairement qu'ils n'y seraient jamais parvenus !

Bien entendu ceci les incita à encore bien plus de prudence et désormais leurs exercices firent l'objet d'innombrables précautions, tel ce jour où tout fut parfait, abords dégagés, arrières vérifiés, réglages réussis, tirs de batterie bien groupés, mais où ils parvinrent néanmoins à priver d'électricité toute la région. Une ligne à haute tension passait juste devant les pièces et n'avait pas résisté aux ondes de choc des départs répétés.

Est-ce l'accumulation de ces avatars ou les hasards des plans d'état-major ? Quand il fallut, peu après, désigner un bataillon de tirailleurs pour rejoindre nos troupes de Libye, le choix se porta sur notre B.M.5 et le pauvre B.M.7 resta se morfondre au Liban tout en continuant d'ailleurs d'y goûter immodérément aux productions locales vinicoles et féminines.

Je dois à la vérité de dire que notre stage fut néanmoins bénéfique, que nos travaux et nos études furent bien plus sérieux que le laisseraient croire les lignes précédentes. Nous en revînmes suffisamment éclairés sur la technique et l'art de servir ces nouvelles pièces que nous ne tardâmes pas à recevoir.

Le travail fut désormais d'en inculquer les notions et la pratique à nos tirailleurs, ce qui nous occupa jusqu'à ce qu'enfin nous parvienne l'annonce tant attendue de notre futur départ pour l'Égypte. Entre-temps nos successeurs au canon de 25 avaient failli égaler les résultats du B.M.7 au cours d'un exercice sur cible mobile en bordure de mer. Ils n'avaient coulé aucun bateau mais, se trompant de cible, avaient atteint la chenillette les remorquant, évitant toutefois, avec la même adresse, de toucher au conducteur. Il était vraiment temps que nous quittions ce pays de cocagne avant de sombrer, comme d'autres, dans la facilité et l'inconscience.

Mais nous gardâmes toujours la nostalgie de ce pays et, dans notre long périple de la France Libre, ces quelques trois mois passés au Levant restent comme un agréable moment de détente et de vacances, nécessaire et salubre peut-être avant de repartir d'un bon pied vers ce qui allait être la grande aventure de la 1^{ère} D.F.L.

LA PREMIÈRE DIVISION FRANCAISE LIBRE

(JUILLET 42 - JANVIER 43)

L'ÉGYPTE

Nous sommes à la mi-juillet. Le grand jour est arrivé, celui de quitter le Liban, si accueillant, si agréable, avec son petit air de paradis terrestre et d'oasis revigorant dans notre traversée de pays plus ou moins attirants, plus ou moins déprimants, avec leurs chiques, leurs crocos, leur palud, leurs relents alors qu'ici nous avons les jardins, les fleurs, les fruits, les sourires, le bon air.

En retrouverons-nous d'autres aussi agréables ? Peut-être pas.

Et pourtant, sommes-nous tristes ? Oh non, nous sommes heureux, car nous allons enfin vers ce pourquoi nous avons quitté la France, ce pourquoi nous avons supporté avec le sourire les exercices et l'inconfort du camp d'Ornano : l'occasion de nous heurter à ceux-la même qui nous ont fait fuir en 40 et qui continuent à opprimer nos compatriotes. Nous travaillions pour cela depuis 2 ans, l'heure est venue, comment la regretter !

Démontage des tentes, chargement des camions, accrochage des canons, tout se fait vite et bien sans trop de cris ni d'énervement.

La caravane démarre et nous regardons, un peu nostalgiquement quand même, ces plaques de neige qui continuent, malgré l'été, à s'accrocher aux sommets voisins. La neige ? Quand en retrouverons-nous d'autre ?

Le convoi descend sur Beyrouth, traversant ces villages coquets, Bandoun, Zamour et autres, stations estivales des riches beyrouthins, fiefs de la campagne chrétienne.

Puis c'est la traversée de Beyrouth vers le sud. Nous longeons les plages qui nous ont vus, il n'y a pas si longtemps, nous entraîner au tir de 25 ou de 75.

Nous suivons la longue plaine côtière enserrée entre les monts Liban, à gauche, et la Méditerranée, à droite. En bordure de mer quelquefois un village sur une petite presqu'île presque entourée d'eau, des restes de murailles. La carte me dit qu'il s'agit de Saïda puis de Sour, et me revoilà plongé dans mon histoire ancienne en classe de 6^{ème} à Pont-Croix.

Ils s'appelaient dans le temps Tyr et Sidon, les capitales phéniciennes. D'ici étaient partis ces formidables marins qui se lançaient à la découverte du monde et créaient des colonies et des comptoirs sur les côtes marocaines et européennes, des rivages d'atlantique aux terres de Grande-Bretagne. Ne disaient-on même pas que nos bigoudènes délurées et aux yeux légèrement bridés étaient des descendantes de ces intrépides marins phéniciens ? Et me retrouvais-je par hasard traversant le pays d'origine de nos voisins de Penmarc'h ou Pont-l'Abbé ?

Je regarde avec intérêt mais je ne vois rien qu'une plaine morne et quelques agglomérats d'habitations musulmanes, plus ou moins fortifiées.

Si, pourtant, voici plus loin un autre gros port-village avec des restes de remparts.

C'est Saint-Jean d'Acre. Là ce sont d'autres souvenirs : Saint-Louis et les croisades, les templiers... mais aussi tout récemment le traité franco-anglais de Juillet 41, concrétisant la capitulation des Vichystes et la tentative de mainmise de nos amis anglais sur nos terres du Levant que De Gaulle et Catroux ont si bien su nous conserver.

La plaine côtière est finie, nous sommes depuis quelques temps déjà en Palestine.

Peu après St Jean d'Acre une presqu'île surmontée d'une haute colline conique coiffée d'un bâtiment. C'est le Mont Carmel et son abbaye.

Le pays est désormais plus peuplé et plus moderne grâce à la population juive.

Voici bientôt le chemin de fer et la gare où nous entamons les opérations de chargement. Le soir tombe et c'est de nuit que nous ferons le trajet de Palestine en Égypte, ce même trajet parcouru dans l'autre sens, 3 mois plus tôt, en arrivant d'Afrique.

Aux arrêts, le long des voies, les mêmes femmes bédouines, aux vêtements et à l'allure inchangés depuis 2.000 ans, nous proposent des oeufs douteux et des fruits. Une nuit bercée par les éternelles secousses et saccades ferroviaires, qui nous transporte jusqu'au coeur de l'Égypte.

Le train s'arrête, le jour est levé. Nous descendons et apprenons que nous sommes dans les faubourgs du Caire. Loin de la ville moderne, c'est un genre de village arabe.

Nous profitons d'un moment libre, avant le déchargement, pour aller fouiner et tombons sur un marchand de café à l'entrée d'une vieille échoppe. Mais Dieu ! qu'il le fait bouillir son café ! Il n'y restera bientôt plus de liquide. Je vois d'ici les cris d'orfraies de nos bonnes ménagères françaises devant ce saccage. Mais l'homme est heureux et fier de lui et nous présente avec un grand sourire une tasse minuscule pleine d'un café plus consistant que liquide : c'est ce qu'on appelle couramment le café turc, café fort, plein d'arome et où l'on n'aspire que le liquide qui surnage. C'est tout à l'opposé de notre classique café-chicorée mais ce n'est pas mauvais du tout.

Nous y ajoutons quelques galettes sèches, qui constituent le pain du pays, et voilà notre premier petit déjeuner Cairote.

Où allons-nous finalement échouer ? Nous n'allons pas tarder à être fixés.

Le déchargement commence ; nous récupérons véhicules et canons. Quant à nos amis voltigeurs ils attendent les camions locaux destinés à les transporter.

Bientôt nous prenons la direction ouest et suivons une longue avenue d'où émergent, au fond à gauche, trois pyramides, les célèbres Guizèh, Chéops et Mikerinos, près desquelles Bonaparte s'était frotté aux mamelouks.

Nous allons vers Ména Camp, grand camp militaire à la sortie ouest de la capitale et dernière étape avant le désert. Avons-nous bivouaqué à Ména Camp ou avons-nous rejoint directement notre point de chute désigné, je ne m'en souviens pas.

Quoi qu'il en soit nous avons pris la grande route du nord joignant Le Caire à Alexandrie par les sables bordant l'ouest du delta, grande route goudronnée, bordée à l'est de lointaines palmeraies ou végétations et, à l'ouest, de l'immensité du Western Desert.

Il est là notre désert, celui dans lequel il va nous falloir vivre dans les mois à venir : du sable, du sable, du sable, plat, vu de loin, un peu plus accidenté, vu de près, mais toujours chaud et sec.

Nous parcourons ainsi une soixantaine de kilomètres jusqu'à ce qu'on s'arrête. Pourquoi cet arrêt ? qu'a-t-il de spécial cet endroit ? Rien. Rien que du sable comme ailleurs.

Et comme il faut bien, militaire oblige, identifier le lieu, on nous dit qu'il s'agit du « kilomètre 64 ». Je suppose qu'il y a une borne portant ce chiffre dans les environs. C'est comme cela dans le désert. Comme il n'y a aucun repère, ni colline, ni trou, ni arbre, ni construction on note le point kilométrique et ça suffit.

LE KILOMÈTRE 64

Les cinq compagnies du bataillon s'installent aux lieux désignés. Notre compagnie, la C.A., est en bordure de route et nous pourrons toujours, pour nous distraire, regarder les véhicules, surtout militaires, qui y circulent. Parqués comme nous le sommes dans notre champ de sable, nous comprenons mieux les vaches de nos prairies regardant bêatement les trains qui passent : on a les distractions qu'on peut.

Nous nous apercevons bien vite que nous aurons une distraction encore plus prenante et ininterrompue, celle de nous défendre contre les mouches.

Les mouches restent un des mystères du désert. Vous y roulez pendant des dizaines, voire des centaines de kilomètres et vous vous arrêtez dans un endroit le plus isolé possible en vous disant : « cette fois, je les ai bien semées ! » et, quelques minutes plus tard, les revoilà toujours aussi nombreuses, toujours aussi assoiffées, toujours aussi piquantes, qui se précipitent sur vos yeux, votre bouche, votre nez, vos oreilles et qui cherchent, sucent, piquent.

Une bouche entrouverte et en voila plusieurs qui se précipitent, elles s'agglutinent au coin des yeux, dans les narines. Et vous voyez tous les gars autour de vous qui se donnent des claques, en veux-tu, en voilà. La Bible nous dévoile dans l'histoire de Moïse les sept plaies d'Égypte. Pour nous la huitième et la pire ce fut, au dire général, la présence de ces horribles mouches.

Au bout de quelques jours nous en sommes arrivés à parler sans ouvrir la bouche. Notre popotier, malgré toutes ses précautions et notamment celle de toujours maintenir couvertes ses marmites, nous servait chaque jour des plats aux mouches et, quand nous passions à la soupe et qu'il nous demandait combien on en voulait, on lui répondait couramment : « donne moi dix mouches (au lieu de deux louchées) ».

Au début, nous avons bien essayé de lutter et, nous rappelant ces pièges à mouches de notre enfance (rubans ou papiers imprégnés de colle et qui pendaient dans toutes les demeures pour attraper ces bestioles) nous en avons confectionnés avec du papier hygiénique trempé dans de la mélasse (ce « golden sirup » que les anglais nous fournissaient largement). Le résultat fut que nous nous y collâmes très souvent, les mouches également, il faut le reconnaître, mais jamais au point d'en faire diminuer le nombre. C'était désagréable, dégueulasse, et nous avons vite fait d'abandonner le remède. Le seul que nous parvînmes à vraiment prendre fut notre pauvre aumônier, le Père De Fraguier, qui s'y emmêla la barbe et vit le moment où il se trouverait obligé, horreur !, de se la couper faute de pouvoir la nettoyer.

Mais revenons à notre installation.

Compagnies et sections se repartissent dans la nature et chacun fait son trou. Désormais partout où nous irons ce sera notre premier geste : se creuser son trou individuel, en forme de rectangle d'environ 1,80 m à 2,00 m de long et 70 à 80 cm de large : un endroit où dormir mais aussi où être à l'abri des bombes ou obus. Ici, comme nous sommes en cantonnement et loin des opérations, nous montons sur notre trou notre tente individuelle.

En tant que sous-officier nous disposons d'une tente individuelle, les tirailleurs n'en ayant qu'une demi-tente chacun, c'est-à-dire qu'ils ne disposent que d'un panneau de toile au lieu de deux. Équipée à chaque bout d'une toile moustiquaire, la tente solutionne en partie le problème des mouches sous réserve qu'extrémités et côtés soient calfeutrés. Mais alors, dans la journée, quelle chaleur sous cette toile chauffée et sans air !

Pour le moment nous ne disposons d'aucun équipement collectif. Nous sommes des néophytes mais cela ne durera pas. Petit à petit nous glanerons dans la nature de quoi nous mieux protéger.

En ces débuts la journée se passe entièrement sous le soleil. Une toile tendue sur des piquets nous offre bien un petit peu d'ombre mais cette ombre attire les mouches assoiffées qui cherchent, elles aussi, ombre et humidité. Une goutte d'eau par terre se transforme aussitôt en tache noire sur le sable, noire de mouches agglomérées.

Au kilomètre 64 la vie va être facile mais fastidieuse. L'activité se résume à des théories ou exercices de routine. Chacun se perfectionne dans la connaissance et l'utilisation du matériel et, pour nous en particulier, de nos canons de 75. Quelques marches pour maintenir l'entraînement physique, mais de bonne heure avant la grosse chaleur.

J'ai surtout le souvenir d'un exercice de nuit qui fut à la fois instructif et déroutant. Une après-midi, le lieutenant Baudet nous amena en 4x4 à 2 km à l'extérieur du cantonnement, côté désert, et nous invita, sans plus, à observer les lieux. Hormis deux bidons vides d'essence sur une dune, il n'y avait rien de particulier, sinon le grand vide du désert.

Le soir, à la nuit tombée, nous voila à nouveau réunis pour une manoeuvre qui consistera, en gros, à rejoindre les bidons, suivre ensuite un cap ouest pendant x kilomètres, puis un autre cap au sud puis enfin une direction est, ce qui, au total, équivalait à un grand demi-cercle nous ramenant tous, à une heure donnée, face à une de nos compagnies de voltigeurs chargée de défendre l'accès à la route goudronnée, d'attaquer cette compagnie, de forcer le passage, d'atteindre la route et de rentrer au cantonnement.

Manoeuvre très simple sur le papier, mais allez donc la réaliser dans le désert, la nuit, sans repères ni éclairage. Pour utiliser une boussole il faut arrêter le véhicule, s'en écarter (car sa ferraille fausse l'aiguille aimantée), viser le vide sans autre repère que les étoiles, revenir au véhicule et tenter ensuite de marcher droit dans la direction repérée, ce qui est d'autant plus difficile qu'il faut aussi éviter trous, bosses et sable mou, vers l'étoile, dont le ciel contient des milliers et qui toutes se ressemblent.

Retrouver nos bidons ne fut déjà pas si facile car il faut, pour les déceler, s'allonger sur le sol et tâcher de repérer leur silhouette sur fond de ciel. Ensuite quant à suivre les caps, ce fut du grand pifomètre. Finalement nous étions presque à l'heure pas loin du lieu de rendez-vous mais il manquait plus de la moitié de l'effectif. Coordonner une attaque était impossible tant la confusion régnait.

Pour en terminer chacun fit cap à l'est, sans s'intéresser aux défenseurs, jusqu'à rejoindre la grande route et nous étions de retour au cantonnement vers 1 heure du matin.

D'autres n'eurent pas notre chance, qui se perdirent dans la nature, tournèrent en rond toute la nuit, n'ayant plus aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient, et ne purent rentrer qu'au jour, grâce à la route qu'ils retrouvèrent enfin, bien loin du lieu prévu et après avoir parcouru cinquante kilomètres ou plus dans les sables du western Desert.

L'exercice fut finalement bénéfique car il nous apprit l'extrême difficulté de se diriger dans le désert et l'intérêt qu'il y avait à utiliser au mieux les rares instruments de navigation dont nous disposions. Parmi ceux-ci le plus original était une sorte de viseur installé sur le toit de la cabine et dont l'utilisateur devait diriger le conducteur en visant l'étoile polaire tout en maintenant un angle donné entre le point de visée et la route que devait suivre le véhicule. Mais là aussi il y avait loin de la théorie à la pratique.

L'autre événement notoire survenu au km 64 fut le bombardement.

Nous étions quelquefois, la nuit, survolés par un avion car en ligne droite le front n'était pas très loin (60 km à l'ouest) et quelques avions allemands passaient, cherchant des objectifs, ce qui nous obligeait à un strict « black out ».

Une nuit l'un de ces avions décida de lâcher deux ou trois pruneaux sur ce rassemblement de tentes qu'il avait repéré on ne sait trop comment.

Pour nous le risque était quasiment nul, chacun occupant son trou et dormant du sommeil du juste. Mais le malheur voulut qu'une des bombes tomba dans le trou même d'un de nos tirailleurs, lequel fut complètement désintégré par l'explosion.

L'effet sur nos tirailleurs fut impressionnant. Ils n'avaient gardé des « bombardements aériens » que le souvenir de ce coucou venu nous balancer des bombes en bois au camp d'Ornano et qui les avait fait ricaner. Ici ils réalisaient enfin ce que pouvait être une vraie bombe et le danger qu'elle pouvait représenter.

Cette disparition donna lieu le lendemain à un accrochage entre notre commandant de compagnie, le capitaine Buttin, et notre collègue Mortel qui était, cette semaine, chargé de la popote.

Buttin traînant aux abords de la cuisine (un grand mot pour pas grand chose, la cuisine en question se limitant à une simple touque d'essence percée de trous, remplie de sable et alimentée en essence tenant lieu de carburant), remarqua un morceau de bidoche dans le sable et s'en prit à Mortel pour sa négligence et son j'm'en foutisme en laissant traîner au sol la viande du ravitaillement. Mortel ne se démonta pas et lui répondit simplement: « Ne vous en faites pas, mon capitaine, ce n'est pas notre ravitaillement. Ce n'est qu'un morceau du tirailleur tué cette nuit... Et on enfouit le dit morceau dans le sable sans autre forme de procès (ce qu'il ne faut surtout pas interpréter comme une marque de mépris pour ce tirailleur, nous y étions très attachés, mais il en eut été probablement de même s'il s'était agi d'un débris d'européen. Le corps ayant disparu, il n'y eut pas de cercueil.

Ce fut également au km 64 que nous arrivèrent plusieurs militaires français affectés à la C.A. pour améliorer le service des armes lourdes où l'on craignait, peut-être à tort, que les tirailleurs ne se montrent dépassés.

Nous arrivèrent ainsi tout d'abord Portmann et Sauvage, dont voici le parcours.

Jeunes engagés, ils servaient dans la Coloniale à Djibouti, toujours fidèle au Maréchal, et décidèrent de s'en évader pour rejoindre De Gaulle et la France Libre.

Leur tentative pour passer par terre en Éthiopie fut un échec, la frontière étant trop bien gardée. Ils décidèrent donc de tenter l'aventure par mer, s'approprièrent un boutre et tentèrent le passage de nuit vers la Somalie Italienne, sous contrôle anglais. Malheureusement le vent tomba au lever du jour et ils se retrouvèrent immobilisés devant le poste frontière, où on vint les cueillir. Poursuivis devant le Conseil de Guerre, ils y subirent la loi d'un féroce capitaine qui les fit écoper du maximum : 10 ans de travaux forcés pour désertion.

Dirigés sur la France pour y subir leur peine, ils échouèrent d'abord à Diego Suarez (Madagascar) en attente d'un bateau pour la France. Peu après les Anglais attaquaient et prenaient Diego et ils parvinrent à convaincre les vainqueurs de leur désir de rejoindre De Gaulle. On les dirigea sur Durban (Afrique du Sud) où ils purent signer leur engagement chez le délégué de la France Libre et d'où ils furent dirigés sur l'Égypte.

Quelques jours plus tard ce fut un groupe de nouveaux engagés venant également de Durban. Ceux-ci y avaient atterri après que leur bateau, en provenance d'Indochine, eut été arraisonné par les Anglais et ramené à ce port. Il s'agissait de rapatriés sanitaires ou disciplinaires indésirables en Indochine (indiscipline, sentiments pro alliés, etc..)

L'un d'eux me fut affecté comme caporal. Il était fort sympathique et j'ai toujours regretté que les circonstances l'aient obligé à nous quitter.

Il s'appelait François Le Gall, natif d'Arradon sur le golfe du Morbihan et avait entamé des études secondaires au Collège St-François Xavier de Vannes. Tenté par l'aventure, il fit un jour le mur, rejoignit Lorient et, laissant sa famille dans l'ignorance, se fit engager comme mousse sur un bateau marchand en partance. Il avait 13 ou 14 ans.

Un an plus tard, à l'occasion d'une escale à Cayenne, il écrivit à ses parents pour les rassurer sur son sort. Finalement, après avoir boulinguqué un peu partout, il s'engagea dans la Coloniale qui le dirigea, avant la guerre, sur l'Indochine. Il n'apprécia pas la main mise en 41 des Japonais sur ce pays, se heurta à eux et fut cassé de son grade pour avoir refusé de sonner les honneurs à un général nippon qui venait inspecter son poste.

Il décida finalement de quitter Langson pour passer en Chine, rejoindre Tchang Kai Check et contacter le délégué de la France Libre. Mais des paysans chinois frontaliers le capturèrent, le ficelèrent sur un bâton par les pieds et les mains « comme un cochon » et, le portant sur l'épaule, vinrent le livrer aux autorités françaises pour toucher la prime offerte ceux qui livraient les déserteurs.

Lui aussi, comme nos amis de Djibouti, fut condamné à 10 ans de travaux forcés et dirigé sur la France pour y subir sa peine. Bien entendu quand leur bateau fut arraisonné et ramené à Durban, il se porta volontaire pour servir dans les F.F.L.

Parmi ceux qui nous arrivaient, c'était la personne la plus marquante et la plus attachante et nous avons immédiatement sympathisé. Il s'agissait d'un gars sûr, patriote, débrouillard et qui avait un très bon fond.

Quinze jours plus tard il devait nous quitter à mon grand regret. Nous avions, à la section reçu une moto, destinée aux liaisons en opérations, et profitions d'un moment libre pour nous exercer à rouler dans le sable, ce qui n'a rien d'évident. Évidemment François voulut faire de l'esbroufe, dérapa, tomba et se trouva pris sous l'engin. Nous vivions alors en short, torse et jambes nues. Le moteur et le tuyau d'échappement lui écrasèrent la jambe qui fut profondément brûlée. Il fut évacué et nous ne l'avons jamais revu.

Celui qu'on m'affecta comme second, en remplacement, n'était pas du même genre, bien au contraire. Il nous arrivait de Syrie, ayant opté pour la France Libre après la campagne de Juin-Juillet 41. Il souhaitait surtout, me dit-il, ne pas quitter le Levant où la vie était agréable et où il s'était fait une amie de bonne famille, à laquelle il avait promis le mariage et chez qui il était de ce fait reçu et entretenu. Sans morale, Dole était le profiteur parfait. Il parlait de cette amie comme d'une « bonne occase » et l'avait abandonnée sans vergogne au moment de sa désignation pour l'Égypte, n'ayant par la suite jamais envisagé de lui donner de ses nouvelles.

Parisien, Dole était originaire de la Bastille, de ceux qu'on appela un moment les « apaches ».

Il avait été élevé dans ce milieu interlope, avait fréquenté les bals de la Rue de Lappe et portait au haut du bras une profonde cicatrice de coup de couteau. ~~Pour tout arranger,~~

Pour tout arranger il avait eu des problèmes durant son service militaire en Afrique du Nord et s'était retrouvé pour plusieurs mois aux « Bat' d'Al » ces unités disciplinaires chargées de dresser les fortes têtes. Sans idéal, sans moralité, faux dur, il n'était pas particulièrement sympathique mais, dans l'armée, on ne choisit pas ses collègues, on les prend tels qu'ils sont et on s'arrange au mieux avec ceux qu'on nous impose.

Dole va rester mon caporal pendant plus d'un an. Nous allons faire équipe avec mes 6 ou 7 tirailleurs et faire en sorte que tout se passe pour le mieux et surtout qu'il se comporte le mieux possible avec eux, qui ont l'âme simple, un profond et sincère attachement pour moi mais qui ne peuvent supporter l'incorrection ou l'injustice.

Même s'ils ne l'ont jamais bien estimé, mes tirailleurs l'ont, comme moi, accepté, puisque telle est la loi de la vie militaire. Mes collègues Tanguy et Hochet qui, pour le moment, disposent provisoirement de 2 des marsouins du contingent d'Indochine, vont, eux aussi, toucher leurs caporaux venant, comme Dole, des ralliés de l'armée de Syrie. L'un Antoine Ottavy est un homme de caractère, bien élevé, peu communicatif, corse, l'autre Eugene Douard, petit marseillais à lunettes, au bagout méridional, mais souvent prédisposé à la rogne et à la critique. Ces deux-là forment une paire inséparable. Dès que le service est terminé, ils se retrouvent tous les deux pour des conversations auxquelles nous ne nous mêlons pas. Mais ils restent agréables et font leur travail sans rechigner.

Avec le lieutenant Baudet nous sommes donc maintenant 7 européens à notre section anti-chars, dont je suis le plus jeune.

Au km 64, les seules sorties possibles, bien qu'interdites, consistent à se rendre à un hôtel situé à une vingtaine de kilomètres plus loin vers Alexandrie, à mi-route entre les deux villes, où l'on peut boire une ou deux bières fraîches, qui nous changent de notre eau tiède habituelle. Si nous y rencontrons des officiers de connaissance nous faisons mutuellement en sorte de ne pas nous voir, car, comme nous, ils ne sont pas autorisés à utiliser les véhicules pour leurs déplacements personnels.

Enfin, dernière particularité du site, nous avons droit à une douche collective tous les 8 à 10 jours, en nous rendant, en groupe, dans une installation anglaise à une quinzaine de kilomètres : installation collective destinée à permettre les ablutions de tous les militaires du secteur de Wadi Natroum, qui inclut le km 64, douches à l'anglaise, tout le monde faisant la queue, à poil, jusqu'à nous retrouver sous les tuyaux de douche manoeuvrés par un militaire : premièrement on se mouille, deuxièmement on se savonne, troisièmement on se rince, quatrièmement on part se rhabiller.

Dernier événement d'importance survenu sur le site: la visite, vers le 8 ou 10 Août, du Général de Gaulle, de passage en Égypte et qui vint nous inspecter.

Le bataillon fut réuni pour un passage en revue et un défilé. Nous eûmes droit à un speech du général nous apportant ses encouragements et sa certitude d'une évolution favorable de la situation.

Mais alors qu'il nous passait en revue, notre collègue, le sergent Deman, ex-légionnaire qui nous avait rejoint avec la compagnie franche au camp d'Ornano, sortit des rangs et s'adressant au Grand Charles lui dit : « Mon Général, je vais vous dire ce que tout le monde pense ici. Nous en avons assez du commandant Gardet. Il faut le remplacer par un autre plus valable. » De Gaulle lui répondit : « Si vous voulez me parler, présentez une demande par la voie hiérarchique. », ce qui évidemment n'avait aucune chance de succès.

Cette démarche ne fut évidemment pas suivie d'effet et, si pour le principe Deman écopa d'une punition, ce fut pour lui sans autre conséquence, Gardet n'ayant pas voulu entrer en conflit public avec ses cadres européens.

Ce que nous avons retenu du passage du Général ce fut que nous n'allions pas tarder à être engagés, ce qui nous fit patienter et nous redonna le moral. Il faut quand même rappeler qu'à l'époque la situation des alliés était loin d'être brillante, avec l'armée Rommel à moins de 100 km d'Alexandrie et du delta et à guère plus de 200 km du canal, les armées allemandes en Russie au bas du Caucase, des populations musulmanes d'Égypte, de Syrie, d'Irak ou de Turquie germanophiles. Un succès de Rommel à El Alamein signifiait la perte du canal, l'entrée en guerre de la Turquie et la jonction probable des troupes ennemies de Russie et d'Afrique. Depuis 40 la position des Alliés n'avait jamais été aussi critique et, si nos camarades de la 1^{ère} Brigade avaient 2 mois plus tôt montré leurs qualités de vaillance et de courage à Bir-Hakim, nous étions prêts à suivre leur exemple dès que l'occasion se présenterait.

En attendant nous nous confinions au km 64 à cette vie d'attente calme, monotone, chaude et sans confort.

Nous y sommes restés jusqu'à fin août, en réserve du front d'Alamein, pendant que nos collègues, les héros de Bir-Hakim, jouissaient à Héliopolis ou Ismaïlia de séjours bien plus confortables. Mais il faut dire que, sur le plan confort, les unités noires n'ont jamais été très favorisées. Fin août nous levons donc le camp pour une autre destination bien différente et abandonnons le sable pour la roche et le désert pour les abords d'Alexandrie.

ALMRYA

Nous dirigeant vers le nord, nous parcourons 60 à 80 km jusqu'au carrefour des routes Le Caire-Alexandrie et Alexandrie-Alamein, vrons à gauche et, presque aussitôt, nous nous engageons sur un plateau rocheux qui domine la route et surplombe la grande plaine de sable de l'ouest.

De par sa situation Almrya peut devenir une place forte en défense d'Alexandrie et du delta et nous allons être chargés de l'aménager comme l'avaient fait nos collègues de la 1^{ère} Brigade à Bir Hakim avec le succès que l'on sait.

Notre section s'installe sur la falaise Ouest/Sud-Ouest qui domine de plusieurs mètres un désert de sable tout plat qui ne peut être que le fond d'un ancien lac ou d'une ancienne mer. La vue s'étend jusqu'à 10 kilomètres ou plus. D'ici nous pouvons contrôler toute circulation sur cette mer de sable.

Les emplacements des 3 canons sont choisis. Je suis à la gauche de la section, avec la meilleure vue. En arrivant, nous nous installons sur place. Pour le moment pas question de trous. Nous couchons sur la roche, mais que le sol est dur !

Le lendemain nous percevons tout un lot de marteaux-piqueurs et un moteur et, durant des jours et des jours, nous allons faire fonction de terrassiers. Tous les emplacements sont à creuser dans la roche même, le plus grand étant, bien entendu, celui du canon, emplacement circulaire de 6 à 7 m de diamètre et de 60/70 cm de profondeur. En cas de bagarre, il nous faudra tous tenir à l'intérieur, canon compris, sous le filet de camouflage, et que seul ressorte, au ras du sol, le tube. Nous en avons bien pour une vingtaine de mètres cubes de rochers à extraire.

Chacun par ailleurs doit creuser son trou individuel, de 2 m sur 1 m de profondeur. Là, tout l'art est de parvenir à obtenir un fond plat, où l'on puisse s'allonger et dormir sans avoir une protubérance pointue qui vous rentre dans le dos et vous rabote les côtes.

Par la force des choses, nous sommes devenus des terrassiers et l'on se dit qu'à défaut d'autre choix nous aurons au moins ce débouché dans le civil.

A force de vivre, torse et jambes nus, notre peau a pris une teinte qui aurait fait le bonheur des vacanciers et attire le regard des filles. Mais de filles ici nous n'en voyons guère et nos seuls contemplateurs sont de grands iguanes, logés dans les failles et les cavités de la falaise. Quand j'ai vu, en arrivant, ce paysage de mort : cailloux et sable sans végétation, le vide absolu, et comme seuls êtres vivants, ces énormes lézards écaillés aux grands yeux ronds, avec leur allure de dinosaures sortie d'un autre monde, je me suis cru sur la lune ou reporté à l'ère secondaire. Finalement ces bêtes sont inoffensives, ne survivent qu'en se nourrissant de mouches ou assimilés, ne nous craignent pas car elles ne semblent pas connaître les humains et, immobiles, nous regardent de leurs grands yeux ronds. Elles restent le principal souvenir que j'ai gardé d'Almrya.

Nous allons passer là un bon mois et demi, avec une première quinzaine harassante à manier ce que les tirailleurs ont très vite baptisé des « marteaux-mitrailleuses ! » puis un mois beaucoup plus tranquille, agrémenté d'exercices de tir au canon en bordure de mer.

Hélas, ce bord de mer n'est plus le sable du Liban mais une rive marécageuse qui nous réserve de belles surprises.

Le sol a ceci de bien qu'on peut marcher et rouler dessus sans problème à condition de n'en pas casser la croûte. Sinon on pénètre dans une boue archi-collante d'où l'on n'arrive pas à se dépêtrer, rappelant un peu, mais en plus résistant, les sables mouvants du Mont Saint-Michel.

A notre premier exercice nous nous laissâmes surprendre. Il faut dire que le canon de 75, bloqué au sol par sa bêche arrière, se soulève à chaque tir et retombe lourdement sur ses roues. Tirez donc quelques coups dans ces conditions sur ce sol spécial et il s'y forme trois profondes ornières : à la bêche qui s'enfonce de plus en plus profondément, et aux deux roues. Au bout de 3 ou 4 tirs, le canon est enlisé et bloqué et le seul moyen pour nous d'atteindre la cible mobile n'est plus de diriger le canon devant la cible pour l'atteindre au passage, mais d'attendre, puisque la pièce est bloquée dans une direction fixe, que la cible veuille bien passer devant l'axe du canon. Deuxième problème bien plus important : comment sortir le canon de sa glaise après la fin du tir ? A la main, c'est impossible.

Nous commençons par tenter de le tirer au camion en remorque. Le camion patine et le canon ne bouge pas. Qu'à cela ne tienne, le camion est équipé d'un treuil. Notre camion, ses quatre roues bloquées, actionne le treuil. Le câble s'enroule bien mais, surprise, le canon reste immobile et c'est le camion, malgré ses 4 roues bloquées, qui avance en glissant.

Pour l'empêcher de glisser, nous plaçons devant les roues des madriers qui feront cale. Et, là encore, camion et madriers avancent vers le canon toujours immobile. Nous y sommes enfin parvenu à le sortir ce sacré canon en utilisant 2 camions travaillant de concert, roues bloquées au madrier. Pour de la colle c'était de la vraie colle et nous avons fait en sorte, les fois suivantes, de trouver un sol plus convenable pour ces exercices.

C'est au cours de l'un d'eux que nous assistâmes au dessus du rivage à un combat aérien extraordinaire.

Un gladiateur anglais (biplan d'exercice, genre zinc de 14-18 mais à moteur moderne) volait tranquillement le long du rivage quand survint un Messerschmitt qui y vit une proie extra facile et s'approcha pour le mitrailler. Le gladiateur était piloté par un manœuvrier ordinaire qui, à force de virages sur l'aile, de plongées à la verticale, de montées en flèche et de rase-mottes, parvint à éviter tous les tirs du chasseur, si bien que, sous nos applaudissements, le méchant, dégoûté, dut abandonner la chasse et que le biplan put, au ras des flots, rejoindre sa base sans autre dommage.

Almrya fut aussi l'époque où nous fîmes connaissance d'Alexandrie.

La ville était assez proche : 20 à 25 kilomètres, et les permissions assez larges, J'y suis donc sorti quelquefois mais, comme à Beyrouth, pas pour courir la gueuse ou faire les bars mais pour visiter et bien manger. Notre nourriture habituelle, à base de coméd-beef et de beans, n'avait rien d'attrayant et Alexandrie nous permettait la fréquentation de vrais restaurants français. Bien qu'égyptienne, elle disposait d'une forte colonie française et on y parlait autant le français que l'anglais.

C'est là-bas que je découvris, par exemple, ce qu'était une choucroute mais notre meilleur souvenir reste ce petit restaurant, appelé « le petit coin de France » dont le patron était un fin cuisinier qui nous servit, chaque fois, des plats de grande qualité.

Il m'arriva, bien entendu, de devoir suivre quelquefois mes camarades dans des boîtes ou bars à filles en attendant l'heure du retour. Mais je n'y ai jamais trouvé intérêt. D'autant que la ville fourmillait de malfrats et voleurs à la tire. Pour ceux qui l'ont connue à cette époque, l'Égypte reste le pays des voleurs, de vrais artistes, pleins d'imagination, mais qui pouvaient se révéler quelquefois dangereux. On citait, est-ce vrai ?, je ne le garantis pas, le cas de ce grand patron de la Police du Caire qui, se déplaçant en tramway, s'était fait enlever impunément les chaussures qu'il portait aux pieds...

Un soir, en rentrant d'Alexandrie, alors que nous ralentissions en ville, deux égyptiens sautèrent sur les marchepieds du camion, l'un à gauche, l'autre à droite, avec certainement des intentions malhonnêtes. Je conduisais et, devant le danger car ils jouaient facilement du couteau voire du revolver, je réussis à viser au passage un bec de gaz et à coincer celui de droite entre le camion et le poteau. Voyant son camarade choir sur le trottoir, le collègue du marchepied gauche n'insista pas et nous abandonna.

À Alexandrie nous pouvions aussi croiser dans les rues des marins français en uniforme et pompons rouges, toujours prêts à chercher noise et qu'il valait mieux éviter. Ils provenaient de l'escadre de l'amiral Godefroy, bloquée devant le port depuis juin 40, ne disposant pas du carburant nécessaire pour rejoindre Bizerte ou Toulon, les ports vichystes les plus proches. Toujours fidèles au maréchal et à Darlan, refusant de rejoindre le camp allié, les équipages entretenus par les anglais mais ardemment opposés à tout ce qui portait une Croix de Lorraine, se complaisaient dans l'inaction pendant que leur pays et leurs compatriotes souffraient sous la botte allemande. Leur présence nous obligeait à être toujours en groupe car un gaulliste isolé risquait de se faire agresser, blesser ou jeter dans le port. Nous devons être pour eux un reproche vivant de leur inutilité, de leur démission, de leur désertion.

Certains officiers de valeur, tels d'Estienne d'Orves, Léhlé, Barberot avaient rejoint la France Libre des Juillet/Août 40 mais la quasi totalité restait là l'arme au pied dans une attente incompréhensible. Comment feraient-ils plus tard pour justifier auprès de leurs familles et leurs compatriotes cette lâcheté et cet abandon ?

Le mois d'octobre commençait. Depuis Juillet le front d'El Alamein était calme. Il y avait bien eu une attaque allemande durant l'été mais elle avait vite avorté. Cependant l'Égypte restait sous la menace. El Alamein n'était qu'à 80 km d'Alexandrie et les allemands savaient qu'ici la population leur était favorable et prête à les recevoir à bras ouverts. Bien sûr, à Almrya, nous aurions essayé de renouveler l'exploit de Bir-Hakeim mais nous pouvions si facilement être contournés !

Telle était la situation quand, à la mi-octobre, arriva l'ordre de départ. Apparemment nous allions, à notre tour, rejoindre les lieux de combat et participer à la prochaine attaque.

EL ALAMEIN

Nous abandonnâmes les emplacements si durement creusés. Personne ne vint nous y remplacer mais ils restèrent disponibles au cas où ...

Peut-être poseront-ils une énigme aux chercheurs ou archéologues qui, dans quelques siècles viendront s'y pencher sur les vestiges égyptiens des banlieues alexandrines.

Ceci était le dernier de nos soucis. Nous étions prêts, bien entraînés, bien équipés, disposant d'un important stock de munitions et décidés à démolir tout char ou tout engin ennemi se présentant devant nous.

Les camions reprirent la route du Caire et, à une quarantaine de kilomètres, obliquèrent vers le désert. Nous roulions en convoi en respectant les distances entre véhicules en raison d'une toujours possible attaque aérienne. Il n'y avait bien entendu pas de route ni de piste mais nous nous guidions sur des lignes de bidons vides d'essence dressés tous les deux ou trois cents mètres et servant de seul repère.

C'est au cours de cette avancée que nous assistâmes à un spectacle surréaliste, comme seuls les anglais peuvent en concevoir. Que l'on imagine un désert tout plat et vide avec comme seuls meubles quelques bidons vides essaimés par ci par là, les uns traçant une vague ligne est-ouest, les autres une ligne nord-sud, et, au croisement des deux lignes, un militaire en bel uniforme de M.P. avec casquette rouge, cartouchières blanches, godasses cirées, aussi sérieux qu'un Home Guard devant le palais de Buckingham et réglant la circulation comme s'il se

trouvait à Piccadily Circus. Nous défilâmes ainsi devant lui qui, stoïque, bloquait la circulation sur l'autre piste ou l'on ne voyait âme qui vive jusqu'à l'horizon.

Finalement nous nous arrê tâmes au bord d'une petite dépression, large de 2 ou 3 kilomètres, formant un long couloir axe nord-sud. Il s'agissait de cette sorte de couloir qui avait été, il n'y a pas si longtemps, la voie d'eau reliant la méditerranée à cette mer intérieure qu'on appelait désormais la dépression de Qattara.

Celle-ci, fond d'une ancienne mer, présente en surface une mince couche dure, mélange de boue séchée et de sel, le dessous restant toujours vaseux et humide. On ne pouvait donc y circuler en véhicules, dont les roues auraient crevé la couche de surface, et qui s'y seraient définitivement enlisés. Qattara se trouvait ainsi impraticable aux armées et seule une bande de terre ferme de 60 km était utilisable entre dépression et méditerranée. C'était la raison pour laquelle les britanniques avaient choisi ce site pour y situer leur dernière ligne de défense avant l'Égypte, le fameux site d'El Alamein, du nom de la gare et des quelques cases qui l'entouraient, près du bord de mer.

Les alliés occupaient le plateau est, les troupes de Rommel le plateau ouest, le couloir de sable, plus ou moins large les séparant servant de no man's land et de terrain d'accrochage entre les deux armées.

Nous restâmes sur place la nuit, canons en batterie, pour parer à une éventuelle attaque avec ordre de tirer si des engins ennemis se présentaient.

Nous étions entourés de champs de mines. Il y en avait ainsi, sans discontinuer du nord au sud, sur une profondeur de 7 à 8 km de chaque côté, soit, pour l'ensemble du front, 15 km de profondeur sur 60 km de longueur, le tout clôturé de lignes de barbelés, portant des pancartes « Mines » ou « Achtung Minen » plus ou moins dissuasives car, sauf aux endroits stratégiques, la densité des engins explosifs était faible.

Pour le moment nous étions donc en bordure d'un de ces champs, attendant l'arrivée d'un ennemi dont nous ignorions les intentions. Ne voulant pas laisser la garde du canon à un seul veilleur, car une décision immédiate était à prendre en cas d'arrivée d'un engin, je passai là ma première nuit blanche, en pleine tension.

En fait le seul engin qui se présenta fut un « brenn carrier » anglais (chenillette) dont l'équipage s'était égaré.

Nous fûmes alertés par un bruit de chenille se présentant face à nous. Nous étions prêts à tirer et il fut sauvé au dernier moment par les jurons anglais lancés par l'équipage en débouchant devant notre pièce. Ouf, il avait eu chaud et nous aussi car, si nous l'avions démolli, nous en aurions sûrement longtemps entendu parler.

Pendant ce temps, derrière nous, nous entendions le bruit continu des convois défilant sans la moindre discrétion.

Le jour suivant nous partions sur un autre secteur où le B.M.5 devait prendre position et relever une unité grecque, car la 8^{ème} Armée étant une sorte de légion étrangère britannique rassemblant des troupes de toute origine, telles que Polonais, néo-zélandais, hindous, Australiens, français, grecs, irlandais, écossais, gallois et même juifs palestiniens, les anglais se réservant en général l'artillerie et les unités techniques et les sud-africains affectés aux travaux de route, en punition de leur manque de combativité et de leur rapide reddition de Tobrouk en Juin dernier.

Nous étions, je me le rappelle, le 20 Octobre, jour de mes 20 ans, et je m'étais même dit avec appréhension; « ainsi ton anniversaire sera peut-être celui de ta disparition », sentiment qui passa bien vite et ne se renouvela plus.

Recevant quelques obus en signe de bienvenue, nous attendions tranquillement l'heure de la relève, en fait à la tombée de la nuit.

En ce qui nous concernait, ce fut sans problème. On nous désigna notre place et nous commençâmes les travaux d'aménagement, toujours le même rond de 6/7m sur 60/70cm de profondeur, plus nos trous individuels. Nous y passâmes toute la nuit. Hélas, le lendemain, Baudet nous en fit creuser un autre à peu de distance, mal camouflé et agrémenté d'un tuyau de poêle en guise de canon. Les ordres étaient de se donner le maximum d'importance pour faire croire à une forte concentration de troupes à cet endroit.

Nous avons également remarqué que, la nuit, les convois qui circulaient sur nos arrières, étaient souvent allumés dans le sens nord-sud mais jamais dans le sens sud-nord. Il était facile d'en déduire qu'il s'agissait d'une intox tendant à faire croire à l'ennemi que notre chef Montgomery concentrait ses troupes au sud en vue de l'imminente attaque. Nous nous trouvions nous-même dans le secteur sud, à environ 20 km de la dépression de Qattara. Quant à la 1^{ère} Brigade, celle de Koenig, elle était, paraît-il, à l'extrême sud, en bordure de la dépression.

C'est dans ce même sud que se détachait sur l'horizon, côté allemand, une sorte de colline pointue, genre volcan, qui dominait tout le secteur et représentait, s'il fallait effectivement l'attaquer, un objectif particulièrement difficile pour nos camarades de la 1^{ère} Brigade.

Pour le moment le secteur était calme, malheureusement on nous faisait continuellement changer de place, ce qui, pour nos collègues voltigeurs, n'était pas bien grave, puisqu'ils arrivaient sur des emplacements tout prêts. Mais pour nous c'était à chaque fois une nuit entière de travaux pénibles avec le creusement de notre emplacement de canon plus le factice.

Le soir du 23 Octobre, une fois de plus relevés, nous nous trouvons en retrait, attendant de connaître notre nouveau secteur.

Nous sommes tranquillement étendus devant une position d'artillerie britannique. Le ciel est étoilé, nous apprécions la fraîcheur de la nuit et nous plaisantons entre nous

Quand, vers minuit, tous les canons du front, d'Alamein à Himeimat commencent ensemble un tir continu qui ne s'arrêtera plus jusqu'au jour. Tout le front est illuminé, de notre côté par les départs d'obus, et en face par les éclatements d'arrivée. Joli spectacle, a-t-on dit, mais certainement moins apprécié par les destinataires de ce feu d'artifice.

Pour nous la situation devient intenable. Finie la sérénité. A 50 m devant les pièces d'artillerie qui crachent, il faut avoir les nerfs et surtout les tympans solides pour tenir. Est-ce ce qui donna des idées à Dole ? Fouineur comme pas un, il a repéré depuis longtemps une bâche recouvrant ce qui pourrait être le ravitaillement de nos amis anglais et maintenant qu'ils sont très occupés c'est le moment d'y aller voir.

Pendant que les artilleurs s'escriment, obéissant aux ordres hurlés par les chefs de pièces comme à l'exercice, il rampe jusqu'au tas, soulève la bâche, farfouille, appelle les collègues à la rescousse et ils établissent une chaîne entre les réserves anglaises et notre petit groupe, nous permettant de récupérer indûment conserves, lait, biscuits, etc.

Pour ne pas modifier l'allure du tas, nous ne touchons pas aux emballages, cartons ou caisses et ne nous intéressons qu'au contenu.

Peu après arrive l'ordre de départ et si extérieurement la réserve anglaise est intacte, intérieurement elle a souffert. Et quant à nous nous pouvons boire du lait, toujours appréciable quand on ne dispose que de mauvaise eau, et améliorer l'ordinaire.

Ce n'est pas du vol, pensons-nous, c'est le système D, et puis les anglais sont bien plus avantagés que nous, pauvres malheureux, sans famille ni aide. Ainsi va la morale en temps de guerre: chacun pour soi et vive la débrouille et il faut reconnaître que les français, sur ce plan, se révélèrent assez doués, ce qui compensa partiellement l'isolement et la désaffection dont ils furent l'objet de la part des autorités alliées.

A la suite de cela nous revoilà partis pour de nouvelles séances de relève et retours agrémentés, à l'occasion, de tirs d'artillerie ou de mortiers adverses auxquels nous commençons à nous roder. Pour les fantassins c'était un peu plus désagréable car ils étaient au contact de l'ennemi, parfois à moins de 100 m sur certaines positions mais nos opposants directs, des italiens, n'étaient pas spécialement nerveux, persuadés peut-être, devant tout ce remue-ménage, que nous étions en sumombre et qu'il valait mieux ne pas nous taquiner, ce qui était effectivement le but recherché.

Nous recevons des nouvelles de la 1^{ère} Brigade. Ils ont, comme nous le pensions, lancé une attaque vers le piton d'Himméimat et subi de lourdes pertes.

C'est plus tard que nous aurons le fin mot de la manoeuvre.

Montgomery, ayant décidé de lancer tous ses blindés dans le secteur nord, point fort de la ligne de défense allemande qu'il espérait contourner et détruire, a voulu leur faire croire qu'il massait le gros de ses troupes dans le sud, d'où ces convois descendant sans précautions vers le sud puis remontant en catimini vers le nord tous feux éteints pour recommencer aussitôt la même manoeuvre, d'où également ces mouvements continuels sur le front pour lesquels nous sommes mis à contribution, d'où enfin cette attaque suicide imposée à nos collègues à l'extrême sud pour faire croire au démarrage de la grande attaque dans ce secteur.

Nous-même avons eu chaud car si Rommel avait eu l'idée de contre attaquer dans le centre, il nous bousculait sans problème, car hormis nos quelques rares 75 et anti-chars anglais nous n'avions qu'un mince rideau de troupes pour les arrêter.

Sur la fin des-combats nous sommes regroupés, 1^{ère} et 2^{ème} Brigades, dans un même secteur, Munnasib sauf erreur, et attendons que la bataille se décante. Nos patrouilles tâtent chaque nuit les défenses ennemies et constatent enfin, dans la nuit du 2 au 3 Novembre, que les italiens décrochent.

Nous recevons aussitôt l'ordre d'avancer. Le génie démine des « gapes » dans les champs de mines dans lesquels s'infiltrèrent voltigeurs et brenn carriers de reconnaissance. Nous les suivons tranquillement en progressant à pied encadrant nos 4 camions, 3 traînant leur canon et charges de munitions, le 4^{ème} portant les munitions de réserve.

Je marche avec Tanguy entre son camion et le mien tandis que les tirailleurs sont sur les côtés longeant les bords du passage, quand brusquement le camion Tanguy qui nous précède saute, de l'avant, sur une mine non décelée. Le chauffeur, un moment KO car il a été projeté contre le toit de la cabine, sort tout a coup et part en courant dans le champ, de mines pendant qu'on lui crie d'arrêter. Et quand il comprend où il se trouve il n'ose plus revenir. En fait le risque est pour lui pratiquement nul car les « teller-mine » antichars ne réagissent qu'aux poids lourds.

Le camion a heureusement sauté sur la droite du gape et en laisse libre la moitié gauche. Nous avons quelques blessés du fait de la première explosion, soit 3 ou 4 tirailleurs mais surtout notre ami Pierre Desplanques, sergent comptable de la 1^{ère} Compagnie, qui a la cuisse très profondément coupée. Nous les couchons le long du côté gauche et faisons avancer mon camion, dont je demande à Dole de prendre, par prudence, le volant à la place du chauffeur indigène. Moi-même je me place à quelques mètres devant, face au camion, pour le guider afin qu'il n'accroche par le véhicule Tanguy et n'écrase pas de l'autre côté les blessés allongés en bordure. Les tirailleurs sont stoïques mais Petit Pierre nous hurle d'arrêter la manoeuvre, nous accuse de vouloir le tuer et nous traite d'assassins.

Quoi qu'il fasse et dise il faut continuer. Je m'attache à bien guider Dole quand, juste à la hauteur du camion Tanguy, il saute à son tour de l'avant gauche, nous projetant éclats et cailloux. Petit Pierre, allongé à 2 m de la mine au moment où elle a sauté, n'est pas atteint mais hurle de plus belle. Le tirailleur le plus proche, qui était déjà criblé d'éclats sur le bas du corps, en ramasse cette fois autant sur la moitié haute, et moi-même j'en reçois un petit éclat entre les deux yeux. Je saigne beaucoup mais ce n'est pas grave. Les autres sont indemnes car ils s'étaient écarté pendant la manoeuvre et seuls les blessés, Dole et moi étions exposés. Dans la cabine Dole est toujours assis à son volant et s'acharne à tirer sur la manette du démarreur sans se rendre compte que, s'il a toujours un volant et un tableau de bord, il n'existe plus ni moteur, ni plancher, ni pédales et qu'il a les pieds dans le vide. Par chance, lui aussi est intact, hormis le coup d'assommoir sur le crâne.

Dans l'affaire le principal est que les camions n'ont pas brûlé et que les canons et les munitions sont intacts. Mais le gape est entièrement bouché et l'on ne peut plus continuer. Baudet décide de ramener sa section à l'arrière. Le camion Hochet fait demi-tour et nous ramenons, à mains, les deux autres canons en attendant que les démineurs nous refassent un passage et qu'on nous procure deux nouveaux camions.

Ce n'est que le lendemain matin que nous pourrons rejoindre les autres combattants pour les dernières cartouches. Devant nous il n'y a plus qu'un rideau d'italiens. Tous les ennemis motorisés se sont repliés, notamment les allemands, nous abandonnant la piétaille italienne qui ne tarde pas à se rendre.

Il va même se poser un problème, celui de la survie de ces italiens en déroute. Le désert est vaste, les déplacements à pied difficiles et le manque d'eau dramatique. Des véhicules sont donc lancés vers l'ouest avec mission de récupérer les errants pour leur sauver la vie. Il fut dit à l'époque que certains avaient ainsi roulé 5 à 600 km sans voir âme qui vive et ne s'étaient arrêtés qu'en apercevant les falaises d'Halfaya, à la frontière libyenne.

Sur le nord la bataille de blindés fut terrible et, quand elle tourna à l'avantage des alliés, les troupes allemandes continuèrent à résister du mieux qu'elles purent en s'accaparant la totalité des véhicules et du carburant. Mais de nombreux matériels restèrent sur place, plus ou moins sabotés, faute de carburant. Une partie de l'aviation ne put même prendre l'air et fut soit sabotée sur place, soit détruite par les bombardiers alliés.

Militairement la bataille d'Alamein fut une grande victoire et l'armée Rommel fut détruite à plus de 50%, dont les trois quarts des italiens, volontairement sacrifiés. Les français n'y eurent qu'une part minime car restèrent toujours en sous-ordre des chefs d'unités britanniques (Koenig sous le commandement de la 7^{ème} D.B. et nous de la 50^{ème} D.I.). Toutefois les pertes de la Légion a Himméimat furent importantes, incluant notamment leur chef, le colonel Amilakvari, prince géorgien, soldat de valeur, très estimé des troupes.

Pour notre B.M.5 la participation à cette bataille a été des plus modiques. Trop faibles pour attaquer, nous étions sacrifiés, au contraire, en cas d'échec de l'attaque menée au nord du front car nous aurions alors subi de plein fouet la contre-attaque allemande et aurions été écrasés, faute d'effectifs et de moyens suffisants. Vexés par les succès de Bir-Hakim, les anglais nous laissaient le mauvais rôle et voulaient nous déconsidérer.

Dans l'affaire nos pertes ont donc été très faibles : 3 tirailleurs ont été tués et 15 à 20 blessés. Cote européens nous comptons quelques blessés, dont nos collègues de Juin 40 Jestin, Arzel et Joffre ainsi que 2 colons, Teppe et

Desplanques. Si les 3 premiers nous rejoignirent par la suite, y compris l'ami Jestin qui avait perdu un oeil dans l'affaire, les deux européens du Cameroun, gravement blessés aux jambes, furent réformés et se reclassèrent au Cameroun.

APRÈS LA BATAILLE

Dès la fin des combats, continuant sa position d'exclusion envers les Free French, l'autorité nous signifia que nous devenions inutiles et passions en réserve, exclus ainsi du corps de poursuite. Seules 2 de nos unités y échappaient et restaient attachées à la 8^{ème} Armée : la F.F.F.C. (Free French Flying Column) du commandant de Kersauzon (unité blindée de Spahis et de Chars) et le B.I.M. apprécié des anglais depuis la campagne Wavell de 40/41.

Quant à nous nous allons devenir des spécialistes du « salvage » peut-être en raison de nos compétences naturelles de récupérateurs mais ainsi dévalués et réduits à une occupation sans gloire, bien que comportant pas mal de risques.

Dans les secteurs d'Alamein tout est piège. Chaque objet qui traîne peut vous sauter dans les mains. Le désert est devenu le paradis des « pièges à cons ».

Notre salvage (ramassage de tout ce qui est récupérable : véhicules, matériel, armes, munitions, barbelés, etc...) nous l'avons déjà entamé pour notre compte en occupant les lignes italiennes, ramassant sur place tout ce qui est mangeable ou utilisable, notre meilleure prise ayant été un sac de 100 kg de café vert qui nous permit par la suite, en le grillant journellement, de disposer de café frais jusqu'en 43 et surtout d'améliorer cette eau natronée (salée) qu'on nous livra par la suite.

Mais ce fut, hélas, au même moment que survint l'incident stupide qui allait me couper du lieutenant Baudet jusqu'à notre séparation en 45.

J'avais bien connu Baudet en Angleterre car, en tant qu'ami intime de mon collègue Soubigou, il venait souvent dans notre baraque et c'est avec joie et amitié que je l'avais accueilli quand il nous fut désigné comme chef à son arrivée au camp d'Ornano. Il nous avait aussitôt refroidi en exigeant que nous gardions nos distances et lui marquions le respect dû à un supérieur. Néanmoins nos relations restaient cordiales.

Au moment de notre arrivée sur le front d'Alamein et dans son excitation des prochains combats il nous avait dit en montrant les 2 ou 3 bouteilles de vin qu'il possédait : « Voilà du vin que nous boirons ensemble pour arroser notre succès après la bataille », cette offre étant fait à nous six, Tanguy, Hochet et moi et les 3 caporaux.

La bataille terminée, nous nous trouvions donc en détente près des positions italiennes quand il invita ses 2 collègues sous-lieutenants, Maylié et de Torcy, à venir partager son repas. Les trois s'installèrent à part, buvant et mangeant ensemble pendant que nous 6 cassions la croûte entre nous en arrosant nos conserves d'eau saumâtre.

Les officiers se tapèrent une première bouteille et s'apprêtaient, de toute évidence, à en entamer une seconde quand Dole me dit : « tu vas voir que ces cons-la ils vont se taper tout le pinard.. et que malgré sa promesse on n'en verra pas la couleur si on ne se sert pas nous-mêmes. » Personne ne se proposant pour aller sauver la dernière bouteille, je me levai, allai la prendre et, sans autre façon, nous l'ouvrîmes et nous la partageâmes, ce qui ne représentait qu'un demi-quart chacun.

Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat mais, quand Baudet, revenant au ravitaillement, s'aperçut que sa réserve était épuisée, il piqua une crise, monta sur ses grands chevaux, demanda qui avait osé le voler. Je lui répondis calmement que c'était moi, qu'il ne s'agissait pas de vol mais d'exécuter simplement sa promesse de partager ce vin avec nous, ce qu'il n'aurait pu faire s'ils l'avaient terminé eux-mêmes. Ceci me paraissait évident.

Mais, ne voulant pas perdre la face devant ses 2 amis, il me menaça de poursuites, de me faire passer devant le tribunal militaire pour vol, de me faire casser de mon grade, etc.

Il commençait à m'énerver et je lui répondis sur le même ton : « S'il y a des poursuites, nous serons deux au tribunal car moi aussi je porterai plainte contre vous pour vol. Il y a quelques jours, alors que je vous transportais dans mon camion vous avez, en mon absence fouillé la boîte à gants et m'avez volé le dernier paquet de cigarettes qui mes restait. »

C'était vrai mais je n'y avais pas attaché grande importance et avais passé l'éponge depuis longtemps. Devant cette réaction, il devint tout pale, eut du mal à se retenir et parti t en hurlant : « Ça ne se passera pas comme ça ! Vous aurez de mes nouvelles ! ».

Il n'y eut jamais de suite. Mais depuis cette époque, nos relations furent très froides, de supérieur à subordonné, et quand, par la suite, nous fûmes amenés, en opérations, à nous séparer en deux groupes, il y eut toujours d'une part Baudet-Hochet et d'autre Le Gall-Tanguy mais il n'y eut jamais de Baudet-LeGall. Peut-être était-il tout simplement un breton têtue. Il ne montra par contre jamais d'injustice à mon égard mais ceci resta quand même un point sombre et une gêne dans la solidarité nécessaire dont notre groupe avait fait preuve jusque là et qu'il eut été souhaitable de conserver, surtout dans une unité de tirailleurs où l'entente des chefs européens reste indispensable.

Je me rappelle que c'est également à cette époque que nous entendîmes sur le petit appareil de radio que nous possédions, la nouvelle du débarquement allié en Afrique du Nord. Nouveau coup au moral pour l'armée Rommel en retraite que de savoir les Alliés installés sur leurs arrières et nouvelle importante pour nous car cette opération impliquait le probable ralliement du reste des colonies alliées à la cause alliée.

Nous fîmes bientôt mouvement vers le nord pour nous installer près de la gare d'Alamein où allait être rassemblé tout le matériel que nous étions chargés de récupérer.

Pendant le trajet, Dole qui conduisait près de moi notre nouveau camion, fut pris de dysenterie. Pas question de s'arrêter car nous ne connaissions pas notre point de chute et devions impérativement suivre le convoi. J'eus donc droit à une belle démonstration de l'art de se déculotter et de se torcher les fesses tout en conduisant qui resta un classique entre nous, et se traduisit par la formule : « Ici en toute occasion il faut savoir se démerder. »

Suivirent quelques jours de salvage plus ou moins assidus mais qui nous permirent de récupérer pour notre compte quelques éléments intéressants et notamment une tente d'état-major complète qui fit toujours par la suite l'envie de tous nos camarades. C'était une grande toile carrée, blanche à l'extérieur, bleue à l'intérieur, reposant sur deux mats, toile à la fois imperméable et isolante grâce à son épaisseur de cinq à six couches de tissu et comportant en outre des toiles latérales que l'on pouvait replier. Elle nous procurait dans la journée ombre fraîche et atmosphère ventilée et, le soir, protection contre la fraîcheur, en abaissant les côtés. C'était très lourd mais nous avions récupéré un camion, dont j'ose à peine dire qu'il était anglais, et le poids des impedimenta ne nous posait ainsi plus de problèmes.

Il me faut dire ici un mot de ce que fut, à cette époque, la chasse aux camions.

Il arrivait que l'on trouvât dans le désert des véhicules abandonnés, en général ennemis pour cause uniquement de panne sèche : c'était une aubaine, un peu d'essence et ça repartait, l'inventeur en devenant le nouveau propriétaire. Il y en eut également, en panne de moteur, qui furent réparés.

Mais il y eut aussi une troisième catégorie : les véhicules alliés soustraits à leurs propriétaires soit parce que momentanément libres (la nuit ou quelque part en stationnement) soit à l'occasion d'un vent de sable, qui avait l'avantage de protéger la fuite. Je dois dire que ces actions eurent chez nous l'appui tacite des autorités, les responsables de garage se chargeant, dès l'arrivée des dits véhicules, d'en repeindre les numéros, d'y pocher notre insigne ou totem (pour la 2^{ème} Brigade, c'était le Belut) et de faire en sorte que le nouveau numéro soit conforme à l'un de ceux figurant sur la liste officielle de nos immatriculations. Des enquêteurs britanniques se présentèrent quelquefois pour recherches et contrôles. Ils constatèrent toujours que chaque numéro de nos véhicules figurait sur le listing officiel mais ne virent pas qu'il y en avait parfois 2 au même numéro.

Ce fut aussi une manière de pallier au manque de matériel dont nous souffrions. Et je me permets d'ajouter que nos collègues de la 8^{ème} armée n'étaient, eux aussi, pas tous de petits saints et qu'en particulier chez les australiens et les néo-zélandais la correction n'était pas toujours de mise.

Dans cette armée nous avons un avantage sur les britanniques c'était notre interprétation élastique de la discipline et de l'exécution des règlements.

J'ai déjà dit qu'en présence d'une pancarte « out limit » ou « out off bonds », un britannique s'arrête. C'est interdit, donc il n'y va pas. Un français, au contraire, y va, non pas pour braver l'interdit, mais pour savoir pourquoi c'est interdit. L'anglais obéit, le français cherche comment faire pour ne pas obéir.

Ce travers, qui se révéla être une qualité dans le désert où il faut toujours se débrouiller, nous permit par exemple de ne jamais manquer d'essence (au point que faute d'eau nous lavions tous nos vêtements à l'essence, ce qui dégrasse bien mais demande ensuite à les faire bien sécher et aérer avant de les réutiliser).

On trouvait, par ci par là, des dépôts d'essence constitués d'un rassemblement de fûts de 200 litres, avec pompe à main servie par un gardien british. Les chauffeurs, en se présentant à lui, lui remettaient des bons d'enlèvement officiels largement signés et timbrés leur donnant droit à une quantité bien définie relevant d'un rationnement assez strict. Les français se présentaient avec des bons manuscrits, à en-tête Free French Forces donnant droit à des quantités fantaisistes et signés de Tartempion ou autres Talbonjourd'Alfred. Et, très grands seigneurs, ils allaient même jusqu'à, après s'être servis par exemple de 160 litres, compléter le bon à 200 litres, ce qui leur valait un « tank you very much » du gardien éberlué par tant de générosité.

Malheureusement le système ne fonctionnait pas pour l'eau, qui nous était livrée par citernes à l'échelon supérieur et répartie ensuite entre unités et secteurs suivant l'effectif et la rationnement imposé.

Notre ration était généralement de 2 litres par jour et par personne et devait couvrir nos besoins de radiateurs de véhicules, cuisine, toilette et boisson. Les britanniques avaient même sorti une note officielle indiquant comment faire pour se laver, raser, brosser les dents avec un seul quart de litre mais nous n'y sommes jamais parvenu.

En fait on disposait pour la boisson d'1 litre environ (que nous transformions d'ailleurs en café) qui permettait 1/4 le matin, 1/4 à midi et 1/4 ou plus le soir suivant la résistance que nous avons montrée aux tirailleurs qui, des midi, avaient liquidé toute leur ration et tentaient en général avec succès, de nous en soutirer quelques gouttes.

En pratique sur notre litre nous leur en passions 1/4 et il nous en restait 3/4 par jour.

Une dernière petite histoire à propos d'eau :

Parmi les renforts français que nous avons perçus pour renforcer notre C.A. (compagnie d'accompagnement) et être à même de servir les armes lourdes (canons, mitrailleuses, mortiers) ou les engins mécaniques (brenn carrier) figurait un certain Biloko. C'était son surnom et je n'ai jamais su son nom. Mais ce surnom de biloko le définissait bien, car dans le jargon tchadien on pouvait le traduire par truc ou machin, et l'intéressé appelait tout objet un biloko. Biloko était d'un certain côté un homme précieux en tant que roi de la débrouille. Dans notre dessert vide il parvenait toujours à dégoter un objet ou un appareil utile, ce qui s'étendait jusqu'aux véhicules de nos amis anglais dont j'ai déjà parlé.

Un beau matin, voici que nous voyons arriver, au lieu du soudard débraillé et barbu que nous connaissions, un biloko propre comme un sou neuf, rasé de frais, peigné et heureux, qui nous annonce: « je viens de prendre une bonne douche ». Prendre une douche quand en est réduit à la ration de 2 litres par jour, touche au miracle, à l'exploit inimaginable.

C'était pourtant très simple. Par le plus grand des hasards il avait découvert, sous une couche de sable, une cache d'eau d'une dizaine de bidons de 200 litres, pleins. Après s'être largement douché, en avoir fait profiter quelques intimes et rempli tous les bidons de 5 gallons disponibles, il était prêt à nous en céder ou troquer quelques litres.

Des aubaines comme cela on en profite mais on en parle le moins possible et surtout pas aux autorités qui n'auraient pas manqué de s'en accaparer une bonne part.

Le drame survint quelques jours plus tard quand les Britanniques firent aviser notre commandant que, comme nous quittions le site et n'allions pas y être remplacés, ils suspendaient jusqu'à notre départ les livraisons d'eau en nous enjoignant d'utiliser la réserve cachée sur le site, dont ils précisaient les coordonnées. Il était courant que des réserves soient ainsi constituées, en cas d'encerclement ou de difficultés de ravitaillement.

On trouva bien les fûts à l'endroit indiqué mais vides. Les anglais, soupçonneux, se montrèrent inflexibles et tout le bataillon dut se passer d'eau durant ces deux derniers jours.

Certains tirèrent la langue, la plupart puisèrent dans les réserves qu'ils s'étaient constituées, système D oblige. Le tout resta un mystère et, si certains initiés asticotèrent un peu le dénommé biloko, aucun de nos officiers n'apprit les vraies raisons de cette mystérieuse évaporation, sauf peut-être l'adjudant-chef Le Bastard, chef direct de Biloko et pour lequel celui-ci avait une grande estime.

J'ai parlé d'eau et de mouches mais, pour en finir avec les maux du désert il me faut évoquer aussi la chaleur et la dysenterie.

La chaleur est là tous les jours. Dès que le soleil se lève, elle nous attaque, nous laissant sans défense. Ceux qui disposent d'une case ou d'une palmeraie peuvent la trouver agréable mais nous devons l'affronter sans abri du matin au soir, sans discontinuer. La période « coup de soleil » a passé très vite et nous avons atteint rapidement la période « peau tannée », vivant en short et torse nu avec comme coiffure, en principe le casque en liège, mais plus

habituellement notre calot bleu à liserés rouges des troupes coloniales, qui allait devenir rapidement celui de toute l'armée en général.

La température habituelle correspondait à ce qu'on définit actuellement au niveau de 45° à l'ombre mais qui, là-bas où il n'y avait pas d'ombre, devait équivaloir à environ 55/60° au soleil. On a beau s'y habituer, c'est pénible à supporter.

Certains disent maintenant que le seul moyen de survivre sous de telles températures est de beaucoup boire d'eau. Mais ceux-là suent énormément. Nous, faute d'eau, nous ne buvions pas mais, par contre, nous ne suions pas et avons survécu sans problème. L'homme s'habitue à tout !

Nous avons inventé une coiffure spéciale consistant à se raser le dessus du crâne, à conserver les cheveux sur le tour de la tête et ne pas se raser la barbe (ceci obligatoirement faute d'eau). Protégé par le calot le dessus du crâne rasé tenait moins chaud. Pour ce rasage nous utilisions les services de Portmann, l'un des évadés de Djibouti, ancien apprenti coiffeur et possesseur d'un rasoir couteau et d'un cuir à aiguiser.

Quant à notre allure générale, nous étions tannés, bruns et minces. Cette minceur venait du manque d'eau mais aussi de la dysenterie qui nous desséchait littéralement, dysenterie consécutive à la conjugaison de deux maux : l'eau natronnée que nous percevions et les microbes apportés par les mouches.

L'eau provenant des sources du désert, ancien fond de mer est imprégnée de natron (genre de sel gemme), à plus ou moins forte dose, cette eau salée étant une purge naturelle. Quant aux mouches, toujours à la recherche de liquide, elles fréquentaient assidûment les « feuillées » et, quand nous en avalions, soit en parlant, soit par le nez, soit dans la nourriture, nous en consommions également les microbes, bactéries ou amibes, causant cette dysenterie généralisée. Le seul parmi nous ayant encore garde une allure à peu près normale était l'adjudant Vigneron, dit « la tonne », fort rondouillard en temps normal, et que l'amaigrissement généralisé ramenait à une allure svelte mais sans excès. Pour les autres c'était la peau sur les os.

Pour en finir avec cette description de notre vie au désert, on ne peut éviter d'évoquer le vent de sable. Qu'on l'appelle simoun, sirocco ou autre, il est redouté de tous les voyageurs des sables, qu'ils soient nomades ou militaires.

Quand on voit un jour approcher s'accrochant au sol le nuage gris ou rosâtre qu'il constitue, chacun s'arrête et se calfeutre en l'attente du cataclysme car on sait qu'il apporte à la fois une chaleur suffocante, un air irrespirable, tant la densité du sable y est forte, et l'absence de toute visibilité. La guerre n'existe plus, les opérations s'arrêtent, les avions se détournent vers d'autres lieux, on protège tout ce qui est périssable et chacun recherche un abri où il puisse espérer pouvoir respirer et se protéger le nez et les yeux. La peau se recouvre d'une épaisse poussière ocre et il n'y a plus rien à faire qu'à attendre.

C'est aussi le moment choisi par les pirates chasseurs de camions qui se faufilent dans les campements voisins et en repartent, nantis du véhicule de leur choix, vers l'inconnu, au risque de s'y perdre, car même les boussoles deviennent folles pendant ces tempêtes. Et puis, tout s'arrête. Le ciel redevient clair, le soleil brille, les mouches reviennent et le seul souvenir du passage du sirocco est cette couche de sable qu'on retrouve partout, y compris, et cela reste toujours un mystère, dans les cantines les mieux fermées.

Le mal est passé. Après la pluie le beau temps, comme disent les marins...

Dans ces déserts le seul moment agréable de la journée, c'était le soir et je peux dire que nous avons par la suite gardé longtemps la nostalgie de ces soirées sous un ciel pur et clair parsemé d'étoiles étonnamment brillantes. La fraîcheur s'installait accompagnée de bien-être.

C'était la période propice aux longues conversations, aux confidences et aux chants, chants de toute sorte allant des mélodies nostalgiques de France et de Bretagne aux chansons de corps de garde ou aux gaillardises des troupes coloniales, englobant au passage, pourquoi pas, la rengaine allemande « Lili Marlene » adoptée par la 8^{ème} Armée.

Dole y ajoutait les classiques des « Bat' d'Aff » ou les airs contestataires des voyous de Pigalle ou de la Bastoche, si bien qu'au bout de quelques mois j'avais un répertoire bien achalandé de tout ce qui se fait se dit ou se chante dans les milieux coloniaux ou dans ceux plus interlopes de la racaille faubourienne.

C'est aussi, durant ces douces soirées du désert, que l'on échange pensées, confidences, envies, projets, souvenirs. C'est là que se forment cette compréhension et ces amitiés si profondes qu'elles ne peuvent se comparer ou se confondre qu'avec la fraternité.

C'est là où il faut rechercher la raison essentielle de cette nostalgie du désert que nous garderons si longtemps malgré sa chaleur et son aridité, nostalgie d'une vie libre, d'une vie au grand air, des grands espaces, des ciels purs...

D'EL ALAMEIN À TOBROUK

Il n'y a pas grand chose à dire sur ces quelques mois qui ont suivi la bataille. Occupés au début à des opérations de récupération sur les sites des combats pour ramener le matériel réutilisable vers la gare d'El Alamein, nous nous sommes installés bientôt un peu plus loin, aux environs du km 100 sur la route Alexandrie/Libye, région de sable et d'herbe à chameaux, ces touffes de végétaux ligneux qui retiennent le sable et créent à chaque touffe une protubérance rendant pénible la circulation et dommageable pour les camions.

Nous sommes là, apparemment abandonnés, sans activités ni utilité. Peu d'exercices, sinon pour nous quelques tirs qui nous permettent d'acquérir une réelle efficacité, tant en vitesse qu'en précision.

Rien ne s'oppose désormais aux permissions, que s'octroient en priorité les officiers au Caire ou à Alexandrie, voire même au Levant.

En ce qui me concerne, aller une fois par mois à Alexandrie est très suffisant.

Le 11 Novembre nous avons fêté la victoire par une messe, une cérémonie et un défilé. Qu'en est-il chez nous à cette même époque ? Ils ne doivent pas être de très bonne humeur les occupants qui ici sont en pleine retraite et qui voient en Russie arriver à grands pas un autre méchant hiver. Comme l'avait dit De Gaulle à l'Olympia début Juillet 40 : « Napoléon s'y est cassé les dents, ils subiront le même sort ! ».

C'est à ce moment-là que j'ai une des plus grandes surprises et des plus grandes joies de cette année 42. Renaudot, le vaguemestre, vient un jour m'apporter une lettre alors que je n'en attends évidemment pas. Qui perdrait son temps à m'écrire hormis mon frère, mais qui a certainement d'autres urgences dans son sous-marin d'Écosse et de mer du Nord.

Donc Renaudot, vieux collègue du camp d'Ornano, me dit : « Ce matin j'ai passé un moment à fouiller dans les lettres au rebut (celles dont le destinataire n'a pas été identifié) et j'en ai vu une à ton nom, qui vient d'Amérique. La voilà ! » Et il me tend une lettre froissée portant effectivement le timbre de Philadelphie et adressée à : Mr Alexis le Gall Free French Forces England.

Elle porte des traces de doigts et tant au recto qu'au verso elle est couverte d'inscriptions et de cachets « inconnu à Londres, inconnu à Camberley, voir Navy » et toujours inconnu ici et là, Après la Grande-Bretagne et ses divers cantonnements, elle a parcouru l'A.E.F.: Brazzaville, Bangui, le Tchad, le Cameroun, le Gabon puis a fait un tour, sans plus de succès, en Syrie et au Liban pour arriver finalement ici, au bout du monde, dans les rebuts de la 1^{ère} D.F.L. à la disposition des divers vaguemestres. Le périple a duré plus d'un an vainement mais avec quelle constance !

Et la voici à destination. Je la tourne, je la regarde, puis enfin me décide à l'ouvrir.

Dedans, une lettre d'une américaine et surtout une autre d'une écriture que je reconnaîtrais entre toutes, celle de maman, et une photo de la famille réunie chez les Tessier, les parents de Loulou, celui qui se planque à Damas. Ils n'ont guère changé à part un peu mon petit frère. L'explication est simple: la lettre date de l'été 41, un an après notre départ.

Tout va bien, le moral est bon, on pense à nous. Seule ombre au tableau: mon grand-père est mort brusquement en Juillet, peu après notre départ. Cet homme que nous admirions et que nous aimions tant, n'a pas supporté la séparation.

Malgré tout j'ai chaud au coeur. Enfin un lien, enfin des nouvelles. Et j'apprends par l'américaine la filière qu'elle a suivie. Maman l'a confiée, ainsi qu'une autre pour Jacques à Monsieur Beau, le gérant de la colonie de vacances de la ville de St Denis (ceux qui criaient Vive Doriot en levant le poing et en traversant les rues d'Audierne). Les Beau habitent à Angoulême et passent une partie de l'année à Audierne pour la surveillance et l'entretien des bâtiments.

Amis de mon oncle, ils ont, en rentrant à Angoulême, accepté les deux lettres et les ont postées chez eux (zone libre) à destination d'une amie de pension de maman qui habite Philadelphie, laquelle s'est fait un plaisir de les faire

suivre aux FFL de Londres. Jacques a été très vite repéré, puisque basé en Grande-Bretagne, et pour moi cela a été beaucoup plus long et plus difficile. Je décide que cette lettre précieuse ne me quittera plus. Tout y est précieux, le contenu comme le contenant, et je veux pouvoir la montrer à maman à mon retour, si bien sûr il y retour... Petit événement qui égaye la monotonie des jours.

Nous sommes maintenant organisés. Nous avons notre grande guitoune, des lits picot (lits pliants), un meilleur ravitaillement grâce aux permissionnaires qui nous approvisionnent en vivres frais et boissons : vins et zibib (nom égyptien de l'alcool anisé qu'on appelait arak au Levant). Le whisky reste rare car rationné (en principe une 1/2 bouteille par mois, mais souvent moins car nous sommes au bout de la chaîne) mais la production locale de vins et spiritueux est en vente libre.

À la C.A. les sous-officiers se sont montés un mess, petite baraque carrée, dont les murs sont constitués de sacs à sable et le toit de tôles ondulées de récupération de même que les tréteaux et sièges. Nous avons même un coin bar, ou trône le gérant (à chacun son tour),

On ne peut ne pas se demander ce que nous faisons là et quand on voudra bien nous appeler à autre chose. Un journal local « la Marseillaise », ramené par les permissionnaires, nous tient au courant de la situation. De France les nouvelles ne sont pas brillantes. La zone libre a été envahie et la flotte de Toulon a préféré se saborder plutôt que de rallier Darlan à Alger.

Ceux d'Alexandrie ne sont pas plus doués puisque, malgré la possibilité qu'ils ont et les appels de leur chef Darlan, ils continuent à jouer les inutilités et à crier leur fidélité au maréchal. Une telle bêtise et un tel sectarisme nous dépasse.

En Tunisie, occupée par les Chleuhs, il semble que l'armée française se soit enfin décidée à soutenir les américains. Et quant au front de Libye, les alliés avancent doucement et les allemands reculent eux aussi doucement et sans désordre. On ne fait rien pour les bousculer alors que nous sommes ici l'arme au pied.

Chaque matin nous faisons tourner les moteurs des camions, pour l'entretien des batteries, mais ce n'est pas toujours si facile. Il faut souvent qu'ils se remorquent mutuellement pour pouvoir démarrer.

Notre B.M.5, si discipliné, commence à se laisser aller. A la compagnie, Buttin est en vacances et c'est Lescan du Plessis qui le remplace mais il manque sérieusement d'autorité. L'autre jour, deux de nos fortes têtes, ayant fait je ne sais trop quelle bêtise, ont été convoqués devant lui et il leur a tenu ce discours : « Vous comprenez, je ne vous veux pas de mal, mais je suis forcé de vous punir. Il faut garder une certaine discipline. Je dois vous mettre quatre jours de prison. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ». Les deux gars sont sortis en rigolant et en disant : « Tout juste s'il ne s'est pas excusé ! »

Surtout qu'au désert la prison ne se fait pas et que la punition reste théorique. Comme disait Dolé : « Ce n'est pas comme ça qu'on nous parlait aux Batt' d'Af ! ».

Noël approche et notre principal souci va bientôt être de se préparer un bon réveillon. Pendant qu'on le peut, profitons-en pour nous mijoter un gueuleton mémorable. A la popote mess on discute des menus possibles et des conditions d'achat et de ravitaillement. Certains auront une permission spéciale pour Alexandrie avec la charge de trouver aliments et boissons.

Notre popotier Javanaud nous a concocté un menu du tonnerre, dont nous nous léchons les babines d'avance. On attend avec impatience et on en rêve.

Le soir du 24 nous sommes tous réunis dans notre mess/sacs à sable et, pendant que la cuisine se prépare, nous entourons le bar, où, pour pallier à l'attente, Javanaud nous prépare un cocktail de sa fabrication où se retrouvent oeufs, sucre, alcool, liqueur etc... Ça ne paraît pas très fort. Ça se laisse boire et il nous propose de suivre son exemple et de payer chacun notre tournée. Nous acceptons avec joie, mais le malheur c'est que nous sommes une vingtaine et vingt cocktails, cela risque de devenir dangereux.

Tout en reniflant les odeurs de cuisine et en savourant d'avance le merveilleux repas qui se prépare, nous entamons les tournées.

J'en suis au 8 ou 9^{ème} quand brusquement ma conscience disparaît et je la retrouve, en ayant l'impression que c'est dans la minute qui suis, en ouvrant les yeux. Je suis dans mon lit picot, la nuit nous a quitté, il fait jour et le soleil commence à se montrer. Près de la tente, Portmann et Sauvage, les évadés de Djibouti, se font des crêpes. J'ai à peine la gueule de bois, et quand ils me disent : « Tu en veux une ? », j'accepte avec plaisir.

Une crêpe et un coup de jus, bon début pour un jour de Noël. Mais je reste inquiet sur la nuit précédente et j'entame, sur la pointe des pieds, auprès de Tanguy et Hochet qui viennent de se réveiller, une enquête sur le déroulement de cette soirée. J'apprends que le repas fut réussi, apprécié et arrosé, que notre groupe se permit même de rejoindre les sous-officiers d'une compagnie voisine où l'on continua la fête, que je me comportai tout naturellement et avec le même entrain que les autres et que seul le retour jusqu'aux tentes fut difficile et parsemé d'embûches. Mais les deux compères se félicitèrent de ma présence car, me dirent-ils, c'est grâce à moi, qui les précédait et les guidait, qu'ils purent dans la nuit retrouver leur tente et leurs lits.

J'en fus évidemment ravi et rassuré mais il n'en demeure pas moins que ce Noël s'accompagne toujours dans mes souvenirs d'un immense regret, celui de n'avoir pu en profiter, malgré tous les espoirs qu'il avait fait naître et de ne m'être même pas souvenu, non seulement des divers plats, mais simplement d'avoir mangé.

Cette soirée reste aussi la seule où j'ai perdu toute conscience ce qui me permet désormais de croire et d'accepter que cela est possible mais d'en réaliser en même temps toute la gravité. Par la suite j'ai toujours fait en sorte que ça ne se reproduise pas.

C'est l'hiver. Il fait désormais beaucoup moins chaud, l'atmosphère est plus agréable.

Nous apprenons sur notre radio l'exécution de Darlan qui nous redonne un peu d'espoir. Ce grand homme de Vichy disparu, espérons que ses successeurs sauront pactiser avec De Gaulle pour une France unie dans la lutte contre nos occupants, unie aussi bien avec Boisson à Dakar qu'avec Godefroy et son escadre à Alexandrie. Vive l'unité ! Mais pourquoi diable avoir exécuté sans jugement ce jeune Algérois qui nous a débarrassé de l'amiral ?

Finalement notre espoir sera vain. Nos marins d'Alexandrie continuent à se tourner les pouces et à nous narguer pendant qu'ailleurs d'autres marins prennent tous les risques. Idem aux Antilles et dans d'autres territoires toujours fidèles au Maréchal. Et c'est un nouveau copain à Pétain qui a remplacé Darlan avec la bénédiction des américains ! Drôles d'alliés...

Encore quelques jours et un mouvement de départ se prépare. Je récupère mon camion GMC dont on a refait le moteur après mes bielles coulées. Kratz, au garage, me met en garde: il faut conduire tout doux et ne jamais forcer, le moteur doit se roder doucement et ne pas tourner vite. Mais comment pourrais-je le roder alors que nous ne bougeons pas, ou si peu ?

Début janvier nous chargeons tout le matériel et, laissant sur place l'inutile et le surplus canon en remorque pour pouvoir charger bagages et munitions, nous partons vers l'ouest pour quelques 800 ou 1000 km.

Et voilà les convois du désert, la route interminable bordée de sable à perte de vue.

De temps en temps un campement britannique, tentes et véhicules, et les quelques rares villages, souvent plus visibles sur les cartes que dans la nature: Marsah Matrouh, d'abord, point de départ de la contre-attaque de Wavell fin 40, puis Sidi-Barrani et Bug-Bug, où nous faisons étape près d'une N.A.F.I., où l'on peut trouver ravitaillement et bière fraîche.

Le lendemain matin on repart vers Solloum et vers ce qui se présente comme une énorme falaise qui surplombe la grande plaine sableuse d'Égypte et sert de frontière à la Libye.

Jusqu'à présent mon moteur a tenu. J'ai réussi à ne pas forcer; je conduis moi-même, Dolé se chargeant de notre camion de réserve. Quand nous atteignons la falaise, il nous faut attaquer la montée à forte pente et là, malgré toute ma bonne volonté, le moteur tire. Il faut rétrograder jusqu'en seconde pour ne pas caler. Le moteur chauffe et, ce qu'on appréhendait arrive. Le moteur commence à cogner puis s'arrête, bielles coulées. Je vais encore me faire bien voir par les mécaniciens.

Une seule solution pour continuer : me faire prendre en remorque, avec un petit problème cependant : je n'ai pas de frein. Ceci ne nous gêne ni Tanguy, ni moi. Je m'accroche à son camion et nous convenons qu'en cas de ralentissement ou d'arrêt, Alain me fera signe du bras suffisamment à temps pour que je puisse ralentir et terminer au frein à main.

Nous arrivons au haut de la côte et roulons maintenant sur un nouveau plat. Nous avons atteint le plateau de Cyrénaïque où le sol est beaucoup plus ferme et le sable plus rare.

Tout va bien, nous avançons tranquillement mais je me méfie des GMC qui nous croisent à bonne vitesse et dont les chauffeurs ont tendance à se rabattre vers le milieu de la chaussée dès qu'ils ont croisé un véhicule.

Pour sortir un peu de la monotonie d'avoir tout le temps ce camion si proche devant moi et qui me bouche la vue, je me déporte un peu à gauche pour jeter un oeil. Mal m'en a pris car survient en face au même moment un GMC qui

m'accroche le côté gauche juste derrière la cabine et me rabote tout le côté. En soi ce n'est pas bien grave, de la tôle latérale un peu déformée. Mais le drame c'est que toute ma réserve d'eau est perdue, ce côté étant bardé de bidons de récupération pleins d'eau qui ont crevé sous le choc et se sont vidés. Non seulement j'ai perdu le contenu mais aussi le contenant et donc la possibilité de se reconstituer une réserve.

Nous repartons en nous disant qu'on arrivera toujours à retrouver d'autres bidons et la marche monotone reprend. Brusquement Tanguy pile sans avoir pu prévenir et sans me laisser la possibilité de réagir. Je viens l'emboutir violemment, le projetant sur un anglais planté au milieu de la route. C'est justement celui-là qui m'apercevant en remorque avec mes bidons crevés, vient de l'obliger à s'arrêter. C'est un M.P. chargé du contrôle de la circulation.

Il me tourne autour, examine les dégâts et veut des explications sur notre accident. L'attitude classique du français moyen dans ce cas-la est de dire : « no understand ».

En général ça fonctionne : l'anglais dégoûté capitule et s'en va en s'accompagnant de qualificatifs peu élogieux pour ces « froggies » arriérés dont on ose leur imposer la présence. Malheureusement celui-ci est plus coriace. Il connaît, nous dit-il, un gars parlant français à 2 ou 3 km de là qui pourra traduire. Et il nous invite à le suivre. On explique donc à l'interprète que je suis tombé en panne, que Tanguy m'a pris en remorque, que c'est un camion anglais qui en se rabattant après croisement est venu me heurter et qu'il a filé sans demander son reste, qu'on n'a donc pu l'identifier et que c'est la faute de ce « fucking english ».

« All Right », dit le M.P., désormais satisfait car de ce fait il n'a pas de compte-rendu à faire. Et nous pouvons reprendre la route, en espérant retrouver le convoi car on ne sait pas très bien où l'on va et le désert est vaste.

Le soir, après avoir obtenu les renseignements nécessaires, nous retrouvons le B.M.5 dans la nature, sur la côte avant Tobrouk, au haut d'un talweg qui plonge vers la mer et on s'installe tant bien que mal sur ce qui va être notre campement pendant plus de 3 mois.

Nous ne sommes pas loin de la mer sur un sol rocheux recouvert d'une petite couche de terre aride nourrissant une courte végétation. Ici pas de trous à creuser, on se protégera par des sacs à terre. La C.A. est favorisée car elle hérite du talweg où l'on pourra s'installer tranquillement sur les flans en étant protégés tant des vents et intempéries que de très hypothétiques bombardements.

Le site est plus agréable que celui d'Alamein mais il a pour nous un gros inconvénient, Alexandrie se trouve désormais à un millier de kilomètres, ce qui rendra plus rares et plus compliqués sorties et ravitaillement. Tobrouk, nous le verrons rapidement n'est qu'une rade et un nom sur la carte, mais la ville et ses habitants ont complètement disparu.

ATTENTE EN CYRÉNAÏQUE (TOBROUK-GAMBUS) JANVIER-AVRIL 1943

Que dire de ce nouveau site où nous poireauterons pendant près de 4 mois ?

Je ne me souviens pas du nom du lieu, un wadi quelconque, situé entre Tobrouk et Gambus, dont l'intérêt principal est son terrain d'aviation, grande base de bombardiers agissant jusqu'en Italie, et notamment les ports de Tarente et Naples.

C'est l'hiver. Il fait doux, avec même quelquefois quelques gouttes de pluie. Une fois d'ailleurs les gouttes en question se transformèrent, une nuit, en une terrible pluie d'orage.

Ruisselant sur le plateau rocailleux, les eaux se concentrèrent sur le Ouadi qu'elles envahirent soudainement, emportant sur leur passage toutes les installations mises en place par les gars, blancs et tirailleurs, de notre compagnie pour se créer chacun un petit chez-soi où l'on puisse dormir tranquille la nuit ou se retirer pendant les moments libres de la journée.

Au lever du jour c'était la catastrophe, les plus chanceux ayant pu récupérer quelques affaires ou sauver leur literie. Et tout ce monde, trempé, regardait, hébété, les restes sauvés du naufrage et les débris restés accrochés aux buissons ou rochers de la vallée.

Nous-mêmes qui, avec Baudet, Tanguy et Hochet, nous étions installés au haut du talweg et avons donc ainsi surplombé les flots, n'avions que peu de dommages, mais beaucoup des autres avaient tout perdu de ce qui constituait jusque là leur « fortune personnelle » amassée au cours des derniers mois. Comme quoi il ne faut pas prendre à la légère ceux qui vous disent que, dans le désert, vous avez autant de chance de mourir noyé que de mourir de soif !

Mais cette fois, grâce à Dieu, il n'y eut pas de noyés.

Notre vie durant les 3 mois passés à Gambut fut, hormis ce genre d'incident, des plus calmes.

Notre bond en avant nous avait rapproché initialement du front, mais celui-ci continuait à s'éloigner par suite de l'avance de la 8^{ème} Armée et de Leclerc en Tunisie. Nous attendions un nouvel ordre de départ mais, entre temps, il fallait nous occuper et, pour cela, il fallait continuer les exercices, marcher, s'entraîner, tirer, etc..., avec beaucoup de routine et parfois un peu d'imprévu.

Depuis les combats d'Alamein nous disposions de munitions italiennes de récupération, notamment grenades et obus de mortier, réutilisables car souvent de même calibre que celui de nos armes. Avantage : on pouvait les utiliser sans modifier nos stocks ni avoir à rendre compte. Il en était de même pour nos canons de 75 pour lesquels nous avons pu récupérer après la bataille d'Alamein des obus de chars américains de même calibre, mais perforants et à charge renforcée. À l'usage ces derniers se révélèrent trop puissants pour nos canons et nous obligèrent à des réglages spéciaux. Mais la plus grande surprise vint des obus et charges de mortiers italiens.

Un jour le Commandant Gardet décida en effet d'organiser, le fait était assez courant, un exercice à tirs réels mais utilisant cette fois les munitions italiennes. Il s'agissait d'une marche d'approche et d'une attaque sous protection de mortiers, manoeuvre classique où les attaquants progressent en suivant l'avancement des tirs de mortiers réglés pour tomber à 100 mètres devant eux, le but étant d'habituer les tirailleurs à la proximité de ces explosions. Le malheur vint que plusieurs des charges italiennes, trop humides, n'éclatèrent pas et qu'un grand nombre des obus, ayant ainsi eu leurs trajectoires raccourcies, tombèrent au milieu de nous au lieu de choir 100m ou 150m devant. Heureusement certains des obus italiens oublièrent d'éclater en touchant le sol et, s'il y eut quelques blessés, aucun ne fut grièvement.

Bien entendu nos amis de la section Mortiers, notamment le lieutenant Maylié et notre collègue Robin, se firent copieusement enguirlander après la manoeuvre, bien que n'y étant pour rien.

L'habitude était là-bas où nous disposions d'un grand nombre de grenades offensives italiennes, très sonores mais peu dangereuses sauf coup direct, de nous en balancer à proche distance, histoire de surprendre ou de se faire peur : quand on manque de distractions il faut en créer ! Le summum fut atteint quand l'un de nos officiers (avait-il mal digéré ses tirs de mortiers foireux ?) vint, au cours d'un exercice de nuit réservé au personnel européen, nous en balancer dans les pattes alors que nous descendions d'un véhicule. Le faire de jour en prenant toutes précautions, d'accord, mais s'y lancer de nuit avec tous les risques que cela représentait, était une idiotie et nous le lui fîmes vertement savoir, ce que n'apprécia guère cet homme susceptible.

Émoustillé par cet exemple, il m'arriva même de bricoler avec l'allumeur d'une de ces grenades un « piège à cons » que je destinai au lieutenant Baudet, juste pour lui faire une petite peur. C'était d'un goût aussi douteux que l'exploit précédent du Lieutenant Maylie mais heureusement le piège ne fonctionna pas car l'explosion du détonateur aurait peut-être été suffisante pour le blesser au pied, ce qui aurait eu des conséquences graves et n'était pas du tout dans mes intentions.

Ainsi dévie et se délite une armée réduite à l'inaction.

C'est encore près de Gambut qu'ayant repéré deux chars allemands Mark III démolis par les Anglais au cours de combats précédents, notre chef décida de les prendre pour cible afin d'observer les dégâts que pouvaient y causer nos obus de 75.

Mais, même à 800 mètres la cible était trop grosse et le tir trop facile et ils étaient pratiquement impossibles à manquer. Pour corser la difficulté, je pris pour cible un poteau téléphonique proche des engins et, en trois coups, parvins à l'atteindre en plein milieu. Quand on pense qu'il n'était guère plus épais que notre obus, c'était presque un exploit.

En fait, de ma position dans l'axe du canon au moment du tir, je pouvais, à la jumelle, suivre la trace de l'obus, constater son impact avant qu'il n'explose et donner ainsi les corrections exactes pour atteindre le but.

Après le tir nous allâmes examiner les effets de l'impact de nos 75 sur les chars et constatâmes avec horreur que les équipages allemands étaient toujours en place et que nous les avions, en quelque sorte, disloqués et tués une deuxième fois. Par la suite cet objectif fut, pour cette raison, définitivement abandonné.

Une autre de nos distractions là-bas fut de reprendre les entraînements de football car nous disposions d'un sol plat et dur permettant ce genre de sport. Il en résulta quelques compétitions entre compagnies et même entre unités et j'eus la chance de faire partie, dès cette époque, de l'équipe de football de notre bataillon, avec notamment le lieutenant Delrieu, aux talents affirmés dignes d'un professionnel, Ranson, aux coups de gueule mémorables, Mortel notre banquier du Cameroun, et même mon chauffeur camerounais, Alfred Ondoua, digne précurseur des talents Camerounais que je connaîtrai par la suite à Yaoundé, dont Alfred était d'ailleurs originaire. De ces matches le plus horrible reste certainement celui que nous disputâmes par vent de sable, ce qui doit rester encore quelque chose d'exceptionnel, avec un ballon invisible dans un nuage de sable d'où ne ressortaient que les hurlements de l'ami Ranson, de plus en plus excité.

D'autres événements venaient heureusement modifier parfois ce train-train.

A deux reprises, je fus désigné pour me rendre au Caire, en compagnie d'autres gradés, prendre livraison de nouveaux camions, ce qui consistait à partir en groupe dans un de nos camions pour aller recevoir, près du Caire ou d'Héliopolis, une dizaine ou plus de véhicules destinés à la Division.

Après un voyage d'environ 1.000 km, nous parvenions au dépôt de matériel et y prenions en charge chacun son camion. Nous en profitions évidemment pour sortir en ville et ramener quelques achats. Le retour se faisait en convoi, à raison d'un conducteur par véhicule et en respectant les normes de conduite des convois en temps de guerre et notamment les distances.

Tout cela ne pose aucun problème sur papier mais, dans la pratique, c'est une autre affaire. Rouler toute la journée en plein soleil, sur une route bordée de sables à l'infini des deux côtés devient à la longue, et particulièrement après les repas, quelque chose d'extrêmement soporifique et j'ai le souvenir d'un de ces convois où, pendant une ou deux heures, je n'avais plus conscience de conduire et où j'ai quitté 7 ou 8 fois la route pour me réveiller dans les sables voisins d'où, sans m'arrêter et sur ma lancée, je parvenais à m'extraire pour rejoindre le ruban goudronné, tenir quelques minutes et recommencer un peu plus loin. Je n'étais pas le seul dans ce cas et pouvais apercevoir, de temps en temps, un des autres camions sortir visiter les abords et revenir, sans trop de mal, reprendre sa place. Dans ces convois du désert l'impératif était de ne pas perdre le contact car l'on ne savait jamais très bien où l'on allait faire halte et parfois même notre destination.

La nourriture restait désespérément monotone, se partageant entre le corned-beef et les beans. A l'occasion d'une halte, faisant chauffer ma boîte de beans sur un feu d'essence (on verse un peu d'essence sur le sable, on allume et on remue de temps en temps) je me dis : « pourquoi ne pas améliorer l'ordinaire en y ajoutant une dose de « zibib » (genre de pastis local).

Il paraît que c'est ainsi que se découvrent parfois les grandes recettes culinaires ! Ce ne fut, hélas, pas le cas. Le mélange se révéla horrible mais je m'efforçai, malgré tout, à avaler toute la boîte ainsi « améliorée », ne serait-ce que pour éviter le regard moqueur du lieutenant Baudet, en présence duquel j'avais tenté l'expérience.

Le soir les haltes étaient plus agréables. Nous nous arrêtons aux N.A.A.F.I. ces boutiques-bars installées par les anglais et réservées aux troupes, notamment à celle de Bug-Bug, à mi-distance entre Le Caire et Tobrouk, où nous bivouaquions pour la nuit.

Alors que je viens de parler de ce malheureux essai culinaire, il serait peut-être opportun de dire quelques mots de notre nourriture.

Durant toute cette période Alamein-Gambut, les deux grandes bases de notre alimentation furent le corned-beef et les beans. Si le corned-beef est excellent sortant d'un frigidaire, coupé en tranches et assaisonné de cornichons ou pickles, il n'en était pas de même du notre surchauffé, projetant, à la moindre tentative d'ouverture de la boîte, un jet de graisse chaude tachant tout sur son passage. Il ne reste ensuite dans la boîte qu'un amalgame de hachis tiède et écœurant. Quant aux beans (haricots blancs vaguement relevés d'un peu de sauce tomate douceâtre, ce n'est guère plus attirant, surtout comme nourriture quotidienne.

Tout l'art est alors de trouver des préparations propres à les rendre plus appétissants. Comme nous disposions d'oignons, scorbut oblige, nous faisons sauter le corned-beef à la poêle avec des oignons et chauffons les beans additionnés des restes de friture.

De pain, nous n'en avons guère car il n'aurait pas résisté à la chaleur et à la sécheresse.

Il était remplacé par des biscuits, mieux conservables, et nous nourrissions quotidiennement du trio corned-beef, beans, biscuits, arrosés théoriquement de thé (heureusement remplacé chez nous par le café récupéré sur les italiens à Alamein).

La recherche d'une nourriture plus variée et plus agréable resta donc uni de nos passe-temps favoris et il faut dire que, sur ce plan, les permissions à Alexandrie ou au Caire se révélèrent très utiles.

Grâce à ce ravitaillement annexe et tout autant à notre écoeurement et notre dégoût du régime officiel quotidien, nous nous étions, petit à petit, constitué d'importantes réserves représentant, au moment de notre départ de Gambut, une dizaine au moins de caisses de corned-beef et plusieurs sacs (les fameux sacs à terre des militaires) remplis de thé, sans intérêt sur le moment mais qui se révéleraient très utiles comme valeur d'échange dès que nous quitterions le désert...

En sus de ces équipées égyptiennes, l'ami Tanguy eut d'autres occasions de se changer les idées. Désigné pour un stage de quelques jours dans un bataillon de Légion voisin, chargé de la protection du terrain d'aviation de Gambut, très utilisé par la R.A.F. et les Américains, il y arriva la veille de la paye. Le lendemain chacun perçut son mois accompagné d'un bon pour une bouteille de whisky, bouteille qui fut bue sur le champ dans la journée provoquant une ivresse collective, dégénérant en disputes, bagarres et tirs de mitraillettes, les balles vous volant au ras des oreilles. A minuit tout était consommé et la troupe éteinte et endormie.

Mais, des 4 heures du matin, c'était le branle-bas pour une marche forcée de dégrisement.

Heureusement, exemple à donner aux tirailleurs oblige, nous avons des comportements plus raisonnables (et surtout moins de whisky) et une discipline plus souple, ce qui n'empêchait pas, certains jours, des soirées animées et des comportements de détente qui restent les meilleurs souvenirs de cette vie au désert.

Il nous arriva également de devoir nous rendre, soit en service, soit par curiosité, à Tobrouk, distant d'une quinzaine de kilomètres. Ce port de Tobrouk était célèbre depuis 1940, date à laquelle il représentait le premier port militaire italien de Libye. Les Alliés l'avaient pris le 22 Janvier 41, ce qui avait permis à Churchill d'annoncer triomphalement aux Communes le lendemain que la veille les troupes franco-britanniques avaient occupé Tobrouk, première mention d'une participation FFL à une victoire alliée (en fait nous n'y étions représentés que par 2 compagnies du B.I.M.). Par la suite, Tobrouk, tenu par les Polonais, avait, d'avril 41 à Janvier 42, victorieusement résisté aux assauts de Rommel. J'y allai avec curiosité mais fut très déçu car tout, port et bâtiments, y était détruit et, dans la rade on ne voyait guère plus que 3 ou 4 navires. Peut-être n'ai-je pas été un bon témoin, mais tel est le souvenir que j'en ai gardé.

Pendant que nous vivions cette période calme et désespérante, les événements se déroulaient à l'ouest, la 8^{ème} armée continuant sa progression pendant que nous piaffions d'impatience en apprenant que nos camarades du Tchad accompagnant Leclerc avaient occupé le Fezzan et rejoint les Anglais à Tripoli. Et, ce qui était encore plus rageant, Montgomery, qui nous avait mis sur la touche après Alamein, les y accueillait à bras ouverts et les incorporait à son armée en les renforçant du B.I.M. et du corps blindé de Kersauzon. De toutes nos unités venaient des doléances s'adressant à nos chefs Brosset et Koenig.

Allaient-ils occuper bientôt la Tunisie et, peut-être même, détruire l'Africa Korps sans que nous y prenions part ? C'était impensable et notre grogne s'amplifiait à mesure que nous parvenaient des nouvelles de nos éléments avancés et des victoires qu'ils remportaient.

Entre temps, nous rejoignirent: d'autres ralliés et notamment plusieurs cadres de Djibouti qui venaient de passer de notre bord fin Décembre. Ils étaient, ou se disaient, tout aussi Gaullistes que nous et pourquoi leur en vouloir d'avoir eu des chefs restés fidèles à Pétain ?

Les nouveaux sous-officiers, tous militaires de carrière contrairement à nous, étaient sympathiques, bien qu'un peu plus formalistes et plus disciplinés que nous.

Quant aux nouveaux officiers, fort rares il est vrai, ils nous réservaient une sacrée surprise. Personne n'ignorait, au B.M. 5, l'histoire de nos deux évadés manqués de Djibouti et tous avaient en mémoire l'opinion de ces deux gars sur le Président du Tribunal Militaire qui les avait traités de tous les noms et condamné au maximum après leur tentative d'évasion. Et voilà qu'en ce début d'Avril nous parvient la nouvelle d'un prochain départ de notre commandement de compagnie, le capitaine Bertrand, et nous attendons avec curiosité de connaître l'identité et l'arrivée de son successeur.

Celui-ci nous arrive vers la mi-Avril et que ne fut pas notre surprise quand, à sa venue, nos deux Djiboutiens s'aperçurent, avec horreur, qu'il s'agissait de celui qui, un an plus tôt, les avait condamné si sévèrement. Dans notre

unité si foncièrement gaulliste il s'agissait d'une nomination pour le moins regrettable et que nous apprécîâmes d'autant moins que l'individu était breton et noble de surcroît, d'Ille-et-Vilaine il est vrai mais néanmoins breton.

Mais nous n'eûmes ni le temps, ni l'envie de réagir car, en cette même mi-avril, arriva la grande nouvelle tant attendue: nous allions faire mouvement, nous allions rejoindre la Tunisie et pouvoir être là pour les derniers combats décisifs. Adieu Tobrouk, adieu Gambut et vive le départ...

TRIPOLITAINE ET TUNISIE

Nous entamons donc nos préparatifs de départ, avec plusieurs impératifs:

- 1°) Avoir un matériel dans le meilleur état possible et ne rien oublier des munitions et des accessoires utiles
- 2°) Essayer d'emmener le maximum possible du matériel grappillé ici ou là et susceptible d'améliorer notre confort. Sur ce point il y a déjà opposition avec les ordres reçus qui sont d'abandonner tout le superflu et le non-réglementaire.
- 3°) Emmener le maximum de ravitaillement y compris la dizaine de caisses de corned-beef inconsommées et les quelques sacs pleins de thé non utilisés.

Nous disposons heureusement, en sus de nos 4 camions réglementaires (1 par pièces de 75 plus 1 pour la réserve d'obus) de 2 camions de récupération qui pourront transporter tout notre complément « alimentation et confort ».

Les canons se déplaceront tractés, les camions étant chargés du personnel et des munitions.

Les canons sont nettoyés et vérifiés à fond (verrouillage et blocage, vérification des jauges et niveaux).

Tout est parfait, nous sommes fins prêts et c'est ainsi qu'en cette fin d'avril nous abandonnons sans regrets notre site de Gambut-Tobrouk.

Des consignes strictes de prudence ont été données. Nous devons garder nos distances, garder notre place dans le convoi, ne pas dépasser le véhicule précédent et faire en sorte que tout le matériel, notamment automobile, parvienne intact à destination. Le sort du matériel serait, paraît-il, le dada de notre nouveau commandant de Brigade, le Colonel Brosset.

Nous reprenons la route de l'ouest qui doit nous mener de Tobrouk à Tripoli puis jusqu'en Tunisie, où se déroulent désormais les combats.

Pour le moment la Cyrénaïque que nous traversons est complètement différente du désert d'Égypte. Il s'agit d'un haut plateau rocheux, bordé extérieurement de nombreuses agglomérations portuaires, certaines anciennes comme Cyrène, patrie du Simon le Cyrénéen, de l'évangile, et qui fut une importante cite grecque, du temps de l'empire athénien. Nous occupons bien entendu la voie centrale et seuls des panneaux nous indiquent au passage la direction de ces différentes cités, souvent réduites à quelques gourbis déserts.

Nous atteignons bientôt une région plus accidentée et suivons une voie sinuant à flanc de colline, sabotée par l'ennemi en retraite et à peine réparée depuis lors. Il faut, dans certains virages, manoeuvrer et s'y prendre à plusieurs fois pour pouvoir continuer sans choir dans le ravin.

Grimpant cette route creusée dans la colline, je suis le camion de Hochet, en précédant moi-même celui de Tanguy. Brusquement le camion précédent Hochet ralentit et s'arrête. Roland, le croyant en panne (il l'est effectivement) déboîte pour le dépasser et suivre le convoi. C'est alors qu'arrive de l'arrière un command-car qui se met à klaxonner, fait stopper Hochet et qu'en sort en hurlant un gars en short coiffé d'un képi de colonel (silhouette que toute la Brigade ne tardera pas à connaître). C'est ainsi que m'apparaît pour la première fois le colonel Brosset que nous aurons par la suite l'occasion de revoir très souvent mais toujours avec cette même allure: chemise, short, képi, criant et gesticulant.

Il repart enfin et le convoi continue.

A plusieurs dizaines de kilomètres de là, nous faisons halte au pied d'une falaise et là, ô miracle, il y a une pièce de terrain ombragée, couverte d'une herbe verte et grasse, une herbe comme chez nous, quelque chose que nous n'avons pas vu depuis des mois, une prairie de nos campagnes, fraîche, douce et reposante. Je m'y allonge, m'y roule et profite au maximum de cette bonne herbe odorante dont on ne pouvait pas imaginer, hier encore, que ça puisse encore exister.

Je ne suis pas le seul. D'autres sont là, tout autour, accouchés, bras écartés, jouissant de ce moment de fraîcheur. Ainsi dut apparaître la « terre promise » à Moïse sortant de son désert.

Nous repartons revigorés mais, plus loin, nous ne retrouverons jamais ce petit paradis vert.

Le soir à l'étape, Baudet nous réunit. Il a sa figure des mauvais jours et nous apprend la nouvelle qu'on vient de lui transmettre : Hochet vient d'être cassé de son grade sergent et se retrouve soldat de 2^{ème} classe par décision du Colonel Brosset pour « dépassement interdit en convoi ».

La décision est irrévocable et nous nous regardons tous les 4, accablés.

Baudet continue : « Puisqu'on ne peut rien y faire, il faut accepter la sanction mais, en accord avec le Commandant Gardet, qui pour une fois a une réaction saine, il sera proposé comme caporal dans un mois et comme sergent le mois suivant, de manière que d'ici 2 ou 3 mois au maximum, il ait retrouvé son grade antérieur. » De son côté Baudet décide que Hochet conservera son poste de chef de pièce, tout le monde gardant la nouvelle secrète.

Tanguy et moi décidons de notre côté de ne plus porter nos galons jusqu'à rétablissement de la situation et de ne parler à personne de la sanction.

Effectivement 3 mois plus tard Hochet se retrouvera sergent comme avant. Quant aux tirailleurs, auxquels nous savons que rien n'échappe de tout ce qui se passe ou se décide au Bataillon, ils ont, eux aussi, joué le jeu, continuant à l'appeler « sergent » et à lui obéir comme avant.

Ceci est un exemple de la solidarité qui existait dans nos unités de France Libre où tous se portent naturellement au secours de leur camarade dans le besoin et font front tous ensemble contre l'injustice...

Le lendemain nous atteignons les limites de la Cyrénaïque, points extrêmes des avancées britanniques de 41 et 42 et retrouvons sur des bornes ces noms qui ont eu un jour l'honneur des communiqués : Agétabia et El Agheila, d'où partit, en 41, l'attaque des premiers allemands de Rommel et de l'Africa Korps.

Nous roulons désormais dans le désert de Syrte, sur l'unique route asphaltée, bordée à droite et à gauche, de sable à l'infini. Ici rien ne compte, tout est toujours pareil et, sans les bornes kilométriques qui bordent la chaussée comme chez nous en Europe, on aurait l'impression de ne pas avancer.

Un souvenir qui m'est resté de cette longue traversée du fond du golfe de Syrte peut illustrer cette impression de vide et de néant.

A un certain moment nous vîmes sur les bornes kilométriques l'inscription : « Nufilia 200 km » puis 199, 198, etc... Bien longtemps après nous en étions à : « Nufilia 5 km », puis 4, 3, 2, 1 sans déceler à l'horizon cette ville de Nufilia qu'on nous signalait depuis si longtemps.

Ce fut enfin : Nufilia 0 km, sans que nous n'apercevions autre chose qu'un désert de sable à droite et à gauche. Peut-être y eut-il un vieux gourbi effondré quelque part mais je n'en suis même pas sur.

Bien au delà de Nufilia, la fantomatique, nous vîmes, surplombant la route, un arc-de-triomphe imposant et portant en caractères énormes « Viva il Duce » et « Vincemo, etc... (nous vaincrons car nous luttons comme des lions). Ce ne sera pas le seul il y en aura d'autres mais qui n'empêcheront pas ses pauvres bambini de se replier jusqu'à la lointaine Tunisie, où nous allons bientôt les rattraper.

Voici mes quelques rares souvenirs de cet immense pays monotone où, après 3 ou 4 jours, nous allons atteindre Misurata et entrer en Tripolitaine.

Cette entrée mérite d'être narrée car elle nous a ouvert de nouveaux horizons sur le système de colonisation italienne.

Roulant à travers le désert vide, nous vîmes tout a coup sur la gauche et la droite de la route une rangée de petits arbres bien espacés. Puis, 4 à 500 m plus loin une autre rangée. Et ainsi de suite de plus en plus rapprochés et perpendiculairement à la route.

Bientôt à ces lignes d'arbres perpendiculaires à la route vinrent s'ajouter d'autres lignées parallèles à la route et commençant à former des enclos. Bientôt l'on vit quelques herbes ou plants sortant du sable dans ces nouveaux espaces, jusqu'à finalement former de vrais champs avec ce qui semblait être des céréales. Ainsi les colons italiens parvenaient, ou tentaient de parvenir à transformer le sable en terre cultivable, suivant cette technique des arbres donnant de l'humus, l'humus devenant terre, etc...

À la suite de ces plantations nous entrâmes dans un premier village, le premier village italien que nous rencontrions depuis notre entrée en Libye, quelques 4 mois plus tôt.

L'étonnant est qu'il avait tout du village européen : des bâtiments construits en dur, une place centrale où voisinaient une église, une mairie, des commerces et bien entendu de nombreuses habitations.

Il nous fut indiqué qu'à l'origine, Mussolini, dont un des grands problèmes semble avoir été de donner du travail à l'ensemble des italiens et notamment aux chômeurs, très nombreux dans les années 30, avait décidé d'utiliser certaines régions d'Afrique comme « colonies de peuplement » et d'y transférer ou déporter volontaires et chômeurs pour s'y installer et créer de nouvelles provinces italiennes (comme nous l'avions fait en Algérie le siècle précédent)

mais ici en négligeant ou même écartant la population locale. Dans ce but il avait fait construire des villages aussi proches que possible de leurs villages métropolitains et avait fourni aux nouveaux arrivants maisons, matériel et outils en sus du terrain, à charge pour eux de se débrouiller pour produire de quoi survivre. Quant aux autochtones, bédouins ils étaient, bédouins ils resteraient, à moins qu'ils n'acceptent de devenir serviteurs.

Là étaient essentiellement les raisons de ses guerres coloniales des années 30-35 en Libye, Abyssinie, Éthiopie, Érythrée, etc...

Ces colons auraient-ils réussi sans les événements et la guerre de 40 ? Probablement...

Nos convois traversent désormais la Tripolitaine. Le pays est cultivé et habité, contrairement au golfe de Syrte et à la Cyrénaïque intérieure que nous venons de traverser. Mais je ne peux parler de Tripoli, la capitale, que nous avons contournée par le sud. Nous nous approchons de la Tunisie et campons dans la région de Zouara, où le désert a repris.

Et puis brusquement voilà qu'à la direction l'on s'énerve. Il faut partir très rapidement en voyageant de nuit mais avec interdiction absolue d'utiliser les phares.

Et nous allons vivre, pour traverser la zone frontalière et entrer en Tunisie ce convoi dantesque, inimaginable: une succession ininterrompue de camions roulant dans le noir sur une route évidemment non éclairée, sans même, ou à peine « cette obscure clarté qui tombe des étoiles ».

J'ai mis Dolé au volant et moi je suis sur l'aile avant droite, accroché au capot, les pieds sur le pare-chocs, essayant de discerner le camion qui précède et de guider le chauffeur pour qu'il ne s'embarque pas hors chaussée.

Quelle nuit, mes amis ! Combien de fois ai-je failli me faire écraser les pieds contre le camion précédent ou me faire balancer sur le côté, au risque de passer sous les roues. Combien de fois avons-nous quitté la route ? 30, 40 fois, je ne sais. C'était heureusement du sable mais il y avait quand même parfois une dénivellation. Ce fut une nuit de cauchemar bien que personne, ni alliés, ni aviation ennemie, ne nous ait cherché d'ennuis.

Je n'ai jamais su les raisons de ce convoi aveugle. Était-ce pour éviter une attaque aérienne (menace peu vraisemblable car, à l'époque, les alliés avaient la maîtrise du ciel), était-ce pour passer inaperçus des britanniques, toujours peu disposés à autoriser notre entrée en Tunisie et à permettre notre reprise des combats ? Mais le fait est qu'au jour levant nous nous trouvions bien en Tunisie et que Dolé, ancien habitué des lieux en tant qu'ancien participant aux fameux « Bat. d'Af » de Médénine et Tataouine, n'eut pas l'occasion de reconnaître ces lieux car ils étaient déjà derrière nous. Idem de la ligne Mareth où s'étaient disputés de violents combats deux mois plus tôt.

Nous étions désormais de nouveau en territoire français et ce fut avec joie que nous vîmes flotter nos trois couleurs dans les agglomérations que nous traversions et que nous pûmes converser avec les habitants.

La première ville traversée, je ne parle pas des villages, fut Gabès, à partir de laquelle nous fîmes route au nord et, après avoir fait étape dans la région de Sfax nous sommes finalement ainsi parvenu pas très loin du front actuel, presque à hauteur de Zaghuan.

Là, nouvelle attente. Des pourparlers commencent, des contacts sont pris avec les responsables britanniques. Tout ceci n'est pas le problème de la troupe. Celle-ci attend les ordres et n'a plus ensuite qu'à les exécuter.

Finalement on nous apprend que nous allons relever une unité écossaise, le secteur principal étant, cette fois, et contrairement à El Alamein, confié à notre 2ème Brigade. Le B.M. 5 sera dans le secteur du village de Takrouna, dans une zone de collines que nous distinguons au loin et qui, d'après les cartes, s'appellerait les Djebillat. Là où ailleurs on s'en fiche pourvu que nous fassions quelque chose et que nous ayons l'occasion de mettre en pratique tout ce que nous avons appris.

Apparemment il était temps que nous arrivions car les Alliés prennent le dessus dans les batailles en cours et les troupes allemandes sont pratiquement encerclées et sans contact avec la mer ni support aérien valable. Leur anéantissement ou leur reddition ne seraient donc plus qu'une question de semaines, peut-être même de jours.

La relève des écossais est finalement décidée pour la nuit suivante et notre capitaine, le Djiboutien, part en jeep reconnaître les lieux et choisir les emplacements dévolus à chacun.

Il est conduit par un chauffeur européen, qui était déjà le chauffeur du capitaine précédent et qui, bien que toujours jeune, est un vétéran du désert dont il a déjà fait toutes les campagnes de 42 et 43.

Ils reviennent bientôt, mission accomplie et, pendant que le capitaine convoque ses chefs de section pour donner ses instructions, notre chauffeur se fait une joie de nous conter leur expédition.

Peu avant d'atteindre la ligne de front, leur jeep a été soumise à un tir d'artillerie. C'est classique: dès que l'ennemi repère un véhicule, il déclenche un tir. Nous l'avons déjà expérimenté à plusieurs reprises à El Alamein et, sauf coup au but, ce n'est en général pas très dangereux. Mais ici, dès les premiers éclatements voilà que notre capitaine saute de la jeep pour se jeter à plat ventre. Ce que voyant le chauffeur, au lieu de s'écarter du tir comme on le fait habituellement, s'arrête, reste à son volant et attend stoïquement que le tir se termine puis, dès le dernier obus, il indique à son supérieur: « ça y est, mon capitaine, c'est fini, vous pouvez remonter. » Et il repart comme s'il ne s'était rien passé.

L'histoire nous met dans la joie car, avec elle, disparaît le peu de considération qui nous restait pour cet officier: non seulement il est Vichyste et méchant mais en plus c'est un trouillard. Je réalise avec le recul que ce jugement est évidemment exagéré mais il nous arrange si bien que nous en garderons encore longtemps le souvenir et son autorité en pâtira.

Ce même jour j'eus, bien involontairement, un nouvel incident avec Baudet. Avec lui, Tanguy et Hochet, nous traversions une vallée herbue où broutaient et se détendaient plusieurs bourricots, animaux très courants et très utilisés en Afrique du nord. Et voilà que je sors tout à coup et sans y voir la moindre malice: « Ici ce ne sont pas les ânes qui manquent: un vrai paradis pour les bourricots. »

Baudet devient blême et me lance: « ça suffit! Taisez-vous! » J'obéis mais en me demandant les raisons de ce mouvement d'humeur. Un peu plus loin, alors que Baudet est écarté, je demande à Tanguy: « qu'est-ce qui lui a pris tout à l'heure? » « Il croyait, me répondit-il, que tu te foutais de lui. T'as oublié qu'il s'appelle Baudet. »

Eh bien, me dis-je, voilà encore une histoire que ne va pas arranger nos relations!

Mais le soir même nous nous installons à Takrouna à la place des écossais. Comme ils ne disposaient pas d'anti-chars ni donc des emplacements ad hoc il fallut nous en trouver un et le sort fit qu'on nous installa à l'abri d'une colline, prêts à prendre à partie les engins qui éventuellement en déboucheraient.

Avantages: nous n'étions pas en vue directe de l'ennemi et donc à l'abri de ses armes automatiques et plus libres de nos mouvements. Sur le côté, au delà de la colline, le village de Takrouna s'accrochait sur un piton abrupt. Gardet et son P.C. s'y installèrent.

Quant aux compagnies de voltigeurs, elles se trouvaient juste de l'autre côté de la colline qui nous protégeait, face et en vue de l'ennemi, occupant emplacements d'armes individuelles, trous et tranchées.

Notre mise en place fut facile puisqu'à l'abri et notre seul problème fut de creuser l'emplacement du canon dans ce sol plutôt rocailleux. Nos trois canons défendaient le même secteur, apparemment le seul praticable aux véhicules, et prenaient juste des axes de tir croisés, permettant de se concentrer sur les éventuels objectifs.

Mais si nous sommes là à l'abri des guetteurs et des tirs directs, nous restons exposés à l'artillerie et aux mortiers et nous nous rendons compte bien vite que, cette fois l'ennemi n'est pas chiche de ses munitions et est bien décidé à les utiliser avant de lâcher plutôt prise. De notre côté l'artillerie est assez défaillante. N'aurait-elle pas suivie? ou l'artillerie de notre brigade n'est-elle pas particulièrement réduite par rapport à celle de la 1^{ère} Brigade (très nettement plus étoffée que la notre). Dans ces conditions ce sont des britanniques, installés dans la plaine en direction d'Enfidaville, qui nous épaulent.

C'est ici à Takrouna que nous avons fait connaissance avec ce que nous appelons, en copiant les allemands de Russie, les « orgues de Staline ». J'apprendrai bien vite qu'il s'agit tout simplement de « Minnen Werfer » (lanceur de mines), une sorte de très gros mortier, qui a deux particularités: les minnen partent par groupes de 6 et, au départ, elles font un potin du diable (d'où leur nom d'orgue) comme un énorme meuble qu'on ferait glisser sur un carrelage, en grinçant énormément et en y alliant le cri d'un cochon qu'on égorge (ou plus exactement les deux bruits cumulés et répétés font l'effet de 6 hurlements consécutifs).

Au début nous nous sommes posé des questions sur ces énormes séries de cris. Mais, quand les groupes de minnen nous sont tombés sur la tête nous avons vite compris de quoi il s'agissait, d'autant plus que leur éclatement est bien plus important et plus impressionnant que celui des obus d'artillerie ou de mortiers.

Et ce seront hélas à eux que nous devons notre premier mort: Douard, notre marseillais, le copain d'Ottavy, qui ramassa un éclat dans la tempe, juste sous le rebord de son casque.

Le pauvre est mort pratiquement sur le coup et nous nous en sommes rendu compte en le voyant la tête couchée et immobile après la fin du tir. Sa disparition fut fortement ressentie dans notre petit groupe de sept européens?

Nous avons passé ensemble ces dix derniers mois dans la communauté de notre section et le resserrement des liens qui en résultait. Nous gardâmes assez longtemps le souvenir de notre marseillais, de son franc parler et de la tournure méridionale de son langage et de son esprit. Et puis il fallut oublier car l'oubli devient une nécessité quand le risque est constant et la mort toujours possible. Ne plus y penser reste le meilleur remède à l'appréhension et à la peur.

Il y eut une autre victime des Minenwerfer un peu plus tard, celle-là beaucoup mieux accueillie : une énorme perdrix rouge, celle que les méridionaux appellent, je crois, une bartavelle, qui nous tomba toute chaude du ciel et qui fut, sur le champ, plumée, vidée et rôtie. Nous en eûmes chacun un morceau non négligeable et il améliora fortement l'ordinaire de ce jour-là.

Nous étions donc relativement tranquilles. Mais sur les pentes de Takrouna, par contre, nos collègues de l'infanterie ne chômaient pas et ils subissaient constamment échanges de tir, patrouilles et accrochages. C'est pourquoi il fut décidé d'utiliser nos 75 pour réduire, par tir direct, certaines armes automatiques ennemies. Ce fut hélas ceux de l'autre section qui en eurent la charge et nous fûmes furieux en voyant l'un d'eux (la pièce Jahier sauf erreur) s'installer juste au dessus de nous au défilé de la colline. Jahier tira quelques coups que nous espérâmes efficaces et fut pris aussitôt en remorque par son camion (manœuvres auxquelles nous étions parfaitement rodés). Le résultat ne se fit pas attendre: nous reçûmes à sa place le tir de représailles ennemi (artillerie et minen). Ce qui nous rendit furieux ce fut qu'on le fasse venir d'ailleurs alors que nous étions sur place et aussi à même que lui, et probablement mieux, pour réaliser cette opération. Mais il n'est pas toujours facile de comprendre ou d'approuver les cogitations et décisions des chefs!

Les tirs de Jahier, consécutifs à un assaut manqué de la 2^{ème} Compagnie, laissaient prévoir l'imminence d'une nouvelle attaque. Elle eut lieu le lendemain, après un très puissant tir de préparation ennemie. Et pendant que nous rongions notre frein dans notre inaction et notre inutilisation, les tirailleurs, coupe-coupe au poing, s'élançèrent, derrière leurs chefs, à l'assaut des positions allemandes.

Devant cette attaque, les allemands eurent pour tactique de descendre systématiquement les cadres européens, supposant que, sans chefs, les tirailleurs faibliraient ou seraient pris de panique. Le résultat fut inverse à celui espéré. Furieux de voir leurs chefs (officiers et sous-offs) atteints nos camerounais devinrent fous de rage et taillèrent à merci à coups de machettes dans tout ce qui se présentait, provoquant un carnage.

Piozin, leur commandant de compagnie, chargeait, lui, sabre au clair, se promettant d'embrocher le premier ennemi à sa main. Hélas son sabre, bien loin d'une arme de Tolède, était de piètre qualité (pupille de la nation, Piopio ne disposait pas à sa sortie de St-Cyr des finances voulues pour se payer une épée de valeur) et, au lieu de traverser l'allemand, son sabre se plia, ce qui sauva la vie du Chleuh car Gardet, arrivant à ce moment et alors que Piozin saisissait son pistolet pour terminer le travail, lui cria : « Ne le tuez pas. Il me faut au moins un prisonnier vivant pour les renseignements. » À quoi tient parfois la vie dans ces périodes de folie !

Finalement l'attaque fut réussie au delà des espérances et parachevée par la 1^{ère} Compagnie dans le secteur voisin. Le moral allemand fut atteint et celui de nos tirailleurs rehaussé. L'issue des combats ne faisait plus de doutes, d'autant que dans le nord de la Tunisie (Tunis, Hammamif, etc..) les capitulations étaient déjà bien entamées.

Mais nos pertes, surtout chez les cadres européens, étaient énormes même si bien inférieures à celles des ennemis. Nous perdions notamment notre médecin, Béon, les lieutenants Guyard, engagé de 40 en Angleterre, et Bernard, évadé de Shanghai plus le capitaine Laurelle chef d'état-major du Colonel Brosset, sans compter plusieurs de nos copains sous-offs dont les survivants étaient pratiquement tous blessés.

Les deux ou trois jours suivants il nous fallut, avec patience, recevoir, sur la figure, les derniers stocks de munitions que, très logiquement, nos adversaires préférèrent utiliser pendant qu'ils le pouvaient encore plutôt que de nous les laisser récupérer après consommation de leur défaite.

Dans les secteurs voisins le B.M.4 et le B.M.11 obtenaient des résultats identiques.

Takrouna fut donc un grand succès car nos troupes noires y avaient démontré leurs qualités d'assaillants, à niveau au moins égal à celles de nos collègues légionnaires ou marsouins qui, depuis Bir-Hakeim, prenaient envers nous des airs narquois et supérieurs.

En face, nos adversaires ne tenaient pas à voir se renouveler ces attaques sauvages des africains, faisant voler, de leurs coupe-coupes affûtés, têtes et bras. La capitulation de l'Africa Korps se préparait. Elle fut effective le 13 Mai.

Le cessez-le-feu ayant été décrété, nous nous retirâmes un peu en retrait en bas des collines du Djebillat et nous y assistâmes à un spectacle inouï, que je ne suis pas prêt d'oublier.

La capitulation d'une armée est complètement différente d'une victoire courante. Dans cette dernière, genre El Alamein, le gagnant avance en occupant les positions adverses et en faisant quelques prisonniers à l'occasion. Ici c'est l'armée qui se rend et elle essaie de le faire, dans le meilleur ordre et le plus élégamment possible, en essayant de garder allure et dignité.

Effectivement nous vîmes descendre des collines des troupes innombrables, arrivant colonnes par trois, dans le meilleur ordre et en parfaite tenue (nous sûmes par la suite que notre Division avait fait 28.000 prisonniers, soit 4 à 5 fois notre effectif). Ils arrivaient et, un peu avant d'être à notre hauteur, jetaient leurs fusils, leurs mitraillettes, leurs pistolets en un immense tas, continuant ensuite, toujours dans un ordre parfait mais sans armes.

Jusque là, rien d'extraordinaire; mais c'est le contexte qui l'était. Nos africains avaient gagné la guerre et se comportaient naturellement en africains vainqueurs, exactement comme ils l'auraient fait dans leur village. Ils chantaient et dansaient leurs chants et danses traditionnels de victoire. Ils étaient redevenus des saras, des toupouris, des bacongos.

Je me trouvais avec Tanguy et Hochet près de la 2^{ème} Compagnie, celle de l'assaut au coupe-coupe et les regardais danser et gesticuler autour de leur chef, le capitaine Piozin.

Celui-ci, tête nue et grande barbe noire (Il la coupera le lendemain pour marquer sa victoire), assis dans un fauteuil d'osier (ou l'avait-il déniché ?) battait la mesure de son sabre tordu (mais redressé), en les accompagnant de la voix, tel le chef de village vainqueur.

Et c'est devant eux, l'Afrique dans sa profonde nature, l'Afrique tellement méprisée de ces seigneurs de la guerre et de ces aryens racistes, devant ces noirs qu'ils considéraient dégénérés et arriérés, que défilait maintenant la race supérieure, battue et sans armes. Ils avançaient distants et sans un regard pendant que notre capitaine barbu continuait à battre la mesure et les autres à danser.

C'est là que je me suis dit : « cette fois nous sommes vengés, vengés de notre défaite de 40, vengés de leur morgue, vengés de leurs exactions. »

C'était aussi la fin de cette guerre d'Afrique qui durait depuis 40. Finie la supériorité germanique, finie la légende d'invincibilité du gars Rommel, qui n'avait même pas eu le courage d'assumer et avait transmis le bâton merdeux à son collègue Von Arnim, en abandonnant ses hommes à leur triste sort. Finies aussi les rodomontades du Duce. Désormais, puisque nous avons gagné ici et qu'ils venaient de se ramasser une autre déculottée encore plus importante à Stalingrad, désormais donc il n'était plus irréaliste d'espérer les battre aussi en Europe.

Ce soir-là, après avoir quand même copieusement arrosé notre victoire, nous dormîmes, détendus, du sommeil du juste, enroulé une fois de plus dans une couverture sous le ciel étoilé de Tunisie. La vie était belle...

De quoi demain serait fait ? nous étions pleins d'optimisme, arrivés enfin dans une terre française qui ne pouvait que nous rappeler le Liban et nous accueillerait certainement à bras ouverts.

Dès le lendemain nous allâmes fouiner dans les positions allemandes. Comme les italiens ils étaient très doués pour s'installer et bénéficier à la fois du meilleur confort et de la meilleure protection. Ils avaient détruit à peu près tout ce qui pouvait être utilisable alors, à défaut d'autre chose, les recherches se portèrent sur les armes et en premier lieu les pistolets. Ils avaient tous été entièrement démontés et jetés dans la nature. Ce fut la chasse aux pièces avec l'espoir de pouvoir en remonter un ou deux mais il manquait toujours l'une ou l'autre des petites pièces. Je récupérai à peu près tout d'un beretta mais sans trouver l'un des ressorts. Un de nos gars, plus débrouillard, parvint à m'en dégouter un et j'eus enfin un beretta complet qui me suivit jusqu'à la fin des campagnes. Je n'eus par contre que deux boîtes de cartouches, incomplètes, si bien que ce pistolet, souvenir de Takrouna, ne fut pratiquement jamais utilisé.

A la même époque je fis connaissance d'un groupe d'artilleurs anglais (de ceux qui nous avaient soutenus de leurs tirs sur Takrouna) qui m'amènèrent à Enfidaville, où ils voulaient me montrer le stock de livres français qu'ils avaient découverts. En fait il s'agissait de la bibliothèque d'une école primaire, sans grand intérêt. Je les en remerciai néanmoins, ramenai deux ou trois livres, et nous convînmes que je déjeunerai avec eux le lendemain.

Ce ne fut guère que le corned-beef habituel agrémenté au dessert de fruits au sirop mais je dus converser en anglais tout le repas, ce qui fut ardu, même s'ils me complimentèrent sur mon anglais (je dois dire que, de toute la guerre, cela ne m'était jamais arrivé et ne se renouvela pas). Ils devaient être encore plus gentils que je ne me l'imaginai.

Un ou deux jours plus tard nous allions nous installer un peu plus loin sous les oliviers. Nous avons récupéré tables et chaises et y trouvions un peu d'ombre.

Le ravitaillement n'arrivait plus et nous vivions sur nos réserves. Comme nous nous sentions un grand besoin de légumes et viande fraîche dont nous étions privés depuis des mois, nous nous sommes ravitaillé sur place. Les légumes pouvaient s'acheter mais pas les bêtes pour lesquelles il fallut troquer. Mais nous disposions des fameuses réserves de corned-beef, beans et surtout thé, très recherché. J'entamai la ma première expérience de boucher et reçus mes premières notions pour tuer, peler, vider et découper les moutons, ce qui fut toujours utile ensuite.

Outre les fruits et la viande fraîche il existait un troisième produit dont beaucoup rêvait depuis des mois : le vin, et de ça on n'en manquait pas en Tunisie. Et là encore J'assistai à un spectacle étonnant.

L'un des gars du contingent d'Indochine (ceux arrivés au km 64) s'acheta une dame-jeanne de 20 litres de ce vin de Gromballia au degré assez élevé dont cette région regorgeait. Il s'installa à table avec sa dame-jeanne posée près de lui et dans laquelle il introduisit un tuyau de caoutchouc. Et il aspira jusqu'à ce que l'alcool faisant effet, il s'endorme.

A son réveil, il repiqua au tuyau et teta à nouveau. Pendant 3 jours et 3 nuits il ne décolla pas de son siège et cela dura jusqu'à ce que la dame-jeanne soit vide. Il grognait en se réveillant, ronchonnant après ceux qui venaient l'admirer. Car on venait d'un peu partout voir le spectacle qui n'était quand même pas commun. Ayant terminé sa cure, il se leva, alla se laver et redevint le soldat normal qu'il était avant, gentil et serviable, ni plus buveur ni moins buveur que les autres. Il avait un besoin à satisfaire, rien de plus.

Ce fut également sous les oliviers que j'eus un jour la surprise de ma vie : deux motards de la colonne Leclerc nous arrivèrent un jour en qui je reconnus Jean Lozachmeur, notre vieux copain d'Audierne parti avec nous sur l'Ar Zenith, et Constant Monjaret, dit Ma Cuisse un de nos copains de la section Desprès de Camberley. Ayant appris que j'étais dans le coin et disposant de leurs motos, ils m'avaient cherché et trouvé. Revoir de vieux amis est toujours une grande joie que nous apprécîâmes en nous racontant notre parcours depuis 41 et nos souvenirs d'Angleterre et d'Audierne.

Mais revenons-en à nos prisonniers. Faute d'installations ils étaient parqués pas loin de là, en pleine nature, disposant du minimum sanitaire, de peu d'espace et sans toit. Ils vivaient au grand air mais le climat était bon. Le terrain était entouré de barbelés avec un tirailleur, servant une mitrailleuse, installée à chaque coin, l'ordre étant de tirer sur ceux qui sortiraient de l'enclos. Je suppose qu'il y eut des évasions : c'était relativement facile, mais je n'ai pas entendu parler d'incidents graves. Ils devaient nous quitter une quinzaine de jours plus tard, étant remis aux américains qui souhaitaient les faire transférer aux U.S.A. Ce départ nous posa un sérieux problème, mais nous en reparlerons.

Il s'agissait là évidemment de la troupe. Il y eut certainement un camp d'officiers que je n'ai pas connu. Et il existait enfin un endroit où se trouvaient réunis les officiers supérieurs (colonels et généraux) assistés de leurs officiers d'ordonnance. Et celui-là par contre, je l'ai bien connu, comme nous allons le voir.

En effet, quelques jours après la reddition, je fus désigné pour, assisté de quelques soldats ou caporaux européens (on ne voulait pas leur imposer l'humiliation d'une garde de noirs), diriger la garde de ce groupe d'officiers supérieurs.

Ils occupaient un ensemble de 2 ou 3 petites maisons en dur, isolées mais situées pas loin du rivage méditerranéen, à hauteur d'Enfidaville et donc au sud d'Hammamet et du Cap Bon.

Je les ai eu en charge toute la journée. Ils étaient une vingtaine au maximum dont un tiers d'Allemands et deux tiers d'Italiens, soit 2 ou 3 généraux, 8 à 10 colonels et quelques officiers d'ordonnance. Le plus impressionnant était un général allemand, vraisemblablement prussien, absolument conforme à l'idée qu'on s'en faisait, alliant morgue, hargne et air supérieur à un refus absolu de communiquer, notamment avec son collègue italien, très différent tant psychologiquement que physiquement, l'italien étant un bon rondouillard, latin et expansif. Chacun avait son autorité mais uniquement sur ses propres nationaux. Ça ne devait pas toujours être drôle à l'Africa Korps !

J'avais, dès le début, sympathisé plus ou moins avec le « tenente » (lieutenant) officier d'ordonnance de l'italien et nous avons longuement discuté très librement tant sur leurs actions passées, son opinion des dirigeants italiens et du fascisme que sur leurs relations avec les allemands.

Il m'apprit, entre autre, que le tirage que l'on pouvait constater entre les 2 généraux remontait à assez loin ; El Alamein et surtout le sud-tunisien où les italiens commençaient à en avoir assez de la guerre d'Afrique et où « figurez-vous, me dit-il, que cet allemand nous a fait tirer dessus par son artillerie pour nous forcer à avancer ». J'en ai conclu que l'allemand devait commander une Division, peut-être la 90^{ème} qui s'était distinguée à Bir-Hakeim...

Le tenente pensait que la guerre tournerait à la longue à l'avantage des alliés mais qu'il ne nous serait pas du tout facile de prendre pied en Europe. Nous voyions se détacher à l'horizon, le piton de l'île italienne de Pantellaria : « regardez, me disait-il, Pantellaria, ce n'est pas très loin mais je ne vois pas comment vous parviendrez à y débarquer. Quant à la Sicile, je n'y crois pas.. »

L'après-midi j'emmenai tout le groupe, entouré de mes gars prêts à tirer en cas d'évasion, à la plage pour une baignade. Et je dois dire que j'étais particulièrement heureux de pouvoir commander et me faire obéir de ces êtres supérieurs, ou s'estimant tels, moi, jeune sergent de 20 ans, et notamment de ce général prussien, arborant orgueilleusement sa Croix de Fer, qui me fusillait du regard et, de toute évidence, bouillonnait intérieurement.

Après la reddition des troupes à Takrouna, ce fut un des grands moments de mon périple F.F.L., celui où je me suis senti et où nous nous sommes tous sentis vengés de notre défaite de 40. A chacun son tour d'être rabaissé !

Il était temps que je prenne cette revanche car nos prisonniers ne tardèrent pas à nous être enlevés et à passer aux mains des américains qui souhaitaient les rapatrier le plus vite possible aux U.S.A. où leurs capacités d'accueil étaient certainement plus confortables que les enceintes barbelées en plein air que nous leur avions ici procurées.

Mais, si ceux-la partaient d'autres commençaient à arriver et régulièrement nous constatons que venaient nous rejoindre des militaires de l'armée Giraud qui, en ayant assez de continuer à voir encenser Pétain et de subir la discipline caricaturale des troupes d'avant-guerre, se sentaient attirés par le Gaullisme, la nouveauté, le patriotisme et, peut-être aussi, une certaine aura qui nous venait de nos campagnes antérieures.

Certains de ces jeunes étaient pieds-noirs, d'autres des français de métropole qui, pour pouvoir quitter la France n'avaient eu d'autres moyens que de s'engager dans les troupes ou les services d'Afrique du Nord. La plupart avaient notre âge, ou guère plus, et avaient, sans hésitation, déserté pour venir s'engager soit chez nous soit chez Leclerc. Ils nous décrivaient en arrivant une armée vieillotte, à l'encadrement vichysant et conservant des règlements et des habitudes dépassées. Quelques-uns avaient pris part à la campagne de Tunisie, certes avec courage mais dans des conditions matérielles déplorables. D'autres étaient de jeunes civils, en général de Tunisie, car les routes d'Algérie étaient surveillées et bloquées. Ils étaient pleins de bonne volonté et d'enthousiasme.

Nous les accueillions sans problème et ils comblaient nos pertes et même commençaient à renforcer nos effectifs. De notre côté nous leur inculquions notre point de vue sur la situation tant envers nos alliés qu'à l'encontre de Vichy et de sa politique et leur faisons partager sans difficulté nos idéaux de libération du pays et de rétablissement des lois et libertés républicaines. Ils devinrent très vite des Français Libres à part entière et nos relations furent, dès le début, des plus amicales.

Le départ des prisonniers se traduisit pour nous par une sensible réduction de notre ravitaillement, ce qui accrédita les bruits qui couraient alors que nos services d'intendance surent profiter de l'abondance du ravitaillement américain destiné aux prisonniers pour renforcer un peu le notre qui, il faut le dire, devenait de plus en plus précaire en raison de notre situation particulière. Les anglais ne tenaient pas particulièrement à nous conserver et les Giraudistes se refusaient à nous intégrer. Nous devenions donc des parias et des indésirables. Indésirables surtout de l'armée d'Afrique du Nord, d'autant que, pour nous, il ne pouvait être question que nous passions sous son commandement tant qu'ils ne reconnaîtraient ni la France Libre ni le général De Gaulle.

Le premier incident eut lieu à Tunis pour le défilé de la victoire par l'ensemble des Alliés et réunissant donc les armées Américaines, Britanniques et Françaises.

Je n'y participai pas mais on nous rapporta que, ne pouvant évoluer indépendamment et rejetés par l'armée Giraud, nous avions du réintégrer les Britanniques de la huitième armée mais avions, au cours du défilé, fait un tabac auprès de la population civile tunisienne.

C'est la conjonction de ces divers éléments qui fit qu'un mois après la fin des hostilités, nous fûmes déclarés par les Alliés, à la demande pressante de Giraud, indésirables en Afrique du Nord et mis en demeure, sous menace de nous couper les vivres, de rejoindre les britanniques de la 8^{ème} Armée, lesquels, suite à des accords interalliés, repartaient en Tripolitaine où ils acceptaient de nous réintégrer.

Nous reprîmes donc la direction du Sud : Sousse, Sfax, Gabès, ligne Mareth, frontière Libyenne, et occupâmes, conjointement à nos camarades de la Colonne Leclerc, désormais renforcés des blindés de De Kersauzon, les zones côtières et proches de la frontière de Zuara et Sabrattah. Finis les oliviers, les vins de Grombalia, Tunis et ses francophones; nous revenions au désert pour un été qui ne s'annonçait pas des plus agréables : à nouveau pour nous chaleur, mouches, soif et sable...•

LA GRANDE ATTENTE - DE ZOUARA À BENI-KHIAR (JUN 43 - MARS 44)

Ce retour en Libye fut difficilement accepté et ne participa évidemment pas à améliorer nos relations avec les dirigeants d'Alger et notre opinion sur leurs chefs, et Giraud en particulier.

Si les Alliés souhaitaient une fusion De Gaulle-Giraud leurs points de vue divergeaient sur la manière de la réaliser, les américains prônant une direction Giraud avec De Gaulle en sous-ordre, les anglais soutenant De Gaulle mais du bout des lèvres. Et nous, pour le moment nous faisons les frais de ces divergences puisque exilés hors Tunisie.

Mais malgré tout les ralliements continuaient, plus difficilement en raison des distances et des contrôles routiers. Les « déserteurs » devaient circuler cachés dans nos véhicules et avec la complicité de nos conducteurs. Et désormais venaient s'y ajouter les premiers évadés de France par l'Espagne, certains en accord avec les autorités giraudistes, d'autres plus nombreux, en cachette. Le trafic était facilité par les contacts que nous avions désormais avec le Maroc, endroit où aboutissaient en majorité les arrivants d'Espagne. Ceux-ci, qui avaient décidé de prendre tous les risques pour rejoindre l'Afrique du Nord, étaient déjà pour la plupart des résistants ou des pro résistants. Favorables à De Gaulle, ils n'arrivaient pas au Maroc ou en Algérie pour retomber sous la coupe de chefs ayant depuis longtemps fait allégeance au Maréchal et qui n'en étaient pour le moment séparés que par la force des événements. Certains nous apprenaient qu'en arrivant au Maroc on leur avait demandé ce qu'ils souhaitaient comme affectation et que, quand ils avaient opté pour une unité gaulliste, ils s'étaient retrouvés soit en prison soit consignés dans les casernes.

En somme, malgré l'arrivée des Américains et la victoire des Alliés en Afrique du Nord, le régime Pétainiste y perdurait, sinon officiellement tout au moins dans l'esprit des chefs. Et les nouveaux engagés que nous recevions nous parvenaient dans le même état d'esprit que ceux d'avant, échappés de Djibouti ou déserteurs d'Indochine. Rien n'était changé.

Par les échappés de France nous découvrons la vie sous l'occupation, l'état d'esprit de la population en général passive mais avec un petit début de résistance, les difficultés d'évasion, les prisons espagnoles et notamment l'ignoble camp de Miranda. En gros la France n'était pas encore mûre pour une révolte générale mais certains commençaient à bouger.

Puis nous apprîmes également qu'à Alger on emprisonnait les Gaullistes.

Un jour débarqua en effet un groupe d'Algérois, tous membres de ce qui s'était appelé 7 mois plus tôt le réseau « Aboulker », et qui, pour la plupart, furent affectés à notre compagnie. Ils étaient tous juifs d'Alger, pour la plupart de classe bourgeoise. Victimes des premières lois antijuives de Pétain, ils s'étaient tournés tout naturellement vers De Gaulle et, sous l'impulsion du Docteur Aboulker, avaient créé un réseau gaulliste qui, averti des projets de débarquement américain avaient décidé de les aider en neutralisant Alger.

Constitués en commandos, ils étaient intervenus dès le 8 Novembre pour occuper les points stratégiques d'Alger. Après un premier succès de surprise, ils furent débordés par l'armée et la police, arrêtés et emprisonnés par Darlan (qui pendant le même temps traitait avec les américains et faisait cause commune avec eux) On assista donc à cette situation aberrante : Darlan faisait emprisonner les membres du réseau Aboulker pour avoir soutenu l'action de ses alliés. En réalité ils étaient sanctionnés parce que gaullistes, ce qui continuait à rester un crime pour les dirigeants algérois.

Ils n'en sortirent finalement qu'en Février ou Mars après que Churchill fut intervenu auprès de Giraud, à la demande de De Gaulle. Être gaulliste n'était vraiment pas une référence sous les commandements de Darlan ou de Giraud. Par contre ils ne semblent pas avoir eu de difficultés pour nous rejoindre, contrairement à beaucoup d'autres : garder à Alger de tels éléments perturbateurs et, de plus, émanant de familles influentes dans le milieu Algérois, ne semble pas avoir été le souhait des dirigeants actuels.

Nous sympathisâmes particulièrement avec l'un des aînés, Moatti, avocat réputé d'Alger mais sergent comme nous et que nous retrouvions journallement au mess des sous-officiers ou dans la tente qui en tenait lieu. Je connus moi-même très bien l'étudiant Chich, qui fit partie de mon groupe et que j'eus donc sous mes ordres très longtemps. Sa spécialité était de m'asticoter en m'envoyant des « pointes » pas toujours très agréables et même quelquefois méchantes. Je pris le parti de les ignorer, ce qui nous permit de conserver jusqu'au bout de bonnes relations. Parmi

les autres il y avait Jose Chich, son frère, et même le fils Aboulker. Au début ils étaient tous un peu aigris mais par la suite ils s'intégrèrent.

Ils ne furent pas les seuls juifs à s'engager et il nous en vint particulièrement de Tunisie, dont le sergent Ben Moussa, caricaturiste de valeur mais malheureusement trop porté sur le porno, et les frères Lévy qui nous invitèrent un peu plus tard chez leurs parents marchands d'huile d'olive à Tunis, ce qui nous permit de connaître ou plus exactement d'avoir un aperçu de la vie de ces familles juives installées en Tunisie depuis des siècles, peut-être même depuis la diaspora, et qui y perpétuaient les coutumes, rites et traditions d'Israël inchangées depuis 3.000 ans.

Tous ces nouveaux venus et leurs diverses origines auraient pu modifier ou influencer sur nos points de vue et notre comportement. En fait ce fut l'inverse. Bien que différents ils se fondirent tous dans le même moule Français Libres, acceptèrent nos traditions et notre histoire. La 1^{ère} D.F.L. resta ce qu'elle avait toujours été depuis 1940, une unité inconditionnellement gaulliste, fière de ce qu'elle avait fait et désireuse de continuer à se trouver toujours à la pointe du combat.

Zouara ? Peut-être que vu avec nos yeux d'aujourd'hui ce site pourrait passer à certains pour un lieu idyllique: des palmiers au bord de l'eau et une plage interminable... mais il y manquait une chose essentielle : de quoi se loger, s'abriter et disposer d'un peu de confort

Effectivement nous logions sous les palmiers en plein air. Mais, en ces mois de Juillet et Août, les températures atteignaient des sommets, les mêmes qu'au km 64 l'année précédente.

Je me souviens (car j'avais pu conserver mon lit picot, le seul signe extérieur de confort qui me restait) qu'un de ces jours de canicule où il faisait tellement chaud que nous ne pouvions marcher sur le sol qu'en godillots car en mettant des « tennis » on se brûlait la plante des pieds au bout de quelques pas, je me demandais comment me rafraîchir un peu.

Nous n'étions pas très rationnés en eau et j'avais donc décidé de tremper mon drap dans cette eau et, après m'être dévêtu, de m'enrouler dans ce drap mouillé. Après quelques secondes de fraîcheur dues à l'évaporation conjuguée à un petit courant d'air, le drap devint tiède puis sec en moins de 2 minutes. L'expérience n'était pas renouvelable faute de réserve d'eau.

Il fallait donc accepter la chaleur et savoir souffrir. On s'y habitue plus ou moins...

Par ces temps de canicule, pas question de faire des exercices. Mais certains jours étaient plus acceptables. Nous pouvions faire quelques kilomètres de marche en fin de nuit et avant le grand soleil ou procéder à des exercices de tir, car nous avions toujours nos 75.

À ce propos il me faut dire que le mien faillit me tuer après Takrouna et j'eus une peur rétrospective sur ce qui nous serait arrivé si nous avions vraiment dû nous en servir au cours des combats. Le danger vint de ce que, sans que je m'en sois rendu compte mon réservoir d'huile de frein s'était à moitié vidé.

Un canon a un fort recul au moment du départ du coup et, pour l'amortir on rend le tube solide d'une tige de frein qui atténue le recul et permet le retour du tube en place et prêt à resservir très rapidement, ce qui fait qu'on parvient à tirer 5 à 6 obus à la minute, cadence nécessaire pour un antichar. Sans frein le tube reculerait très vite et très fort, sortirait de ses glissières, casserait la tige de frein et on le retrouverait à plusieurs mètres derrière.

En tir antichar c'est le chef de pièce qui vise en direction en se mettant dans l'axe du tube et en utilisant celui-ci comme on le fait du canon d'un fusil. De ce fait le chef de pièce se trouve toujours derrière le tube au moment du tir. Je m'y trouvais donc lors du premier tir. Dès le départ de l'obus le tube eut un recul extraordinaire et non retenu par le frein sortit de sa glissière et s'affaissa. La tige de frein avait heureusement résisté, ce qui nous permit en le soulevant et le poussant en avant de la remettre en place dans sa glissière. Il n'était pas question évidemment d'essayer de tirer un second obus qui risquait de tout casser.

Si la tige de frein n'avait pas résisté, placé dans l'axe du tube comme je l'étais j'aurais reçu ce tube brûlant et très lourd dans les jambes et le bassin et n'y aurais probablement pas résisté. En opérations, face à un char ou à une arme automatique, nous nous serions trouvés désarmés et sans défense après l'unique tir et nous n'y aurions probablement pas survécu. Finalement ce ne fut qu'une peur rétrospective sans autre conséquence. Mais ouf !

Que s'était-il passé. J'avais bien vérifié mes jauges tant au départ de Tobrouk que régulièrement durant le déplacement, y compris avant de monter à Takrouna et toujours elles m'avaient indiqué un niveau normal. Ce qui par contre m'avait échappé c'est qu'une fuite s'était produite et que l'huile, mêlée au sable, avait encrassé la jauge et l'avait coincée, si bien que l'huile fuyait doucement mais régulièrement sous le choc des cahots du camion tracté sur

2 ou 3.000 km, sans que la jauge ne bouge et sans qu'on n'aperçoive autre chose qu'un peu de cette crasse faite de sable gras qui n'avait rien d'inquiétant, mais que désormais je ne manquerais pas de nettoyer et de surveiller de très près. Ainsi s'apprend l'expérience, mais j'avais frôlé la catastrophe...

Zouara, morne palmeraie, morne désert, aurait peut-être dit Victor Hugo. Nous n'en avons pas gardé un bon souvenir. Et pourtant il y avait quelques petits avantages, ne serait-ce que la proximité de la mer et la possibilité d'y prendre, quand c'était au programme du jour et seulement à ces occasions, des bains agréables dans une mer à la température élevée. Ces bains donnaient lieu à des exercices et concours, ce qui va m'amener à parler de notre nouveau général.

Car en effet le colonel Brosset venait de passer général, ce qui ne modifiait en rien ni son comportement ni sa décontraction. Simplement il portait désormais 2 étoiles au lieu de 5 galons sur sa chemisette ou sa veste de toile ainsi que sur son képi mais il restait, comme avant, en short. C'était un homme jeune et sportif bien que frôlant la cinquantaine et il adorait se frotter à la troupe (dont il avait fait partie en 14-18 avant d'entrer après guerre à l'école de St-Maixent) avec un naturel et un bagout auxquels ses prédécesseurs ne nous avaient pas habitués.

Un jour, lors d'une séance de baignade, il nous arrive, comme toujours très décontracté, et décida de monter un concours de course à pied auquel il participa. Nous avons quelques éléments assez rapides mais le général se révéla un coureur émérite et il se trouvait toujours qualifié pour la finale du 100 mètres. Ce 100 m fut gagné par Éboué (un des 2 fils du Gouverneur qui avaient tous deux étaient affectés à notre B.M. 5) jeune, mince et taillé, comme beaucoup de noirs, pour la vitesse. Mais le général le suivait de très près (il fit 2^{ème} sauf erreur) ayant couru ce 100 m en moins de 12 secondes (le temps d'Éboué devait être de 11 secondes 1/2).

Il en était de même à la nage, où il crawlait admirablement. Il n'était hélas pas question pour les tire-au-flanc ou les non-doués de ne pas participer. Tous devaient y aller, doués ou non, et les retardataires se faisaient houspiller et secouer par le grand chef en personne.

Cette présence et cet allant, que l'on retrouvait également dans ce qui n'était pas sport ou physique, impressionnaient les hommes et nos nouveaux arrivés des troupes Giraud en particulier n'en revenaient pas car, là-bas, ce n'était pas le genre de la maison.

Ainsi s'instaura une complicité et une confiance entre lui et les hommes qui ne se démentirent plus jusqu'à sa disparition. Brosset devenait un général que nous comprenions, que nous estimions et que nous étions prêts à suivre partout. Tels devaient être, je pense, les généraux de Napoléon qui obtinrent de la troupe les résultats que l'on sait !

Il était par contre très autoritaire et sûr de lui, les ordres ne se discutaient pas.

Nous le savions par expérience : Hochet en avait fait les frais.

Cette autorité et notre discipline consentie permirent à la troupe, malgré le climat, l'exil et une relative inaction, de conserver son allant, son moral et sa valeur militaire et technique, les nouveaux venus ayant été très vite mis au courant et entraînés.

Nous vivions en unités, assez isolés, sans grands contacts avec les voisins, sachant à peine ce qui se passait ailleurs. Notre Division et les troupes (moins nombreuses) de Leclerc s'étaient de Zouara à Sabrattah. Nous savions que cette dernière localité comportait d'importantes ruines romaines et même que certains artistes, dont Germaine Sablon, chanteuse bien connue de l'époque, y avaient donné des spectacles ou récitals. Nous en avons entendu parler mais nous n'y avons pas assisté.

Certains d'entre nous purent partir en permission à Tunis, voire même en Algérie pour ceux qui y avaient de la famille. Quelques-uns retournèrent même en Égypte ou au Liban.

Personnellement ces permissions ne m'attiraient pas. Nous attendions surtout de savoir combien de temps allait durer encore notre mise à l'index et notre séjour en Tripolitaine.

Et nous tâchions pour cela de suivre l'évolution des événements.

La radio parlait de contacts entre De Gaulle et Giraud à Alger et de tentatives d'arrangements, lesquels aboutirent finalement en Août par la création d'un gouvernement codirigé par De Gaulle et Giraud.

Du coup, notre exil ne se justifiait plus puisqu'il n'y aurait plus désormais qu'une seule armée française. Nous espérions bien que De Gaulle prendrait finalement le dessus et lui faisons confiance pour y parvenir, mais c'était déjà un début et un premier pas vers la vraie unité. On parlait également d'un même accord d'unité entre les Résistants de France, reconnaissant évidemment De Gaulle comme leur chef.

Tout ceci était pour nous de bonnes nouvelles car, jusqu'à présent, nous étions partout des exclus, voire même des ennemis. Peut-être allons nous enfin voir cesser ces critiques systématiques à notre égard et ces appellations de rebelles et de mercenaires dont l'autre armée nous affublait...

Cette situation resta encore confuse un certain temps, jusqu'à ce que nous parvenions enfin, vers la fin du mois d'août, l'ordre de retourner en Tunisie.

L'exil avait duré près de 3 mois, 3 mois d'été Libyen dont nous nous serions bien passé, 3 mois d'éloignement et de privations mais 3 mois durant lesquels, en raison justement de cet isolement, s'était bien constitué cet amalgame entre le bloc des anciens et les arrivants aux origines si diverses. Ils étaient devenus à notre contact de vrais Français Libres et le resteraient jusqu'au bout. Nous savions maintenant que, bien que rattachée à l'autre armée, notre division garderait son âme et resterait la 1^{ère} Division Française Libre.

D'autres modifications intervenaient à notre échelon. Bien entendu Hochet, cassé de son grade en Avril, l'avait bien vite retrouvé, avec la complicité de tous. Le général Koenig rappelé par De Gaulle, nous avait quitté et c'était désormais Brosset qui allait commander la Division. Gardet, passé lieutenant-colonel, devenait le nouveau chef de notre Brigade et c'est Bertrand, notre ancien commandant de Compagnie, qui le remplaçait à la tête du B.M. 5. Enfin Piozin, le capitaine à l'épée tordue de Takrouna, prenait le commandement de notre Compagnie à la place du Djiboutien qui quittait le bataillon pour une autre affectation. Nous étions plutôt satisfaits de ces changements.

Ainsi tout le monde montait en grade, sauf les sergents qui restaient sergents. Les règles d'ancienneté de la vieille armée continuaient à s'appliquer aux sous-officiers ainsi qu'aux jeunes officiers mais les officiers supérieurs paraissaient bénéficier de conceptions plus modernes.

Personnellement je m'en moquais, mais je reconnais honnêtement qu'on me proposa, à cette époque, de m'envoyer à Cherchell (près d'Alger) suivre un cours d'élève-officier.

Cherchell était sous la coupe des officiers Giraudistes (on les appelait chez nous non les Giraudistes mais les Moustachis par référence à l'impressionnante moustache de Giraud) et l'on y gardait la tradition Maréchaliste, ce qui était difficilement acceptable et supportable et, par ailleurs, on ne me donnait aucune garantie de pouvoir retrouver la 1^{ère} D.F.L. à l'issue des cours. Dans ces conditions il n'y avait pas à hésiter : ma famille était ici, les grades étaient secondaires. Je récusai Cherchell et restait sergent au B.M. 5.

LA TUNISIE (SEPTEMBRE 43 - MARS 44)

Le départ de Zuara se fit dans la joie. Nous quittions sans regret ce site qui, en lui-même, n'était pas désagréable, notamment cette palmeraie en bordure de mer, mais où nous nous trouvions isolés de tout et sous cette chaleur torride que, malgré notre entraînement, nous avions du mal à supporter.

Un jour de début Septembre, nous reprîmes donc la route côtière de l'ouest en direction de la frontière tunisienne assez proche.

Cette fois-ci, et contrairement à notre précédente entrée de nuit tous feux éteints, nous pouvions observer le paysage, désert toujours aussi monotone agrémenté seulement de quelques carcasses brûlées, restes des combats de février-mars livrés par la 8^{ème} Armée, le B.I.M.P., nos blindés et la colonne Leclerc. Dolé put apercevoir le Médenine des Ba'd'Af. de sa jeunesse mais pas Tatahouine, trop décalé dans le sud.

Nous atteignîmes assez rapidement Gabès d'où nous obliquions vers le nord vers une Tunisie plus peuplée et plus cultivée et dans un paysage parsemé de cactus ou d'oliviers avec, par ci par là, quelques champs caillouteux. Nous dépassâmes successivement Sfax et Sousse et retrouvâmes enfin Enfidaville, avec, sur la gauche dans le lointain, ce village accroché à sa colline escarpée, Takrouna, souvenir de victoire mais aussi souvenir de trop d'amis disparus.

Sur notre droite, la vaste mer bleue longeant une côte plate et sablonneuse et un village où il doit faire bon vivre, Hammamet. Et puis toujours dans le lointain de la mer, cette silhouette d'un pic pointant sur l'horizon, l'île de Pantellaria, dont notre prisonnier, le lieutenant italien, me disait : « Je ne vois pas comment vous arriverez à vous en emparer. » Que ces temps sont lointains ! 4 mois, et durant ces 4 mois les Alliés ont occupé non seulement Pantellaria mais pratiquement toute la Sicile...

Voici enfin Nabeul, centre désiré de la nouvelle installation de la Division, village renommé pour ses poteries, ses tissages et son artisanat.

Pour cette installation nous ne nous faisons aucune illusion. Ce n'est pas notre bataillon de tirailleurs noirs qui bénéficiera du meilleur site et nous ne sommes pas étonnés de nous voir diriger vers un petit bled tout crasseux et pauvre, perdu dans la nature et ayant nom : Beni-Khiar (je ne garantis pas l'orthographe).

Notre compagnie va s'installer dans la nature, hors du village, sur un terrain vague à peu près plat, planté de quelques oliviers, en bordure des premières collines herbeuses du Cap Bon. Toute la nature est là pour nous permettre de poursuivre nos exercices et notre entraînement sous un climat nettement plus tempéré que celui de Tripolitaine.

Ce n'est pas le paradis terrestre, loin de là, mais ce sera quand même moins désagréable à vivre que le Km 64, Amrya, Tobrouk ou Zouara car on y trouve en particulier quelques habitants offrant des possibilités de ravitaillement en poulets, oeufs, moutons, fruits et légumes et, quand on a un petit creux en fin d'exercice ou d'efforts, ces galettes rondes qui leur servent de pain et qui nous permettent d'attendre l'heure des repas.

On s'installe tant bien que mal en commençant, comme toujours, par creuser nos trous individuels, corvée plus ou moins désagréable suivant la nature du sol. Nous avons quitté le sable pour la terre, mais cette terre n'est heureusement pas trop dure et l'installation est donc relativement facile.

Nos effectifs européens se sont renforcés grâce aux nombreux déserteurs de l'armée Giraud et aux évadés par l'Espagne qui continuent à arriver, eux aussi parfois en fraude car, au Maroc et en Algérie se maintient l'antigaullisme et ils ont installé des barrages pour empêcher déserteurs et évadés de rejoindre notre Division. Beaucoup d'entre eux nous arrivent encore par le biais des camions de ravitaillement que nous envoyons au Maroc pendre livraison de matériel et d'équipements, camions dans lesquels ils se cachent et par lesquels, avec l'aide des chauffeurs, ils traversent, camouflés derrière matériels et marchandises, les barrages et les contrôles giraudistes.

Comme on le voit, le fossé persiste malgré les derniers accords De Gaulle-Giraud et leur co-direction du nouveau gouvernement. Cette tension va d'ailleurs, petit à petit, s'atténuer et disparaître et, dès l'automne 44, les relations deviendront plus normales.

Mais revenons-en à notre installation. Au début notre section va continuer à rester indépendante. Nous allons recevoir notre ravitaillement, chacun se chargeant de faire sa cuisine. Puis rapidement va s'instaurer le régime classique des 3 popotes par compagnie : officiers, sous-officiers, troupe, chaque groupe ayant son installation propre et son responsable, chaque officier ou sous-officier devenant tour à tour responsable de son « mess ».

Question ravitaillement il n'y a pas trop à se plaindre car, en plus du ravitaillement général alloué par l'intendance, chaque compagnie dispose d'une caisse d'appoint servant à renforcer ou améliorer l'ordinaire.

Et c'est ainsi qu'un jour je vais perdre mon adjoint Dolé. Malgré nos différences d'origine, d'éducation et de mentalité, nous avons fait équipe tant bien que mal pendant un an, partagé nos problèmes et nos soucis, supporté le désert, les campagnes, les avatars, échangé nos expériences et je n'ai finalement pas eu à m'en plaindre. Il s'est montré en général très coopératif, sûr et fidèle dans les coups durs et, même avec les tirailleurs, il a su garder sa place, les commander sans les heurter et conserver avec eux des relations acceptables. Il n'a pas fait trop de bourdes et eux y ont mis de la bonne volonté. Les tirailleurs m'étant très dévoués, surtout les deux principaux, Baipour et Toumar, ont su éviter des frictions et l'équipe n'a pas mal fonctionné. Bizarrement nous avons ainsi fait la démonstration qu'un voyou et un ancien petit séminariste pouvaient vivre ensemble sans problème.

Donc, pour en revenir au ravitaillement, notre capitaine Piozin, assisté de son chef-comptable Lamberger (l'horrible Mazzoni nous avait quitté depuis l'Égypte après s'être rendu compte que, même à l'échelon arrière, il y avait du danger et que les obus, D.C.A. comprise, ça pouvait, comme il l'avait dit dans un éclair de génie « vous dégommer un chef comptable comme une merde », utilisaient la caisse noire de la compagnie pour des achats complémentaires améliorant le ravitaillement. Ils remettaient, à cet effet, à des anciens, présumés débrouillards et ayant l'expérience de la population locale, de l'argent pour aller aux provisions (moutons, fruits, légumes) et généralement tout se passait pour le mieux.

Ils eurent le malheur d'en charger un jour Dolé et lui confièrent une partie de la caisse pour aller chercher des moutons. On ne le revit jamais. Il avait probablement couru la gueuse et « bouffé la baraque » et n'avait jamais osé refaire surface.

Ottavy nous a raconté, bien des années plus tard, qu'une nuit Dolé était revenu au campement et l'avait réveillé pour lui demander un peu d'argent car il vivait toujours comme déserteur, hors-la-loi et n'avait plus un sou en poche. Ottavy ne lui en donna pas mais ne le dénonça pas par solidarité. Ainsi disparut-il définitivement.

Et s'il y eut, et nous nous en gaussâmes, de très nombreux déserteurs dans l'armée Giraud, grâce à Dolé il y en eut au moins un à la 1^{ère} D.F.L.

Il me faut aussi dire un mot du matériel et notamment du matériel automobile.

L'Égypte et la Libye nous avaient donné de mauvaises habitudes. Quand nous manquions de matériel, prenant prétexte des très faibles dotations qui nous étaient allouées, nous n'hésitions pas à nous servir auprès de nos amis anglais ou à utiliser les épaves, et Dieu sait combien le désert en regorgeait, pour des réparations de fortune. Débrouillardise et système D palliaient à la pénurie.

Vivant désormais en pays civilisé et organisé, le « dépannage » était plus difficile mais malheureusement les dommages au matériel continuaient. Par ailleurs comme les contrôles des déplacements devenaient plus stricts, alors que les villes civilisées et leurs plaisirs étaient à portée de main, certains souhaitèrent disposer de leur véhicule personnel.

Quoi de plus simple, dans ces conditions, d'en « emprunter » à nos alliés mieux lotis, américains de préférence. Certains, partis en permission à Tunis revinrent ainsi avec « leur » jeep. D'autres, par contre, y perdirent la leur et une guéguerre s'instaura entre Français et Américains pour ces emprunts de voiture, emprunts devenant de plus en plus risqués car les américains, même en permission, ne se séparaient pas de leur colt et avaient la gâchette facile.

Nous vîmes même une fois, à notre compagnie, le capitaine annoncer au rassemblement du matin : « je paye tant et j'accorde tant de jours de permission à celui qui me ramènera demain ou après-demain une jeep américaine à son retour de Tunis ». Bien entendu il l'eut et l'utilisa sans vergogne tant pour ses besoins personnels que pour ceux de la compagnie.

Les soirs de bombance, certains de ces véhicules, officiels ou non, finissaient leur vie dans un fossé. Et ces dégâts devinrent, à la longue, insupportables aux responsables et notamment au général Brosset. Celui-ci se plaignait également d'un manque de discipline, en particulier des vieux baroudeurs de la Légion ou de la Coloniale. C'est pour y remédier qu'il avait créé ce qui s'appelait le « camp de discipline » qui vit ses débuts durant notre séjour à Zauara. Je l'avais appris incidemment par notre ami Schlick (fils d'un colon du Cameroun et sous-off à la section de brenn-carriers) qui y avait fait un rapide passage comme gardien et en était revenu offusqué. J'en reparlerai plus loin plus en détail car, durant notre séjour à Beni-Khiar j'y fus moi-même une semaine comme gardien. Il faut reconnaître que la sévérité du général fut payante car le nombre des accidents diminua, le matériel fut mieux entretenu et la discipline rétablie.

Ces mesures étaient d'autant plus nécessaires que nous vivions ici dans le pays du vin, un vin lourd et d'assez fort degré, aux réserves intarissables et dont le centre de production, Grombalia, n'était distant que d'une vingtaine de kilomètres et nous pouvions, moyennant finances évidemment, y puiser sans limites.

Il fallut là aussi se modérer car, en retrouvant un climat tempéré, nous étions désormais à même de reprendre et supporter un entraînement des plus intensifs en vue des futures campagnes pour lesquelles il y avait forte émulation entre les diverses unités d'A.F.N.

Depuis les derniers accords d'Alger nous nous trouvions, au même titre que toutes les troupes françaises, sous l'autorité militaire du général Giraud, qui ne nous portait pas dans son cœur et qui disposait, en Algérie et au Maroc, d'autres divisions bien équipées et bien entraînées.

Aussi, dès qu'il fut décidé, après le débarquement des américains à Salerne et la prise de Naples, d'un envoi de troupes françaises en Italie, le choix de Giraud se porta sur deux divisions marocaines déjà équipées à l'américaine et suffisamment entraînées car elles avaient combattu sur le front tunisien l'hiver précédent. Malgré notre renom et notre expérience nous fûmes écartés parce que non équipés en matériel et armement américains.

Le général Brosset en fut fort marri et s'en plaignit directement à De Gaulle.

Entre temps, le 29 Septembre, avait eu lieu un événement qui nous sembla tragi-comique : l'inspection de la 1^{ère} D.F.L. par le général Giraud, dont les dessous nous furent révélés petit à petit et qui restent toujours sujet à caution.

En tant que général en chef des troupes d'A.F.N. Giraud se devait de venir en inspecter toutes les Grandes unités. Il s'en était acquitté avec toutes les autres à l'exception de la seule D.F.L., jusque là en exil à Zouara et chez laquelle il redoutait, disait-on, d'être victime de voies de fait ou d'un attentat.

Il aurait, dans ces conditions, indiqué à Brosset qu'il viendrait nous passer en revue sous réserve que nous n'ayons pas d'armes. Passer en revue des troupes désarmées tournait au ridicule et on le lui fit ressortir. Finalement un accord fut arrêté : nous gardions nos fusils mais sans culasse. Ainsi fut fait et l'on assista à cette revue plus qu'originale.

Il était en grand uniforme de général de la France de 39-40: képi à feuilles de chêne, veste cintrée ornée de 5 étoiles, culotte de cheval et bottes de cuir. Brosset l'accompagnait dans sa tenue décontractée habituelle : képi recouvert d'une housse kaki, saharienne et short kaki, chaussettes à pompons et stick à la main. Le bataillon était en ligne et présentait les armes (sans culasse). Giraud passa à grands pas, la tête droite, le regard fixe, la moustache en avant, évitant les regards, semblant accomplir une corvée à expédier au plus vite, sous le regard ironique des vieux briscards de la France Libre.

Pourquoi était-il si tendu ? Craignait-il qu'on ne l'agresse ? Je ne sais, mais nous en gardâmes une drôle d'impression.

Après la revue il réunit les officiers pour leur dire quelques mots, mais là encore il y eut froid et incompréhension.

Nous apprîmes par la suite qu'un projet était en cours pour l'envoi de 2 divisions supplémentaires sur le front d'Italie que réclamaient les alliés. Une fois encore nous en étions écartés et il fallut toute l'autorité de De Gaulle pour faire modifier ce choix à notre profit mais sous réserve que nous fussions équipés et armés à l'américaine comme le reste du Corps Expéditionnaire Français. Le ravitaillement américain n'était ni très large ni très rapide et avec l'équipement d'une division de l'US Army les français devaient en armer deux. Ceci occupa nos services d'intendance et de transports durant les 2 ou 3 premiers mois de 1944. Nous avions hâte de rejoindre le C.E.F.I. (Corps Expéditionnaire Français en Italie) qui s'y distinguait sous les ordres du général Juin lequel d'ailleurs était venu lui aussi nous inspecter. Mais si le principe était enfin acquis, la réalisation traînait ce qui nous obligea à prolonger ce triste séjour tunisien.

Une autre condition pour la réalisation du projet était que nos capacités militaires fussent reconnues par une commission franco-alliée et c'est pour cette raison que durant tout cet hiver nous subîmes une instruction militaire (technique et physique) très poussée.

Cela allait de longues marches, de manoeuvres diverses sur le terrain, de tirs, d'attaques à tirs réels, etc... à des séances d'instruction poussée de nos nouvelles recrues. Certaines manoeuvres à tirs réels frôlèrent la catastrophe et nous eûmes même à déplorer un mort parmi les tirailleurs.

A l'entraînement technique venait s'ajouter le physique car nous savions par expérience combien peuvent être harassantes certaines journées de combat.

Dès le réveil, chaque journée commençait par un cross et des courses à pied avant des manoeuvres de canon chronométrées, des concours de mise en batterie, de vitesse et de précision. L'engin par lui-même est lourd, les munitions également et le terrain pas toujours facile. Il fallait acquérir à la fois la force, la vitesse d'exécution, les automatismes et la précision. De là dépendrait notre survie en cas de combats.

Certains jours étaient réservés à la marche et l'endurance. Les jours de marche nous partions de très bonne heure et rentrions vers midi après avoir parcouru 30 à 35 kilomètres. L'après-midi était destinée au repos et à la détente. Et je me souviens que nous avons pris l'habitude avec le capitaine Piozin et quelques camarades de nous -détendre en disputant des parties acharnées de volley-ball. L'entraînement et la vie au grand air avaient fait de nous des sportifs particulièrement résistants, aptes à participer aux campagnes les plus dures. Ce même régime était appliqué aux jeunes engagés d'Afrique du Nord comme aux évadés de France, déjà sous-alimentés avant leur évasion puis victimes des terribles camps de concentration de Franco, si palots et malingres à leur arrivée et si pleins de force et de santé quelques mois plus tard.

Il n'y a rien de mieux pour se renforcer et se bien porter que cette vie au grand air même si, comme ce fut le cas en cet hiver 43-44, nous dûmes subir un temps désagréable et très pluvieux. Et je rappelle que, faute de bâtiments pour nous abriter, nous passions journées et nuits au dehors avec pour seule chambre notre trou individuel protégé d'une toile de tente (toile à deux pans pour les sous-offs et simple pan pour les soldats) dans une terre humide, froide et mal isolée de la pluie.

La nourriture par contre était suffisante, les repas à la popote (table unique en long protégée d'une grande tente) gais et agréables dans une ambiance fraternelle et amicale que je n'ai connue ailleurs que chez les scouts.

Parmi les événements vécus durant ce long séjour à Beni-Khiar, j'ai toujours en mémoire celui que l'on qualifia entre nous de « chasse au canards » et dont voici l'anecdote plaisante. En vue de nous roder et surtout de roder les nouveaux arrivants à la pratique du canon de 75, nous allions de temps en temps effectuer des tirs en bord de mer.

Nous partimes ainsi un matin de bonne heure vers un rivage du Cap Bon isolé de toute habitation et y dételâmes nos canons ! À cet endroit un vaste étang s'était formé entre le rivage où nous nous trouvions et une large bande de sable parallèle au rivage distante de 2 à 300 mètres, la mer elle-même se situant à 4 ou 500 mètres de notre rivage.

Jusque là rien que de très banal. Mais ce qui sortait de l'ordinaire c'était la faune sous forme d'une énorme bande de canards, se reposant, pêchant ou s'ébrouant sur la lagune : des centaines voire plus d'un millier de ces gentils volatiles, spectacle à faire vibrer de plaisir poètes romantiques ou écologistes passionnés. Mais il faut bien dire que ni le romantisme ni l'écologie ne sont le propre du militaire, personnage matérialiste et terre à terre naturellement porté sur la recherche de nourriture ou de boisson. Ce que nous voyions donc ce n'était pas ce paysage bucolique et émouvant mais un rassemblement de possibles rôtis, magrets ou plats en sauce, dont nous nous léchions les babines d'avance.

Qui eut l'idée géniale de suggérer : « Et si on les attaquait au shrapnel ? ». Le lieutenant Baudet vit peut-être à l'occasion rêvée d'approfondir nos connaissances ou imagina-t-il son retour triomphal au campement arborant comme trophées de guerre quelques dizaines de canes ou canetons. Toujours est-il qu'il suivit cette suggestion loufoque et fit rechercher dans le camion de munitions les quelques rares obus fusants que nous possédions, restes des stocks récupérés en Syrie en Juin 42, et l'antique débouchoir qui les accompagnait, dont nous ne connaissions que l'utilisation théorique que nous avaient enseignée, dans les conditions que l'on sait, nos valeureux camarades du B.M. 7.

Dans le plus grand silence, pour éviter que "l'ennemi" ne s'envole, nous voici pointant nos pièces vers le banc de canards, réglant au « débouchoir » nos fusées (détonateurs) « à zéro », c'est-à-dire de manière à ce que les obus éclatent dès la sortie du canon en semant tout l'alentour d'éclats et de billes (c'est la défense classique des canonniers victimes d'une attaque massive et rapprochée d'infanterie). Nos trois canons, côte à côte, sont pointés à l'horizontale vers la mer au raz du marais et doivent tirer tous les trois ensemble ces fameux obus à billes « débouchés à zéro » et les trois obus doivent partir en même temps en éclatant presque aussitôt, juste au dessus des canards.

Tout s'est préparé dans le plus grand silence. Nos canards, inconscients, nagent toujours sur l'étang. Baudet lève le bras, le rabat brusquement. Les 3 obus partent en même temps dans un vacarme assourdissant. Tous les canards s'envolent et nos obus filent, survolant étang et sables, pour aller éclater là-bas, tout au loin, au dessus de la mer, à 7 ou 800 mètres.

Et nous regardons, tout penauds, s'envoler dans l'air pur du matin nos magrets, rôtis et autres plats succulents, dont nous venions de rêver.

Que s'était-il passé ? Je ne sais. Peut-être l'ange gardien des canards avait-il obtenu un miracle. Peut-être nos fusées étaient-elles trop humides ou peut-être simplement les vieilles fusées (et celles-ci l'étaient à coup sur car provenant des vieilles réserves de l'armée du Levant, récupérées dans les stocks Vichystes après la campagne de 1941) sont comme les vieilles jambes, longues à démarrer et peu enclines à la vitesse. Peut-être aussi qu'en réglant son débouchoir le préposé n'osa-t-il aller jusqu'au chiffre zéro par crainte d'un éclatement ment dans le tube et se garda-t-il une marge de sécurité. Je ne sais.

Le mot de la fin appartient à l'un de nos jeunes : « C'est peut-être pas très réussi, mais y-en a quand même pas beaucoup qui peuvent se vanter d'avoir été chasser le canard au canon de 75. »

Petites histoires, petits épisodes, venant égayer, en cette période d'attente, la vie monotone et impatiente de notre unité en cet hiver 43-44.

Il y eut bien d'autres événements et, parmi les plus marquants du séjour à Beni-Khiar j'ai surtout retenu ce qu'on appela « la grande manœuvre », une manœuvre générale de toute la division qui s'étala sur trois jours et qui permit à la commission de contrôle franco-alliée de venir se rendre compte de nos capacités.

Notre section était encore alors équipée de 75 anti-chars, arme que nous connaissions parfaitement et dont nous pouvions sortir à la fois une mise en batterie très rapide, une cadence de tir très élevée, alliée généralement à une précision remarquable.

Lors de notre inspection on nous chargea de dévaler une pente « tout terrain » à vive allure, de traverser un oued, encore en eau et à fond sableux, d'aller nous mettre en batterie sur la pente opposée et, tout en restant hors de vue de l'ennemi, d'aller détruire une cible à 500/800 mètres.

Je disposais pour tracter mon canon d'une jeep, véhicule idéal, engin bas, puissant à quatre roues motrices réunissant vitesse, force de traction et utilisation tous terrains. La réussite fut parfaite, excessivement rapide et précise. En fait la manoeuvre ne présentait pas de grosses difficultés mais était très spectaculaire et en mit plein la vue à nos inspecteurs.

C'était la première fois que nous nous trouvions soumis au contrôle d'étrangers. La mauvaise foi était telle du côté Giraud-Américains qu'ils se refusaient à admettre, sans l'avoir vérifié par eux-mêmes, que nous étions des troupes aguerries alors que nous pouvions nous prévaloir d'un minimum d'un an d'expérience du désert, y compris deux batailles victorieuses.

Sur l'ensemble de la division, comme il fallait s'y attendre, les conclusions de la commission furent positives et notre examen de passage réussi.

C'est juste après leur passage qu'on réorganisa notre compagnie et que nous devînmes section de mitrailleuses au lieu d'antichars.

Je rendis avec regret mon vieux 75, de 1898, qui finalement n'avait servi à rien puisqu' aucun char adverse ne vint jamais le défier, et nous passâmes aux armes plus légères. Ce qui n'est qu'une façon de parler car, si le 75 est lourd, il roule tandis que la mitrailleuse partout où l'on va il faut la porter ainsi que ses caisses de munitions.

Le service d'une mitrailleuse est bien plus simple et l'entraînement fut rapide et sans problème. Mais ce changement entraîna une réorganisation de notre section, qui comprit désormais 2 groupes de chacun 2 mitrailleuses (au lieu précédemment de 3 groupes d'un canon). Baudet en garda le commandement et prit Tanguy comme adjoint, Hochet et moi commandant chacun 2 mitrailleuses, chacune de celles-ci étant sous les ordres d'un caporal, soit pour mes 2 engins, Fournier et Muller, deux gars qui, désertant l'armée Giraud, nous avaient rejoints dès Juin 43, deux gars parfaitement sûrs, dont je n'eus toujours qu'à me louer et dans lesquels j'eus une confiance entière.

Fournier était plus taciturne, Muller plus ouvert bien qu'originaire de la Sarre Lorraine.

Ils avaient tous deux souscrit un engagement pour l'Afrique du nord afin de pouvoir sortir de France, avec l'espoir de reprendre le combat. La région de Muller, à la frontière de la Sarre allemande, était désormais annexée au Grand Reich et il savait pourquoi il combattait. Il nous fut précieux dans les combats ultérieurs car l'allemand était sa langue maternelle et il put souvent nous traduire ce que disaient les gens d'en face. Ils étaient tous deux admis par mes tirailleurs, bien qu'il persista une petite méfiance réciproque les uns envers ces nouveaux blancs, les autres envers les noirs difficilement compréhensibles. Ils eurent chacun un adjoint blanc, dont Chich, d'Alger, ancien du réseau juif Aboulker. Hochet, de son côté disposait d'Ottavy, son ancien caporal de 75, de Vinchon, Dupin et Bertin. Dupin, jeune étudiant de Pezenas, nous arrivait d'Espagne après un séjour classique de quelques mois au camp de Miranda, jeune homme brillant, instruit, à l'esprit vif et au bagout méridional, Vinchon le parisien et Bertin, le prolétaire, tous deux pleins de gouaille et de baratin. Enfin Baudet et Tanguy avaient le jeune Ariot comme agent de liaison.

Toute cette bande était éminemment sympathique et nous eûmes beaucoup de chance d'avoir réussi cet amalgame, pas toujours évident, d'une section mi française mi africaine réunissant une dizaine d'européens et une quinzaine d'africains. Parmi ces derniers nous était arrivé, fin 43, un contingent de renforts d'A.O.F. avec lesquels je ne pus avoir la même complicité qu'avec ceux du Cameroun mais qui, à une ou deux exceptions près, se révélèrent sérieux, courageux et de confiance.

Beaucoup se réjouissaient de la proximité de Tunis. Personnellement je n'en ai pas gardé un souvenir merveilleux. A notre première permission, juste après Takrouna, j'avais découvert une ville méfiante, sale et pauvre, des hôtels sans draps mais avec punaises, une population indifférente, une ville quasi-réduite à son axe central (les quartiers arabes étaient déconseillés ou interdits) n'apportant rien de bien attirant, hormis bistrots, cinémas et, pour certains, bordels, de basse classe. J'eus un jour l'occasion d'accompagner un copain (tous les goûts sont dans la nature) dans une de ces « usines ». J'en sortis horrifié : des queues devant chaque chambre, de pauvres filles qu'on entrevoyait crevées et abattues, une odeur écœurante, presque une vision de l'enfer !

Finalement je n'ai que peu fréquenté Tunis, bien qu'il s'y trouva des Français très accueillants et en particulier ceux et celles qui se dévouèrent dans les centres d'accueil, la Croix-Rouge ou autres organismes. A signaler également

qu'une grande partie de la population blanche était d'origine italienne, gardant parfois des liens avec l'Italie toujours, officiellement du moins, notre ennemie.

Nos vrais contacts avec la population civile se sont limités à 2 familles ou nous fûmes reçus, Tanguy, Hochet et moi. Ce fut d'une part chez les parents d'Ottavy, un ménage corse, simple et très accueillant. Le père était facteur aux P.T.T. Nous étions les chefs et amis de leur fils et donc, suivant la tradition corse, assimilés à des membres de la famille.

L'autre famille fut plus curieuse. Il s'agissait des parents de deux jeunes engagés juifs, les Lévy. Ils tenaient un petit commerce d'huile d'olive, ce qui me donna l'occasion d'apprendre qu'il en existe plusieurs sortes et plusieurs qualités, depuis la pure jusqu'à la dernière. Le logement était au dessus de l'entrepôt dans une atmosphère grasse et odorante. Monsieur et Madame Levy étaient les juifs types et purs, tels qu'on les représente en caricature, épais, courts sur pattes, au faciès caractéristiques à faire vomir un nazi, mais charmants et très accueillants. Ils ne savaient que faire pour nous être agréables et nous partageâmes avec eux une tchoutchouka bien huileuse. J'ai connu durant tout notre périple beaucoup d'israélites, je crois que c'est chez les Lévy que je me suis trouvé chez de vrais juifs typiques, proches de ceux décrits dans la bible et l'évangile avec leur naturel, leur hospitalité et l'impression de cet attachement indéfectible à la loi et aux coutumes juives se perpétuant sans se modifier à travers les siècles et les générations. Je n'ai pas regretté ce contact car j'y ai découvert le peuple juif et son art d'assimilation aux pays et habitants chez lesquels il se trouve.

C'est aussi, puisqu'il faut y venir, durant cet hiver 43-44 que je découvris l'horreur du camp de discipline. Je n'en avais que vaguement entendu parler quand je fus avisé par le capitaine qu'il m'affectait, pour quelques jours (près d'une semaine) à la garde de ce camp et j'y partis avec un groupe de nos tirailleurs.

Le camp était un vaste enclos grillagé, dominé par une colline, tapissée, côté camp, de roches ou gros cailloux peints en blanc et formant une immense Croix de Lorraine allant de bas en haut de la colline. À l'opposé, un monticule bien moins élevé, supportant une installation de baraques en bois où se situaient le bureau, le réfectoire et les logements de l'encadrement et de la garde. Et entre les deux un espace à peu près plat avec des tentes, des trous grillagés, un ou deux terrains d'exercice.

Je me présentai au bureau où le chef de camp me reçut froidement en me signifiant que j'avais pour mission de surveiller l'ensemble des installations, clôtures et ouvertures et d'empêcher par tous les moyens l'évasion des détenus. « Si vous en laissez partir, ajouta-t-il, vous prendrez sa place et, quand vous aurez vu la vie qu'on leur fait mener, vous n'y tiendrez pas du tout. Dites la même chose à vos tirailleurs. Je ne veux aucune complaisance. »

Je saluai et allai prendre les consignes de mon prédécesseur, tout heureux de sortir de ce guépier sans dommage.

Les détenus devaient être un peu moins de cent. La discipline était féroce. Ils ne pouvaient marcher ni se reposer et devaient toujours courir, saluant de la main droite et le casque sur la tête. À demi affamés ils étaient soumis à des exercices crevants et avilissants, dont le moindre était la « pelote » (courez, couché, debout, à genoux, rampez, marchez en canard, debout, plongez, etc..., et cela pendant des heures avec, sur le dos, un sac rempli de cailloux qui leur labourait ou écorchait le dos et leur retombait sur la tête quand ils plongeaient.

Certains furent condamnés, me dit-on, à grimper la colline à genoux sur les cailloux jusqu'au haut de la Croix de Lorraine. Les trous aperçus servaient de logement à d'autres, où ils passaient la nuit sous le grillage, dans le froid et sous la pluie, sans literie, etc...

Ne parlons pas des coups qui pleuvaient à la moindre incartade...

J'eus la stupéfaction de reconnaître dans les détenus un de nos aspirants, arrivé de Corse deux ou trois mois plus tôt à la tête d'un fort contingent de jeunes corses résistants engagés dès la libération de leur île. Il avait au B.M. 5 le régime des officiers et un poste correspondant mais dans la réglementation militaire un aspirant ne devient officier qu'après sa titularisation comme sous-lieutenant. On lui appliquait donc le régime des non officiers, ce qui le rendait passible de ce régime pénitentiaire.

Au cours de la première nuit, faisant mon tour d'inspection des gardiens, j'en ai entendu un hurler : « Bouge pas ou je te tue » et une autre voix apeurée criant : « va chercher ton chef, va chercher ton chef ». Je me précipitai. L'un de mes tirailleurs appuyait sa baïonnette sur le ventre d'un prisonnier qui levait les bras. J'apprends que finalement le pauvre type, couchant sous une des tentes, n'en était sorti que pour satisfaire un besoin naturel. Mais les consignes aux tirailleurs étaient : « La nuit personne ne bouge » et il l'appliquait à la lettre. Aussi bien il l'aurait embroché sans se poser de questions.

Pour calmer le pauvre gars, je lui offris une cigarette et lui demandai son nom et d'où il venait. Et c'est ainsi que j'appris qu'il était de Pont-Croix, à 5 km de chez moi, d'une ferme que je connaissais d'ailleurs pour y avoir été une nuit avec les élèves du collège participer à l'extinction d'un incendie, un gars qui avait quitté Douarnenez le jour même où nous quitions Audierne, et qui engagé dès son arrivée en Angleterre, nous avait quitté avec le premier contingent parti à la conquête de l'Afrique le 31 Août 40.

Il avait, depuis, participé avec eux à toutes les campagnes de la 1^{ère} DFL: Dakar, l'Érythrée, la Syrie, la Libye, y compris Bir-Hakeim, l'Égypte et la Tunisie. Je lui demandais « Pourquoi es-tu ici ? » et il répond : « Je suis chauffeur à l'Artillerie et j'ai été au fossé avec mon camion » J'insiste : « Tu allais en ballade ? » et il répond : « Non, j'étais en service ».

Et c'est à partir de là que je n'ai plus admis ce camp, que je n'ai plus admis ces tortures, ce meurtre, puisque l'un des détenus est mort en grimant la Croix de Lorraine à quatre pattes.

Voilà des gens qui avaient tout donné, qui étaient volontaires, certains depuis Juin 40, qui avaient participé à tous les combats, qui étaient ceux dont De Gaulle disait le 10 Juin 1942 : « La France vous regarde et vous êtes son orgueil » et par la volonté d'un homme, le caprice d'un général, on les traitait ainsi ! C'est une honte.

Le lendemain, au déjeuner, j'ai dit à mon voisin de table, un sous-off de la Légion qui dirigeait l'unité chargée de la répression : « Ne sois pas si sauvage avec ces gens, ils ne le méritent pas. » Il m'a répondu : « C'est pas tes oignons, mêle-toi de ce qui te regarde ». Car lui aussi était menacé de sanction s'il n'appliquait pas le règlement à la lettre.

Il m'a fallu rester jusqu'au bout de ma mission. De mon côté j'ai tempéré l'ardeur de mes gardes et tenté, dans la mesure de mes moyens, d'atténuer les souffrances des détenus. Mais je continue à dire : « Ce que Brosset a fait là est indigne et transformer la Croix de Lorraine, symbole de liberté et de délivrance, en instrument de supplice, c'est plus que déplacé, c'est une insulte à notre Croix et à notre emblème ».

J'ai quitté ce lieu avec le soulagement de ne pas m'y être retrouvé mais avec tristesse. D'autres, plus influents que moi, ont du s'en rendre compte également et intervenir auprès du Général car le camp fut fermé peu après, mais il durait depuis l'été et c'est quand même beaucoup trop.

Je viens de parler de cet aspirant arrivé au B.M.5 à la tête d'un fort contingent de volontaires corses. Ils furent presque tous affectés à notre compagnie et restèrent regroupés dans la section de « pionniers » qui fut créée à cette époque. On y parlait corse plus que français et, hormis l'ordonnance de l'officier et de son adjoint, il ne s'y trouvait aucun tirailleur. Ces pionniers étaient chargés de tout le travail de génie et de déminage. Bien que naturellement de caractère fier et indépendant, ils se montrèrent particulièrement disciplinés et efficaces et j'eus toujours les meilleures relations avec eux et leurs responsables : l'aspirant Hugo (administrateur des Colonies arrivant d'A.O.F.) et le sergent-chef Javanaud (celui qui tenait notre mess à la Noël 42 et qui nous avait fait ingurgiter un si grand nombre de cocktails de sa fabrication) sans oublier le jeune patron corse, le caporal-chef Jean Antoni, modèle de gentillesse et de serviabilité.

Ce fut le seul groupe compact qui nous arriva, tous les autres arrivaient individuellement.

Fin 43 notre compagnie est très étoffée, effectifs pleins, parfaitement entraînés.

Le temps passe et voici le printemps qui s'annonce. Les nouveaux équipements américains arrivent : nouveaux uniformes, nouveaux véhicules, nouvelles armes, nouveau ravitaillement.

C'est bon signe, le départ ne devrait tarder. Et à la mi-Avril voici enfin la nouvelle attendue Le départ est imminent mais il faut tout abandonner de nos surplus (lit picot et tentes, affaires grappillées ici et là. Nous allons embarquer pour l'Italie et pas question de surcharge de bagages. Comme affaires personnelles, vêtements, couchage, etc., nous n'aurons que le sac que nous portons sur le dos et rien l'autre.

Au moment où la pluie nous quitte, où petit à petit le soleil s'installe, où le Cap Bon va reverdir, il faut tout quitter pour le grand saut.

Nous allons enfin apprendre à ces italiens à regretter leur coup de poignard dans le dos de Juin 40 et les asticoter. Finis les arcs de triomphe provocants, finies les rodomontades du Duce et ses airs supérieurs.

Adieu la Tunisie que nous avons abordée avec tant d'espoir et tant d'illusions un an plus tôt et qui nous a un peu déçus.

Adieu aussi l'Afrique que nous avons découverte et aimée et qui nous laisse tant de souvenirs et de belles images...

L'Europe est devant nous, l'Europe nous attend et, dans cette Europe, notre pays que nous ne désespérons plus de revoir alors que pendant longtemps il nous avait paru si loin.

La page africaine est tournée. Une autre va s'ouvrir.

L'ITALIE (MI AVRIL - DÉBUT AOÛT 44)

LE DEPART

Quelles que soient les circonstances et malgré toute notre envie de partir enfin pour l'Europe et de reprendre cette lutte, tragiquement terminée à Takrouna presque un an plus tôt par la disparition de plusieurs de nos vieux camarades, un départ est toujours emprunt de nostalgie.

Ce site détestable de Beni-Khiar, où nous venons de passer un hiver sale et humide, nous nous y étions finalement habitué.

Et une fois de plus, et cette fois-ci encore plus sérieusement qu'avant, nous allons devoir abandonner le peu de ce qui nous apportait un petit confort supplémentaire.

Désormais, finis les camions supplémentaires d'emprunt où l'on pouvait loger lits-picots, tentes, accessoires, matériels de cuisine, tout ce rabiote que nous traînions, avions grappillé ou acheté depuis notre départ du Cameroun. Tout cela va rester et seul suivra, à l'échelon arrière, l'unique sac marin contenant vêtements, linge supplémentaire, objets et souvenirs personnels. Pour le reste nous ne disposerons désormais à la section que d'un Dodge 6x6 destiné au seul transport de nos matériels, armes et munitions. Tout reste, nous l'aurons sur le dos ou à la main, et rien d'autre !

Dans ces conditions il est très facile de prendre le train et nous pouvons nous embarquer sans problèmes dans des wagons à l'ancienne tirés par une locomotive poussive qui nous fait traverser, de nuit et en cahotant, une suite de collines et djebels tunisiens dont le seul nom qui me revient est celui de « Pont du Faz », près de la frontière algérienne, qui figura souvent dans les communiqués au moment des combats de la campagne de l'hiver 42-43 entre Franco-Alliés et Allemands.

Avec le jour nous entrons en Algérie. C'est une région toute nouvelle pour moi car le hasard a fait que, contrairement à beaucoup de nos camarades, je n'ai jamais écopé d'une mission de ravitaillement ou de recherche de matériel à Alger, Rabat ou autres.

Et ce n'est pas encore cette fois-ci que je verrai Alger car, finalement, c'est à Bône que nous arrivons et que nous quittons nos wagons: Bône, la ville célèbre dans toute l'Afrique et dans toute la Coloniale pour son cimetière. « Le cimetière de Bône, l'envie de mourir il te donne » célèbre rengaine colportée partout, avec leur accent inimitable, par tous les Bônois, béats d'admiration et d'attendrissement devant leur cimetière marin surplombant la Méditerranée. Justement nous en avons un de Bônois à la compagnie et il en a, ce jour-là, d'autant plus entendu que son célèbre cimetière nous ne l'avons jamais vu et donc pu en apprécier la beauté.

Nous attendons tranquillement, colonnes par trois, que se regroupent le bataillon et les unités voisines pour nous diriger vers le port, quand passent, le long des colonnes, des camions amenant au travail des prisonniers italiens, lesquels se font une joie de nous interpeller.

Le ton monte et bientôt les injures fusent entre eux et nos corses ou pieds-noirs parlant italien. En fait ils nous souhaitent la bienvenue à Cassino en espérant que nous y laisserons tous notre peau. Il faut dire qu'à l'époque Cassino est célèbre comme machine à broyer du Français, du Polonais ou tout ce qui veut s'y frotter.

Entre ces souhaits de bienvenue en Italie et l'envie de mourir que donne le cimetière local on peut dire que notre passage à Bône ne nous ouvre pas le meilleur avenir !

En fait on en plaisante et l'accrochage avec les italiens redonne un peu de vie à notre troupe amorphe et assoupie par le voyage.

Bientôt la marche en avant reprend et nous voilà sur le port où deux grands transports de troupes nous attendent.

Pour nous ce sera le « Durban Castle », dont nous n'aurons pas l'occasion d'apprécier le confort, le propre des transports de troupes étant de bourrer le navire à outrance.

Les hommes et tirailleurs vont occuper de grandes pièces, meublées seulement de quelques tables et bancs et comportant sur les piliers et les côtés des crochets où, le soir, ils suspendront leurs hamacs, qui sera la seule literie

mise à leur disposition, ce qui leur vaudra, avant qu'ils ne s'y habituent, quelques chutes douloureuses. Quant à nous, nous disposons de cabines rustiques avec couchettes.

Mais, en fait, durant le voyage, nous vivrons surtout à l'extérieur et profiterons du ciel bleu et de la mer calme.

Quel jour sommes-nous ? Sauf erreur, ce doit être le 18 ou le 17 Avril que nous avons embarqué et quitté Bône et le trajet se fera sur deux ou trois jours.

Les tirailleurs, qui n'ont encore jamais navigué sur mer, regardent avec un étonnement ponctué de « Eh kié ! » cette vaste étendue d'eau ou plus aucune terre n'apparaît.

Ce sera un voyage tranquille et reposant. Il fait beau, la mer est belle et les sous-marins absents: que demander de plus ?

Deux jours plus tard, le navire pénètre dans un épais nuage gris-rose. Nous sommes en plein coton rose, dans une sorte de brume épaisse mais un peu lumineuse, bizarrement pas humide et qui semble déposer partout une poussière fine, ou le navire avance apparemment à l'aveuglette.

Et puis, brusquement le voile se déchire et nous nous trouvons sous un ciel bleu, un bleu lumineux de carte postale. Devant nous, une baie splendide et sur tribord une île escarpée. Sur le fond de la baie, une agglomération immense borde la côte et, surplombant la ville, une montagne se découpe, très nette, sur le fond d'azur.

C'est la fameuse baie de Naples qui s'offre à nous dans toute sa splendeur, surmontée de son Vésuve, le volcan qui détruisit, aux temps anciens, Pompéi et Herculaneum.

Et voilà que, venant illustrer l'histoire, nous voyons tout à coup sortir verticalement de la montagne une énorme colonne grise qui monte, monte et, tout en haut, commence à s'étendre à l'horizontale. Miracle ! Pour fêter notre arrivée, le Vésuve entre en éruption. Et bientôt cette immense colonne de cendres qui, petit à petit, s'étale au dessus de la baie, va redescendre et recouvrir la mer, en plongeant le « Durban Castle » dans un nouveau nuage rosâtre et poussiéreux.

À notre troupe qui arrive quelle plus belle illustration de la phrase célèbre : « Voir Naples et puis mourir ! ». L'Italie vient de nous offrir là le plus beau spectacle que Naples puisse proposer à un visiteur car, entre les deux nuages, nous avons bénéficié de la clarté la plus pure du ciel napolitain, qui, en général, il faut le dire, est voilé de brumes de chaleur.

Je garderai très longtemps en mémoire cette carte postale plus belle que nature de cette baie resplendissante pendant qu'en signe de bienvenue le Vésuve nous lance, comme un sifflet de bateau, son panache de fumée dans le ciel pur.

DE NAPLES À NUSCO

Hélas, l'arrivée à terre est moins belle. Le temps se couvre et devient pluvieux et triste au moment où nous abordons le port.

Tout est sale et boueux, les cendres du Vésuve venant s'ajouter à la saleté naturelle des ports, aggravée ici par la nonchalance bien connue des Napolitains.

Les quais sont encombrés de carcasses de navires, restes des anciens bombardements alliés de 1943 et probablement d'incursions allemandes postérieures. Les immeubles bordant le quai ne sont souvent que des ruines, restes des mêmes bombardements. Quant à la main-d'oeuvre italienne, elle est à la fois nonchalante et criarde, n'hésitant pas à quémander conserves et cigarettes et à se servir au passage si l'occasion se présente.

Notre première impression de Naples sera celle d'une ville sale et mendicante, impression qui se confirmera par la suite au contact de la population mais que viendra atténuer ce caractère expansif, verbeux, souriant et charmeur propre aux méditerranéens en général et aux napolitains en particulier.

Des camions arrivent, où nous embarquons. Nous traversons la ville, pouilleuse, grise et encombrée mais très active. Certains nous font de grands signes et nous interpellent au passage et nulle part nous ne constatons d'animosité envers ceux qui, il n'y a pas encore si longtemps, étaient leurs ennemis.

D'après les pancartes, nous nous dirigeons vers Albanova et Capoue. Et ce sera finalement Albanova le but de notre voyage.

Le paysage est triste et boueux et nous y cherchons vainement quelque chose qui puisse justifier les « délices de Capoue » chers à Hannibal. Ici c'est glaiseux, marécageux et nous avons même remarqué au passage des pancartes « Out off bonds. Malaria ».

Apparemment nos amis américains nous ont, une fois de plus, gâtés, nous traitant comme des « natives » et nous refoulant dans cette campagne malsaine pendant qu'eux se réservent les jolis et plus confortables bâtiments urbains.

Dans ce secteur d'Albanova, le B.M.5 sera cantonné dans un bled s'appelant Frignano Maggiore, bourg de campagne pas pire qu'un autre où nous nous logerons tant bien que mal : les officiers dans une belle maison bourgeoise où ils installeront leur mess, les sous-officiers dans divers locaux d'habitation au confort plus modeste mais où nous disposerons d'une salle pouvant servir de mess. Quant à la troupe, ce sera encore plus spartiate : granges, débarras avec paille comme literie. Ceux de notre section se retrouvent dans la cour intérieure d'une vieille bâtisse où tirailleurs et soldats se repartissent dans les locaux vides du rez-de-chaussée et une vie en commun s'organise entre militaires et population locale.

Au début, nous étions prêts à dominer et bousculer ces « ritals » qui nous avaient poignardés dans le dos en Juin 40 et que nous combattons depuis lors en Afrique. Mais ceux que nous trouvons ici ne sont plus les mêmes. Les dirigeants, les bourgeois, on ne les voit guère et nos seuls contacts se limitent à cette population prolétarienne et paysanne, matinée napolitaine, qui se fiche de la politique, voue le Duce et les fascistes aux gémonies, nous traite en libérateurs des « Tedesci » et ne sait que faire pour nous être agréables. Les « mammas » dirigent et vitupèrent, la marmaille (ici on les appelle des ragazzi) fourmille et nous les avons toujours dans les pattes, prêts à tous les services moyennant petits cadeaux, les filles aguichent même de loin, se méfiant des militaires et surtout de ces grands noirs aux joues tailladées, qu'elles ne tarderont d'ailleurs pas à apprivoiser.

Et finalement, en très peu de temps, ces « salauds de macaronis » que nous nous apprêtions à dresser et corriger, vont se transformer pour nous en population amie, peut-être un peu collante mais si naturellement accueillante et serviable que nous allons vivre au milieu d'eux en parfaite osmose et sans le moindre problème. Je ne sais ce qu'il en est avec Anglais et Américains mais avec les Français le contact est simple et amical et nous nous rendons compte que nous avons, sinon une même origine, du moins de nombreux points communs.

Il faut dire également que nous avons, à la compagnie, une section, les Pionniers, aux 2/3 Corse, lesquels s'expriment tout naturellement en italien et les locaux, qui parlent un patois napolitain, ne manquent pas de les flatter en leur disant qu'ils s'expriment dans un italien bien plus pur que le leur.

Une semaine de Frignano et nous voilà conquis. Nous troquons conserves et tabac contre leurs légumes frais et pâtes maison et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et brusquement on parle départ. Pourquoi devons-nous quitter Frignano ? Mystère, mais il ne faut jamais tenter de comprendre les militaires. Un beau matin, un convoi de camions s'amène, nous embarquons et partons vers le sud (étonnant alors que le front est au nord !).

Notre 2^{ème} Brigade se déplace ainsi de la région d'Albanova pour aller vers celle d'Avellino où le B.M.5 va atterrir dans un village en nid d'aigle perché sur une colline : Nusco.

En fait, nous le saurons plus tard, le plan de bataille de la 1^{ère} D.F.L. est déjà arrêté. Ce seront les 1^{ère} et 4^{ème} Brigades qui lanceront l'offensive quand la date de l'attaque sera fixée et la 2^{ème} Brigade, la nôtre, sera en réserve et les relèvera quand elles commenceront à s'essouffler au bout de quelques jours.

Pour nous ce n'est pas plus mal car ce sont les deux autres qui auront à supporter le plus grand choc, ce choc des 2 ou 3 premiers jours contre des défenses intactes et bien installées.

Ces dispositions sont d'ailleurs logiques et normales. Lors de notre dernière campagne, en Tunisie, à Takrouna, c'est la 2^{ème} brigade qui avait été chargée du grand choc tandis que la 4^{ème} n'était pas encore arrivée et que la 1^{ère} (la Légion) n'avait pratiquement fait que de la présence sur les côtes. Donc pour l'instant la 4^{ème} va aller se mettre en ligne sur le Garigliano, prête au départ, la 1^{ère} sera en retrait, prête à venir l'appuyer et la relever et nous arriverons un peu plus tard pour donner le deuxième coup de collier.

Tout ceci nous ne le savons pas encore car les militaires ont un grand principe : les projets, les tactiques et les décisions appartiennent aux chefs, présumés intelligents, et on ne confie à la troupe, présumée bornée, que l'exécution.

Le temps de l'exécution n'étant pas encore arrivé, nous n'avons donc ni soucis, ni préoccupation, ni appréhension et devons nous contenter de vivre au jour le jour, en profitant des bons moments quand ils se présentent. Puisque nous sommes en pays latin, notre devise actuelle devient le « Carpe diem » des épicuriens.

Nous voici donc dans cette région de Nusco, dans un terrain accidenté, parsemé de collines très pentues. Tous ce qui se trouve sur le haut des collines est habité, tout ce qui se trouve en bas est cultivé. Ici on ne perd pas un bout de terrain : tout doit être travaillé. Dans cette région c'est bien simple : une colline doit abriter un village ou, à défaut de village, une communauté: monastère, château, etc..

Nous parvenons au bas de Nusco et les véhicules attaquent la montée, assez raide, dans un succession de virages, où nous dépassons ou croisons parfois une charrette agricole reliant agglomération et champs. Nous découvrirons bientôt que même les fermes se trouvent au village, ce qui ne facilite pas la vie de ces campagnards descendant le matin au travail des champs et remontant le soir, à la fin du jour, avec matériel et récoltes.

Le village est moyenâgeux avec ses ruelles pavées et ses maisons de pierre à petites fenêtres, de derrière lesquelles on nous observe avec curiosité et peut-être appréhension. La particularité de Nusco est de posséder une grande église-cathédrale et un séminaire et il est très curieux de découvrir ces tous jeunes garçons, de 10 à 20 ans, tous affublés de soutanes et de ces chapeaux ronds qui constituent la coiffure classique des prêtres italiens.

Nusco possède deux places, l'une centrale, devant l'église et cernée de maisons, l'autre bien plus dégagée sur l'extérieur du bourg, bordant la falaise et surplombant la plaine.

C'est cette dernière qui est affectée à la C.A. comme quartier de logement, la troupe occupant l'école et ses dépendances et les officiers et sous-off logeant chez des particuliers.

Notre groupe occupe la maison du barbier, assez spacieuse mais très hétéroclite. Nous logeons là à 7 ou 8, les 3 de la section Baudet, les 3 de la section Le Bastard et les 2 des pionniers de la section Hugot. Hugot lui-même y couchera au début mais nous quittera bien vite pour une maison plus bourgeoise.

Il y avait déjà là le barbier, petit bonhomme volubile et expansif, son épouse et leurs deux filles et enfin une française, dont on n'a jamais très bien su d'ou elle sortait, et un personnage bizarre, qui apparemment était son « ami » et qui devaient faire partie d'un lot de personnes en résidence surveillée, assignées à Nusco.

Notre maison servait également au trafic de marché noir et on y trouvait notamment de beaux jambons crus et de la charcuterie. Mortel, dont c'était le tour d'assurer la popote, nous parla, des le premier jour, des formidables jambons qu'il avait aperçus et nous décida à en acheter. Je m'attendais ingénument à nos jambons cuits de Bretagne et fus tout ébahi de découvrir qu'ils étaient secs, salés et crus. Ils étaient pendus dans notre salle de popote et chacun y découpait de fines tranches quand il en avait envie. C'est ainsi qu'après la choucroute à Alexandrie, les aubergines et poivrons en Tunisie, je découvris le jambon cru en Italie. J'avais toujours pensé jusque là qu'un jambon ne pouvait se manger que cuit.

Autre bizarrerie dans ce caravansérail, notre hôte avait un oncle ou grand oncle tailleur, qui émigra en Amérique au début du siècle, y créa une école de coupe et y inventa un appareil de prise de mesure, le « zamborimetre ». Dans la grande salle de la maison (notre popote) on trouvait un livre en racontant l'histoire et des photos de groupe de tailleurs italiens, avec insignes et matériel, que je pris d'abord pour une sorte de maçonnerie ou de mafia. Nous n'avons pas essayé de comprendre en quoi consistait le zamborimetre mais chaque soir le maître de maison remettait à l'un d'entre nous la médaille d'or de Zambori, cérémonie qui était prétexte à des chants et libations, dans une ambiance de détente propre à écarter la tension naturelle en ces périodes d'attente avant combat.

Enfin pour en terminer avec cette baraque originale nous eûmes droit deux ou trois fois à des séances d'hypnotisme. L'ami de la française possédait ce don et l'une des deux filles de la maison s'y soumettait très docilement. La séance se passait au milieu de nous. Debout devant la fille, l'homme la fixait intensément et en s'aidant de gestes de ses mains parvenait à faire passer le flux. Brusquement la fille entrait en léthargie. Le regard fixe mais n'ayant plus ni volonté ni conscience, elle obéissait à tout ce qu'il lui ordonnait silencieusement de faire. Elle était devenue absolument sa chose et il en faisait ce qu'il voulait sans qu'elle s'en rende compte.

Assez vite il interrompait la séance « pour ne pas la fatiguer » mais le réveil était impressionnant. Quand il décidait de couper le contact établi entre eux, la fille, molasse et obéissante jusque là, avait un grand sursaut, poussait un cri en portant la main à ses yeux, éblouie comme si elle sortait brusquement des ténèbres en pleine lumière, et respirait profondément. Elle en sortait réellement très fatiguée et ne se prêtait d'ailleurs qu'à contrecœur à cette démonstration, qu'elle appréhendait. Il était impressionnant de constater à la fois le pouvoir de l'hypnotiseur et l'obéissance du sujet.

Il y aurait certainement beaucoup d'autres choses à dire de cette maison bizarre et trouble rassemblant une population pour le moins originale, mais je n'en ai plus le souvenir. Ce qui est certain, c'est que nous ne n'y sommes pas ennuyés.

De leur côté nos gars et nos tirailleurs semblaient également beaucoup se plaire à Nusco.

Les Saras frayèrent très vite avec la population et nous constatâmes avec étonnement leurs facultés d'adaptation et d'assimilation des langues. Ils se promenaient toujours suivis de 2 ou 3 gosses. D'ailleurs notre place et son école étaient devenues le centre et le domaine de toute la marmaille du coin, les « ragazzi » comme on les appelait.

Quant aux français, ils s'intéressaient plutôt à la gent féminine, les corses servant volontiers d'interprètes et d'entremetteurs en cas de besoin. Muller, notre brave caporal, avait vite sympathisé avec une toute jeune et fraîche fille du voisinage, gaie et chantant comme un pinson. Hélas l'aspirant Hugo, le patron des « pionniers », jeta également son dévolu sur cette fille qu'il attira dans le milieu « officiers ». Muller en fut un moment jaloux mais il n'y eut heureusement pas entre eux le clash que j'appréhendais.

Ainsi le B.M.5 s'était tout entier fondu dans le village et entré en osmose. Finies l'antipathie et la haine de l'italien qui nous tenaient encore au départ de Bône. De part et d'autre nous vivions dans l'amitié et la compréhension, observant avec sympathie cette race courageuse et active, gaie et hospitalière, si différente des Napolitains, pourtant très proches. Je pense que c'est à Nusco que nous avons approché et connu le vrai peuple italien.

Quinze jours y ont suffi, quinze jours pour nous de repos et de détente, sans exercices, sans contraintes ni fatigues. Nous y serions bien restés plus longtemps mais tout a une fin et, entre temps, les opérations attendues avaient commencé. Les Français avaient attaqué dans le secteur du Garigliano et nous suivions de loin, avec inquiétude, le déroulement des opérations ou tout au moins le peu qu'on nous en disait.

Et ce fut le jour du départ. Les camions du Train arrivèrent et nous y prîmes place avec un sentiment de regret. Partout les habitants y assistaient et faisaient de grands gestes d'adieu, apportant à leurs connaissances un dernier cadeau, un dernier viatique. Même les petits séminaristes, en soutane et chapeau, nous lançaient des « adios » et « arrividerci ».

Je crois que pour nous tous, Nusco fut un rayon de soleil dans notre périple italien, mais nous n'eûmes, hélas, plus la joie d'y retourner.

Nous reprîmes dans la nuit la direction d'Avellino, puis de l'arrière-pays napolitain. Les camions fonçaient dans les ténèbres sur des routes étroites et tortueuses et je me demande encore comment nous sommes arrivés intacts à destination. Ils s'arrêtèrent enfin en bordure du Garigliano, où notre bataillon se reforma et se regroupa en vue des opérations à venir.

Finis les « délices de Nusco », les choses sérieuses allaient commencer.

LA CAMPAGNE D'ITALIE

A – PONTECORVO

Le convoi nous laisse donc dans la nuit sur les hauteurs dominant le Garigliano.

Nous sommes sur la rive gauche de la rivière, à l'endroit même qu'occupaient nos collègues de la 4^{ème} Brigade avant de lancer leur attaque le 11 Mai et nous y recevons les premiers détails sur le déroulement de la bataille.

A l'époque il existait juste une tête de pont sur la rive droite, au delà d'un pont de bateaux qui permettait la traversée des hommes et des véhicules. Sur l'autre rive, surplombant le pont de bateaux, une partie rocheuse et escarpée, extrémité sud d'un énorme massif montagneux qui se prolonge sur plusieurs kilomètres sur notre gauche et plafonne à un sommet, le « Monte Majo », où flotte actuellement un énorme drapeau français. Plus proche et sur sa droite, un autre sommet le « Monte Girofano ». Et sur la droite du massif, une longue plaine plate et, en partie marécageuse, d'où ressortent quelques villages perchés sur des escarpements rocheux. En remontant le Garigliano, qui coule devant nous, on rejoint, au bout de cette plaine, la rivière « le Liri » qui prolonge vers l'Ouest/Nord-Ouest une autre large plaine d'où émerge une colline pointue surmontée de ruines: le fameux « Monte Cassino ».

Nous avons devant nous toute la partie du front allié confiée au Corps Expéditionnaire Français du Général Juin, qui, de toute évidence, est le secteur le plus accidenté et le plus difficile.

L'attaque alliée a été lancée entre le Mont Cassino et la mer. Au delà du Mont Cassino ce sont les Apennins, chaîne de montagne de haute altitude et pratiquement imprenable.

D'après ce que je comprends, entre Cassino et la mer, il y a d'abord toute la plaine du Liri qu'on devine sur notre droite, puis, devant nous et sur notre gauche, le grand massif du Majo, et, au delà, la plaine côtière jusqu'à la Méditerranée.

Les Américains se chargent de la plaine côtière, où ils peuvent exploiter leurs blindés, les Français du massif du Majo et de la boucle du Liri, les Anglais de Cassino et de la plaine du Liri, au delà de la rivière.

Et, dans le secteur Français, les 3 divisions nord-africaines (4^{ème} D.M.M., 2^{ème} D.I.M. et 3^{ème} D.I.A.) attaqueront la montagne tandis que la 1^{ère} D.F.L. se chargera des pentes nord du massif et de toute la boucle du Liri.

Quand nous arrivons, l'attaque a déjà été lancée depuis quelques jours et l'on entend dire que chez nous les deux premiers jours ont été dramatiques et que le B.I.M. en particulier s'est heurté à des défenses quasi imprenables (fossés anti-chars, fortins en béton, lance-flammes, etc...) Pour le moment ils ont pris le dessus, occupé toute la boucle du Liri et atteint le bout de la plaine à hauteur de San-Giorgio-du-Liri pendant qu'à gauche les divisions nord-africaines sont en passe d'occuper toute la montagne.

L'attaque avait commencé dans la nuit du 11 au 12 Mai. Nous sommes maintenant le 16 au soir et c'est demain matin que nous nous lançons à notre tour et que nous allons mettre en pratique tout ce que nous avons appris en Tunisie cet hiver.

Notre section comporte 2 groupes de chacun 2 mitrailleuses, l'un commande par Hochet et l'autre par moi. En opérations, si nous nous séparons pour les besoins du combat, c'est le lieutenant Baudet qui accompagne Hochet et c'est Tanguy qui vient avec moi.

Mes deux chefs de pièce sont Fournier et Muller, ceux de Hochet: Bertin et Ottavy. Et nous disposons en plus, comme tireurs, de Vinchon, Dupin, Arlot et Chich, sans oublier nos fidèles tirailleurs du début, et notamment Baypour et Toumar, qui ne m'ont pas quitté depuis Juin 42 de même que Guitoumadingar pour Tanguy, Hochet ayant également ses 2 fidèles (dont celui qui lui avait donné un coup de coupe-coupe au Camp d'Ornano et qui depuis lui est le plus fidèle)

A la vieille équipe se sont ajoutés quelques tirailleurs arrivés d'A.O.F. et dont nous n'avons pas encore éprouvé la tenue au feu.

Le matin du 17, nous partons, traversons le pont de bateau et longeons la montagne avant d'atteindre la plaine. Un peu partout restent des signes ou épaves des récents combats.

Sur notre droite, au loin, le village de San Appolinaire et, quelques kilomètres plus loin, à gauche sur sa falaise, San Andrea.

En avançant nous pensons à tous ceux qui se sont battus ici, aux assauts qu'il a fallu livrer pour conquérir ces villages, désormais sans intérêt. Nous avons déjà parcouru une vingtaine de kilomètres, sac au dos plus armes et munitions (chacun a son fusil, le tireur porte en outre sa mitrailleuse et le chargeur son trépied, le reste, moi compris, se partageant les caisses de munitions) quand, au bout de la plaine, nous atteignons le village de San Giorgio-du-Liri où l'on se battait encore hier, rassemblement de maisons plus ou moins détruites d'où sortent quelques villageois. Curieux, craintifs, accueillants ? Ils ne le savent pas très bien, encore abrutis par ce qu'ils viennent de vivre.

Nous traversons le village et continuons en direction d'une suite de hautes collines qui semble nous barrer la route, 3 ou 4 km plus loin. À gauche le sommet le plus élevé est le Monte d'Oro, suivi devant nous par le Monte Calvo et, enfin, sur la droite par le Santa Maria.

Ils sont en principe toujours occupés par les Allemands. Le B.M.24 que nous devions relever a déjà disparu et la nuit tombe avant que nous n'atteignons le bas des collines.

À partir de là va commencer une nuit complètement loufoque. Les voltigeurs sont devant nous et, imperturbables, nous suivons leur progression en portant toujours armes et munitions.

Devant nous le terrain, sauvage, est plein de buissons, d'arbustes. Et doucement tout le monde avance dans la nuit et, si possible, en silence car on sait que l'ennemi est là et attend, prêt à tirer ou à lancer des grenades. Parfois un bruit, un bruissement ou une glissade sur cette pente qui est loin d'être douce, le tout ponctué d'un juron dont on ne sait s'il est ami ou ennemi. Quelquefois ça s'arrête puis ça repart. Quelquefois des cris, une poursuite, puis le silence revient. Mais durant tout ce temps ça monte toujours et nous en avons plein le dos et plein les bras de nos fardeaux: sacs, armes et munitions, fusil musette et harnachement.

Finalement cette avance durera toute la nuit et le jour pointe presque quand nous atteignons la partie dégagée annonçant le sommet. La voici enfin toute la partie haute, long espace à herbe rase, à peine bombé, d'où l'on distingue sur la gauche une éminence, à peine surélevée, le Monte d'Oro, qu'occupe un bataillon ami. Quant à nous nous sommes sur le Monte Calvo. Nous venons de prendre le Monte, doucement, sans heurt et sans bagarre et surtout sans pertes mais, ne l'oublions pas, avec beaucoup de sueur et de fatigue. Cette première opération est rassurante !

Ici nous attendent quelques emplacements ou abris, constitués de muretins de pierres que nos prédécesseurs ont dû se monter en protection des tirs et obus.

Justement, au moment où nous débouchons sur les hauteurs, alors que la nuit se dissipe, nous arrivent de nombreux obus, dont plusieurs d'ailleurs, bizarrement, ricochent sans exploser, accompagnés de leur sifflement caractéristique : l'artillerie allemande entérine notre conquête et nous souhaite la bienvenue.

Bienvenue est également pour nous la fin de l'escalade. Nous en avons plein les bottes: 15 à 20 kilomètres hier, puis cette grimpe tout terrain dans le noir, où l'on s'est perdu, on s'est repris, avançant, reculant, déviant, avec toujours l'appréhension et l'attente d'un déboulé ennemi ou d'une embuscade, qui finalement ne sont pas venus...

Ouf. Un peu de repos sera agréable, et bien vite on s'allonge... au moment où Baudet et Tanguy nous rappellent à l'ordre : avant de penser au repos, il faut nous mettre en batterie et nous organiser contre une éventuelle contre-attaque. C'est le B.A., BA de l'offensive.

Telle fut notre première opération italienne : la loufoque occupation du Monte Calvo !

La journée du 18 fut assez calme. De là-haut nous avons une vue sensationnelle sur la campagne d'au delà du mont, cette douce campagne qui, très probablement sera le terrain de nos futurs combats : une longue plaine comportant une succession de champs, de haies, de talus ou clôturés, au bout de laquelle sinue la longue rivière du Liri qui aboutit à un gros bourg blanc accroché à une colline escarpée: Pontecorvo.

Nos voltigeurs ont déjà entamé la descente vers la large plaine que nous dominons. Nous restons pour le moment en batterie sur le sommet, en soutien éventuel de l'infanterie qui patrouille. De temps en temps quelques obus viennent rompre le silence sans trop causer de dégâts.

En principe c'est le B.M.4, l'autre bataillon camerounais de la Brigade, qui occupe le Monte d'Oro sur notre gauche et assure la liaison avec les premiers éléments de la Division française voisine qui devrait, selon les plans, parvenir sans tarder à notre hauteur. À notre droite, devrait se trouver le B.M.11, le troisième et dernier bataillon noir de la

Brigade, dont la mission était d'atteindre et d'occuper le Monte Santa Maria. Mais aucun contact n'a été établi de la journée et c'est cette absence de liaison qui va nous entraîner le lendemain 20 Mai dans une autre aventure.

Des le matin, Baudet nous arrive en effet, au retour du P.C., avec l'ordre d'abandonner nos postes actuels et de nous mettre en route vers le Mte Sta Maria. Je lui demande l'objet de notre mission et il me répond que nous sommes chargés d'aller prendre contact avec le B.M.11 pour assurer la liaison et pour occuper et défendre le grand espace vide qui nous en sépare. Et nous voilà repartis vers l'inconnu, ce no man's land qui nous sépare du mont voisin. Par prudence, chaque groupe avance pendant que l'autre le protège car nous pouvons, à tout moment, tomber sur des patrouilles ennemies. Mais nous avons beau avancer, toujours rien, ni ami ni ennemi, au point que ça en devient inquiétant : où donc est passé le B.M.11 ?

Nous avons su, par la suite, qu'en ce même moment, il se battait dans la plaine, entre le mont Sta Maria et le Liri, pour se frayer un passage vers Pontecorvo et tenter, à cet effet, de franchir le Rio Forma Quesa, dont l'ennemi avait détruit le pont et utilisait la rivière comme ligne de défense.

Faute de liaison, Baudet décide de remplir sa seconde mission: occuper le terrain et il nous fait mettre en batterie au haut d'un talweg qui débouche sur la plaine.

Au dessous de nous, au débouché du talweg, des bâtiments de ferme que longe un petit ruisseau, et la grande plaine vide.

Elle ne reste pas vide bien longtemps, car voilà que se présente un char protégeant et appuyant une section d'infanterie qui se dirige vers nous avec moult précautions.

Mon groupe occupe la gauche du vallon, celui de Hochet, qu'accompagne Baudet, tenant la droite. Mes mitrailleuses bénéficient de la protection d'un muret de pierres, mais celles de Hochet sont à même le sol, sans rien devant elles.

Nous observons le char et ses gars, eux de leur côté faisant de même, chacun devant se demander s'il s'agit d'amis ou d'ennemis. Et effectivement, c'est là un des drames de la guerre : on parvient très difficilement à identifier coiffures et uniformes, casques allemands et américains en particulier se confondant à longue distance et les tenues de combat, étudiées pour être les moins visibles possibles, ne permettant pas de se faire une idée sûre.

Mais notre conviction est bientôt faite : il s'agit d'un char et d'une section allemands. Leur officier se plante en plein champ et nous observe longuement à la jumelle. Je le descendrai bien mais ce serait nous dévoiler et nous n'aurions par la suite aucune chance contre le canon du char. D'ailleurs Baudet de son côté ne bronche pas. Mieux vaut attendre encore.

Les fantassins allemands avancent toujours vers la ferme. Et brusquement voilà que le char envoie deux obus sur le groupe Hochet. Il a heureusement tiré un peu court et les impacts sont à 3 ou 4 mètres devant ses pièces. Baudet décide immédiatement un repli d'urgence et ils remontent tous la pente en courant pour aller occuper un nouvel emplacement hors de vue du char.

De mon côté je fais signe au lieutenant que je reste sur place et assure sa protection et il me donne accord.

Pendant ce temps les allemands avancent et arrivent à la ferme. Et c'est alors à mon tour d'être pris à partie par le char qui nous arrose longuement et à plusieurs reprises d'un tir de mitrailleuses lourdes. Avec Muller et les autres nous sommes allongés derrière le muret et je vois les balles traçantes qui défilent à 30/40 cm au dessus de nous au point que l'envie me prend de leur présenter mon casque en obstacle pour voir l'effet, idée saugrenue que je ne mets heureusement pas en application.

Enfin le tir s'arrête sans nous avoir causé de dommages, les balles nous passant au dessus ou se heurtant au muret. Par chance aucune des 2 mitrailleuses n'a été touchée ou faussée. Mais notre chance fut surtout que le char n'ait pas utilisé son canon dont les obus auraient eu raison du petit muret. L'observateur n'avait probablement pas décelé nos mitrailleuses.

Nous reprenons nos observations. Les allemands après avoir traversé la ferme et le ruisseau entament la montée, à l'abri des arbustes et taillis qui couvrent la pente, petit bois qui se termine à quelques 50 mètres plus bas que nous. Il n'y a plus qu'à attendre qu'ils débouchent du bois et nous allons les allumer, à bout portant, avec mitrailleuses et grenades.

J'ai deux grenades; chacun de mes gars en a au moins une. Ils vont avoir une drôle de surprise. Le jour baisse et bientôt le char ne pourra plus nous voir et donc nous allumer. Tout se présente au mieux. Nous entendons leurs voix assez proches et Muller me traduit ce qu'il comprend. Ils sont à une centaine de mètres et ne vont pas tarder à

débouler et la sérénade va commencer, quand Muller annonce : « ça y est, c'est fini. Ils viennent de dire : rassemblement, on retourne ».

Je pousse un ouf, tant en pensant : « c'eut été encore mieux s'ils étaient repartis après avoir reçu nos balles et grenades ». Mais comme on ne sait jamais leur réaction, peut-être aurions-nous eu aussi quelques dégâts.

Le principal finalement est de leur avoir montré qu'on occupait le terrain et de les avoir découragés de s'y installer en nous coupant du B.M.11.

Nous avertissons Baudet de leur repli et il décide de rester sur place et d'occuper le terrain jusqu'au lendemain, et en rend compte par radio au Bataillon.

La nuit est tranquille, nos visiteurs du soir ont décampé définitivement.

Au matin, nous descendons à notre tour jusqu'à la ferme, traversons le ruisseau et nous retrouvons à l'endroit d'où le char nous avait canardé la veille.

La plaine est maintenant en pleine animation. De partout sortent des rafales, arrivent des obus de mortier ou d'artillerie. L'attaque est lancée sur Pontecorvo et nous y participons. Nous voyons des véhicules de fusiliers marins, chars légers ou half-tracks, qui avancent, zigzaguent, tirent et de temps en temps nous arrivent obus et rafales.

Une fois de plus, je vois la bonne bouille de Toumar qui, avec un grand sourire et toutes dents dehors, me lance : « Ya chaud, sergent ». Je lui réponds d'un sourire. On est en osmose. Il ne faut pas avoir peur et surtout ne pas le montrer car ils ont tous les yeux sur moi et me suivent tant que j'avance, jusqu'à ce qu'à un moment, Chich m'arrive en traînant notre plus jeune tirailleur sénégalais et me dit : « Y a ce p'tit con qui voulait se tirer ! » J'en tombe des nues car c'est bien la première fois que ça arrive. Jusqu'à présent je n'ai jamais eu de problème avec mes camerounais : pourvu que je sois devant, ils suivent. Si maintenant il va falloir être aussi derrière !

Le fautif est un jeune, le plus petit de la bande et un peu efféminé. Il n'aurait jamais du être tirailleur ni jamais quitter son village malien ou voltaïque. Mais il faut réagir. Il a droit à une engueulade et une menace : « la prochaine fois, je ne te loupe pas. Et maintenant, marche devant moi. » Il n'est pas fier dut tout mais ses camarades apprécient, rigolent et le mettent en boîte. J'espère que la leçon a porté.

Et l'avance continue parsemée de plongeurs, de sauts ou de mises à l'abri. Plusieurs des fusiliers marins sont touchés ainsi que des tirailleurs qui nous précèdent. Décalés comme nous étions au départ, nous avons pris le train en route et n'avons pas de missions précises, sinon, sinon de tirer à l'occasion si nous trouvons un objectif. Ce qui nous permet de lancer quelques rafales pour appuyer des voltigeurs ou accélérer le recul des adversaires.

Toute la journée se passe ainsi. Il fait chaud, barda et armes se font de plus en plus lourdes et il y a longtemps que les bidons sont vides. Petit à petit nous nous approchons puis dépassons Pontecorvo, amas de maisons blanches, la plupart en ruine.

Dans la soirée nous arrivons à une colline peu élevée, où nous nous arrêtons. Nous venons d'atteindre notre objectif : le Monte Morone. Sur notre droite, la ville de Pontecorvo, à cheval sur le Liri et dont le pont courbe, caractéristique, lui a donné le nom, pauvre pont bien amoché lui aussi, dont il ne reste que les culées.

Pour nous la journée a été fatigante mais pas méchante. Nous n'enregistrons aucun dégât, ce qui n'est pas le cas de nos voisins et surtout des voltigeurs qui ouvraient le chemin que nous n'avons fait que suivre. Décidément la section Baudet est protégée des dieux...

Nous sommes désormais allongés sur l'herbe, dominant le Liri qui coule doucement à 300 m. La ville et l'autre rive sont toujours occupées par les allemands. Nous récupérons et vidons ce qui reste des « rations K » de la journée. La ration K, qui nous accompagne en opérations, est une boîte plate en carton qui contient notre ration de la journée, soit 3 minuscules boîtes de conserve : 1 pâté de jambon, une viande quelconque et un fromage, le tout survitaminé. Il s'y ajoute un ou deux paquets de biscuits, un sachet de sucre, un sachet de café en poudre, 1 autre de chocolat en poudre et enfin un dernier de limonade en poudre. Il paraît que c'est suffisant pour ne pas mourir de faim, grâce aux vitamines, mais la quantité n'y est vraiment pas. Un seul avantage, ce n'est pas très lourd et ne prend pas trop de place dans la musette.

Après une telle journée on ne tarde pas à s'endormir, enroulé dans cette couverture qui ne nous quitte pas et que nous portons du matin au soir en bandoulière.

C'est le soleil qui me réveille le lendemain. J'ouvre un oeil et que vois-je ? Au dessus de moi le grand sourire de Toumar, qui me dit : « Sergent, tu veux le café chaud ? » en me tendant son quart. A noter que pour l'africain il est normal que tout le monde boive dans le même quart.

Bien entendu, je ne dois ni refuser, ni faire de manières. Refuser un cadeau, c'est offenser.

Je le remercie en me disant : « voila une bonne idée, ça va me réchauffer. » Pendant que j'avale ma première goulée il me regarde intensément et ne peut s'empêcher de dire : « Y a bon, hein ? »

J'ai heureusement assez de maîtrise pour ne pas réagir violemment. Ce qu'il me fait boire est horrible, un mélange noir, brunâtre, piquant et acide. Il attend avec impatience et appréhension ma réaction. Et quand je parviens à lui dire : « Oui, c'est très bon, mais qu'est-ce que tu as mis là-dedans ? », il me répond : « On a dit avec Baypour, nous on va faire café pour sergent et pour faire encore meilleur, on a mis aussi tous les autres poudres ». Par pure gentillesse ne voilà-t-il pas que ces bandes vaches avaient mélangé à mon intention leurs 3 sachets de café, chocolat et limonade et épuisé ainsi leur ration du jour. Que pouvais-je répondre, sinon « Grand merci, c'est très bon, mais tu n'aurais pas du mettre tout. Il fallait mettre seulement café et garder les autres pour toi. » Et j'ai avalé jusqu'au bout et sans faire de grimaces cette horrible mixture.

Mais je crois n'avoir jamais eu plus beau cadeau de mes deux tirailleurs qui, dans cette période de privations, me sacrifiaient ainsi leur ration de la journée, que je m'arrangeai d'ailleurs à leur rendre en partie en utilisant à leur intention une partie de ma propre ration.

Pour en revenir aux opérations, c'est sur le mont Morone que nous apprimes le dur combat qu'avaient du mener nos camarades au bas du Mt d'Oro pendant que nous étions aux prises avec le char. Le passage du ruisseau au bas du Mt d'Oro avait donné lieu à de très sérieux accrochages et nous avons enregistré de sérieuses pertes, en morts et blessés, aggravées par la journée d'attaque sur Pontecorvo. Il en avait été de même du B.M.4 et surtout du B.M.11. Tout le monde enregistrerait des pertes et nous avons eu une chance inouïe à la section Baudet de traverser intacts ces quelques jours.

Ce fut probablement pour ces raisons que notre brigade fut remplacée dans la poursuite de l'attaque par la Légion qu'on chargea 2 ou 3 jours plus tard d'attaquer un certain Monte Leucio que nous voyions pointer sur notre gauche. Ils y parvinrent, nous dit-on, mais après un premier échec qui leur coûta énormément de monde.

Pendant ce temps nous occupions toujours le Mont Morone, pour différentes raisons.

Tout d'abord nous avons avancé sur la rive droite du Liri beaucoup plus vite que la 8^{ème} Armée Britannique sur la rive gauche et, en libérant les lieux avant l'arrivée des Anglais, nous offrions aux allemands nos arrières dégarnis et la possibilité de nous contourner.

C'est quand les anglais parvinrent à notre hauteur que fut prise la décision de nous faire relever par la Légion. Dire que nous accueillîmes avec joie l'annonce de leur premier échec sur le Mont Leucio serait inexact mais, à l'arrière, les légionnaires la ramenaient tellement et insistaient tellement sur leur supériorité bien connue, leur vaillance et leur réussite que de les savoir cette fois-là en échec, alors qu'au contraire toutes les autres unités de la Division allaient de succès en succès depuis le début de l'attaque, nous fit pour le moins sourire et il n'était finalement pas mauvais que, sur le terrain, aux prises avec les mêmes difficultés que nous, ils n'enregistrent pas systématiquement de victoires et aient eux aussi leur part d'échec Ceci ne changea d'ailleurs rien à leur réputation : leur légende était tenace et leur publicité bien faite et bien orchestrée.

Donc, pendant 3 ou 4 jours, tout en tenant la position du Mont Morone, nous avons assisté, en spectateurs intéressés, aux combats livrés sur l'autre rive par les Anglais, combats qui comportaient l'approche puis la prise de l'agglomération de Pontecorvo et, enfin, le débouché du village jusqu'à notre hauteur. Nous avons admiré en particulier les attaques des chasseurs bombardiers de la R.A.F. sur un groupe d'immeubles, siège probable de la résistance ennemie, et applaudi leur précision et leur efficacité, qui nous changeaient des lourds mais souvent improductifs bombardements américains.

Malheureusement un drame vint endeuiller ces jours de repos et d'attente. Notre ravitaillement nous parvenait chaque jour dans un Dodge de l'intendance qui s'arrêtait derrière la crête, hors de vue directe de l'ennemi, et chaque compagnie y envoyait son équipe en prendre livraison. Mais, bien qu'à l'abri de la crête, le camion restait visible, sur le côté, des dernières maisons de Pontecorvo, bâties au débouché du pont sur notre rive et encore occupées par l'ennemi.

Les allemands, ayant repéré la manoeuvre du Dodge, firent avancer et mettre en batterie un canon de 88 anti-char qui attendit que notre camion fut entouré des équipes de ravitaillement pour lui expédier 2 obus de 88 qui y firent un massacre. Nous y perdîmes une quinzaine des notre et rares furent les blessés qui y survécurent. Comme quoi, en opérations, la moindre imprudence se paye cash et cher.

Bientôt le front s'éloigna, les 3 bataillons de Légion nous représentant pour le moment dans la poursuite de l'attaque jusqu'à ce que la 1^{ère} D.F.L. passe en réserve d'opérations. Le terrain étant désormais plus facile et l'armée allemande en repli, il n'était plus nécessaire d'engager de front les 4 divisions françaises pour tenir son secteur. Deux assuraient les attaques pendant que les deux autres passaient en réserve, chacune à tour de rôle, ce qui permettait à tous de souffler et de récupérer, voire même de recevoir des renforts pour combler les pertes parfois très importantes subies dans ces deux premières semaines. C'est ainsi qu'au cours de la campagne nous reçûmes à deux reprises des renforts de « sénégalais » venant d'A.O.F. qui nous posèrent parfois des problèmes en raison des rivalités existant entre tirailleurs d'AOF et d'AEF, problèmes superficiels très vite résolus.

Quelle leçon tirer de ces premiers combats ? Pour ce qui concernait notre bataillon ce premier engagement en Italie s'était relativement bien passé. Nous avons occupé, sans pratiquement de pertes, les monts d'Oro, Calvo et Santa Maria. Par la suite notre section avait échappé aux difficiles combats du Rio Forma Queze et, dans notre expédition du Santa Maria, le char ne nous avait pas attaqué au canon alors que nos muretins de cailloux n'y auraient pas résisté avec les pertes que l'on imagine, et, plus tard, nous avons évité le corps à corps, où nous aurions également laissé des plumes. Enfin nous avons traversé sans dommages la ligne de défense allemande, la fameuse ligne « Hitler » que tout le monde appréhendait et qui se situait, selon nos renseignements en avant de Poncecorvo, entre ce village et les monts et qui consistaient en une série de casemates, fossés, nids de mitrailleuses, etc.. où les voltigeurs qui nous précédaient et les fusiliers marins qui nous appuyaient, avaient subi de lourdes pertes, comme, de leur côté, les britanniques au-delà du Liri.

Qu'en serait-il de l'avenir ? Aurions-nous toujours la même chance ?

B - TIVOLI – ROME

La pose de Pontecorvo est agréable. Plus d'ennemis aux alentours. Il s'est retiré vers le Nord-Nord-Ouest poursuivi d'une part par les Anglais au nord du Liri et par les Nord-Africains sur notre rive. Nous profitons du beau temps et reprenons des forces, tout en faisant le compte des pertes. Si notre intervention a été assez courte et relativement facile, le bataillon y a quand même subi des dégâts : une trentaine de tirailleurs tués et huit français, au nombre desquels le lieutenant Samson, l'aspirant Landais, l'adjudant Gachotte, les sergents Halpin et Drelon, le camarade Auboiron, doyen du bataillon et deux autres soldats, ce qui ne fait pas loin de quarante morts et d'une centaine de blessés.

Il faut attendre début Juin pour que cesse ce famiente. Les camions arrivent, il faut repartir.

Et nous voici le 3 Juin roulant vers la région romaine, en laissant les monts Aurenci à gauche et, sur la droite, une vallée où se succèdent, les villages jusqu'aux pentes des Apennins, pauvres villages pour certains, véritable amas de ruines témoignant de la violence des combats livrés par nos collègues de la 2^{ème} D.I.M.

En ce jour du 3 Juin, le bruit court de la prise de Rome par les Américains, qui auraient fait arrêter les avant-gardes françaises aux portes de la ville pour être les seuls à y entrer en vainqueurs. Le « fair play » n'est vraiment pas la qualité première des Yankees ! Ils étaient moins farauds au lancer de l'attaque quand ils ont laissé aux français toute la charge de percer le front. Mais il faut que, pour l'histoire, ils passent pour les libérateurs de la Ville Éternelle.

Pour nous c'est un arrêt le soir du 3, ces soirs graves de veille de bataille, où l'on se force à ne pas imaginer les lendemains.

Le 4 au matin les véhicules nous déposent à l'abri d'un contrefort. Quelques militaires sont visibles dans les environs : fusiliers marins, collègues de la D.F.L. car coiffés du casque anglais.

Baudet part aux renseignements avec d'autres responsables. Puis il revient pour nous guider vers nos emplacements. Nous montons une pente et arrivons jusqu'à la crête d'où nous surplombons une sorte de petite usine, quelques maisons et des terrains de culture. Mon groupe est posté sur la gauche du dispositif. À ma gauche en contrebas, une route et un pont tenu par des collègues. Plus loin, à 3 ou 4 km, des collines où s'accroche un gros village, dont on apprend qu'il se nomme Tivoli. C'est évidemment Tanguy qui m'accompagne, Baudet étant parti avec Hochet à droite.

Nous n'avons aucune protection et sommes allongés sur la butte, les mitrailleuses en position extra-basse. Et évidemment, comme toujours, l'ennemi reste invisible et je le cherche vainement aux jumelles.

Puis le secteur s'anime. Ça commence à tirer : mortiers, mitrailleuses, obus. Devant nous, en contrebas, entre le pied de notre colline et l'usine, s'amorce une attaque lancée par nos collègues de la section de pionniers, à majorité corse, appuyés par des half-tracks des fusiliers-marins.

Nous reconnaissons nos copains, qui avancent collés au mur de l'usine, un half-track protégeant leur avance de sa mitrailleuse. D'où je suis je ne peux rien pour eux : l'ennemi est sur ma droite en contrebas donc invisible.

Un char s'avance, prend les pionniers à partie. Les fusiliers-marins doivent se replier.

En bas, notre ami Virette, qui progresse, échappe un moment à l'abri de l'usine. Le char lui tire au canon et lui enlève la tête. Il est un moment debout sans tête, puis s'effondre.

Ensuite c'est Lamboley, un lorrain à la barbe rousse, qui est abattu à la mitrailleuse. Inutile d'insister, il faudrait un anti-char et nous n'en avons pas. Javanaud rameute ses gens et les ramène. L'attaque de ce côté-là a échoué. Je n'ai pas pu les aider et les quelques balles que nous avons tirées sur le char ne servaient à rien.

Ailleurs je ne sais pas ce qui se passe. Mais je vois bientôt Baudet revenir, porté par son ordonnance. Il crie après les allemands et nous encourage à poursuivre. Le pauvre a reçu une balle dans le pied. C'est grave et douloureux et nous ne le reverrons pas de sitôt.

La charge de la section appartient désormais à Tanguy, qui part aussitôt prendre ses ordres du capitaine Piozin.

Les combats vont se poursuivre toute la journée jusqu'au soir, où nous recevons l'ordre de nous replier en point d'appui fermé, autour du pont.

Tanguy qui a passé le reste de la journée à aller d'un groupe à l'autre part récupérer Hochet, qui n'a pas entendu l'ordre de repli et tient toujours son secteur. Brusquement un allemand se découvre devant lui et lui lance une rafale. Les balles lui passent entre les jambes, trouant son pantalon mais sans le toucher. Finalement tout se termine pour le mieux.

Nous nous sommes repliés, nous dit-on, parce que pas assez nombreux pour tenir la position de nuit, les autres étant plus forts et plus nombreux que nous. Mais, au point d'appui et sous la protection des fusiliers marins, nous passons une nuit tranquille.

Le lendemain tout est à refaire et nous repartons à l'attaque vers la Villa Adriana, où se sont établis les allemands. Cette fois nous avons plus de chance, l'attaque réussit.

La compagnie Hautefeuille avance, là où les pionniers avaient échoué la veille. J'ai pour mission d'avancer sur l'autre pente de la colline, parallèlement à Hautefeuille. Nous sommes à l'abri des mitrailleuses ennemies mais pas de son artillerie qui nous envoie plusieurs rafales. Au début on plonge pour s'abriter puis, à force, on ne réagit même plus, avec fatalisme.

C'est peut-être cela qu'on appelle le « calme des vieilles troupes ».

Deux jeeps des fusiliers-marins nous rattrapent et nous dépassent et nous voici bientôt sur une esplanade, dominant tout le paysage et le site de la Villa Adriana, où se déroulent les combats d'infanterie. Nous nous y mettons en batterie et je demande à Muller et Fournier d'essayer de repérer l'ennemi au-dessous pour les arroser et soulager nos camarades.

Je me tiens assis en retrait entre les deux, dépose ma musette et mes jumelles, récupérant un peu de la fatigue et de la chaleur. Soudain Muller m'appelle. Il croit avoir découvert des ennemis et veut mon accord avant de tirer. Je le rejoins à sa mitrailleuse.

Au moment où nous fouillons des yeux le secteur ennemi, nous entendons le départ, d'en face, d'une rafale de mortiers et Muller me dit : « c'est dirigé vers nous ». Effectivement, à l'oreille, nous arrivons maintenant à savoir si nous nous trouvons dans l'axe des tubes de mortiers. Mentalement j'enregistre le nombre des départs : 8. Il faut attendre où va tomber le premier obus, sachant qu'il sera donc suivi de 7 arrivant au même endroit.

Horreur ! Le premier éclate au milieu de nous alors que nous occupons un genre de grande roche plate où rien ne nous protège. Les 8 obus éclatent l'un après l'autre dans un tintamarre assourdissant et une odeur de cordite et d'explosif à vous couper la respiration.

Quant à nous, des l'arrivée du premier obus, nous sommes tous absolument collés à la roche, nous faisant le plus plat possible, les bras protégeant les côtés de la tête et le casque sur la nuque, position instinctive prise par chacun. Comme nous l'avons fait au départ et tout aussi automatiquement nous enregistrons le nombre d'arrivée. Pendant tout ce temps, quinze à vingt secondes maximum, je songe aux dégâts que vont subir mes gars : combien de morts,

de blessés, vais-je relever dans notre douzaine de blancs ou noirs, tous si proches ? Et une autre pensée saugrenue vient s'y ajouter : « Zut, me dis-je, voilà une éternité que je n'ai pas écrit à mon frère Jacques. S'il apprend que je suis mort sans lui avoir même écrit un mot, il risque d'être fâché » et je me promets de réparer cette omission des que je le pourrai.

Les huit éclatements enregistrés mentalement, le vacarme s'arrête et je relève la tête avec appréhension. Partout autour de moi d'autres têtes se relèvent, curieuses ou inquiètes et je n'en crois pas mes yeux. Je demande : « Y a des blessés ? » et seuls des « non » me répondent et, une fois encore, la bonne bouille de mes tirailleurs, dents blanches et grand sourire, qui sortent l'habituel : « Y a chaud, sergent ! » Et seul Muller me dit : « j'ai le bout du petit doigt entaillé par un éclat, mais ce n'est pas grave. » Et je lui rétorque : « pourquoi l'entêter à faire des manières en levant le petit doigt comme au thé chez la marquise. Ici on n'est plus au salon. »

Je reconnais que ce n'est pas très fin comme plaisanterie, mais la tension a été si forte et le soulagement si intense qu'il est nécessaire de plaisanter pour décompresser.

Nous étions tous les douze allongés dans un espace plat de moins de 300 m². Les 8 obus ont explosé dans cet espace, parfois à un ou deux mètres des gars et aucun n'a été touché : tous les éclats sont passés au dessus, c'est presque incompréhensible.

Et tout à coup je vois le pire. Là où je me trouvais moi-même quelques secondes plus tôt, quand Muller m'a appelé à sa pièce, il y a la trace, d'un impact. Mes jumelles sont en plusieurs morceaux, ma musette, criblée d'éclats, n'est plus qu'un chiffon déchiré et tout ce qui s'y trouvait est brisé ou détruit (ration K, pipes en terre et tuyaux de roseau, etc.). Si Muller ne m'avait pas appelé, l'obus me tombait au milieu du dos et adieu la compagnie !

Je remercie mon ange gardien et me promets-aussi sec, d'écrire au plus vite à mon frère avant que ça ne recommence.

J'ai toujours appelé cet épisode le « miracle de Tivoli » et, à partir de ce jour-là, nous sommes devenus fatalistes. Pourquoi se faire du souci d'avance, nous ne savons ni le jour ni l'heure. Alors, évitons au moins la peur, qui peut rendre malheureux (en fait plus facile à dire qu'à faire...)

Un peu plus tard Tanguy arrive donner l'ordre de poursuivre la progression. Quelques centaines de mètres plus loin, le sentier que nous suivons aboutit dans la cour d'une riche maison, un genre de manoir. Mais nous y arrivons en plein drame : un groupe de fusiliers marins tient en joue plusieurs civils, hommes et femmes, qui crient des « Mamma mia » pendant que les marins hurlent : « Où sont nos camarades ? Qui les a tués ? » et ils nous apprennent qu'ils étaient précédés d'une jeep et qu'en arrivant ici jeep et collègues ont disparu alors que fument encore sur la table les assiettes que les allemands ont abandonnées en s'enfuyant.

C'est alors qu'une voix sort du sol : « Au secours, venez nous sortir d'ici. » L'on situe l'origine des voix dans un grand trou au milieu de la cour. Et l'on distingue au fond du trou la jeep, nez en avant, et deux marins plus ou moins assommés. Tout s'explique, avec l'aide des italiens qui parlent et gesticulent à qui mieux-mieux.

Le puits, puisqu'il s'agit d'un puits ou d'une citerne, était recouvert, par précaution, d'un plancher, capable de supporter une ou deux personnes, mais pas un lourd véhicule. La jeep est passée dessus en pénétrant dans la cour, le plancher a cédé et le véhicule a piqué du nez entraînant ses deux passagers.

Les marins ont retrouvé leurs copains et l'atmosphère change du tout au tout. Marins et italiens font amis-amis. Des bouteilles sortent des caves et ils arrosent en choeur la récupération de leurs camarades. Tout le monde a oublié les allemands, qui étaient pourtant encore là il n'y a que quelques minutes.

Nous profitons de la tournée avant d'aller nous mettre en batterie un peu plus loin, car la guerre continue. Elle continue toujours aussi loufoque. En dessous de nous on se bat avec acharnement dans les ruines de l'immense « Villa Adriana » (l'ancien palais et ses dépendances de l'empereur Hadrien, où se trouvent réunies, dit-on, le plus grand ensemble de ruines de l'Italie). Nous y rejoignons les voltigeurs et participons à leurs côtés aux combats de l'après-midi sans pertes ni incidents notables. Le miracle de la matinée nous a ragaillardisé et reconforté et l'opposition ennemie semble faiblir légèrement.

Néanmoins, quand le jour baisse, arrive le même ordre que la veille : abandonner le terrain conquis (2 à 3 km) et retourner nous regrouper pour la nuit au même carrefour de Ponte Lucano.

Si c'était pour en arriver là, pourquoi ces combats acharnés de toute la journée dans la Villa Adriana, pourquoi de nouvelles pertes, de nouveaux morts et de nouveaux blessés ? Une fois encore s'impose la grande maxime : « le militaire n'est pas là pour comprendre mais pour obéir. »

Et peut-être vaut-il mieux ainsi car si chacun s'amuse à donner son avis, où irions-nous ?

Aujourd'hui nous avons enregistré une quinzaine de tués, dont l'aspirant Prost et surtout le lieutenant Delrieux, un grand du B.M.5, un des rares jeunes officiers ni chasseurs ni légionnaires à avoir rallié la France Libre en Juin 40, adoré de tous, blancs et noirs, qui était, en Tunisie, le capitaine de notre équipe de football et dont le club pro de Tunis était venu solliciter le concours. En ce soir du 5 Juin sa mort fut une tristesse pour tout le bataillon.

Le 6 Juin au matin nous repartons à nouveau vers la Villa Adriana, en espérant cette fois en terminer. Surprise agréable, l'ennemi a disparu dans la nuit.

Notre groupe est, cette fois-ci, placé dans une maison, au nord des ruines, dont Tanguy fait crever le mur en 2 endroits pour y poster nos mitrailleuses, emplacement de choix car nous sommes ainsi mieux protégés en cas de contre-attaque, mais ceci provoque les hurlements, pleurs et lamentations des habitants. L'italien est très démonstratif et toujours excessif dans ses réactions mais avec Alain on ne plaisante pas et son autorité naturelle y met vite bon ordre.

Devant le manque d'adversaires, Piozin, notre capitaine, décide de lancer une reconnaissance vers Tivoli et y part en jeep avec le sous-lieutenant Hugot, le chef des Pionniers. Ils en reviennent un peu plus tard en ramenant deux allemands prisonniers. Leur chauffeur nous raconte qu'ils ont été accueilli en libérateurs à Tivoli par une population exubérante et qu'ils y ont découvert des jardins extraordinaires avec cascades, rochers, jets d'eau (nous saurons plus tard qu'il s'agit de la célèbre « Villa d'Este »). Par contre l'ennemi, en se repliant, a fait sauter un pont et ainsi coupé la route et protégé son repli.

Peut importe d'ailleurs, nous ne le poursuivons pas et deux grandes nouvelles nous arrivent par radio : d'une part Rome est entièrement libérée et des français du B.I.M. y sont entrés au nez des américains et y ont occupé le Palais Farnese, siège de l'ambassade de Vichy ; d'autre part la B.B.C., que nous captions sur notre petit poste sur accus, annonce un débarquement des troupes alliées sur les côtes normandes. Pourvu qu'ils réussissent et que ce soit le début de notre libération.

À la suite du repli allemand, décrochage général sur l'ensemble du front, nous vivons désormais quelques jours de repos consentis par l'état-major aux troupes françaises et, au cours de ces quelques jours, j'aurai l'occasion de faire une virée à Rome pour un premier coup d'oeil.

Il est en effet question de former un groupe pour se rendre à la Ville Éternelle et y participer à une audience du pape. C'est une occasion à ne pas manquer. Je me porte aussitôt volontaire et ai la chance d'être agréé.

Nous sommes ainsi plusieurs camarades européens de la Compagnie à prendre place dans un véhicule qui nous fera visiter Rome et nous amènera jusqu'au Vatican. Dans mes rêves les plus fous je n'avais jamais imaginé pouvoir un jour être reçu par le pape, ce personnage qui, à Pont-Croix nous paraissait si important et si lointain. Je me rappelle encore ce soir de 1938 où notre professeur, monsieur Toscer, était entré brusquement dans notre salle d'études pour nous lancer : « nous avons un nouveau pape, le cardinal Eugenio Pacelli vient d'être élu sous le nom de Pie XII » et c'est ce même Pie XII que nous allons voir ! Quel événement...

En attendant nous parcourons Rome et au plaisir de cette audience vient s'ajouter celui de découvrir cette ville et ses antiquités, bases de tous ces textes latins que nous avons traduits pendant toutes ces années à l'école. Cela nous promet une journée formidable à revivre au souvenir des César, Cicéron, Tacite, Virgile et autres dont les écrits nous ont fait souffrir sur les bancs du collège.

Mais notre première impression de Rome n'est pas terrible. La Rome moderne est la suite directe de la Rome antique et il y manque ces belles avenues et ces panoramas qui font la beauté de Paris. Ici les rues sont étroites, les monuments peu mis en valeur et, seule, la voie qui mène au Vatican paraît dégagée et offre un panorama sur St Pierre. En franchissant le Tibre, rivière étriquée, comme la ville, nous avons aperçu, sur la gauche, le château Saint-Ange. Et finalement le camion nous dépose devant la cité papale.

Au Vatican, que nous retrouvons comme sur les photos, avec son immense esplanade et son imposante basilique St Pierre, on nous dirige sur le côté droit et nous pénétrons dans un des bâtiments jusqu'à une salle immense, où se pressent des militaires de toutes nationalités, les américains se faisant remarquer par leur désinvolture, leur bruit et leur incorrection. Les gardes suisses sont là, ainsi que de nombreux ecclésiastiques, dont plusieurs Monsignori.

Au bout d'un certain temps, une porte s'ouvre dans le fond et le pape s'avance, précédé de gardes à hallebardes. Il est tout de blanc vêtu, visage maigre à lunettes, tel que nous le connaissions en photo autrefois sous le nom de cardinal Pacelli. C'est impressionnant et imposant jusqu'au moment où il nous parle. Il le fait en Français, qu'il connaît parfaitement, mais je suis brusquement surpris et déçu car il a le même accent que les marchands des rues

ou camelots qui, un peu partout, tentent de nous refiler leur marchandise. Il est normal qu'un italien parlant français ait un accent italien mais je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, qu'en tant que pape il aurait une diction parfaite.

Quoi qu'il en soit, il ne nous dit que des choses très aimables et nous apparaît tout à fait pro-alliés. Nous applaudissons très dignement pour le remercier. Il recommence alors en anglais mais, dès qu'il s'arrête, c'est un concert américain de hurrahs, cris, vociférations et sifflets, ces derniers n'étant pas des critiques mais des applaudissements à l'américaine.

Pie XII est un peu suffoqué et continue à nous bénir très dignement, saluant et serrant les mains de ceux qui sont au premier rang. Puis il nous quitte comme il est entré, avec le même appareil et la même escorte.

En fait, nous sommes très contents et très honorés de cette réception, dont on nous dit qu'elle ne fut jamais accordée aux troupes allemandes.

Après l'audience notre véhicule nous promène à nouveau dans la ville, où pullulent, mêlées aux ruines, un grand nombre d'églises aux noms connus et nous passons le long du Colisée où se donnaient les sinistres jeux du cirque. Le Colisée est tel qu'il nous paraissait sur les photos mais sa masse reste très impressionnante. Mais, pourquoi ne pas le dire, globalement je suis un peu déçu. Le neuf se mêle au vieux et rien n'est mis en valeur.

Nous rentrons le soir au camp plein d'images et de souvenirs.

Nous allons rester quelques jours au repos aux environs de Rome, reprenant des forces avant que ne recommence la poursuite, confiée pour le moment aux américains : ils sauront bien se souvenir de nous dès que la résistance ennemie se manifesterà.

Dans la région romaine la population nous reste favorable mais elle est plus froide et moins expansive que la napolitaine, celle de la ville de Rome en particulier, peut-être, en tant que capitale, plus favorable aux fascistes.

De toute façon cette pause romaine est la bienvenue, nous a été salutaire et nous revoici tous prêts à reprendre le collier.

C - MONTEFIASCONE – BOLSENA

Nos vacances ont été de courte durée et, dès le 9 Juin, nous reprenons la route du Nord. Après Rome, les allemands ont opéré un repli général, suivis par les américains qui se contentent de garder le contact.

Nous arrivons rapidement à Viterbo, à quelques 90 km au nord, où se présentent quelques complications dues à la persistance de mines. C'est là que se répand la triste nouvelle : le commandant Amyot d'Inville, le mythique patron des fusiliers marins, leur « pacha », héros de Bir-Hakeim et d'autres lieux, vient, en jeep, de sauter sur une mine et d'y laisser la vie, inscrivant un nouveau nom au martyrologe de la Division.

Aux environs de Viterbo, nous faisons halte et nous préparons pour une nuit d'attente. Je me souviens que nous partageons avec la section de pionniers les dépendances d'une propriété et que nous mangions, sous une tonnelle de vignes, conserves et fruits locaux, dans une ambiance gaie et sympathique, pendant que le lieutenant Hugot usait de son charme pour tenter de séduire la maîtresse de maison. Il faut savoir goûter des joies de la campagne avant d'affronter l'enfer des combats. Et brusquement arrive l'ordre : « on repart ». La nuit tombe et c'est un peu plus loin dans la nature que nous passerons cette veille de bataille, parfois réveillés par le son lointain du canon.

Au matin nous repartons et approchons d'un gros village, en suivant, comme c'est classique, les bas-côtés de la route principale. Arrêt à l'entrée du village, dont une pancarte nous apprend le nom : « Montefiascone ».

Nous sommes stoppés, accroupis dans les fossés de chaque côté de la route, quand déboule à grande vitesse une jeep conduite par un gars en short, à képi de général.

C'est le général Brosset, ce qui veut dire que les ennuis vont commencer...

Il commence par nous interpellier : « Qu'est-ce que vous fichez là ? Avancez. » On lui répond innocemment : « On attend le déblocage du carrefour. »

Et le voilà qui se trouve aussitôt une autre victime : le pauvre gars de la Circulation Routière qui essaie vainement de s'imposer aux files qui convergent sur le carrefour de 2 directions. Il semble dépassé, ce qui rend Brosset furibard. Il l'envoie planter un panneau indicatif sur le tronc de l'arbre le plus proche et prend sa place.

Le policier cherche vainement un outil pour y clouer le panneau pendant que Brosset pousse des hurlements au milieu du carrefour pour débrouiller l'embouteillage. Puis il s'aperçoit brusquement que le panneau n'est toujours pas en place. « Manque un marteau, mon Général » s'excuse l'homme. « Eh bien, je vais te montrer comment on se démerde quand on n'a pas de marteau, dit le grand chef qui tape à poings fermés sur le clou. C'est douloureux et sans effet. Alors il prend un caillou et parvient, à coups redoublés, à faire tenir le panneau. « Et voilà, rien de plus simple, dit-il, en ajoutant, t'es vraiment pas doué ! »

Ils sont maintenant deux à mettre de l'ordre au carrefour et, bien entendu, les étoiles du général aident à assurer l'autorité et à activer la manoeuvre, le tout sous l'oeil intéressé de Jean-Pierre Aumont, la star de cinéma, dont Brosset a fait son aide de camp, et du chauffeur africain.

Pendant que nos deux compères gesticulent au carrefour, passent derrière eux, l'un après l'autre, quelques tirailleurs portant chacun une meule de fromage, genre meule de gruyère, sur la tête. Dès qu'il repère la manoeuvre, Brosset les interpelle : « Qu'est-ce que c'est que ça ? D'où venez-vous, qui vous a permis ? Je ne veux pas de pillage hurlet-il. » C'est les italiens, mon général, eux y en a dire, le fromage c'est à un fasciste et nous on peut prendre. » Un peu interloqué, le général s'exclame : « Ah bon ! Si le fromage est fasciste, ça change tout » et, se tournant vers son chauffeur, il lui crie : « Eh bien, vas-y, ne reste pas planté là, nous avons bien le droit à un fromage fasciste, nous aussi. Ça leur fera bien plaisir au Q.G. ce soir. »

À peine le fromage récupéré, Brosset et sa jeep repartent en klaxonnant vers l'avant, en riant et en lançant au pauvre signalisateur abasourdi : « Si c'est pas malheureux qu'il te faille un général pour faire ton boulot ! »

Nous avons assisté à toute la scène, amusés mais aussi admiratifs devant une telle vitalité. Nous ne tardons pas à entrer nous-même dans Montefiascone, qui sent la vinasse. Et l'on nous apprend que nos marins ont, cette nuit, découvert des caves et se sont largement servis, laissant malheureusement une partie du vin se répandre.

Montefiascone est sur une hauteur et, à la sortie, nous dominons tout le paysage, vallonné et parsemé de bois, avec, sur notre gauche, un énorme lac dont le centre est occupé par une petite île boisée. C'est le lac Bolsena. La conquête de l'autre rive du lac serait, dit-on, confiée à la 3^{ème} D.I.A. (Division d'Infanterie Algérienne) du Corps Expéditionnaire Français et le côté droit est affecté au B.M.4 et au B.M.5.

Nous descendons vers la plaine et allons nous placer sur la droite de la route, en position d'attente. Nous sommes à l'abri dans un vallon, quand nous arrive un fort tir d'artillerie, avec toujours les mêmes éclatements, projections et odeurs de poudre; cette fois, nous avons 2 blessés, dont Ottavy, qui nous avait rejoint en Égypte il y aura bientôt deux ans. Il a un gros éclat à l'épaule qui lui bloque le bras et le brûle (ces éclats sont archi-bouillants).

Il est vite évacué et nous ne le reverrons plus. C'est Dupin qui le remplace comme chef de pièce, sans problème car Dupin est un type bien, plein de qualités.

Le soir nous reprenons la progression au cours de laquelle je me trouve un moment devant un grand espace herbeux. Le ciel est plein de tirs de mitrailleuses, faciles à repérer grâce aux balles traçantes. On nous a de toute évidence repéré et il nous faut néanmoins traverser le glacis. Je me lance à la tête du groupe et ils suivent sans problème pendant que les rafales nous rasent les oreilles. Une seule chose m'étonne les tirs ne viennent pas du devant mais du côté, signe que l'ennemi s'accroche et nous menace d'un peu partout. Plus loin nous nous mettons en batterie, en protection et appui d'une compagnie de voltigeurs. Il n'y a plus qu'à ouvrir l'oeil et attendre le lever du jour, heure traditionnelle des attaques.

Effectivement pendant deux jours il y en aura de partout et elles ne s'arrêteront pas. Il est difficile de décrire dans le détail tous ces combats. Seules quelques images me restent encore en mémoire.

Et tout d'abord l'importance des pertes chez nos amis voltigeurs. Nos adversaires sont particulièrement actifs et bien armés et disposent notamment de ces canons de 88 anti-chars qui causent tant de ravages dans nos rangs.

Souvenirs également des pertes dans les rangs des fusiliers marins qui nous protègent et qui se font allumer sur la route à la mitrailleuse lourde et aux anti-chars, et de half-tracks qui brûlent. Souvenir d'un tas de cadavres de la 3^{ème} compagnie que nous venons relever et soutenir un matin après qu'ils eussent subi une violente attaque au lever du jour. Des cadavres parsèment un champ d'où seule s'élève une voix criant : « A boire ! » Nous la reconnaissons pour celle de notre ami Jaffret, Finistérien de Châteaulin, et nous nous précipitons, Tanguy et moi.

« T'as rien à boire ? » est sa première parole. « Non, on n'a pas d'eau, réponds-je, on n'a que du vin ». Ses yeux s'illuminent et un sourire apparaît au milieu des grimaces de douleur.

« C'est encore mieux » dit-il. Je demande par prudence : « Où t'es blessé ? » « Au ventre, répond-t-il « Alors, tu ne devrais pas boire » lui dis-je. « Le vin ne m'a jamais fait de mal » rétorque-t-il.

Et je n'ose le lui refuser car nous savons qu'il en est grand amateur.

Il faut continuer et nous l'abandonnons à son sort, appelant par radio un brancardier.

Souvenir également de la voix puissante du capitaine Faure, gravement touché, qui exhorte ses gens alors qu'on l'évacue, de son remplaçant, le lieutenant Chrétien, qui continue à diriger sa Compagnie alors qu'une balle vient de lui enlever la moitié d'un doigt, du grand Coduys, un ancien du camp d'Ornano, qui gît sur le terrain touché aux jambes, à qui on jette en passant : « Alors, grand, tu vas pas nous quitter ? » « T'en fais pas, je m'accroche », répond-t-il.

Tous ceux-là nous les reverrons, mais d'autres ont eu moins de chance et ne répondront jamais: Le Gac de Lansalut, de Taulé, adjudant au Camp d'Ornano, désormais officier, ou Cadaux, arrivé de Cayenne en 40 et qui vient ici « racheter sa faute », comme on dit. Pour nous il a toujours été un collègue modèle et un ami sincère. Ou encore Malgras, notre infirmier du Cameroun, qui a voulu combattre comme tout le monde et ne pas passer pour un planqué à l'infirmerie et qui vient d'arriver là au bout du sacrifice. Il y a encore trois juifs pieds-noirs, Taïeb, Zarka et Teboul qui répondent par leur mort au maréchal de Vichy qui leur avait enlevé dès l'automne 40 leur citoyenneté française. Il y a en tout 4 ou 5 autres français que je connais moins, soit plus d'une dizaine et trois fois plus de noirs. Et combien de blessés ?

Le dernier jour je suis en batterie en toute première ligne au niveau des avant-postes. Nous y sommes parvenu la veille, au début de la nuit mais la nuit a été assez calme et la traditionnelle contre-attaque du lever du jour n'a heureusement pas eu lieu. Devant nous un grand espace dégagé que termine une ligne de petites hauteurs, où sont installés nos adversaires. La pièce de Muller balaie tout cet espace, tandis que celle de Fournier nous protège sur la gauche que nous surplombons. Au fond de ce côté, à 3 ou 4 km le village de Bolsena et l'extrémité nord du lac.

Il ne se passe rien dans la matinée. Mais vers midi le secteur s'anime brusquement quand débouchent de derrière nous, sur la droite, 12 ou 15 chars qui montent à l'assaut de la ligne de collines opposées. L'ennemi répond assez peu et donne l'impression de se replier. Serait-ce enfin la fin des combats dans ce secteur ? Car telle est sa tactique : s'accrocher le plus longtemps possible à une ligne de défense pour retarder notre avance et nous causer le plus de mal possible, puis décrocher pour aller s'installer 20 ou 30 km plus loin et recommencer.

Effectivement après l'attaque de chars il ne se passe plus rien. Nous reprenons la progression et dans l'après-midi nous rejoignons la section de mon ami de toujours, Jean Jestin, de Brest, dont j'ai partagé la chambre de Juillet 40 à Janvier 42. Lui aussi, comme Tanguy, se retrouve chef de section, en remplacement de Seité, autre Finistérien de Locquirec, gravement blessé à Tivoli. Jestin avait lui-même été blessé mais avait estimé sa blessure suffisamment légère pour ne pas nécessiter son évacuation. Après le décrochage allemand le moment est venu de la relève. Nous repérons sur notre gauche des soldats dont nous n'avons pu identifier la nationalité. Leurs casques étaient-ils allemands ou américains (plats ou arrondis ?). Dans ce dernier cas c'eurent été des éléments de droite de la division française voisine, la 3^{ème} D.I.A. Et dans le doute, en accord avec Jestin, je n'ai pas tiré, voulant éviter une bavure entre français.

Le soir même, les premiers éléments de la 4^{ème} Brigade venaient nous relever et poursuivre la progression vers Acquapendente.

La dure bataille de Bolsena venait de se terminer par une nouvelle victoire. Mais là aussi prenaient fin nos combats d'Italie. Nous étions définitivement relevés et il en était grand temps. Certaines compagnies n'étaient plus qu'à demi effectif.

Le lendemain, nous sommes restés sur place, au repos, et nous en avons profité, avec Tanguy et Hochet pour nous aventurer dans les bois d'une colline voisine, y recherchant de possibles ex emplacements ennemis. Il n'y en avait pas, l'ennemi étant aussi peu sédentaire que nous. Nous sommes tombés par contre sur des cahutes, vraisemblablement utilisées par des maquisards locaux, ou tout au moins par des gens qui s'y cachaient. Ce fut la seule fois où nous trouvâmes d'éventuelles traces de maquis italiens.

Le 15 nous nous regroupions tous sur les bords du lac Romsena pour une durée de quelques jours avec un sentiment de gêne de nous prélasser ainsi pendant que nos camarades luttèrent et mouraient quelques 20 kilomètres plus loin.

Pendant ce repos le capitaine Piozin m'envoya avec notre Dodge au ravitaillement dans la campagne voisine avec mission de ramener quelques brebis ou moutons, que nous achetions bien évidemment. Je dénichai quelques troupeaux mais partout on se refuse à m'en vendre, tous les animaux étant, paraît-il, des brebis pleines, impossibles à abattre tant qu'elles n'auraient pas mis bas. Je reste toujours persuadé que les bergers se sont moqués de moi

mais ma méconnaissance de l'élevage ovin ne me permit pas de le leur démontrer et je me refusais à devenir persuasif en leur mettant ma mitrailleuse sous le nez. On ne me rechargea jamais de telles missions, ou d'autres d'ailleurs surent se révéler plus efficaces.

C'est également à cette époque qu'un de nos collègues sous-officiers, l'adjudant Rosenberger, juif autrichien venant de la Légion, me racontant ses exploits, ou soi-disant tels, me parla, entre autres, de la déroute qu'il avait provoquée dans une unité allemande qu'il avait eu l'occasion d'arroser de sa mitrailleuse au début de la bataille : « Et tu les aurais vu, ajoutait-il, ils couraient comme des lapins. » Je lui fis préciser les lieux, heure, et conditions et mes soupçons se vérifièrent. C'était lui qui, le premier soir, nous avait pris à partie et nous avait tellement arrosés. Et voilà pourquoi ces fameux tirs nous arrivaient de côté et non de face.

« Mon salaud, lui dis-je, ce n'est pas sur eux que tu tirais mais sur nous. Je remercie le ciel de tes piètres qualités de tireur qui nous doivent d'être toujours en vie. Mais, si j'ai un conseil à te donner, ne parle plus jamais de cet exploit, car si ça arrive aux oreilles de mes gars tu pourrais avoir de gros ennuis. »

Son autre exploit mérite d'être rapporté car il est beaucoup plus drôle. Il se trouva le dernier jour devant un moulin à vent près duquel il croyait avoir vu des allemands. Il se planta bravement devant la porte du moulin et, de sa belle voix, leur intima, en allemand, l'ordre de sortir, les mains en l'air. Mais, au lieu d'obtempérer, ils firent tout un boucan à l'intérieur, cherchant probablement à fuir. Il leur cria une dernière fois : « sortez ou je tire ». Et comme le bruit continuait, il tira à travers la porte jusqu'à ce que le bruit cesse. Puis il entra constater les dégâts : il y avait bien un mort, mais c'était un lapin qui n'avait pas échappé à ses rafales ! Pauvre Rosenberger, ce ne fut jamais un guerrier de valeur, malgré toute sa bonne volonté.

Quelques jours plus tard nous abandonnions le lac Bolsena et son joli petit village au bord de l'eau, célèbre dans toute l'Italie pour son « miracle ». Un jour que le Padre du coin y célébrait la messe et consacrait l'hostie tout en émettant intérieurement des doutes sur la présence réelle de Dieu dans cette hostie, celle-ci se recouvrit de gouttes de sang...

Au moment du départ pour ce retour dans le sud du pays, on me confia une mission, celle de rester en arrière-garde avec un Dodge pour récupérer je ne sais plus quoi mais suffisamment pour remplir mon véhicule, puis de rejoindre le bataillon à son prochain campement. Le capitaine Piozin me dit : « nous allons quelque part dans les marais pontins, je ne sais pas où exactement, mais tu te débrouilleras bien pour nous retrouver ».

Et me voilà, seul comme un grand, avec un tirailleur, lâché dans la nature et libre de mon parcours. Je dois dire que j'en ai profité. Le lendemain, le chargement fait, nous sommes partis vers Rome, refaisant la route de l'aller: Montefiascone, Viterbo, etc.. et je débouche dans Rome par les hauteurs du nord qui dominent la ville. Arrêt spectacle, puis je descends et visite la ville et ses monuments. Il se fait tard. J'arrête quelque part et dors sous le véhicule, le tirailleur dormant sur le dessus pour éviter les vols.

Le lendemain matin, il me prend l'envie d'aller visiter les Monts Albains et surtout Castelgandolfo, la villa d'été du pape. J'admire au passage le très joli paysage et ses quelques lacs. Enfin je descends dans la plaine, cette partie marécageuse et malsaine que Mussolini fit assécher par ses chômeurs. Je reconnais que là, il a fallu farfouiller pas mal avant de localiser, d'abord la Division, puis finalement le B.M.5.

Malgré mes promenades j'étais dans les délais prévus, mission accomplie, mais tout heureux de cette escapade romaine.

Après quelques jours dans les marais pantins, le temps pour nous d'apprécier les travaux herculéens d'assèchement réalisés par le Duce, nous repartons vers la campagne napolitaine.

Séjour sans histoire et sans grand intérêt. C'est plutôt une période d'attente jusqu'à la prochaine opération que nous espérons française. Mais ce séjour nous donne la possibilité de plusieurs visites à Naples, dont je retiens tout d'abord celle rendue à l'ami Jaffret dans son hôpital sous tente qui domine la ville et la baie de Naples. Il semble bien se remettre de ses blessures et apprécie les bouteilles de vin que nous lui apportons. Le site est merveilleux si le confort n'est pas parfait. Ils ont sous les yeux toute la baie, le Vésuve, Capri et, sur la droite, les fumées de Pozzuoli, ses sulfatori et pierres ponceuses.

Nous visiterons également Pompéi et ses vestiges et verrons surtout l'agglomération napolitaine, un monde à part, grouillant de vie, mais un monde pauvre où tout se vend et tout s'achète. Certains camarades y descendent avec quelques boîtes de « meat and beans » qui servent pour le troc et sont plus appréciées que la monnaie d'occupation.

A Naples de jeunes enfants vous accrochent dans la rue en vous proposant pêle-mêle les charmes de leur soeur, la cuisine de la mamma, quand ce n'est pas le père lui-même qui propose sa femme ou sa fille. Apparemment tout est

à vendre dans cette ville et ceci non pas dans la plus grande discrétion mais avec force cris, gestes et mimiques qui sont l'attitude normale des italiens mais qui à Naples devient exubérante.

Il faut dire en contrepartie que les napolitains sont affamés et que ces trocs ne sont en fait qu'une lutte pour la vie. Je n'ai jamais donné suite aux offres féminines, et tant mieux pour moi car les amateurs furent frappés le plus souvent des différentes maladies vénériennes qui y foisonnaient. Mais, par contre, il m'est arrivé d'accepter l'offre de nourriture payée, si possible, en troc de conserve et je me suis retrouvé un jour au 4^{ème} étage d'un vieil immeuble dans une famille qui réunissait déjà une dizaine de militaires de nationalités diverses, où manque de place et saletés suffisaient déjà à vous couper l'appétit avant de commencer.

C'étaient finalement de pauvres gens qui tentaient de survivre et ne pouvaient y parvenir, faute d'emplois, qu'à travers le marché noir, largement alimenté par les militaires, notamment les américains.

Une des autres caractéristiques de Naples à cette époque était la tension extrême qui existait entre Français et Américains et qui aboutit parfois à des batailles de rues, enlèvements, échanges de tirs, etc.. J'eus la chance de ne jamais m'y trouver impliqué. L'origine en fut souvent l'arrestation, en général pas motivée, de français par les M.P. américains et les tentatives de leurs camarades de les délivrer pour leur éviter les inévitables matraquages ou passages à tabac. On alla parfois, paraît-il, jusqu'à enlever des officiers supérieurs américains, pour disposer d'une monnaie d'échange pour faire libérer nos amis. Tout ceci était bien regrettable et ne pouvait qu'aggraver les tensions entre les nations alliées. Malheureusement l'américain se veut toujours supérieur, croit disposer de tous les droits, ce que les français admettaient difficilement.

Pour le reste la vie se déroule tranquille et tout se passe bien. Nos diverses unités sont regroupées dans l'arrière pays napolitain aux alentours d'Albanova et d'Aversa. La vie est douce : peu de service, peu de manoeuvres ou d'entraînement. Le seul élément nouveau: quelques tirailleurs sénégalais qui nous arrivent en renfort et remplacent tués et blessés. Une visite d'importance, celle du Général de Gaulle le 30 Juin, au cours de laquelle il décorera diverses unités et remettra des Croix de la Libération. Notre B.M.5 recevra la Croix de Guerre.

Par ailleurs, Gardet, qui est désormais Lieutenant-colonel (apparemment on prend plus vite du galon chez les officiers supérieurs que chez les s/off ou hommes de troupe), procède lui aussi à une remise de décorations aux gens du B.M.5. Dans l'affaire je recevrai la Croix de Guerre avec une citation à l'ordre de la Brigade, mais l'un de nos officiers, celui chargé du ravitaillement et que nous n'avons jamais vu au cours des combats et qui, aux yeux de beaucoup reste le responsable du tragique ravitaillement de Pontecorvo aux si nombreuses victimes, bénéficiera d'une Croix de Guerre avec palmes, c'est-à-dire au niveau le plus élevé. Cette récompense fut si peu appréciée de la troupe que cette médaille lui fut remise, par Gardet, sous une bronca générale du Bataillon, situation absolument inimaginable et qui ne se reproduisit jamais mais qui matérialisait la piètre estime que nous avions de l'intéressé (hélas Finistérien).

Quant à ma citation, voici tout simplement à qui je la dois. Après Bolsena, Tanguy, qui nous commandait toujours en l'absence de Baudet, revint un jour d'une réunion des chefs de section en nous disant : « Piozin veut qu'on lui remette 3 ou 4 propositions de citations et, comme je ne sais ni qui proposer ni pourquoi, nous allons chacun nous en rédiger une réciproquement, toi tu fais celle de Roland (Hochet), moi je fais la tienne et Roland fait la mienne, la quatrième étant réserve pour Ottavy en raison de sa blessure ». Il faut croire que celle rédigée par Tanguy fut la meilleure puisque c'est moi qui fut retenu cette fois-là. Il y eut une nouvelle promotion un mois plus tard qui bénéficia aux deux autres copains.

Il avait été également décidé que ceux qui ne recevaient pas de citations pourraient passer au grade supérieur « au choix, pour bonne conduite au feu ». Si bien qu'en quittant l'Italie début août nous avions tous les trois notre Croix de Guerre et étions tous les trois promus au grade de sergent-chef. Cette promotion n'avait rien d'exceptionnel puisque notre nomination au grade de sergent remontait à trois ans...

C'est fin Juillet qu'arriva l'ordre de départ. Nous fûmes rassemblés en gare d'Aversa où l'on embarqua dans le train pour l'Italie du Sud.

Le voyage nous fit voir une Italie de plus en plus sèche et de moins en moins cultivée et, le lendemain, nous débarquions à Tarente, d'où l'on nous dirigea aussitôt vers la campagne environnante à près d'une dizaine de kilomètres de l'agglomération.

Le lieu n'était pas particulièrement accueillant: une campagne à l'herbe sèche et au sol dur, quelques oliviers et pratiquement pas d'ombre, et pas d'habitants, sauf de rares isolés. Ceci incita probablement certains à descendre en ville malgré la distance. Ils en revinrent avec une piètre opinion des italiens locaux. Finies les manifestations de joie

à notre égard et nos échanges sympathiques avec habitants et commerçants. Tarente était un port militaire où, contrairement aux agglomérations civiles, l'on était resté plutôt pro-allemand. Outre la Marine, où l'on s'était heurté aux Alliés depuis l'été 40, Tarente possédait une unité de parachutistes, ex troupe d'élite fasciste, que nous avons d'ailleurs combattue en Libye.

Ils provoquèrent, paraît-il, nos permissionnaires, en leur balançant des grenades au moment où des camions de fusiliers marins passaient devant leur caserne. Ceci déboucha sur une bagarre générale. Les marins revinrent faire appel aux autres unités pour, ensemble, prendre d'assaut ce casernement. Mais, dès qu'il en fut averti, le Général Brosset estima que ces actions étaient susceptibles de nous faire exclure, en sanction, des opérations de débarquements en préparation et vint se mettre au milieu de la route pour empêcher les véhicules de descendre sur Tarente corriger les agresseurs.

Le respect que nous lui portions suffit à stopper l'opération répressive amorcée mais les Tarentais avaient eu chaud. Par la suite toutes les permissions furent supprimées et nous dûmes attendre plusieurs jours dans l'impatience l'ordre d'embarquement.

Celui-ci nous arriva enfin le 7 Août. On nous fit descendre au port et embarquer sur les navires qui nous étaient affectés. Pour nous ce fut à nouveau le « Durban Castle », au confort réduit identique à celui que nous avons déjà connu entre Bône et Naples. Près de nous d'autres paquebots et une multitude de navires de guerre de nationalités diverses ou l'on retrouvait avec plaisir plusieurs pavillons tricolores et des sonneries de clairon à la française. Nous échangeons de grands signes avec les pompons rouges voisins. Mais sur les navires l'inaction se faisait encore plus pesante que sous les oliviers.

Nous étions toujours dans l'ignorance de notre future destination. Serait-ce la France, serait-ce la Yougoslavie, préconisée par Churchill. Tout en optant pour la France, nous craignons de nous retrouver aux Balkans, au demeurant bien plus proche de Tarente que notre midi national.

Mais le doute ne tarde pas à disparaître. Les langues se délient et de plus en plus le choix de la France se précise.

Enfin, dans la nuit du 12, le convoi quitte Tarente et l'Italie et prend la direction de l'ouest. L'ouest c'est la France ! Désormais, c'est sur nous rentrons chez nous.

Adieu l'Italie que nous avons honnie, mais désormais l'Italie dont la terre a reçu tellement de notre sang; l'Italie qui a su nous apprivoiser et nous ouvrir son coeur, l'Italie que nous quitterions avec tellement de regrets si ce n'était pour revenir au pays, le pays que nous avons quitté il y a plus de 4 ans et auquel nous n'avons jamais cessé de penser, le pays qui souffre actuellement sous la botte nazie et que nous serons bientôt en mesure de délivrer.

Adieu Naples, son Vésuve et ses trafics, adieu Nusco, le sympathique village aux petits séminaristes, adieu Pontecorvo, Tivoli, Bolsena, où tant des nôtres sont morts ou ont souffert. Adieu enfin Rome et son pape....

Peut-être un jour, si Dieu nous prête vie, pourrons-nous y revenir, car finalement ils n'étaient pas si antipathiques ces italiens et ces italiennes.

Arrivederci Italia. Ciao Italiani.

LA CAMPAGNE DE FRANCE (AOÛT 44 - JANVIER 45)

LE DEBARQUEMENT - CAVALAIRE - TOULON (16/08/44 - 25/08/44)

Malgré le confort, plus que spartiate, que nous subissons sur ce transport archi-bourré de troupes et de matériel, le moral y est au beau fixe car nous allons enfin atteindre le but que nous attendons depuis 4 ans, ce but si lointain et presque inaccessible dont nous rêvions à Camberley et dans la campagne anglaise comme dans nos cases du Camp d'Ornano ou dans les sables d'Alamein. Petit à petit il s'est rapproché. Il est devenu réalisable après la victoire de Tunisie et c'est pour y parvenir que nous venons de lutter en Italie. Maintenant il est là, tout proche, ce prochain débarquement sur notre terre de France.

Alors, si ici nous sommes à l'étroit, si la nourriture reste mauvaise, si nous manquons d'air dans ce navire calfeutré et black-outé, qu'est-ce à côté de l'espoir de revoir la France, de l'espoir d'y prendre pied et de la libérer!

Les suppositions vont bon train. Où sera-ce ? Chacun donne son avis, chacun suppose, chacun espère. Les stratèges parlent de la disposition d'un port mais lequel ? Marseille, Toulon, Sète ? Qu'en pense notre nouveau chef ? Car, j'ai oublié de le dire, depuis un mois nous avons un nouveau chef: l'aspirant Monacelli.

Cela s'est passé au moment de l'arrivée des renforts destinés à boucher les trous creusés par les combats d'Italie : nouvel arrivage de tirailleurs d'A.O.F. et nouvel arrivage de cadres. Et, comme la blessure de Baudet le tient écarté de la Division pour encore quelques mois, on l'a remplacé provisoirement par cet aspirant.

Monacelli est un pied-noir, un jeune instituteur d'Algérie, de ces français de l'extérieur, au langage pittoresque et imagé, élevés au contact de la civilisation musulmane et de son fatalisme mais très attachés à la mère patrie et dont les fils sont venus, volontairement, nous rejoindre et s'engager pour lui apporter secours et la libérer de ses oppresseurs. Il n'est évidemment pas d'origine ni de formation F.F.L. mais il a l'intelligence de s'aligner sur notre culture gaulliste et notre manière de voir et de vivre.

Contrairement à la quasi totalité des autres officiers, il serait plutôt d'idées de gauche, ce qui est tout à fait normal pour un instituteur. Il a une autre grande différence avec notre ancien chef : il supprime, dès son arrivée, la distance, le fossé que Baudet s'acharnait à maintenir avec la troupe et même avec l'encadrement. Tant dans son attitude que dans sa conversation Monacelli nous met à l'aise et il est facile de lui parler sans contrainte comme de plaisanter, ce qui ne l'empêche pas, bien entendu, de rester le chef. Nous l'appellerons toujours « Mon Lieutenant » et obéirons à ses ordres sans discuter mais nous aurons désormais ce contact simple et amical qui était difficile, voire même impossible, avec Baudet.

Quand nous en parlerons entre nous, il deviendra vite « Mona ». Lui-même sait qu'il commande une troupe soudée et expérimentée sur laquelle il peut s'appuyer et à laquelle il sait pouvoir faire confiance.

Quand on lui demande donc s'il sait exactement où nous allons, il est comme nous : il suppose sans trop savoir.

Et puis, vers le 12 ou le 13 août, au moment où nous remontons vers le Nord, il nous arrive avec une grande enveloppe qu'il ouvre en nous disant : « Hé bien, voilà notre destination finale » et il sort une ou deux grandes cartes d'une portion de côte qui représente une longue plage entre deux avancées rocheuses, avec un nom: Plage de Cavalaire, dont l'ouest s'appelle La Cavalière et l'est La Croix-Valmer.

Sur cette carte figurent de nombreux emplacements de défense et nous voyons des blockhaus, des emplacements de canons, des postes de mitrailleuses et même des faux emplacements. Tout ceci représente un travail formidable de renseignements dus tant à l'aviation d'observation qu'aux résistants locaux. Nous sommes, il faut le dire, épatés de ces précisions et du travail réalisé. Bravo à tous !

Chacun se penche, essaie d'emmagasiner cet ensemble pour être moins désorienté en prenant pied à terre, et imagine également le débarquement lui-même et le comité d'accueil qui nous y attendra. Cavalaire ? Est-ce là que prendra fin notre chemin ? Est-ce là qu'on creusera le trou surmonté d'une croix qui portera notre nom ? Pensée rapide, vite évacuée.

Pour le moment la première question qui se pose : « Où se trouve Cavalaire ? ». Chez nous personne n'en sait rien mais ailleurs d'autres nous renseignent : ce serait entre Nice et Toulon mais nous n'en saurons pas beaucoup plus.

Voilà un nouveau sujet de conversation pendant que le Durban Castle, le Sobieski et tout le convoi, fortement protégés de torpilleurs, escorteurs, etc... continuent leur montée vers la Sardaigne, la Corse et la Provence, dont, pour nous cette plage de Cavalaire inconnue.

Le temps est beau, la mer calme, la vie tranquille, avec, de temps à autre, un exercice d'alerte, de sauvetage ou des instructions sur les débarquements. Car, aussi bizarre que cela peut paraître, nous n'avons jamais fait d'exercices de débarquement et ignorons le B.A.BA de son déroulement.

On nous apprend donc qu'il faudra descendre le long de la coque du navire en s'accrochant à des filets jusqu'à atteindre les péniches où nous nous entasserons, avec armes et munitions, jusqu'à l'abordage sur la plage. Après, chacun pour soi pour atteindre le sable et foncer en avant.

Inutile de se faire du souci d'avance, on verra bien sur place. On nous dit aussi qu'avant nous aurons débarqué les troupes d'assaut et que nous n'agirons qu'en seconde vague à J+1. Bonne nouvelle, car ainsi nous n'aurons pas le gros choc d'arrivée mais seulement à assurer l'exploitation. Et puis, suivant notre habitude et notre expérience, pourquoi se faire du souci d'avance ? On verra sur place et peut-être cela se passera-t-il mieux que prévu.

Le temps passe, la journée du 14 se déroule sans nouvelles. Par contre le 15, les radios se déchainent: le débarquement allié dans le midi a commencé, avec unités d'assaut françaises et américaines et paras américains. Le soir du 15 août les nouvelles sont bonnes: les troupes ont pris pied partout sans trop de problèmes. Apparemment tout semble aller pour le mieux mais quelle part d'intox y a-t-il dans tout cela ?

C'est le 16 août que nous arrivons en vue de la France. L'ombre d'une côte montagneuse se précise dans le nord lointain. Plus nous avançons, plus la côte grandit et devient nette et finalement, dans l'après-midi, notre bateau et les voisins s'arrêtent à peu de distance. Nous sommes peut-être à 2 ou 3 kilomètres du rivage. On y distingue une plage que dominent des collines boisées et, sur la droite, une côte rocheuse...

Le Sobieski est sur notre droite. Il transporte, entre autres, le général et son état-major et le reste de la flotte s'échelonne, au large, avec ses troupes et son matériel. Chaque navire traîne un ballon, relié par un filin d'acier et destiné à gêner les éventuels bombardiers en piqué qui nous attaqueraient.

L'ennemi ne se manifeste guère. Mais si, cependant, puisque, du milieu du silence, monte subitement un bruit d'avions suivi presque aussitôt de tirs de D.C.A. et d'éclatement de bombes dans le lointain vers l'est.

Ce sera la seule manifestation aérienne de la journée, hormis le passage de quelques chasseurs alliés, qui semblent très bien contrôler le ciel.

Mais, à défaut d'avions, ce qui nous arrive c'est un de ces sacrés orages méridionaux accompagné d'éclairs et de pluies diluviennes. La foudre tombe sur le ballon du Sobieski et nous voyons la boule de feu descendre le long du câble jusqu'au navire, apparemment sans lui causer de dommages.

Quant à nous, nous sommes en tenue de combat, avec casque, cartouchières, musette et bidon, sac à dos et couverture, armes et munitions. Même en tenue de toile, tout ceci est bien chaud et bien lourd sous le soleil.

Finalement nous n'embarquons qu'en fin de soirée et commençons par la descente, accrochés aux filets, le long de la coque, ce qui n'est pas spécialement facile avec barda, armes et munitions. Nous avons heureusement un bon entraînement physique et personne ne lâche prise. Nous voilà bientôt tous réunis dans la péniche de débarquement, un genre de coffre flottant dont l'avant plat se rabat sur la plage en arrivant.

Autour de nous d'autres péniches avancent en se balançant dans un désordre apparent. Sur la plage des gens leur font des signes et les dirigent. L'étonnant est que tout ce petit monde atterrit dans l'ordre à l'endroit voulu.

La plage est archi-calme, pas un ennemi à l'horizon, pas un tir. Et tant mieux si notre carte pourtant si détaillée ne nous a servi à rien. Et brusquement l'avant de notre péniche se rabat presque à toucher le sable sec. Contrairement à d'autres voisins, nous ne prendrons pas de bain à l'arrivée ; à peine de quoi se mouiller les godillots et nous voilà regroupés sur le sable sec.

Moment d'émotion ! Pour la première fois depuis quatre ans, nous foulons la terre de France. Certains regardent avidement. D'autres se penchent vers le sol. Personnellement, je prends un peu de sable et le pétris longuement pour bien sentir la terre du pays, notre terre. Il n'y a pas de grandes démonstrations comme au cinéma ni de paroles historiques, laissons cela aux artistes.

Chacun ressent intérieurement et garde son émotion pour lui. Je regarde Tanguy et Hochet et dis : « Et voilà, on y est quand même arrivé. »

Quand tout le monde est là nous quittons la plage et remontons le versant opposé en entrant dans la campagne. Entre temps la nuit est tombée. Nous avançons dans le noir et parcourons ainsi 2 kilomètres. Puis l'on s'arrête, mettons en place gardes et sentinelles. Les autres s'allongent sur place et s'endorment du sommeil du juste pour leur première nuit de France.

Vers 4 heures du matin c'est le branle-bas. On se secoue. Ici bien entendu pas de toilette ni de feu pour chauffer le café. Nous sommes toujours dans la même tenue qu'au débarquement et prêts à repartir. Chacun roule sa couverture, se la met en bandoulière et c'est alors que l'on se rend compte que nous sommes dans un endroit plus ou moins clos de barbelés auxquels sont accrochés les classiques panneaux à tête de mort assortis de la mention « Achtung Minen ». Nous venons de coucher « accidentellement » dans un de ces innombrables champs de mines qui longent la côte française. Apparemment ici ils ont oublié de poser les mines et nous nous en félicitons. C'en était un faux mais rien ne ressemble plus à un vrai qu'un faux et nous n'avons même pas eu le temps d'avoir peur qu'il faut reprendre la progression.

Nous repartons vers le prochain village, qui ne sera pas la Croix-Valmer, sur le territoire duquel nous avons passé la nuit, mais un village à la consonance plus méridionale qu'on croirait sorti d'un conte de Daudet : « Cogolin ».

Il ne fait pas encore tout à fait jour quand, au bout de quelques kilomètres nous pénétrons dans l'agglomération. Jusqu'ici tout se passe bien. Pas d'ennemis en vue, le village est calme, tout le monde dort et nous regrettons même un peu que pour notre premier village français libéré, ils ne soient pas tous dans la rue pour nous applaudir et manifester leur joie et leurs remerciements à leurs libérateurs.

L'absence de réaction ennemie ne nous empêche pas de prendre les précautions habituelles, on ne sait jamais, et nous avançons en rasant les murs à gauche et à droite de la rue. La colonne s'arrête. Je suis, avec mon groupe, le long d'une maison contre les murs de laquelle nous nous appuyons, reposant au sol mitrailleuses et caisses de munitions pour nous soulager, car tout cela est bien lourd. De derrière les volets fermés nous surprenons des chuchotements : « Maman, maman, écoute, y a du bruit dehors. Peut-être c'est des soldats » et la maman répond prudemment : « c'est peut-être des allemands. Surtout tais-toi et n'ouvre pas. » Mais allez donc refréner la curiosité d'un enfant excité. Doucement le volet s'entrouvre et l'on distingue un jeune minois curieux qui nous regarde avec de grands yeux et s'écrie brusquement : « Maman, c'est les américains, c'est les américains ! », ce que n'apprécient guère mes gars. Et j'entends la voix de Bertin qui lui rétorque : « Non mais, tu nous a regardés ? Est-ce qu'on a des gueules d'américains ? Tu vois pas qu'on est Français » Et le pauvre gosse, tout dépité, nous lance à la figure ce mot qui, sur le moment, nous fit tant de mal et que nous mîmes si longtemps à oublier : « Merde ! C'est des Français ! », première parole d'accueil de notre premier français libéré.

Comme ils étaient loin les « viva el francese » des Italiens reconnaissants. Ici c'était «Merde, ce ne sont que des Français ». Ce gosse fut le seul habitant de Cogolin qui se manifesta. Et nous avons assez vite quitté le village, la mine un peu longue et bien déçu de cet accueil.

Peu après nous nous sommes installés dans la campagne environnante, où, pendant que les diverses unités se regroupaient et s'organisaient pour la suite des opérations, nous avons finalement passé une journée tranquille et calme de récupération dans une nature très sèche. Les collines voisines étaient noires et dénudées, ne laissant apparaître que des troncs noircis : apparemment les bois de pins et chênes-lièges n'avaient pas résisté aux bombardements préparatoires du débarquement et tout avait flambé.

Pendant que nous nous y restaurions et reprenions des forces en avalant nos biscuits et conserves sur-vitaminés, les autres éléments de la division prenaient pied à Cavalaire ou sur les plages de la presqu'île voisine. Nous, nous étions à pied, maintenant allaient arriver les jeeps et 4 x 4 Dodge, puis les fusiliers marins, l'artillerie et enfin le gros matériel. L'étonnant dans tout cela était le calme et le manque de réaction ennemie, y compris aviation.

D'après les indications reçues, il existait pourtant des troupes d'occupation par ici mais elles semblaient avoir refusé l'affrontement sur les plages et dans l'arrière-pays et s'être repliées pour la défense des ports, dont Toulon en premier lieu.

Nous les retrouverons probablement plus tard, mais pour le moment tout va bien, pas une perte, peu de fatigue et même, tout au moins en ce qui concerne notre section, même pas les pieds mouillés, alors que d'autres près de nous avaient pataugé dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Monacelli, notre nouveau patron, est rayonnant et plaisante avec nous de tout et de rien. Quant aux tirailleurs ils sont décontractés car ils appréhendaient un peu ce débarquement qu'ils n'avaient encore jamais connu.

Le soir du 17 août, un gros orage vient nous arroser et nous rafraîchir au moment où Mona (c'est plus court et plus sympathique que Monacelli) revenait d'une réunion de chefs en nous annonçant le départ pour le lendemain matin au lever du jour. Et nous avancerons « à pied la route » comme disent les tirailleurs, faute de véhicules. « Demain sera probablement une rude journée, alors reposez-vous bien, conclut-il »

Effectivement, dès le matin, nous rejoignons la route de Toulon et entamons notre progression. Les premiers éléments de débarquement, américains, seraient, paraît-il, au contact dans la plaine qui précède Hyères à une quarantaine de kilomètres.

La route que nous suivons est longue et monotone. L'air sent le brûlé et, de chaque côté, mais surtout sur les collines de droite tout est cramé, le sol est noir, les arbres ont disparu ne laissant que des bouts de troncs noircis.

Notre paquetage est lourd : tenue de combat, casque, sac à dos, couverture, et, en plus, ces caisses contenant nos bandes de mitrailleuse, quand ce n'est pas, pauvres tireurs et chargeurs, la mitrailleuse elle-même ou son trépied. Le trépied est un peu plus lourd mais la mitrailleuse a des arêtes coupantes qui scient l'épaule. La jeep de la Compagnie nous accompagne mais qu'est ce qu'une seule jeep pour tout ce matériel lourd. Elle porte déjà les mortiers et une partie de leurs obus, et, pour le moment pas encore nos mitrailleuses.

Bientôt le soleil, pas très méchant au début de journée, devient insupportable. La route est déserte, pas d'habitations, pas de riverains. Nous parcourons comme cela 15 à 20 kilomètres et les jambes s'alourdissent sous ce soleil qui devient torride. Les bidons se vident et c'est vainement que l'on attend que les « libérés » locaux viennent, sinon applaudir tout au moins désaltérer leurs « libérateurs ». Bientôt non seulement il fait chaud mais la route monte.

Enfin tout au bout de cette montée, voici le salut : une grande table sur le bord de la route et, derrière, deux ou trois braves gens qui nous proposent eau et vin avec sourires et paroles de bienvenue. Nous sommes à La Mole et nous venons ainsi de traverser une bonne partie de la forêt des Maures, ou plus exactement de l'ex-forêt puisqu'elle n'existe plus.

Ils nous ont fait du bien ces braves gens, bien au corps mais aussi bien au cœur, et c'est un peu ragaillardis que nous reprenons le chemin, avec quand même un petit regret: pourquoi sur ces 20 kilomètres ont-ils été les seuls ?

Les kilomètres s'étirent les uns après les autres et bientôt nous en avons une trentaine dans les jambes. Les équipements se font de plus en plus lourds et certains commencent à boiter ou grimacer. Pour la première fois depuis bien longtemps je sens mes talons qui s'échauffent : des ampoules, il ne manquait plus que ça !

Ceux qui sont au bout du rouleau ont eu le droit de placer, qui une arme, qui un sac, dans la jeep mais il y a longtemps qu'elle a dépassé ses possibilités de charge et son chauffeur gueule comme un putois dès qu'il est question de l'augmenter.

Depuis La Mole le paysage s'est modifié, le massif des Maures a cessé de brûler et nous descendons dans une plaine où la végétation redevient normale. En fin d'après-midi, nous quittons la route pour emprunter un chemin sur la droite et l'on s'arrête enfin un ou deux kilomètres plus loin.

Ouf, on s'arrête, on se soulage de tout ce barda, on se détend après cette journée de cauchemar. Certaines journées de la campagne d'Italie avaient été fatigantes mais ici nous avons dépassé nos limites: sous un soleil d'août du midi, surchargés et dans un paysage lunaire archi sec, nous avons parcouru une quarantaine de kilomètres, sans eau ni ombre. Et pourtant tout le monde est là même si certains se frottent les pieds et cherchent de quoi protéger leurs ampoules.

C'est là finalement que nous passerons la nuit. Nous ne sommes pas loin du village de La Londe des Maures. Et devant nous se dessine à quelques kilomètres, une ligne de collines qui barre tout l'horizon.

C'est cette défense naturelle qu'occupent, dit-on, les troupes allemandes, décidées à nous y arrêter et à y défendre la place forte de Toulon. Ce sera pour les journées à venir. Pour le moment repos, détente. J'enlève mes godasses, sans être très sûr de pouvoir les remettre. Pour nous nourrir trois ou quatre biscuits secs et une ou deux de ces petites boîtes survitaminées américaines, soit tout ce qui reste de la « ration K » de la journée. C'est vraiment peu après l'effort extraordinaire que nous venons d'accomplir.

Le lendemain sera plus calme. Nous devons relever les américains qui ont le contact avec l'ennemi. Je ne me souviens pas d'en avoir vus. Nous avons avancé de quelques kilomètres jusqu'aux bois qui bordent le Gapeau, un ruisseau qui serpente au bas de la ligne de collines du nord au sud. Durant la progression, nous nous sommes trouvés devant un champ de mines, dont on ne savait s'il s'agissait d'anti-chars ou d'anti-personnels (les premières sans danger mais les autres souvent mortelles).

Mona n'écoulant que son courage décide qu'il va passer le premier et mettra un bout de papier partout ou il aura pose les pieds. Je suis en marchant avec mon groupe dans ses traces et Hochet ferme la marche avec ses gars. Il ne s'est rien passé et nous ne savons toujours pas si Mona était un génie de la détection ou si plus simplement il n'y avait rien à détecter. Par contre, son attitude nous a plu. Voilà un gars qui ne manque pas de culot et sait prendre les risques quand ils se présentent.

Les Allemands tiennent bien la ligne de collines et échangent, dès le soir, quelques coups de fusil avec nos voltigeurs. Pour cette nuit garde renforcée. Nous sommes le 19 au soir. Il y a quatre jours que nous foulons le sol de France, une France quasi désertique car la population se terre et, jusqu'à maintenant, nous n'avons jamais eu le moindre contact avec la « Résistance ».

Le 20, branle-bas de bonne heure avec la nouvelle que nous allons attaquer. Nous regardons avec appréhension la colline d'en face. Elle n'a rien d'une colline, c'est une vraie montagne escarpée dont le sommet pointe tout là-haut et qui a pour nom le Mont Redon.

Nous avançons jusque dans une ferme, genre petit manoir où nous nous mettons en batterie, chargés de protéger l'attaque que vont mener les voltigeurs et avec pour mission de tirer sur toutes les défenses qui se démasquent. Nous y recevons plusieurs tirs d'artillerie et je me souviens entre autre que c'est l'un d'eux qui blessa le lieutenant Kapferer, un des officiers de notre compagnie.

Devant nous les tirailleurs escaladent d'autant plus difficilement la pente abrupte qu'on leur balance d'en face des grenades et des tirs de mitrailleuses. Nous faisons de notre mieux pour les protéger mais ce n'est pas suffisant. Nombreux sont ceux qui restent sur le terrain, les autres continuant, sous les encouragements de leurs chefs blancs qui les précèdent.

Que d'héroïsme il a fallu à nos camarades pour venir à bout de cette escalade !

L'autre section de mitrailleuses, celle du lieutenant Le Bastard, accompagne les attaquants, tout en trainant pièces et munitions. Pour cette fois nous avons la meilleure place. Est-ce dû au manque d'expérience de notre nouveau chef Monacelli ? Peut-être, mais nous ne nous en plaignons pas.

La bataille pour le Mont Redon dure toute la matinée. Notre artillerie arrose tant qu'elle le peut le sommet et les pentes encore tenues par l'ennemi. Au fur et à mesure de leur montée les nôtres laissent des corps sur le terrain. Certains sont morts, d'autres pas encore et d'autres moins atteints. Les brancardiers et infirmiers essaient d'en évacuer avec les difficultés que l'on imagine dans ce terrain et sous le feu des gens d'en face.

C'est le soir que nous avons appris le détail des pertes. Beaucoup de nos camarades sont blessés.

Parmi les morts le Lieutenant Bourgeois, un nouvel arrivé, quatre autres gradés blancs et surtout l'ami Jaffret qui, cette fois, n'a plus eu l'occasion de crier « A boire », Jaffret qui avait abrégé sa convalescence pour pouvoir nous suivre dans ce débarquement, Jaffret que l'on n'entendra plus nous appeler « la coterie » mais lui il a eu au moins la joie de revoir le pays qu'il avait quitté en Juin 40. Chez les tirailleurs les pertes sont très importantes.

Enfin le sommet est atteint. Est-ce le soulagement définitif ? Nous partons à notre tour pour l'escalade qui nous fait beaucoup souffrir alors que nous n'avons pas à combattre ni à subir ou éviter les coups adverses. Vraiment nos camarades viennent de réaliser un exploit...

Et brusquement le sommet s'anime à nouveau: tirs, grenades, artillerie. Le combat vient de reprendre par la classique contre-attaque allemande. C'est un de leurs procédés habituels. Quand leur adversaire a conquis leur position et s'y repose, satisfait et soulagé, ils lancent une violente contre-attaque destinée à le surprendre, le déstabiliser et le repousser.

Très souvent cela réussit. Mais, grâce à Dieu et aussi au Commandant Gardet, dont nous avons pourtant pendant très longtemps critiqué cette manie, nous connaissions parfaitement cette habitude car, dans tous nos exercices, la prise de l'objectif était automatiquement suivie d'une mise en place et de mesures contre cette probable contre attaque. Elle ne nous a donc pas surpris ici et nous avons réagi comme il le fallait et l'avons enrayée. Elle a malheureusement encore augmenté nos pertes.

Quand nous avons enfin rejoint nos camarades au sommet, ils s'en remettaient et je me souviens que Mortel mettait en boîte l'ex-adjutant Vigneron, désormais sous-lieutenant, dit « La Tonne » à cause de ses rondeurs, qui, dans l'affaire, s'était fait tailler la peau des fesses par une rafale de mitrailleuse, lesquelles fesses se détachaient par rapport à celles de ses voisins allongés près de lui. D'autres avaient eu moins de chance, comme cet officier de marine anglais qui nous accompagnait en tant qu'officier de tir d'un navire anglais mis à notre disposition pour appuyer l'action du B.M.5 et qui, des abords de la presqu'île de Gien, nous soutenait de ses tirs depuis le matin.

Pour enrayer la contre-attaque allemande, cet officier avait tellement fait raccourcir le tir qu'au moment du corps à corps final dont nous allions finalement sortir vainqueur, il fut lui-même atteint par ses obus et très grièvement, peut-être même mortellement, atteint.

Nous prenons pied au sommet, complètement épuisés par cette escalade et y trouvons une troupe soulagée d'avoir résisté et repoussé le dernier rush ennemi mais encore sous le choc et dont de nombreux éléments gardent les traces de la lutte avec chacun qui une écorchure, qui une blessure tandis que d'autres gisent sur le sol.

Dans l'après-midi l'avance se poursuit. Nous plongeons sur l'autre pente et nous y installons.

Nous attendons des nouvelles des autres secteurs du front mais elles ne sont, hélas, pas brillantes. À notre gauche, le B.I.M., chargé d'occuper les hauteurs d'Hyères, a échoué dans son attaque du Golf Hôtel, le P.C. Allemand de notre secteur, transformé en forteresse, et sur notre droite, le B.M.11 s'est laissé surprendre par la classique contre-attaque et a été repoussé. Seul notre B.M.5 tient son objectif et occupe le centre du dispositif.

La nuit arrive et nous allons donc la passer sur ce plateau qui prolonge le Mont Redon, côté Toulon. Les guetteurs sont en place et protègent le sommeil des survivants, sous le contrôle des sous-officiers qui se relayent dans cette veille. Au cours de mon quart, au milieu de la nuit, je fais, par prudence, la tournée de nos deux guetteurs et tombe sur l'un des deux qui dort du sommeil du juste, au risque de laisser pénétrer une patrouille ennemie susceptible de nous bousiller tous.

Il s'agit là d'une faute excessivement grave, dont il ne réalise pas l'importance. Je le réveille en chuchotant mais à grands coups de pied dans le derrière. Il ne s'agit heureusement pas d'un de mes Camerounais mais d'un des « Sénégalais » arrivés en renfort pendant l'Italie. Il a une première envie de se rebiffer mais finalement se contient. Par principe nous ne frappons jamais nos tirailleurs, ce qui serait une atteinte à leur dignité et les autoriserait presque à répondre. Mais ici la faute est trop grave et il faut qu'il le comprenne. Je lui explique que, par sa faute, nous risquons tous, lui le premier, de nous faire couper le cou.

« Si je signale toi dormir pendant tu es sentinelle, peut-être toi fusillé. Cette fois je dis rien mais, si toi recommencer, alors pas de pardon. Compris ? » Enfin il réalise, me regarde de ses grands yeux et approuve : « Oui, Chef ». Je refais une tournée peu après et, cette fois, il est bien aux aguets.

C'est la seule fois où nous avons constaté ce manquement. Fatigue, inconscience ? Je ne sais mais la leçon a porté car le tirailleur est fier et ne tient pas à voir étaler sa faute et à être publiquement déshonoré et condamné par un tribunal. D'autres à ma place auraient sévi et auraient probablement eu raison, mais moi j'estimais qu'il vaut mieux une discipline consentie et basée sur la complicité et la compréhension qu'imposée par la force et sanctionnée d'une punition.

Le lendemain 21 nous sommes relevés par le B.M.4 pendant qu'à gauche et à droite B.I.M. et B.M.11 doivent se relancer à l'attaque des objectifs qui leur ont échappés la veille. Le 20 dans notre attaque et contre-attaque du Redon nous avons perdu une centaine d'hommes. Les autres avec leur double attaque des 20 et 21 ne s'en sortent pas mieux.

Notre repos est de courte durée (et même nul pour certains de nos amis voltigeurs qui sont chargés de divers coups de main) car le 22 l'avance a repris. Nous obliquons à gauche, derrière la ville d'Hyères, tombée la veille sous les coups conjugués du B.I.M., du B.M.4 et du B.M.21, en direction de La Garde, nouvelle ligne de repli allemand.

Et, à l'entrée de la ville, ce n'est pas du gâteau. Nous sommes coincés, près d'un pont de chemin de fer, par des tirs de mitrailleuses et de 88 anti-chars. Des half-tracks des fusiliers marins qui nous accompagnent sont touchés. Néanmoins et malgré leurs pertes ils arrivent à reprendre le dessus. Nos tirailleurs font décrocher le 88 qui nous bloquait et l'avance reprend.

Après le pont, le bataillon repart en obliquant sur la droite, vers La Garde et, au-delà, vers la colline du Touar, siège principal de la défense ennemie. Notre section est en flanc-garde gauche, dans un secteur plus calme. Nous protégeons le côté du bataillon en liaison éventuelle avec nos camarades de la 4^{ème} Brigade qui, avec la 1^{ère} Brigade (Légion Étrangère) se partage le secteur d'Hyères à la mer.

Du sol nous ne voyons pas grand chose mais Mona repère une hauteur, genre de petit piton, sur laquelle trône une chapelle. « De là-haut, dit-il, nous aurons une meilleure vue et serons plus efficaces. » Nous grimpons le raidillon et aboutissons à une plate-forme, devant la chapelle, où l'on peut mettre en batterie mes deux mitrailleuses. Effectivement nous dominons tout le paysage et parvenons à tirer quelques rafales d'appui mais apparemment les combats se déplacent vers le nord et les contreforts du Touar, bien trop éloignés, qui se couvrent d'impacts d'obus et d'où nous parviennent des rafales d'armes automatiques.

Tout à coup, surprise, débouchent, derrière nous, trois ou quatre maquisards. Ce sont les premiers et ce seront les seuls que nous verrons au cours de nos combats de Toulon. Viennent-ils nous aider ? Loin de là. D'ailleurs leur armement se limite à des mitraillettes rustiques, qu'ils nomment « sten » ou à des pistolets. Le combat, ils s'en désintéressent. Ils viennent simplement nous dire : « Dites, les gars, vous voulez pas tirer un coup ? On a avec nous une tondeuse, une collabo. Alors celui qui veut en profiter n'a qu'à y aller. »

Je suis un peu suffoqué devant cette attitude et cette proposition. Pendant que les nôtres se font tuer sous leurs yeux pour les délivrer, voilà à quoi ils s'occupent, se venger. Hyères est libre; pour eux la guerre est finie et le temps de la répression commence, le temps de la vengeance aveugle. Autour de moi la désapprobation est générale et seul l'une des nôtres, qui a l'excuse d'avoir vécu l'occupation et nous a rejoint par l'Espagne, se laisse tenter.

Il revient bien vite, affaire faite, pas très fier de lui. Devant le peu de succès de leurs propositions, les F.F.I. s'en vont vers d'autres amusements... ou sauvageries. Ainsi, c'est ça, les F.F.I. ? Ce premier contact n'est pas une réussite: aucun ne s'est proposé pour nous aider et aucun ne s'est renseigné sur les conditions d'engagement chez nous. Au contraire, pendant que nos copains meurent partout aux alentours, pendant que nous peinons et luttons pour les libérer, ils s'amuse derrière notre dos et imposent par les armes la loi du plus fort. Souhaitons qu'il y en ait d'autres plus purs et plus patriotes.

Nous tenons la position jusqu'en fin d'après-midi puis rejoignons nos camarades dans la plaine. Les combats tournent à notre avantage et l'ennemi semble à nouveau lâcher pied.

Le soir un bruit court : Jean Jestin serait mort, mon copain de toujours, cette force de la nature au caractère si bien trempé. Nous n'entendrons plus sa belle voix nous chanter « Noël en mer » ou « la complainte du Père Yvon ». Ainsi chacun à son jour. C'était aujourd'hui le sien, c'était avant-hier celui de Jaffret. À quand le notre ? Faudra-t-il qu'ainsi nous nous en allions un à un pour qu'un jour notre pays soit libre ? Faut-il continuer à souffrir et se sacrifier pour des gens qui préfèrent quémander cigarettes ou chocolats (que nous n'avons pas) que de nous remercier, pour des "héros" qui préfèrent violer les filles que de venir nous soutenir et nous soulager. Il y a des soirs comme cela où la victoire n'est pas belle et où le moral est prêt à flancher.

Le lendemain il a fallu reprendre, comme si de rien n'était et deux jours plus tard nous atteignons Toulon, Toulon dont l'agglomération s'étend devant nous, dominée sur notre droite par l'impressionnant Mont Faron, citadelle apparemment imprenable, où l'on continue à se battre.

Entre temps ce sont surtout les 2 autres brigades qui ont oeuvré entre nous et la mer, se heurtant à une succession de casemates, forts ou défenses organisées.

Nous sommes le 24 Août et atteignons déjà les faubourgs quand arrive un ordre inimaginable et qui nous rend furieux. D'ordre du général De Lattre, qui entre temps s'est débarrassé du général de Larminat, responsable du front Est de l'attaque sur Toulon et évidemment favorable à la 1^{ère} D.F.L. qu'il a longtemps commandée, notre Division doit s'arrêter sur place et laisser la 9^{ème} D.I.C., que nous précédions, prendre Toulon à notre place.

C'est absolument injuste et très mal reçu et les oreilles de De Lattre ont du tinter bien fort en ce jour du 24 Août.

Je me souviens que nous sommes sur le bord de la rue, le long des trottoirs et déjà, bien entendu, entrés dans Toulon et que nous voyons défilé devant nous, entrant dans le centre-ville, les G.M.C. de la 9^{ème} D.I.C. chargés de tirailleurs africains, dont on ne sait pas très bien d'où ils sortent et ce qu'ils ont fait jusque là.

De ce jour-là datera notre premier grief contre de Lattre. Mais il y en aura malheureusement plusieurs autres à suivre.

Nous allons passer quelques jours sur place, nouveaux jours de repos et de récupération. Je loge avec Tanguy chez un ménage d'Audiernais, dont le mari est fonctionnaire de la Marine, en service ici. Ils me donnent de vagues nouvelles du pays, où l'occupation n'aurait pas été féroce mais où stationne toujours un très fort contingent allemand.

Sur place, les nouvelles sont bonnes: les forts capitulent les uns après les autres et l'occupation du port est en cours. La plus surprenante annonce est celle de la prise de Marseille, presque simultanée à la prise de Toulon. Nous la devons à la 3^{ème} D.I.A., notre ancienne collègue d'Italie, qui a réussi l'exploit d'investir Toulon par l'Ouest juste avant d'entrer dans Marseille par le Nord.

Quant à nous, qui avons tant fait pour surpasser la défense Est de Toulon, la plus difficile du secteur de l'avis général, et faire chuter la ville, nous ne resterons même pas pour l'histoire les vainqueurs de Toulon. Et notre centaine de gars tombés au Mont Redon, et tous ceux de La Garde et du Mont Touar, et Jaffret, et Jestin, ce sont pourtant bien eux les vainqueurs de Toulon ! Y a pas de justice...

Je ne garderai de Toulon, où finalement nous avons à peine mis les pieds, que le souvenir de cet énorme Mont Faron, d'un fort Sainte-Marguerite, pas bien loin de l'endroit où nous nous trouvions, où l'on a encore tirillé un ou deux jours après l'arrivée des vainqueurs de la 9^{ème} D.I.C., et aussi de la gentillesse de nos compatriotes audiernais et de leurs voisins.

Mais il faut bientôt quitter la ville. La 1^{ère} D.B. a déjà atteint le Rhône. Le temps est venu de suivre le mouvement et d'entamer la montée vers Lyon, notre nouvel objectif.

Nous avons bien réussi cette première partie de la Campagne. Huit jours après avoir foulé le sable de Cavalaire, nous rentrions dans Toulon malgré l'acharnement de nos adversaires. Nous avons subi des pertes, supporté des fatigues. Nous nous y attendions. L'accueil de la population n'a pas toujours été celui que nous espérions. Mais qu'y faire ?

Quant à notre section elle a une fois de plus miraculeusement passé à travers les combats sans enregistrer de pertes. Pourvu que ça dure !

VERS LYON ET DIJON - 28/08 - 18/09

Les chutes de Toulon et Marseille semblent avoir déclenché le repli général des troupes allemandes de Provence. Si, dans Toulon même, elles ont résisté avec un certain acharnement pendant 3 ou 4 jours, soit dans le fort voisin, soit autour du port, ou pullulaient divers ouvrages militaires, dans le reste de la région elles ont évacué au plus vite et la 1^{ère} D.B. chargée de les poursuivre ne parvient pas à les accrocher.

Le 28 août, sauf erreur, nous montons dans des camions qui nous dirigent vers la vallée du Rhône. Après avoir traversé Aix, dont je garde le seul souvenir d'une place et de fontaines, ils nous déposent dans sud d'Avignon, presque à hauteur de Châteaurenard. Quelques jeunes de la région en profiteront d'ailleurs pour s'engager à la Division, dont Ortoli qui, peu après, se retrouvera dans mon groupe. Ce seront les premiers d'une longue série de jeunes enthousiastes qui quitteront amis et famille à l'occasion de notre passage.

Ici nous sommes au pays des fruits et nous en profitons pour nous changer un peu des monotones conserves américaines. Mais nous devons bien vite abandonner ce pays de cocagne et, dès le lendemain, nous reprenons la progression, cette fois à pied, faute d'essence pour les camions.

La population jubile, nous fait de grands signes mais ne donne guère et aurait plutôt tendance à quémander. Mais peut-être n'ont-ils eux-mêmes pas grand chose à offrir. Nous sommes désormais sur la route, comme quelques jours plus tôt entre Cogolin et La Londe, n'ayant de division motorisée que le nom. Celui, par contre, de bataillon de marche nous convient parfaitement.

Bientôt se présente une large rivière, d'où l'eau a pratiquement disparu et dont on ne voit que le fond caillouteux, amas de galets dans lesquels serpentent ou se fauillent de petits filets d'eau. Il n'y a plus de pont, ce qui ne nous gêne guère puisqu'on peut traverser sur la caillasse sans difficulté. On dit que c'est la Durance mais j'ai du mal à le croire car, dans mes souvenirs de géographie, la Durance est une grande et importante rivière.

Mais au fond que nous importe, nous continuons vers Avignon, la grande ville proche qui se dessine droit devant. Et c'est ainsi que nous rentrons dans Avignon, non comme des libérateurs motorisés pleins de panache mais comme une troupe piétonne progressant kilomètre après kilomètre à la manière de la Grande Armée de Napoléon. A défaut de ce panache nous avons la sueur au front et les jambes lourdes. En réalité nous ne sommes pas du tout les libérateurs de la ville, d'autres nous ont précédé dont nous voyons quelques éléments par ci par là, ceux probablement de la 1^{ère} D.B. qui ont priorité pour l'essence.

Nous voici maintenant sur les bords du Rhône, grand fleuve majestueux sur lequel, au Nord, se détachent les arches d'un vieux pont dont il manque la moitié. C'est le pont Benezet, le fameux « pont d'Avignon » des chansons de notre enfance sur lequel « on y danse tous en rond ».

Quant aux vrais ponts, ils ont été démolis, les Allemands les ayant fait sauter pour protéger leur recul.

Notre mission est, paraît-il, de gagner l'autre rive et c'est alors que nos sauveurs se présentent sous la forme de camions flottants, camions amphibie, reste des débarquements et qu'on a fait suivre jusqu'ici pour permettre le franchissement du Rhône et ne pas contrarier notre avancée vers le Languedoc et la rive droite.

À la guerre il ne faut s'étonner de rien et nous grimpons dans les camions, sortes de grandes caisses bien calfeutrées d'où pointe le tuyau d'échappement en forme de cheminée qui crachote ses vapeurs nauséabondes au dessus de nos têtes.

Notre camion descend par une des cales bordant le fleuve et pénètre dans l'eau, où bientôt il flotte, sous les yeux ébahis des tirailleurs qui, de leur vie, n'ont jamais vu de camions-bateaux (nous non plus d'ailleurs) et qui poussent des « hé kié ! » pleins d'étonnement, d'appréhension et d'admiration, accompagnés de leur petit rire si caractéristique : encore une « manière de blancs » qu'ils ne connaissaient pas.

Nous voici en croisière sur le Rhône d'où l'on a une belle vue sur la ville et son château des Papes. Nous apprécions d'autant plus le moment que nous sommes assis, au repos, sans rien porter.

Mais la promenade touche à sa fin. Nous atteignons l'autre rive où nos chauffeurs s'apprêtent à nous lâcher et où nous apprenons qu'il nous reste encore plusieurs kilomètres à parcourir avant d'atteindre le bout du voyage, perspective guère réjouissante...

Nous entamons alors, sans trop y croire, un marchandage avec le chauffeur qui, au fond, est un brave type : « Allez, sois chic. Depuis ce matin on marche avec tout le barda sur le dos. On en a marre. Avance-nous de quelques

kilomètres; ça nous fera toujours autant de moins à nous taper. » Et nous sommes les premiers étonnés qu'il accepte.

Et nous voilà, après le fleuve, parcourant la campagne avignonnaise dans notre caisse à cheminée. Nous dépassons même quelques groupes pédestres qui nous ont précédés et qui tirent la jambe en nous lançant des bordées de cris et insultes mais c'est sans méchanceté car, dans l'armée française, le « système D » est une institution, acceptée de tous et même admirée.

Chaque fois que le conducteur a des velléités de s'arrêter, on lui lance : « Allez, fais encore un effort, pousse un peu plus loin » et quand, à la fin, il stoppe définitivement, il nous dit : « Voyez, c'est juste devant vous le lieu de rassemblement. Je ne peux pas aller plus loin, je me ferai engueuler. » Effectivement c'est à quelques centaines de mètres, un espace plat et sablonneux, où notre bataillon va se réunir pour passer la nuit.

Nos camarades des autres groupes, qui n'ont pas eu notre chance, arrivent les uns après les autres, couverts de sueur et recrus de fatigue. Beni soit notre chauffeur au grand cœur, que nous avons longuement remercié.

Nous allons passer la nuit sur place et le lendemain arriveront les véhicules nous permettant de poursuivre l'avance. Toute la journée et toute la nuit le génie a travaillé à construire sur le Rhône un pont de bateaux leur permettant de changer de rive. Avec les camions arriveront même nos véhicules légers, dont notre 6X6 Dodge, chargés de matériel, munitions et ravitaillement.

Certaines unités iront vers l'Ouest jusqu'à Nîmes et Montpellier. Les autres, dont fait partie le B.M.5, poussent vers le Nord. Après une bonne nuit de repos et de récupération, nous voilà donc repartis, en convoi, vers Uzès et le Nord par ces petites routes des Cévennes et du Massif Central que les occupants viennent d'abandonner dans un sauve qui peut qui tourne à l'idée fixe : ne pas se laisser coincer et cerner et évacuer tout le centre du pays avant que ne se referment sur eux les pinces que représentent les deux armées venant l'une du midi et l'autre du Nord.

Je suppose que les Résistants en profitent pour les harceler et ce doit être la raison pour laquelle nous n'en voyons guère. Les quelques villages traversés sont en fête avec drapeaux aux fenêtres et jubilation collective. Quelques gestes d'amitié vers nous au passage: ils sont heureux.

Pour eux la guerre est finie et les règlements de compte commencent. Pour nous elle continue, mais, pour le moment, c'est sans problème, mais nous savons que ça ne durera pas.

Nous traversons Uzès puis Alès, ville minière où restent encore de vieilles installations. En fin d'après-midi les réservoirs sont à peu près vides et le convoi s'arrête, le bataillon se répartissent entre deux villages voisins, dont le nôtre, sauf erreur, s'appelle Génolhac.

Les gens sont accueillants mais nous devons rester groupés et ne pouvons accepter les offres individuelles de logement ou de repas: chaque section est dans son coin, prête à se rassembler s'il fallait, de but en blanc, repartir.

Le lendemain matin, je suis convoqué par le capitaine Piozin, qui me dit : « Nous sommes bloqués ici, faute d'essence. On va, avec ce qui reste, faire le plein de ton 6X6 et de celui de la section Le Bastard et tu vas retourner à l'endroit où nous étions hier et où se constitue la réserve d'essence de la Division. Tu t'arranges pour remplir les 2 Dodge de jerrycans d'essence et tu les ramènes ce soir. Compris ? Je veux ce soir les 2 Dodge pleins de jerrycans. »

Et voilà que l'équipée romaine recommence. Je suis dans le premier véhicule avec notre chauffeur Alfred ONDOUA, qui ne m'a pas quitté depuis le départ du Cameroun. C'est un Yaoundé, il n'a ni le même caractère ni la fidélité animale des tirailleurs Sarah mais nous faisons équipe depuis près de 3 ans et il m'est personnellement fidèle et attaché et nous n'avons pratiquement jamais eu de disputes ni de différends.

Nous voilà repartis vers le sud. En 6X6 rien de plus facile. Nous roulons beaucoup plus vite qu'en convoi. Les kilomètres défilent et en fin de matinée je me retrouve dans la plaine sablonneuse où se concentrent désormais les services de la Division

Le dépôt d'essence est là, masse impressionnante de jerrycans. Quand j'arrive, les ordres sont déjà donnés et nous chargeons sans problème les deux véhicules. Maintenant il y a intérêt à ouvrir l'oeil car l'essence est une matière rare et précieuse et nous ne devons pas laisser le chargement sans surveillance.

Désormais les habitants ont acquis la certitude qu'ils sont définitivement libérés et à l'abri d'un retour des occupants. Ils se laissent aller à leur joie, sont sur les bords des routes, criant des encouragements et offrant vins ou fruits. Comme toujours par beau temps, nos Dodge circulent sans arceaux ni bâches et même pare-brises baissés. Je suis assis à la droite d'Ondoua et nous sommes souvent bombardés, au passage, par des riverains hilares qui nous

lancent des fruits, plus ou moins mûrs. Tout va bien jusqu'au moment où un quidam, au lieu de raisins, me balance un melon que je reçois en pleine figure. Il est heureusement bien mûr et s'y écrase me couvrant de jus et de pépins. Eut-il été plus vert que j'en aurais été assommé. On s'arrête pour réparer les dégâts.

Nous sommes devant un bistrot d'où un jeune me saute dessus: il a une pétrolette et pas d'essence. Est-ce que je peux lui en donner un peu ? Je me laisse faire et lui verse 4 ou 5 litres. Il est aux anges, m'offre des fruits et une bouteille de vin. Est-ce cela du « marché noir ? » Je n'en ai jamais eu conscience. Donner ? oui quand on peut. Échanger ou vendre ? jamais. Il nous faut bien vite repartir avant que d'autres quémandeurs ne se présentent. Il fait beau, la campagne est reposante, les gens heureux, que demander de plus ?

A l'arrivée au cantonnement je suis reçu avec joie par Piozin. Grâce au nouveau carburant le bataillon pourra reprendre l'avance, dès qu'on l'y autorisera.

Vers le 2 ou 3 Septembre nous reprenons la route vers le nord pour une progression sans problème. Parfois sur des panneaux nous voyons des noms: St Etienne X km ou Lyon X km. En fait nous ignorons complètement où l'on nous mène. Espérons que ceux qui nous dirigent le savent.

Et puis enfin nous voici sur les hauteurs de Lyon. Les premiers éléments de la Division y sont entrés la veille et Brosset, paraît-il, y a fait son petit effet. Il faut dire qu'il ne passe jamais inaperçu et à Lyon il devait être encore plus heureux et excité puisqu'il s'agit de son pays.

Nous logeons sur les hauteurs de Fourvières, dont la basilique nous domine sur la gauche. Petit à petit les nouvelles arrivent. Dès qu'il l'a pu Brosset a foncé en jeep dans la ville que les Allemands évacuaient au même moment par le Nord. Puis sont arrivés les fusiliers marins qui avaient remonté la rive droite depuis Avignon et enfin les bataillons d'infanterie. La ville n'a plus de ponts mais ressortent de partout des gars avec brassards, pistolets, mitraillettes, qui veulent tout diriger. On nous parle d'occupation, de gestapo, de miliciens, de tortures horribles et aussi de collaborateurs et collaboratrices, auxquels la chasse est désormais menée. Tout cela est bien confus et, si nous approuvons la chasse aux collaborateurs nous ne pouvons approuver certains comportements des pistoleros locaux.

C'est la raison pour laquelle, contrairement à certains camarades, je ne descend pas en ville. Pour quoi y faire ? assister à des règlements de compte, voir des ponts détruits, des sabotages ? Ils en reviennent souvent déçus mais heureux des performances de Brosset qui en a mis plein la vue aux Lyonnais en grimant en jeep les escaliers de l'Hôtel de Ville, déçus du comportement des nouveaux occupants, n'ayant plus aucune mesure et se croyant tout permis. Hochet, quant à lui, s'est fait dévaliser par un F.F.I. qui lui a mis sa mitraillette sur le ventre et lui a fauché son portefeuille, bien plat peut-être mais le geste demeure.

Dès le lendemain, nous descendons jusqu'au P.C. du parti communiste, exigeons le remboursement des sommes volées et les menaçons, si leur comportement ne change pas, de revenir avec armes et tirailleurs pour mettre de l'ordre chez eux. Ils nous parlent de dramatique erreur (?), de l'action d'un désaxé, etc... mais la leçon a porté puisque nous n'apprenons plus de nouvelles attaques de nos camarades.

Dans notre coin, Fourvières, tout est tranquille. On se repose et on récupère, laissant à d'autres le plaisir d'aller découvrir cette bonne ville où il y a, comme ailleurs, beaucoup de braves gens, bien accueillants et bien heureux d'être délivrés.

Toujours faute d'essence nous y restons bloqués, navrés de ne pouvoir poursuivre l'ennemi en débâcle et couper la route à tous ceux d'entre eux qui se replient pour éviter leur prochain encerclement.

Car, pendant que nous piaffons d'impatience en nous morfondant à Lyon, l'ennemi fait retraite vers l'Est et semble se retirer de cette France, qu'il a occupée, pillée et martyrisée, faute de quoi il se retrouverait, comme en Tunisie, encerclé et menacé de capitulation.

Dans cette course, engagée entre lui et nous, il a l'avantage de disposer des véhicules et carburants qui nous manquent. Car de tout ce qui arrive à Marseille, libérée depuis une dizaine de jours, la plus grosse part est prise par les Américains, qui n'ont jamais aimé marcher à pied, et ils ne nous consentent que le strict minimum.

Durant notre séjour, De Lattre est arrivé à son tour dans la ville, où le calme n'est pas encore rétabli car, si les allemands sont bien partis, les milliers de « collabos » sont toujours là et l'on entend parfois, de la ville que nous dominons, monter le bruit de rafales de mitraillettes ou d'échange de coups de feu.

Brosset doit utiliser certaines de nos unités pour tâcher d'y mettre bon ordre et d'organiser, en l'honneur de De Lattre, une prise d'armes, où le B.M.5 n'est pas convié, ce dont nous ne nous plaignons pas.

Après 3 ou 4 jours, c'est-à-dire vers le 8 Septembre, nous faisons mouvement vers le Nord, à pied, en direction du Beaujolais.

Les sections progressent, les unes derrière les autres, sur le côté droit de la route en pensant qu'à ce train-la elles ne sont pas encore rendues de sitôt en Allemagne. La route est longue mais néanmoins le moral est au beau fixe car nous constatons que, depuis Toulon, tout se déroule pour le mieux quand, brusquement, une voiture d'état-major nous rejoint et stoppe à notre hauteur. À l'intérieur, beaucoup de gens très galonnés.

L'un de ceux-ci se penche vers nous et crie : « Quel est le responsable parmi vous ? ». Comme je suis seul avec mon groupe, car Mona est devant nous avec Tanguy et Hochet, je me présente et, horreur !, je reconnais sur le siège arrière, le général De Lattre, dont la réputation de pinailleur et de chercheur d'emmerdements est bien établie. Et le mot d'ordre dans toute la troupe est : moins on le voit, mieux on se porte ! Donc attention ...

Il me lance d'un ton sec : « Quelles est votre unité ? » Je répond : "B.M.5, mon Général. »

Il se fâche : « Ce n'est pas ce que je vous demande. Quelle division ? » « 1^{ère} D.F.L., mon général » Il se fâche à nouveau : « Ce n'est pas la 1^{ère} D.F.L., c'est la 1^{ère} D.M.I. » Et je réponds en toute innocence et en toute bonne foi, croyant qu'il a mal compris ou qu'il fait une confusion : « Mais si, mon général, nous sommes bien la 1^{ère} D.F.L. » Il me lance un regard furibond, accompagné d'un : « Taisez-vous » et ordonne à son chauffeur : « En avant ». Dans la voiture tous les regards sont braqués sur moi, l'air de dire ou semblant penser : « Quel est ce petit con de sous-officier qui ose narguer notre général ? » Et moi, de mon côté, je me dis, en regardant filer le véhicule : « Mais enfin, qu'est-ce qu'ils ont ces gars-là. Je sais quand même bien que je suis de la 1^{ère} D.F.L. »

À la pause suivante je vais rendre compte à Mona de l'incident et celui-ci éclate de rire : « Alors, tu ne sais pas encore que depuis longtemps notre appellation officielle n'est plus la D.F.L. mais la 1^{ère} D.M.I. : Division Motorisée d'Infanterie. Finalement tu l'as échappé belle, il aurait pu croire que tu le narguais en insistant sur notre appellation de Français Libres » J'avais bien raison en me disant : les généraux, moins on les voit, mieux on se porte.

Mais, aussi incroyable que cela puisse paraître c'est ainsi que j'ai appris cette nouvelle appellation qui remontait, paraît-il, à l'automne 43, un an plus tôt. Quant à nous qualifier de « motorisés », là ils exagéraient, alors que depuis des jours nous nous traînons lamentablement à pied le long des chemins !

Bientôt les 20 premiers kilomètres sont avalés et nous atteignons Villefranche quand le miracle se produit : un convoi de camions arrive où nous pouvons prendre place pour finir l'étape. Et c'est bien en tant que « motorisés », merci mon Général, que nous pénétrons dans une localité, qui s'appelle Romanèche, où l'on apprend que nous nous trouvons en plein Beaujolais, près d'un lieu-dit « Moulin a Vent » qui fournirait, selon les spécialistes, le meilleur cru du Beaujolais.

J'ai une pensée émue pour tous les soiffards et amateurs de vin qui nous ont quittés sur le chemin sans pouvoir parvenir jusqu'ici et plus particulièrement pour ce pauvre Jaffret tombé au Mont Redon il n'y a même pas 3 semaines et je me dis : « Tu aurais bien apprécié, la Côterie ! ».

L'étape s'arrête à Romanèche, où les bourguignons nous réservent le meilleur accueil.

Ces gens-là sont naturellement bons vivants et nous nous y trouvons immédiatement très à l'aise. C'est tout simplement qu'ils s'offrent à nous faire visiter leurs caves, creusées dans le sol, bardées de briques, au plafond arrondi rappelant le style roman des vieilles églises. Ils sont fiers de leurs produits et sont aussi heureux de nous les faire déguster que nous d'en profiter.

Aussi, malgré toutes les tentatives de l'encadrement pour conserver le contrôle des troupes et pouvoir répondre rapidement à un éventuel ordre de départ, la journée que nous passons le lendemain à Romanèche manque du sérieux militaire d'une troupe en campagne. Il ne se passe heureusement rien et tout ce que nous pouvons exiger des gars c'est qu'ils ne s'éloignent pas du cantonnement. Nous sommes d'autant plus à la merci d'un ordre de départ précipité qu'on parle alors d'une véritable bataille qui se déroule à Autun où des unités de la D.F.L. sont engagées, près de résistants locaux, contre un assez fort parti d'allemands en retraite qui s'y acharnent à s'opposer à notre avance pour protéger la fuite de leurs collègues qui s'empressent d'évacuer la France du Centre avant d'y être encerclés. Si ces combats d'Autun se prolongent nous risquons fort d'y être dirigés.

La journée a finalement été calme et le soir, après le repas, le chauffeur du capitaine me dit : « Il paraît qu'il y a bal dans un village d'à côté. J'emprunte la jeep pour y faire un saut. Tu viens avec nous ? ». À cette heure-là il n'y aura probablement pas de départ et, en cas d'urgence on nous en avisera par radio. Il n'y a donc aucune raison de refuser même si c'est interdit. Et aujourd'hui l'heure est à la détente.

Et nous voilà partis par des chemins serpentant dans les célèbres vignes vers un village au nom inconnu : Chenas. Effectivement c'est la fête au village et nous tombons en plein bal de la Libération. Nous y sommes les seuls militaires et libérateurs et devenons vite les héros de la fête. Nous échouons à la table du Maire et de son Conseil, avec lesquels il nous faut trinquer à tour de rôle. Jusque là tout va bien: la musique, les chants, les vins et cette bonne gaieté paysanne bourguignonne. Les deux copains s'en donnent à cœur joie au bal et le Maire, qui s'étonne de ne pas me voir les suivre, appelle une des danseuses, qu'il me met dans les bras. La pauvre en est gênée et rouge de confusion mais le plus ennuyé des deux c'est certainement moi qui n'ai jamais appris à danser. C'est une bonne jeune fermière bien en chair à l'accent bourguignon prononcé et nous nous traînons lamentablement au milieu des autres danseurs braillards et sautillants. Combien de fois lui ai-je écrasé les pieds ? Je reste persuadé que la vieille grand'mère qu'elle est maintenant n'a pas encore oublié le bal de la libération et l'emporté qu'elle a du traîner sur ordre municipal.

Tout cela est bien sympathique mais il ne faut pas s'attarder et ramener sa jeep au capitaine avant qu'il ne s'aperçoive de notre escapade.

C'est le lendemain, en milieu de journée, qu'arrive l'ordre de départ et le rassemblement de la troupe pose de sérieux problèmes. On fonce dans les caves et en sortons nos dégustateurs d'occasion, plus ou moins avachis ou hargneux. Mais pour finir notre section est au complet, ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

Chacun s'active de son bord pour rameuter les derniers absents et le convoi s'ébranle. Mais voici que, sur la route, sort d'on ne sait où, notre collègue Cotteret, malouin féru d'histoire maritime, de flibuste et de course. Le vin lui est monté à la tête et il se prend pour un corsaire. Planté au milieu de la chaussée, il brandit son sabre (en fait, un simple bâton) et se lance à l'attaque du premier camion en hurlant : « arrière, manants, tous à l'abordage ! » et il nous sort toute une terminologie de corsaires et pirates. Les tirailleurs regardent avec des yeux ronds leur chef, si digne habituellement, entré dans la peau de son compatriote Surcouf sous l'effet des liquides locaux. Et pendant que les tirailleurs nous sortent en secouant la tête : « le vin du pays-là, c'est pas bon. Lui te met la tête comme fou », nous avons un mal terrible à calmer l'ami Henri et à l'embarquer de force dans un des camions, en espérant que l'un de ses collègues ait pensé à rassembler ses affaires personnelles et à les charger.

Cette fois ce n'est plus à pied mais motorisés que nous remontons le Beaujolais, traversons Chalons pour finalement atterrir en pleine Bourgogne et faire étape à Nuits-Saint-Georges.

Nous ne pouvons plus nous permettre ici les mêmes excès qu'à Romanèche. Les ordres sont stricts : on mange et on dort sans s'écarter des bâtiments qui nous sont désignés.

Avec Tanguy et Hochet nous devons loger dans la maison d'une brave veuve (un pavillon légèrement isolé du bourg) qui nous accueille comme ses enfants. Elle nous mijote un bon plat bourguignon et va prendre à la cave une bouteille poussiéreuse qu'elle ramène religieusement.

« Mes enfants, nous dit-elle, voici une bouteille de grand cru que mon mari et moi gardions précieusement ? Mon pauvre mari avait dit: nous ne l'ouvrirons que pour une très grande occasion

Je crois que cette occasion est arrivée aujourd'hui, avec votre arrivée et notre libération. C'est un Nuits-St-Georges d'une grande année, très ancienne. » Elle nous le sert avec émotion. Il s'était parfaitement conservé et Hochet, qui se targuait de connaissances oenologiques, lui en fit grand compliment. L'avons-nous apprécié comme nous l'aurions du ? Je ne sais. Mais le plaisir de cette dame, qui n'avait que de petits moyens, de pouvoir nous offrir son trésor, nous fit vraiment chaud au cœur. Et nous avons certainement plus apprécié l'intimité de cette petite maison et la gentillesse de cette bonne vieille que les beuveries précédentes du Beaujolais.

Le lendemain, nous laissons Nuits-St-Georges et ses grands crus et, avant d'atteindre Dijon, on nous dirige vers l'Est dans un autre village, non viticole, où nous resterons quelques jours toujours bloqués par le manque d'essence.

Pendant toutes ces pérégrinations les nouvelles nous parviennent, officielles ou officieuses. Nous recevons en particulier des nouvelles d'Autun qui nous confirment les combats, aujourd'hui terminés, heureusement avec succès mais avec des pertes notables chez les légionnaires et les fusiliers marins qui y furent engagés. Cette fois les F.F.I. se sont sérieusement investis et ont perdu pas mal de monde. Voilà enfin des F.F.I. qui se battent. Nous commençons à nous demander s'ils existaient vraiment ou si ce n'était qu'un coup de propagande car il faut dire qu'hormis les « résistants » contestables de Lyon, nous n'en avons pas vu beaucoup depuis le débarquement.

Dès la fin des combats d'Autun, la retraite allemande a repris et l'on peut même parler de déroute, ce qui se comprend d'autant mieux que les Alliés venant de Normandie et Paris se rapprochent de plus en plus de la 1^{ère}

Armée Française. Nous-mêmes, à pied, nous n'y pouvons rien mais nos éléments motorisés, les marins en particulier, sont prioritaires et poussent vers le Nord.

Enfin la nouvelle nous parvient que nos fusiliers marins ont enfin réussi à établir la jonction au nord de Dijon.

Quatre semaines seulement après avoir mis le pied sur les sables de Cavalaire, ce n'est quand même pas un mauvais résultat. Et il aurait été encore meilleur si nous avions pu disposer du carburant nécessaire. Mais on ne refait pas l'histoire et les problèmes de ravitaillement ne sont pas toujours faciles à résoudre.

C'est dans notre village de Nord-Bourgogne, dont le nom m'échappe aujourd'hui, que nous terminons cette première partie de notre campagne de France, dont seule la première semaine fut pénible et difficile.

Durant ce premier mois nous avons bénéficié d'un temps agréable, et même un peu trop chaud au début. Désormais l'été s'en va. La fraîcheur arrive et, avec elle, des nuages annonçant la pluie.

Une fois, pendant ces quelques jours, une partie du B.M. 5 s'est rendue à la ville pour un défilé de victoire. Cela fait toujours plaisir et chaud au cœur de montrer que la nouvelle armée française est devenue moderne, disciplinée et efficace.

Durant la cérémonie j'ai repéré, sur le côté, un maquisard portant une peau de mouton, dans lequel je n'ai pas tardé à reconnaître, avec étonnement, l'un de mes camarades de la section Després de Camberley. Sa route à lui l'a amené dans les maquis français, où il sert comme technicien et cadre depuis bien longtemps. Ainsi il y a aussi des gars de chez nous, anciens des Chasseurs, qui ont servi en France métropolitaine ! Nous sommes heureux d'aller le saluer et lui aussi de retrouver trois anciens des débuts de l'été 40.

C'est aussi pendant ce dernier cantonnement que nous arrivèrent de nouveaux renforts d'A.E.F. sous la forme du B.M.12, bataillon destiné à renforcer la 1^{re} D.F.L. et dont le commandement préféra, à leur grand regret, disperser les éléments entre les anciens bataillons pour y combler les pertes subies en Provence plutôt que de l'utiliser en unité supplémentaire. Nous recevons ainsi de nouveaux tirailleurs mais aussi quelques cadres européens et quelle n'est pas ma surprise de voir arriver à notre compagnie le lieutenant Després, ce brave « Woop », mon chef de section d'Angleterre puis accompagnateur de notre contingent d'élèves sous-officiers sur le trajet Écosse/Pointe-Noire. Lui aussi paraît heureux de nous revoir et de retrouver son trio de la Compagnie Dupont.

Després devient l'adjoint de Piozin et remplaçant Kapferer, blessé devant le Mont Redon. Nous aurons toujours avec lui des relations privilégiées et j'ai encore le souvenir d'un exercice, juste après son arrivée, où nous marchions côte à côte en chantant à pleine voix une de nos rengaines d'Angleterre en échangeant sourires et oeil complice : « Sur la route de Dijon, la belle digue-digue, la belle digue-don... » Quatre ans après Camberley, nous y étions enfin sur cette route de Dijon qui nous semblait si lointaine et si inaccessible en cet été 40 !

Nous allons d'ailleurs la quitter très bientôt cette région de Dijon. Le carburant arrive désormais presque normalement et De Lattre vient de confier à la D.F.L. mission de se porter à l'Est, devant Belfort et les Vosges.

Après cette longue détente, le temps est venu de reprendre la lutte.

LES VOSGES (MI-SEPTEMBRE / FIN NOVEMBRE 1944)

Utilisant les camions du Train Auto, le B.M.5 rejoint la route Dijon-Belfort, en opération de poursuite après les derniers éléments allemands qui sont parvenus à échapper à l'encerclement.

Le temps est gris mais le moral est au beau fixe car, depuis les combats de Toulon, notre avance se déroule dans les meilleures conditions, bien meilleures certainement que nous ne pouvions l'envisager après cette si dure campagne d'Italie.

Partout nous avons croisé, que ce soit dans les campagnes ou dans les villes des visages amis et souriants, heureux de nous voir et, le cas échéant, de nous accueillir. Mais désormais les populations sont moins expansives et plus renfermées, comme si elles s'alignaient sur la nature qui nous apparaît plus triste et plus sombre.

Nous avançons vers cette « trouée de Belfort » qui doit nous ouvrir le passage vers l'Alsace et le Rhin mais qui, coincée entre les Vosges et le Jura, constitue une espèce de goulot incitant à la résistance, une sorte de Thermopyles protégeant l'entrée en Alsace et en Allemagne, ligne de défense idéale que les Allemands ne vont pas manquer d'utiliser. Et ils vont l'utiliser d'autant mieux que le pays est une suite de boqueteaux et de forêts faciles à défendre.

Effectivement les camions nous déposent bien avant Belfort, dans cette région boisée où nous entamons, à travers la campagne, une marche d'approche vers on ne sait trop où. Car, autant il était précédemment facile de se repérer par rapport à des lieux connus comme Toulon, Avignon, Lyon, le Beaujolais, etc..., autant ici tout paraît se confondre au milieu de ces prairies et surtout de ces bois.

Notre première nuit pendant la marche d'approche nous amène à une ferme où, apparemment, nous ne sommes pas les bienvenus. Le paysan est, on ne peut plus méfiant et nous dirige vers un grenier à foin où nous pourrions passer la nuit. Mais il faut presque lui arracher les quelques bouts de bois nécessaires à réchauffer nos conserves. Au réveil, le matin, il devient furieux en constatant que quelqu'un a uriné sur son foin, qu'il ne pourra plus, dit-il, utiliser pour nourrir ses bêtes. Effectivement c'est un des jeunes, qui nous avait rejoint près de Montceau-les-mines, qui s'est laissé aller et nous le sermonnons sur la tenue et la discipline exigée à la D.F.L. « Chez les F.T.P., nous répond-il, le paysan ne se serait pas permis cette attitude: on l'aurait vite remis au pas ! » Mais la leçon a porté et nous aurons désormais en lui un soldat modèle.

Le paysan nous voit partir avec soulagement, d'autant plus que nous lui laissons un peu de ravitaillement en compensation des ennuis causés.

Nous entrons bientôt dans une forêt, où les allemands se seraient, nous dit-on, retranchés.

Nous y remplaçons des Américains qui, grâce à leurs véhicules et au carburant qu'ils s'approprient en priorité, nous y ont précédés. Dans la nouvelle organisation décidée par l'état-major, les Américains (il s'agit du 6^{ème} C.A. qui a débarqué en même temps que nous en Provence et progresse, depuis, sur notre droite) vont se porter plus au Nord et laisser à la 1^{ère} Armée Française tout le secteur Sud jusqu'à la Suisse. Nous nous trouvons entre Lure, sur notre gauche, et Villersexel, derrière nous, et le bois où nous pénétrons, le bois de St-Georges, nous allons finalement bien le connaître car nous allons devoir y séjourner pas mal de temps.

Notre première prise de contact est originale. Mona, toujours aussi intrépide, part reconnaître le terrain, accompagné de son ordonnance (un de nos tirailleurs du Cameroun) et nous entendons, presque aussitôt, des échanges de coups de feu. Nous sommes soulagés de les voir revenir tous les deux. Mona est tout excité. Ils se sont trouvés, nous dit-il, brusquement en face d'un allemand qui les a, aussitôt, ajustés au Mauser et, sautant chacun d'un tronc d'arbre à l'autre, ils se sont tirés dessus mutuellement jusqu'à ce que l'allemand, menacé de débordement, ne se décide à se replier. Ils s'en sortent sans une égratignure mais nous savons désormais que l'ennemi est tout proche et que la plus grande prudence est de rigueur.

Finalement nous nous installons en appui de nos voltigeurs mais sans pouvoir les aider beaucoup car, dans le bois, nous ne disposons d'aucune visibilité. Ainsi va commencer une guerre de position, à la manière de 14-18, qui va s'éterniser ; entrecoupée de patrouilles, de coups de main, d'échanges de tirs. Suivant leur habitude, les Allemands vont utiliser des mines anti-personnelles pour se protéger et plusieurs d'entre nous en seront victimes. On nous présente des nouveaux modèles inconnus et d'autant plus dangereux qu'ils sont à base de bois ou de plastique, donc indécélables pour nos « poêles à frire ».

Dès notre installation, commence une pluie d'automne (nous sommes fin Septembre) qui ne va plus s'arrêter et va nous rendre le séjour insupportable.

Nous avons toujours les tenues d'été que nous portions en Italie et pour le débarquement et seule la capote est censée nous protéger des intempéries, pauvre capote, qui, pendant des jours et des jours, restera imprégnée d'eau, doublera ou triplera de poids et nous maintiendra, nuits et jours, dans un bain continu, de plus en plus glacé à mesure que les jours passent et que le froid s'installe.

Je grelotte et tout le monde grelotte autour de moi. Malgré la pluie, nous avons, comme d'habitude, creusé nos trous individuels que, le jour, on regarde consternés car ils se remplissent jusqu'à déborder de cette eau du ciel qui ne s'arrête pas. Le soir, avant de s'y allonger pour quelques heures de sommeil, pendant qu'on n'est pas de garde, on les vide comme on peut en écopant avec les boîtes de conserve vides. Et l'on s'y réveille, quelques heures plus tard, avec l'impression de mariner dans une baignoire.

Cette humidité me provoque une saleté dans le cou, que des voix prétendues expertes, me disent être de l'herpes: des croûtes douloureuses et purulentes qui se développent et progressent en cercle en s'accrochant aux cheveux. Finalement elles provoquent ce que je crois être d'abord un furoncle, qui tourne à l'abcès, m'occasionnant, en plus des douleurs, de la fièvre et des frissons.

Chez nous, en opérations, on ne se fait pas évacuer pour un abcès ou des furoncles et le seul remède consiste à presser chaque jour la grosseur pour en sortir du pus et même du sang. Les copains s'en donnent à cœur joie pour assurer le travail. Au bout de quelques jours de ce traitement désagréable et douloureux, bizarrement, l'abcès se résorbe et les douleurs dans le cou disparaissent de même que la fièvre. Mais le plus étonnant c'est que disparaissent en même temps ces croûtes purulentes. Finalement l'abcès a guéri l'herpes et je reprends vie. Ce fut néanmoins un moment pénible et difficile à passer.

C'est le moment qu'avait choisi l'indécrottable Monacelli, alors que nous regardions d'un oeil désespéré, nos trous se remplir de cette pluie interminable, pour lever les yeux au ciel, jeter un regard vers les branches et me dire d'un air convaincu : « Regardez, Le Gall, c'est quand même beau la pluie tombant sur les feuilles. » Il ne plaisantait pas : il admirait vraiment ! Je l'en aurai bouffé. Mais je lui répondis : « Moi je préfère les feuilles sous le soleil » « Oui, mais c'est commun. Ici c'est beau ! » rétorqua-t-il.

Tout autour de nous les accrochages continuaient. Nous enregistrions des pertes mais l'ennemi continuait à s'accrocher.

Enfin, après quinze jours à trois semaines de ce régime, nous fûmes relevés et transférés dans le secteur de Lyoffans, plus au nord. Deux ou trois jours de repos, passés dans un hameau en compagnie de la section de pionniers, que nous apprécions particulièrement et dont l'encadrement, notamment Javanaud et Antoni, étaient de fidèles amis. Petit temps de repos pour récupérer, manger chaud, se refaire une santé et faire la lessive indispensable. J'en profitai aussi pour me perfectionner dans l'art d'occire et préparer les moutons que nous pouvions acheter aux paysans locaux et qui amélioraient nettement les rations américaines que nous percevions et qui restaient d'une uniformité désespérante. Notre professeur d'abattage et de boucherie était Meyer, un alsacien, boucher-charcutier dans le civil.

Notre nouveau poste dans le secteur de Lyoffans se révéla plus agréable que le sinistre Bois de St-Georges. Nous nous retrouvions dans une maison, à flanc de colline, d'où nous dominions le secteur et pouvions être utiles. Cette maison, par je ne sais quel miracle, échappa aux coups directs d'artillerie et put ainsi nous offrir le couvert et presque le confort.

A défaut de moutons, ici introuvables car tous, hommes et bêtes, avaient évacué le secteur nous nous rabattons, pour la viande fraîche, sur les chats et, si nous n'en mangeâmes que 3 ou 4, ce ne fut pas par dégoût, mais manque de cheptel. Tout « greffier » résidant autour de la maison devenait une cible. Que l'on ne croit cependant pas que notre activité se bornait à la chasse aux chats : la guerre se poursuivait avec son lot d'accrochages, d'attaques locales et de pertes et nos mitrailleuses servaient dès que l'occasion se présentait.

Ici les tirailleurs recommençaient à vivre. Moins exposés aux intempéries, mieux nourris, ils reprenaient le moral mais ce bien-être ne fut que temporaire et nous nous retrouvâmes, à la mi-octobre, dans un autre secteur plus exposé. Le froid s'intensifiait et bientôt il devint évident qu'il allait falloir les relever. Ils avaient perdu leur couleur noire, qui tirait maintenant sur le gris, perdu également leur agilité et se trouvaient frappés d'une sorte de paralysie. Leurs regards commençaient à se faire suppliants et, s'ils nous disaient parfois : « Y-a chaud ! » ils ne parlaient pas

de chaleur mais c'était leur expression pour signifier que la situation devenait insupportable ou intenable. A l'état-major on en était conscient mais encore fallait-il pouvoir les remplacer et les renforts espérés tardaient à venir.

Du recrutement se faisait, paraît-il, dans certaines régions de France mais ou bien les « Résistants » s'y refusaient ou bien il y en avait bien peu. Dans la France libérée de 1944, on se refusait à mobiliser faute d'uniformes, d'armes, d'encadrement et de matériel.

Il en arriva néanmoins quelques contingents, principalement du Nord et du Nord-Est. Dans les régions que nous avons traversées certains s'étaient joints, au passage, et, à la section nous disposions ainsi de 3 ou 4 jeunes de Châteaurenard et Autun. Notre aumônier, lui-même, le Père Calmels, nous venait d'une abbaye des environs de Tarascon, homme de valeur, qui avait su se faire admettre et apprécier et que tout le monde, bientôt, n'appela plus que « le Padre » terme d'affection et d'amitié.

Finalement, fin octobre, à l'occasion d'un petit séjour de repos, nos braves tirailleurs s'en allèrent sans que nous n'ayons pu leur manifester nos regrets de les voir nous quitter et l'attachement profond que nous leur portions. Je pense que, pour eux, ce fut également un déchirement mais, comme de vrais militaires, ils obéissaient mécaniquement sans réaliser qu'il s'agissait, cette fois, d'une séparation définitive. Brusquement, en ce jour de séparation, le B.M.5 perdait toute son âme et tout ce qui en avait fait, jusque là, une unité si profondément africaine mais aussi si unie et si familiale. Avec eux disparaissaient ces trois années et demi de vie commune : le camp d'Ornano, Alamein, la Libye, Takrouna mais aussi tous ces souvenirs des assauts d'Italie, du Mont Redon, etc... dans lesquels ils avaient représenté l'essence même de notre ardeur et les raisons de nos réussites et de nos succès.

Ce fut un jour d'enterrement et de cafard.

Presqu'aussitôt d'autres visages apparurent: de jeunes visages emprunts de timidité et d'un mélange de crainte et d'admiration mais que l'on sentait tellement désireux de faire aussi bien que ceux qu'ils remplaçaient. Ils étaient tous, comme nous, des volontaires engagés par idéal et prêts à tous les sacrifices.

Mais, mon Dieu, qu'ils étaient différents de nos tirailleurs si costauds et surentraînés qui ne connaissaient ni la peur ni la fatigue. Nous les reçûmes du mieux que nous pouvions.

Il leur manquait d'abord, c'était évident, le minimum de connaissances militaires indispensables au bon déroulement des combats. Mais il leur manquait également la force physique et la résistance nécessaires à cette dure vie de plein air. L'instruction, nous allions nous en charger mais la résistance physique n'allait pouvoir venir que petit à petit, alors qu'il nous était impossible d'attendre.

Pour le moment on faisait connaissance et nous allions tous nous y mettre pour leur donner ce minimum d'instruction: Muller en plaisantant, Fournier en se renfrognant, Tanguy en exigeant et moi en tentant de les comprendre. Ce fut rapide et incomplet car les circonstances obligeaient à faire très vite.

Baudet avait repris sa place de chef de section et Mona s'en était allé vers une section de voltigeurs.

Notre prochain secteur allait être celui de Fresse, dans le nord du front de la Division au bas des premiers contreforts des Vosges. La ligne de front se situe sur les crêtes qui surplombent le village et qui, avant notre arrivée, sont tenues par un bataillon de Légion.

Nous rejoignons un hameau, qui doit s'appeler la Grange (?) et d'où un chemin assez abrupt permet d'atteindre les sommets. Le secteur, sur la gauche de la Légion, est tenu par le Bataillon « Alsace-Lorraine », commandé par l'écrivain militant André Malraux. Ils ont rejoint la 1^{re} D.F.L. en unité constituée et poursuivent le combat dans cette même formation.

Pleins de bonne volonté et de bravoure, ils manquent malheureusement d'expérience et tirent à la moindre alerte. Certaines nuits, ils tireront de partout pour constater, au lever du jour, qu'ils s'en sont pris à des fantômes ou même parfois à leurs camarades voisins. Ils représentent pour nous des alliés peu sûrs et désagréables du seul fait de cette tendance à voir l'ennemi partout et à faire parler les armes au moindre bruit. Ils seront, heureusement, relevés assez vite et déménageront, à notre grand soulagement, pour un autre secteur, remplacés par le B.M.4 du Commandant Buttin (notre ancien commandant de Compagnie, du Camp d'Ornano jusqu'à Tobrouk). Le B.M.4 a été renforcé, depuis Lyon, par le Bataillon de Chambarran, des F.F.I. de Savoie, dont les gars donnent, eux, toute satisfaction.

Dans les bois de Fresse, nous relevons donc la Légion. Ces gens, à la renommée bien assise, ont toutefois un défaut majeur : une tendance à se croire supérieurs aux autres et autorisés, de ce fait, à les prendre de haut ou à les abreuver de somettes. C'est ce qui se passe à cette occasion où ils nous parlent d'un ennemi proche et très dangereux tirant sur tout ce qui bouge, des précautions particulières à prendre, etc, etc... Est-ce pour se donner de

l'importance, est-ce simplement pour le plaisir de nous mystifier ? Je ne sais. Nous avons autant d'expérience qu'eux et s'ils croient nous impressionner, ils se trompent.

Nous nous rendons très vite compte qu'il s'agit, une fois de plus, d'élucubrations en constatant que ce secteur est calme et l'ennemi peu porté aux harcèlements ou aux provocations.

Nous tombons, en arrivant, sur deux cadavres d'allemands qui gisent là depuis un certain temps car tous délavés par la pluie, bien conservés par le froid, restes d'une patrouille ou d'un coup de main manqué et que nos prédécesseurs ont laissés ainsi exposés d'une manière un peu indécente car nous avons toujours eu le respect des morts et il y a longtemps que, nous, nous les aurions fait enlever et enterrer.

En même temps que nous occupons la position nous arrivent des tempêtes de neige et, très vite, arbres et sols en sont couverts d'une couche très épaisse.

Chacun s'installe dans les positions et postes de tir existants. Nos mitrailleurs sont en protection de la 3^{ème} Cie. Une fois de plus Tanguy fait équipe avec moi et nous disposons d'un abri creusé dans le sol et recouvert de rondins; tout proche des lignes de barbelés installés en protection et sur lesquels sont accrochées des boîtes de conserve vides destinées à nous alerter en cas d'intrusions adverse. La neige les rend peu utiles car elles tintent désormais très souvent, chaque fois que des paquets de neige tombent des arbres sur les barbelés.

Le séjour dans les bois de Fresse, qui se prolongera 3 bonnes semaines, sera particulièrement pénible en raison du froid et des intempéries. Dans l'abri lui-même règnent froid et humidité, la neige fondante traversant le toit de rondins et alimentant une chute ininterrompue de gouttes glacées. Pas de possibilité de faire du feu et donc de manger chaud. Nous disposons, comme souvent en opérations, de rations K, rations de survie, survitaminées mais insuffisantes (3 petites boîtes rondes et plates de conserve plus 2 petits paquets de biscuits et 3 sachets individuels de café en poudre, cacao et limonade). Elles permettent effectivement de survivre mais n'apportent pas les calories nécessaires pour lutter efficacement contre le froid. Parfois on nous apporte des récipients de soupe, chaude au départ mais qui parviennent tièdes ou froides.

Nous avons toujours nos tenues d'été plus la capote et la couverture qui ne nous quittent pas.

Les chaussures par contre ne résistent pas à l'humidité, s'imprègnent d'eau et nous glacent les pieds. Je n'ai trouvé comme défense que d'enfourner des « sacs à terre » que nous bourrons de paille, ce qui nous fait des pattes d'éléphant. Ça marche un moment mais la paille s'imprègne rapidement d'eau et la mince toile des sacs se déchire très vite. Ce système, qui se généralise malgré ses inconvénients, notamment celui de gêner la marche et les déplacements, nous permet cependant d'éviter les pieds gelés.

Nous bougeons peu et limitons les déplacements aux trajets entre l'abri, les pièces, les postes de surveillance et les contacts avec les voltigeurs voisins. Nous sommes reliés téléphoniquement avec le P.C. de la Compagnie et les secteurs voisins, ce qui permet, à l'occasion, de se détendre en discutant ou plaisantant avec les camarades.

Les gars d'en face ne doivent pas être mieux lotis que nous et, comme nous, doivent attendre la suite des événements sans faire de zèle.

Toutes les semaines nous descendons pour une journée et une nuit de détente au hameau d'en bas où l'on peut se laver et faire provision de calories. Je me rappelle avoir passé une de ces nuits avec le jeune lieutenant Seité, venant des Cadets et compatriote finistérien, plein de gentillesse et de simplicité. Comme j'avais perdu mon insigne B.M.5, il m'en donna une, qu'il avait en trop et qui était abîmée depuis sa campagne d'Italie.

Deux jours plus tard, ce pauvre Seité disparaissait, frappé à mort par un obus d'artillerie.

Ce fut une lourde perte ressentie par tous avec une grande tristesse. Ce jeune officier avait un ascendant extraordinaire sur ses hommes et était vénéré de ses sous-officiers. Évadé de France à 17 ans, déjà gravement blessé en Italie, c'était, on peut le dire, une pure figure de la France Libre.

Les jours continuaient à passer tristement mais non sans tension. Nous en profitons pour essayer de parfaire l'instruction de nos jeunes qui souffraient d'autant plus du froid qu'ils manquaient d'entraînement à la dure vie de plein air et présentaient, pour beaucoup, une déficience consécutive à leur sous-alimentation durant l'occupation. Par contre ces faiblesses, que n'ignoraient ni nos chefs ni les états-majors, nous donnaient l'assurance d'échapper aux prochaines attaques, pour lesquelles ils n'étaient pas encore aptes mais que nous sentions proches.

Déjà le bruit courait que certaines divisions de notre Première Armée Française, celles installées près de la frontière Suisse, avaient attaqué avec succès en direction de Mulhouse et du Rhin, succès toutefois limité car la 5^{ème} D.B. (division blindée) qui les appuyait avait été fortement freinée et même parfois bloquée par les terres détrempées où

elle s'enfonçait. Elle y prit, méchamment, le surnom de « 5^{ème} Embourbée ». Elle avait, malgré tout, avec ses voisins, atteint l'Alsace et le Rhin entre Bâle et Mulhouse.

Alors que nous pensions continuer à assister aux offensives en spectateurs, l'ordre arriva brusquement le 19 Novembre, 2 jours après la disparition de Seité, d'attaquer à notre tour.

Près de nous c'est la 3^{ème} Compagnie qui s'élance de nos hauteurs vers la vallée. Nous constituons leur appui et n'allons donc pas tarder à les suivre. Les tous premiers blessés arrivent avec à leur tête Fanch Arzel, l'ami de toujours dont nous partageons le sort depuis Juillet 40, et qui vocifère sur son brancard. Nous nous précipitons, Tanguy et moi, vers lui. La blessure ne semble pas mortelle: une balle au haut de la cuisse, nous dit un brancardier, et nous le rassurons de notre mieux. Nous apprendrons le lendemain qu'il n'a pas résisté à l'opération: toujours ces anesthésies dont on ne réveille pas en raison, assure le corps médical, des fatigues accumulées et de l'usure du corps qui en résulte. Ainsi nos vieux copains de 40 s'en vont, l'un après l'autre. Quel sera le prochain ?

Nous dévalons à notre tour la pente en direction de Plancher-Bas. Nos jeunes ont fait plusieurs prisonniers et les entourent, tout excités et prêts à leur faire les poches, non de marks dont ils se moquent mais de « souvenirs » tels montres ou stylos, dont ils manquent. Il faut nous policer pour leur rappeler (ou apprendre) que dans notre armée cela ne se fait pas et qu'il leur faut restituer immédiatement ce qu'ils ont raflé.

Nous atteignons le fond de la vallée et, sous un tir adverse de mitrailleuses, notre groupe parvient à atteindre, sans perte, le bois de la colline opposée dans laquelle se poursuit notre progression. Progression difficile pour nos jeunes: le sac à dos est lourd mais viennent s'y ajouter le fusil, les mitrailleuses et leurs munitions qui, en plus de leur poids, sont encombrants.

Pour qu'ils puissent suivre, nous, les anciens, les soulageons au maximum de leurs charges. Cela nous fait double poids mais nous avons le coeur et les jambes solides et entraînés. Ah, qu'ils sont loin nos tirailleurs infatigables, toujours disposés au contraire à nous soulager !

Le soir tombe et, malgré le sol glacial, nous nous y couchons, enroulés dans notre unique couverture. Réveil difficile, avant le jour. Nous avons reçu dans la nuit une ou plusieurs averses de pluie et neige fondue. La couverture est à tordre et la capote dégouline. Nous suivons, à flanc de coteau les dernières pentes des Vosges d'où nous surplombons la route de la plaine où d'autres accrochages se déroulent entre les half-tracks et blindés des fusiliers marins et l'arrière-garde ennemie. Chez nous, devant, pas de défense organisée ; seuls nous parviennent quelques tirs de harcèlement et des courtes fusillades.

La progression se poursuit ainsi toute la journée. On avance, on s'arrête, on repose les armes, toujours prêts à les mettre en batterie, puis on recharge, on repart pour quelques dizaines ou centaines de mètres. Parfois l'un de nous sort une de ses trois boîtes minuscules de conserves vitaminées et insipides pour en avaler deux ou trois gorgées accompagnées d'un petit biscuit (il faut économiser car nous n'en avons que 6 pour la journée). Quant aux boissons à quoi bon ces chocolat ou café en poudre destinés à être dissous dans de l'eau chaude quand la nôtre n'est qu'archi-glacée. On tâchera de faire mieux à la dernière halte. Mais sera-ce possible ?

Justement voici le soir et notre progression nous amène vers une avancée du bois surplombant d'un côté la plaine (la fameuse trouée de Belfort) et de l'autre une autre petite plaine dans laquelle pénètre une route s'engageant dans les Vosges (et, apprendrons-nous le lendemain menant directement au Ballon d'Alsace).

Pour le moment nous nous trouvons juste au-dessus d'une lignée de maisons, dont les cheminées fument, et qui bordent, de chaque côté une rue ou semblent se trouver encore quelques allemands, apparemment prêts à déguerpir. On parle de coucher une nouvelle fois sur place sur ce sol, couvert ici de neige fondante, et de n'attaquer qu'au lever du jour, alors que montent vers nous ces odeurs de fumées et la chaleur qu'elles représentent. L'envie est trop forte et il n'est plus possible de retenir la troupe qui s'élance vers le village et sa rue unique qu'abandonnent simultanément les derniers uniformes vert-de-gris.

C'est ainsi que nous avons pris « La Tannerie », hameau du village Le Puy-Gi, assaut qui ne dut rien à notre héroïsme mais à un besoin impératif d'un peu de chaleur et de sécheresse. À quelques centaines de mètres de là commence la ville de Giromagny qui sera demain notre objectif. Pour le moment la troupe se répartit dans les quelques maisons du village où on leur offre une soupe fort appréciée et la possibilité d'eau chaude pour leur café et leur chocolat.

La vie est belle mais la guerre est là toujours là et les mesures sont prises pour nous mettre à l'abri d'une toujours possible contre-attaque, l'ennemi occupant en force la ville voisine.

Notre section occupe la maison d'une vieille et charmante dame qui, après nous avoir réchauffés, insiste pour que nous acceptions ses deux chambres. Nous avons beau lui expliquer qu'il nous est interdit de nous déshabiller et même nous déchausser, afin de pouvoir réagir immédiatement à la moindre alerte, rien n'y fait. Et nous voilà, pour lui faire plaisir, couchés dans ses draps et sous ses couvertures, tout crottés et chaussés de nos godillots. Quelle brave dame.

Le lendemain, traînant dans les environs, nous sommes conviés par des villageois à venir trinquer d'un alcool vieillissime (avant 1900). Hélas, il s'agit de genièvre à l'amertume prononcée. Bien que n'appréciant pas spécialement, nous remercions vivement nos hôtes.

Mais on ne peut s'attarder. Piozin a, dès le matin, lancé une patrouille vers Giromagny où elle pénètre dans les faubourgs alors que l'on se bat encore derrière nous dans la vallée et particulièrement dans le cimetière communal. En pénétrant la veille au soir dans la Tannerie nous avons, sans le savoir, contourné la défense allemande.

Giromagny n'étant pas notre objectif, nous laissons nos camarades du B.M.4 et du B.I.M. occuper le cimetière et prendre possession de la ville. Nous sommes le 21 et la triste nouvelle nous parvient comme un coup d'assommoir: la veille, le général Brosset, accompagnant, comme toujours, les éléments de tête, a dérapé sur un pont et a chuté dans la rivière, où il s'est assommé et noyé.

Pour tous c'est une énorme perte car il s'agissait d'un chef de grande valeur, peut-être trop téméraire mais bourré de génie, tels que devaient l'être, en leur temps, les fameux généraux de Napoléon, intrépides, meneurs d'hommes et grands manoeuvriers. Pour nous c'est une catastrophe, car qui va désormais pouvoir commander notre D.F.L. et sera, comme Brosset, en mesure de discuter avec de Lattre et de défendre nos intérêts ? Nous en prenons le deuil mais, en même temps, la résolution de mener jusqu'au bout et sans faiblir cette attaque qu'il avait entamée.

Pendant notre journée de pause au Puy-Gi nous avons lancé une patrouille sur la route du Ballon d'Alsace. Malheureusement cette patrouille sera surprise pendant sa montée et perdra plusieurs de nos camarades.

Après cet arrêt, nous repartons le lendemain matin, traversons Giromagny, occupé la veille, et pénétrons à nouveau dans les bois des contreforts vosgiens, laissant toujours la plaine aux mêmes unités et aux blindés légers qui les soutiennent.

Il devient évident que la 1^{ère} D.F.L. est chargée de contourner Belfort par le Nord. L'avance dans les bois continue, retardée parfois par des embuscades et des escarmouches ennemies mais nous sommes plutôt favorisés car la lutte paraît beaucoup plus sévère dans la plaine sur notre droite, si l'on se base sur le bruit des tirs et canonnades.

Le surlendemain, après avoir enlevé la Chapelle-Notre-Dame, nous débouchons des bois face à une défense plus intense de nos ennemis et sommes arrêtés par des tirs d'artillerie et d'armes automatiques, alors que débouche de notre gauche une unité amie, le Bataillon de Choc, parmi lesquels je retrouve, comme officier, un camarade d'Angleterre, le « Grand Missoffe », du Conquet, (grand par opposition à son frère Dominique, également F.F.L. et dont le père serait, dit-on, amiral, chez Vichy). C'est une surprise car j'ignorais qu'il y eut des Français Libres dans l'encadrement du Bataillon de Choc.

Nous arrive également au même moment, sans casque ni arme, Sauvage, l'un des deux évadés de Djibouti, qui nous apprend que le groupe de mortiers de Robin, qui en principe devait nous suivre durant la progression, s'est fait surprendre alors qu'ils se reposaient dans la Chapelle-des-Bois. Seul, nous dit-il, Robin a pu s'échapper mais il est revenu harceler les allemands pour provoquer un relâchement de leur garde des prisonniers et tenter ainsi de leur donner une possibilité d'évasion. Les Chleux lui ont tiré dessus plusieurs rafales, dont Sauvage ignore le résultat. Lui-même a pu leur échapper en profitant d'un bombardement d'artillerie, alors qu'ils les ramenaient vers leur unité. Nous espérons tous que Robin a pu s'en sortir.

Avant la nuit, nous parvenons à descendre vers le village tout proche d'Etueffont que nous occupons sans trop de pertes. Et le lendemain nous reprenons la poursuite vers Rougemont.

Cette fois les Allemands ont l'air de décrocher. Belfort est maintenant très loin derrière nous et a finalement été occupé ainsi que la quasi totalité de la « poche de Belfort ». Maintenant l'Alsace est devant nous, large plaine au bout de laquelle doit se situer Mulhouse.

Les derniers combats auront lieu à La Chapelle-Rougemont. Ce sera notre dernière prise. La bataille est terminée. Nous l'avons gagnée malgré la jeunesse et l'inexpérience des nouveaux arrivés. Ils en sont fiers et nous aussi. Nous sommes heureux et rassurés de constater que ces jeunes français, pleins de courage mais affaiblis par l'occupation, ont pu surmonter ainsi leur handicap et affronter, sans hésiter, les dangers et fatigues de cette opération.

Mon groupe loge dans une petite maison, dans les champs, au-delà du village. Le plus difficile est désormais d'imposer une discipline et de faire assurer un service de garde valable.

Ils viennent de passer une semaine dans une tension qu'ils n'avaient probablement encore jamais vécue et extrêmement dure physiquement : ils ont donc besoin de se détendre. C'est normal mais on ne peut oublier que l'ennemi n'est pas loin et peut subitement revenir. Restons vigilants.

Ils ont délogé un phonographe mais ne disposent que d'un disque. Mon Dieu, combien de fois l'ai-je entendue, cette chanson de « Robin des Bois » ? Vingt, trente, quarante fois dans la journée ?

Ils se sont donné le mot : à chaque fois que l'un d'entre eux entre dans la baraque : il donne quelques coups de manivelles, repose l'aiguille au bord du disque et ça repart !

Nous y sommes depuis 2 ou 3 jours quand m'arrive enfin la nouvelle : je pars en permission de 15 jours, ainsi que la plupart de nos copains de 40 d'Angleterre.

Une dernière toilette sommaire et nous montons dans le camion qui nous mènera jusqu'à la gare la plus proche.

Piozin nous a dit, avant de partir : « si nous devons quitter le secteur, je vous enverrai un télégramme vous donnant rendez-vous ailleurs. Cela voudrait-il dire que nous allons quitter le coin ? »

EN PERMISSION - 1/12 au 20/12/44

J'ai peu de souvenirs du trajet Vosges-Paris. Depuis plus d'un mois nous sommes en relations épistolaires avec toute la famille. Chacun a tenu à donner de ses nouvelles et apparemment tout à l'air de bien aller. Hormis le décès de grand-père, mais je le savais déjà par la lettre reçue à El Alamein, ils sont tous là.

Audierno n'a été libérée que fin Septembre et il n'y a pratiquement pas eu de dégâts. Dans ses lettres, maman m'a donné l'adresse de personnes que je pouvais contacter si je passais par Paris. C'est donc chez elles que je me présente dès notre arrivée dans la capitale.

Il s'agit d'un poissonnier et de sa soeur, Mr Deladoire et Mlle Douard, qui se ravitaillent chez nous en crustacés. On me reçoit avec grandes démonstrations d'amitié et je me rends compte bien vite que leur intérêt y est pour beaucoup.

Ils vont profiter de mon passage pour, sous le prétexte de m'éviter le chemin de fer archibondé qui relie la capitale à la Bretagne, me conduire à Audierno en camion, camion qu'ils ramèneront plein de marchandises, une aubaine alors que le ravitaillement est très déficient et que le marché noir, y compris dans les crustacés, fonctionne à plein.

Je passe à Paris une journée de rêve : repas copieux, promenade au bois de Vincennes, etc... et, le lendemain matin, départ, de très bonne heure, avec Deladoire, en moto. Je voyage en tamside mais, malheureusement, sans repose-pieds et il me faut absolument éviter de laisser trainer mes godasses sur la chaussée ou accrocher les rayons de la roue arrière : seule solution, lever les genoux et les garder ainsi levés sans supports. Au bout de quelques kilomètres c'est un vrai supplice. Et nous sommes allés ainsi jusqu'à Châteaudun, soit 2 heures de route dans le froid de décembre et avec un minimum d'arrêts. Je commence à regretter le train, même bondé !

A Châteaudun il récupère son camion, camouflé dans une ferme. C'est un gazogène. On le charge de sacs de petit bois (notre carburant). Et nous voilà partis, en fin de matinée, avec arrêts toutes les heures ou les 2 heures, pour recharger le gazogène, vidanger et nettoyer les circuits.

Nous voyageons ainsi toute la journée et toute la nuit et c'est vers 8 heures, au lever du jour que nous parvenons à Audierno.

Les destructions et sabotages nous ont imposé plusieurs détours et je n'ai guère dormi.

Eh arrivant, je préfère passer au Stum chez mon oncle. À leur maison je tombe sur des étrangers qui me disent qu'il a déménagé depuis plusieurs années et habite la maison de grand-père.

Personne ne m'attend si tôt et mon arrivée est saluée de cris de joie.

Avec mon oncle nous allons chez moi. Mais je n'y trouve que Jeanneton, la bonne, et mon petit frère Jean. Maman est à la messe du premier vendredi du mois. On part la prévenir et elle arrive toute essouffée, suivie de sa soeur Anne.

Les retrouvailles sont pleines d'émotion et de larmes de joie.

Après la famille il faut descendre saluer les employés et les voisins, correction oblige.

Notre départ remonte à 4 ans et il y a tant à dire et à raconter ! Je me rends compte que mes parents n'avaient absolument aucune idée des endroits où je me trouvais, des risques encourus et des différents lieux où je me suis trouvé. Pour eux (et pour beaucoup) nous vivions bien tranquillement en Angleterre, à l'abri et sans trop nous en faire.

De leur côté ils me racontent l'occupation, assez calme et coulante au début, puis l'évolution allant des premiers contacts avec les réseaux, les réfractaires au S.T.O., la constitution des groupes de résistants, l'épisode des naufragés du « Jouet des Flots » arrêtés chez mon oncle, sa fuite et sa cache chez la tante Henriette de Pont-Croix, les premiers accrochages après les débarquements, le sabotage des quais, l'attaque d'Audierno par les Allemands de Lézungard, les morts de José Nirma et de Monsieur Le Lec, mon ancien instituteur, la constitution d'unités de F.F.I. armés et surtout le combat de Lesven, avec sa destruction de 300 allemands et, pour finir la capitulation de la garnison de Lézungard dès l'arrivée des troupes américaines.

On me cite des noms de victimes ou héros locaux : Jean Simon, Manu Brusq, d'autres plus douteux : Loulou Marzin, de collaborateurs plus ou moins engagés, certains de simples sympathisants tels les autonomistes, d'autres plus actifs, tels Josik Bonis, les deux filles de la Kommandantur, etc..., etc... Après l'évacuation d'Audierno, on s'en est

même pris à certains collaborateurs ou collaboratrices et on a même tondu certaines femmes mais il n'y a en fait eu que peu de règlements de compte.

Quant aux F.F.I. ou F.T.P.F. (cela se confond plus ou moins ici) d'un nombre assez réduit et très peu actifs avant le débarquement de Normandie, ils se sont petit à petit renforcés, façon pratique de se dédouaner et de se donner bonne conscience au fur et à mesure que la situation évoluait en faveur des Alliés.

Quant aux gradés, ils poussaient aussi vite que le nombre et je voyais des individus, notoirement ignares, qui se pavanaient avec des galons, distribués par des « responsables » suivant une cote d'amour plus politique que militaire. Notre voisin J.O. poussa même l'indécence jusqu'à me dire, un jour : « Titi, toi tu t'es mal démerdé. Tu es parti te battre depuis 4 ans et tu n'es que sergent-chef. Moi, je suis resté ici sans prendre de risques et je suis lieutenant. J'ai été plus malin que toi ! » Venant d'un collaborateur, travaillant pour les allemands de la Todt et, à ce titre exempté du S.T.O. et en profitant pour trafiquer sur leur dos, le propos était cocasse et dénotait une mentalité pour le moins très spéciale.

D'autres, moins voyants et plus réservés, semblaient s'être révélés plus désintéressés et plus efficaces, tels mon oncle Léléle, Pierre Quéré ou d'autres.

C'est ainsi qu'il ressortait de tout ce que j'entendais et voyais une impression bizarre. Difficile d'analyser et de mettre sur le même pied toute la "Résistance". Certains avaient, agi avec patriotisme, courage et désintéressement et une partie d'entre eux l'avaient payé de leur vie; d'autres avaient été attentistes et opportunistes, poussés dans la Résistance par les réquisitions allemandes du S.T.O., d'autres avaient vu, après les débarquements et à l'aube d'une prochaine libération l'occasion de s'engager et éventuellement de se blanchir. Quant au parti communiste, il en avait profité pour se donner des troupes bien encadrées de « militants ».

De tous ces gens je ne me souviens pas d'un seul qui m'ait interrogé un jour sur la manière de se joindre aux combattants de la Première Armée. Au début je m'étais laissé prendre à leurs récits, leurs exploits et leur baratin. Mais plus les jours passaient et plus ils me décevaient.

Finalement il m'était bien agréable, après cette longue absence, de me retrouver en famille de vivre en pleine détente et sans risque, de profiter d'un confort dont j'avais oublié jusqu'à l'existence.

Ces rodomontades me laissaient plutôt froid. Je me disais : « profitons du temps présent, il ne durera pas et il te faudra bientôt reprendre ta vie d'avant et ses risques. »

Effectivement très vite ma permission arriva à son terme. Peu avant, j'avais reçu un télégramme m'annonçant le décès de ma grand-mère nécessitant ma présence d'urgence à Saintes et signé Piopio (le nom de guerre du capitaine Piozin).

Ainsi les copains avaient quitté les parages de Belfort pour la région des Charentes. Bonne nouvelle en soi car nous y aurions au moins un climat plus supportable.

Et c'est ainsi que je me retrouvais, aux environs du 20 Décembre, en gare de Quimper, conduit par Émile, le vieux chauffeur du grand-père, passé désormais au service de mon oncle. Hélas, une malencontreuse manoeuvre de sa part lui fit écraser de ses roues arrière le colis de ravitaillement préparé avec amour par maman. Le poulet rôti en fut tout écrasé et se mélangea à la motte de beurre, denrée précieuse de l'époque. Même en cet état, ces provisions me furent très utiles pendant le long trajet jusqu'à Saintes, trajet réalisé en wagon de marchandises, faute de place dans les wagons de voyageurs (c'était plus rustique mais je m'y trouvais plus à l'aise).

Le surlendemain, arrivé en gare de Saintes, je repérai quelques gars de la D.F.L. qui m'indiquèrent que notre Brigade se situait dans la région de Pons. En gare de Pons on me dit de poursuivre vers Bordeaux mais alors que nous repartions j'aperçus un gars qui me précisa que le B.M.5 était dans les environs. Je lançais mon sac sur le quai et sautai à mon tour, atterrissant en faisant un roulé-boulé car le train avait déjà pris de la vitesse. Ouf.

Ce ne fut finalement pas facile de découvrir notre cantonnement, à une quinzaine de kilomètres de Pons quelque part dans la campagne charentaise. J'y parvins plusieurs heures plus tard après avoir marché, tourné et viré, retrouvant avec joie mes camarades et la bonne ambiance de la C.A.

Noël était le lendemain et ils préparaient leur soirée de réveillon.

On se retrouva le 24 au soir dans une salle presque assez grande pour contenir 3 sections.

On avait rassemblé quelques victuailles froides et surtout un tonneau d'une cinquantaine de litres d'une boisson inconnue qu'ils appelaient « pineau », boisson sucrée que nous puisions à pleins quarts. C'est le maire, me dit-on, qui nous l'avait offert.

Cette boisson traîtresse saoulait rapidement et ceux qui ne s'assoupirent pas sur place ne tardèrent pas à rejoindre leur logement.

Les 3 ou 4 jours suivants, nous fîmes des exercices aux environs pour maintenir entraînement et discipline et nous nous dirigeons doucement vers une opération de reprise de Royan et d'évacuation de la « Poche » quand arriva brusquement l'ordre de tout arrêter.

Nous devons au plus vite rejoindre l'Alsace, où se développait une contre-attaque allemande que les Américains ne paraissaient pas en mesure de contrôler.

Ainsi s'organisait en catastrophe notre évacuation du pays charentais, certains éléments devant se diriger vers l'Est par fer, les autres en utilisant leurs véhicules propres.

Notre groupe devait utiliser pour ce voyage notre Dodge 6x6 et c'est ainsi que je me retrouvai, pour cette traversée glaciale de la France d' Ouest en Est, sur le siège avant du Dodge, près du chauffeur, exposé à tous vents car, par commodité, la cabine n'avait pas de porte.

Au départ d'Audierne, maman m'avait donné une paire de chaussons et des sabots de bois, prétendant, certainement avec juste raison, qu'ils me tiendraient plus chaud que nos godillots

Je me dis que c'était l'occasion de les utiliser et il faut dire que j'eus un certain succès quand on me vit en uniforme, chaussé de ces sabots noirs, claquant sur la chaussée goudronnée

Le père Le Bastard, notre ancien « moujik » du camp d'Ornano, désormais lieutenant et chef de la 2^{ème} section de mitrailleuses, s'esclaffa devant ces bretons (des Mao disait-il) en boutou Koat et Baudet y ajouta une réflexion désagréable en me disant que ce n'était pas le moment ni l'endroit pour faire le pitre.

Finalement, comme ces boutou-koats ne se révélaient pas beaucoup plus chauds que les godillots mais d'une utilisation moins facile ils ne résistèrent pas plus d'une journée et, dès le lendemain, je me retrouvais correctement et réglementairement chaussé.

Le voyage dura deux jours et demi et nous atteignîmes la région de Strasbourg dans la nuit du 31 Décembre, l'arrivée de l'an nouveau étant le dernier de nos soucis.

Dès le premier Janvier, le bataillon, à nouveau réuni, se dirigea vers le sud, chargé de tenir le village d'Ebersmunster et ses environs, en remplacement d'éléments de la 2^{ème} DB. L'année 44, qui se terminait, avait été fertile en combats et événements de toute nature et nous étions bien loin, ici près de Strasbourg, de l'archaïque bourgade tunisienne de Beni-Khiar, où nous avions fêté l'arrivée de 1944. Que de chemin parcouru en un an ! Mais aussi que de croix de bois et de camarades laissés en chemin ! Qu'en serait-il de cette année 1945 où nous retrouvions et la hargne allemande et le froid alsacien ?

L'ALSACE - (1/01/45 - 01/02/45)

A Ebermunster on nous désigna pour aller occuper une ferme isolée sur la route de Sélestat.

Sur place, nous trouvâmes des chars « Destroyers » montés par des gars équipés à l'américaine et faisant partie d'une unité de fusiliers-marins.

Dans notre ingénuité, nous pensions recevoir de nos camarades de la 2^{ème} D.B. un accueil des plus amicaux. Mais ici ce fut la parfaite indifférence, accompagnée de regards très supérieurs, ne cachant pas le mépris qu'ils pouvaient avoir pour les piétons minables que nous étions. Ils la jouaient à l'américaine et il s'y ajoutait, peut-être, un reste d'acrimonie envers la France Libre que nous représentions, alors qu'eux émanaient de cette marine de Darlan qui nous avait si longtemps combattus. Ils passèrent leurs consignes le plus vite possible à Baudet et Tanguy et s'en allèrent, sans s'attarder, en direction de Strasbourg.

Notre nouveau poste était cette ferme de Riedwassen (ou Maison Rouge en Français) joli bâtiment, appuyé d'une grange sur la gauche et devant laquelle s'étendait un vaste champ, au fond duquel une petite maison, genre Pen Ty, que devaient probablement occuper les allemands.

Derrière la ferme, bordée sur le côté droit et le fond par une haie d'arbustes et sur la gauche par la grange, une cour de ferme, à l'abri des vues, côté champ, nous laissait un espace libre pour nos déplacements et pour accéder aux cave et sous-sol.

Dans leurs consignes ceux de la D.B. nous avaient quand même mis en garde : « surtout ne vous aventurez pas dans le champ au-delà de la haie. C'est archi-miné en antipersonnelles. Vous n'y feriez pas 20 mètres. »

Nous plaçâmes nos 4 mitrailleuses en batterie, 2 dans la haie face au champ et à la petite maison, direction supposée de l'ennemi, la 3^{ème} sur le côté droit, protégeant le secteur Sud en direction de Sélestat et d'un groupe de bâtiments, dits « la carrière » à quelques centaines de mètres, la 4^{ème} enfin au coin et à l'abri de la grange, protégée par cette dernière et couvrant notre flanc nord, direction Ebermunster. Mon groupe tenait le secteur Nord-Est et celui de Hochet la partie Sud-Est.

Des notre arrivée, tous les occupants de la ferme l'abandonnèrent, sur nos conseils. Nous eûmes, quand ils se rassemblèrent, la surprise d'y voir, outre le fermier et sa famille, qui occupaient l'habitation, un groupe de plusieurs femmes, apparemment d'origine russe ou polonaise, sortant du sous-sol, où elles couchaient sur des pailles. Interrogé par Muller, le fermier nous précisa qu'il s'agissait de prisonnières ou déportées mises à sa disposition par l'autorité allemande pour assurer les travaux, ce qui nous rappela qu'officiellement l'Alsace était allemande depuis l'armistice de 40 et ses habitants considérés donc comme citoyens du Grand Reich.

Tout ce beau monde nous quitta, nous laissant le libre usage des immeubles et de leur contenu. Baudet nous fit aussitôt occuper le sous-sol quitté par les filles, nous mettant ainsi plus ou moins à l'abri d'éventuels bombardements d'artillerie. Ce sous-sol avait un autre avantage : à défaut de chauffage, il était un peu mieux isolé et un peu moins froid que les pièces d'habitation. Car, il faut le dire, le froid régnait ici en maître. La neige recouvrait tout et le sol était glacé. Et c'est ainsi que se mettre en position aux mitrailleuses, vous transformait bien vite, en raison de l'immobilité et du contact avec le sol gelé, en une vigie glacée.

À part cela, hormis le guet et la veille aux pièces, 24 h sur 24, nous avions une vie calme le jour et un peu plus tendue la nuit en raison de la présence de patrouilles allemandes, réelles ou supposées, dont nous croyions déceler la présence un peu partout aux alentours.

Nous découvrîmes, dans le sous-sol où nous logions, trois ou quatre fûts de choucroute en macération qui nous permirent d'améliorer la popote (en accord avec le fermier qui nous y avait invité avant de nous quitter).

La nuit, Tanguy, Hochet et moi, nous prenions la garde à tour de rôle pour une durée de 2 heures, nous permettant quatre heures de repos d'affilée. La ferme était à 1 kilomètre de toute habitation et à près de 2 km du village. Nous nous y trouvions donc isolés et en avant-poste.

La liaison était assurée, une fois par jour, par un groupe des « Pionniers », presque tous corses, qui en profitaient pour nous apporter le ravitaillement.

En cas d'attaque, notre position était très précaire, faute de protections sur les côtés mais nous vivions dans l'espoir qu'elle ne se produirait pas. Pourtant, sur ce point, les nouvelles n'étaient pas bonnes. On parlait de nombreux assauts vers Strasbourg et plusieurs de nos unités y étaient déjà engagées. Nous en entendions d'ailleurs les

lointaines canonnades et découvertes d'étranges lueurs dans le ciel, qui donnaient lieu à toutes sortes de suppositions, notamment sur d'hypothétiques armes nouvelles mises en service par l'ennemi.

Les ordres supérieurs étaient de ne pas reculer, quitte à se faire tuer sur place. Le malheur était que notre secteur était bien trop vaste et que le front comportait ainsi des trous énormes entre les postes.

Nous commençons à nous habituer à notre poste avancé, tout nouveau pour nous car nous étions en général placés en protection d'une infanterie nous précédant, quand nous arriva, un beau jour, le capitaine Piozin, venu s'assurer de notre situation et de nos possibilités. Cette visite de routine eut, cette fois, des conséquences dramatiques.

Dès son départ, Baudet nous convoqua, Tanguy, Hochet et moi, pour nous faire part de l'envoi, la nuit suivante, d'une patrouille, destinée à atteindre la petite maison d'en face pour déceler si elle était, ou non, occupée par les allemands.

Pour nous, la question se posait d'autant moins qu'il nous semblait impossible qu'ils ne l'utilisent pas et qu'elle servait apparemment de base de départ pour les patrouilles qu'ils nous lançaient, en particulier dans notre secteur Sud, celui de la Carrière, que tenait une section du B.M.4. On pouvait donc considérer cette occupation acquise et nous le dûmes au lieutenant Baudet.

« Là n'est pas la question, nous répondit-il, nous avons pour mission de nous en assurer et je veux un volontaire pour diriger cette patrouille. Réponse de Tanguy : « Dans les consignes que nous avons reçues de nos prédécesseurs, on m'a dit de surtout ne pas nous aventurer dans le champ qui nous sépare de la petite maison car il est bourré de mines antipersonnelles.

Cette patrouille présente trop de risques, surtout dans une neige glacée rendant impossible le déminage. Celui qui la mènera est quasiment certain d'y laisser sa peau. C'est trop demander pour constater une évidence. Il faut annuler ce projet. » « Il n'en est pas question, rétorque Baudet, C'est un ordre et il faut l'exécuter. Je veux un volontaire. » « Dans ce cas, considérez que nous sommes tous les trois volontaires, fut notre réponse, et désignez vous-même celui que vous choisirez. »

Baudet devint tout pâle, d'énerverment et de contrariété. Ses yeux lançaient des éclairs et ses lèvres tremblaient. Mis devant ses responsabilités, il se refusait à les prendre car il savait que nous avions raison et que désigner l'un de nous c'était pratiquement l'envoyer à la mort. « Je vous donne 5 minutes pour me donner un nom » lança-t-il, en nous tournant le dos et s'en allant à grands pas.

Nous nous regardâmes, tous trois. Cette dérobade de notre chef nous avait choqués. « Il faut donc que le sort en décide, dit Alain. On va tirer à la courte paille. » Dans un rameau sec il cassa trois petits morceaux de bois de taille différente et nous les présenta, coincés entre le pouce et l'index. Hochet en prit un, je pris un des 2 restants et nous les comparâmes.

De toute évidence, j'avais le plus petit. Il n'y eut pas de commentaires. Je crois avoir éclaté de rire. « Bon, dis-je, la question est réglée. Allons voir le lieutenant. »

« Alors ? nous dit-il. C'est moi répondis-je. » « Bien, vous prendrez votre groupe et préparez-vous pour ce soir » ajouta-t-il sans autre commentaire, en s'efforçant de rester impassible. La question, pour lui, était réglée mais les problèmes, pour moi, commençaient.

Car il restait maintenant à voir comment atteindre cette sacrée bicoque. Directement, à travers le champ de neige, tout blanc et dégagé ? impossible. Il n'y avait qu'une possibilité : suivre le talus de gauche jusqu'à l'opposé du champ et se rabattre ensuite vers la maison, en longeant le talus d'en face.

Mais le problème principal restait les mines. Sur quoi allions-nous tomber et comment les neutraliser ? J'avais quelques notions théoriques, relativement anciennes et aucune pratique.

Dans l'après-midi, un groupe des « Pionniers » vint, comme d'habitude, assurer liaison et ravitaillement, sous le commandement du sergent Antoni, un brave jeune corse avec lequel j'avais toujours eu de bonnes relations.

« Antoni, lui dis-je, peux-tu me rappeler les différentes sortes de mines antipersonnelles actuellement utilisées. Je dois aller en patrouille ce soir dans un coin où il y en aurait pas mal. Dis-moi lesquelles je risque de trouver et comment les neutraliser. »

« Mon pauvre vieux, ce serait bien trop long à t'expliquer. Le mieux, si tu veux bien, ce serait que je t'accompagne. Je passerai devant et ferai le travail. »

Ce fut un véritable soulagement et je lui aurais bien sauté au cou. « D'accord, lui dis-je, tu me soulages d'un grand poids. »

Restait à nous préparer pour cette expédition de nuit dans la neige. Nous n'avions aucune tenue de camouflage et, en tenue kaki dans la neige, on nous aurait repéré à 100 mètres. Une visite aux armoires de la ferme s'imposait.

On en sortit tout ce qui pouvait être utilisable : taies d'oreiller, pour les casques, chemises de grand-mères à enfiler sur les capotes, etc..

Notre harnachement fut un dérivatif à la tension ambiante. Muller et Fournier s'efforçaient à plaisanter avec leurs gars : certains, comme Chich ou Bertin, avaient une bonne expérience mais aucun des jeunes arrivés n'avait encore eu l'occasion d'une patrouille ou d'un combat de nuit.

À la nuit tombante, Antoni nous arriva. Mais, surprise, il était accompagné du lieutenant Després, dont j'ignore toujours les motifs de sa participation. Quoi qu'il en soit, ils se camouflèrent à leur tour dans les chemises de nuit de nos alsaciennes et nous nous engageâmes, dès la nuit tombée, sur ce qui devait être le chemin de terre longeant le talus, Antoni devant suivi de Després puis moi-même, Muller et les autres.

Jean Antoni, accroupi, promenait les mains sur la neige pour tenter d'y déceler les fils d'acier reliant les mines, fils qu'il fallait ensuite remonter jusqu'aux détonateurs, qu'on neutralisait en les goupillant (plus facile à dire qu'à faire dans la neige glacée et l'obscurité), ou de trouver les griffes des mines à pression, sur lesquelles il ne fallait surtout pas marcher car elles se précipitaient alors à la verticale pour éclater à hauteur d'homme en les arrosant de billes et d'éclats.

Pour tous, la consigne était de suivre le démineur, en posant le pied exactement dans l'empreinte au sien et surtout pas à côté. Nous avançons courbés et très lentement car le travail du pauvre Antoni était long, fastidieux et pénible. Au bout de quelques mètres il devait déjà avoir les doigts complètement gelés et je ne voyais pas comment nous allions pouvoir atteindre le fond du champ alors qu'en 15 ou 20 minutes nous n'avions guère progressé de plus de 10 à 15 m. Et ne parlons pas du retour, où il allait falloir remettre les pieds dans les mêmes traces, ce qui s'avérerait impossible si nous étions repérés et poursuivis.

Ainsi chacun cogitait et suivait quand soudainement ce fut l'explosion. Jean venait de mettre le pied sur une griffe, passée inaperçue. La mine avait bondi du sol, mais, arrêtée par son corps car il avançait accroupi, au lieu d'éclater à 1 mètre de haut, elle lui avait éclaté dans le ventre et c'est son corps qui ramassa la majorité des billes et éclats, nous protégeant nous-même de leur effet mortel. Il est complètement disloqué et c'est un tas de chairs et d'os qui gît devant nous, là dans la neige.

Chez nous personne ne s'est enfui, personne n'a bougé. Une galopade dans le champ de mines aurait pu tourner à la catastrophe, avec d'autres mines éclatant un peu partout.

Je m'adresse à Després : « Alors, maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Je passe devant et on continue ? » Il me répond : « Non, les conneries, ça suffit comme ça. » Et moi : « Alors, il fallait pas les commencer ! ».

Il nous reste à récupérer les morceaux d'Antoni, en continuant à prendre toutes les précautions pour éviter un nouveau drame, puis nous reprenons le chemin du retour.

Cette fois, je ferme la marche avec mes caporaux. Nous portons, comme nous le pouvons, cette masse informe, rouge et sanguinolente, reste de ce qui aurait pu être moi mais reste surtout de ce qui, cette après-midi encore, était un joyeux camarade me disant, avec sa gentillesse habituelle : « Tu ne sauras pas. Le plus simple est que je passe devant. ». Je ne dis rien. Je serre les dents. Il y a des moments, comme ça, où l'on voudrait tout casser !

Je n'ose à peine regarder Baudet. Il est tout pâle, signe chez lui d'une forte émotion. Que pourrais-je ajouter aux reproches qu'il se fait à lui-même ?

Després repart en jeep en ramenant les restes d'Antoni. Personne ne commente, mais chacun pense. Il y a des fois où la discipline on l'enverrait bien paître. Mourir c'est normal, mais mourir pour rien, ce n'est pas juste. On a vu disparaître, un à un, tous nos copains et l'on sait que, pour beaucoup, c'est ce qui nous attend. Mais mourir, comme ça, pour satisfaire un caprice de chef et parce que notre autre chef n'a pas osé dire « Non », c'est difficile à admettre.

Notre séjour continue à Riedwassen. Il y a toujours des patrouilles ennemies et des accrochages sur nos côtés et derrière nous. Mortel, notre copain sous-off de l'autre section de mitrailleuses (celle de Le Bastard) est même, nous rapporte-t-on, parvenu à tendre une embuscade et à intercepter une de celles-ci. Bravo à lui.

Ici le souvenir d'Antoni s'atténue. Le temps efface la peine et les regrets et la routine reprend le dessus : froid, gardes, tension, conserves américaines et choucroute. On fait le dos rond quand nous arrivent des obus d'en face.

La ferme en prend un coup mais pas de casse pour les hommes qui sont, soit à la cave, soit dans leurs trous individuels.

Pendant ce temps-là les combats se généralisent entre nous et le Rhin. Plusieurs de nos bataillons sont engagés avec pour consignes : « Se faire tuer sur place plutôt que de reculer », car il faut absolument sauver Strasbourg, consigne idiote car ce ne sont pas les morts qui gagnent les batailles et remplissent leurs missions. Pour n'avoir pu s'y soustraire, un de nos bataillons, le B.M.24, aurait été anéanti et le bruit court qu'un peu partout les pertes sont élevées. Enfin, vers le 15, le bruit lointain des canons s'atténue ou disparaît, l'attaque allemande pour reprendre Strasbourg a échoué.

Chez nous le calme s'établit. Partout on respire. Et, si notre ferme a souffert des bombardements (elle était intacte à notre arrivée et maintenant le toit est crevé et les appartements des fermiers détruits), nous n'avons pas eu à repousser d'attaque directe.

Aussi nous ne sommes pas trop surpris quand, vers le 20, nous parvient l'ordre de quitter Maison-Rouge pour nous replier sur Kintzheim, au pied des Vosges.

Est-ce la relève ? Nous n'en savons rien mais qu'il est agréable de se retrouver dans un village, au milieu d'une population accueillante après les 3 semaines que nous venons de vivre, isolés et tendus. Nous goûtons au schnaps mais apprécions surtout la nourriture chaude et la chaleur des maisons.

Petit intermède sans suite. Juste le temps de respirer un peu avant le prochain coup de collier, ce qui ne tarde pas.

Le 22 nous partons pour le village voisin de St-Hippolyte où, le soir, on nous annonce le départ de l'attaque pour le lendemain matin à la toute première heure.

Nous faisons provisions de chaleur et prenons, dans la maison où nous sommes abrités, un bon repas chaud, sans oublier, suivant les conseils de notre hôte alsacien, de remplir notre bidon (1 litre) de schnaps, qui devrait nous aider à tenir le coup par le froid sibérien qui sévit. Il fait jusqu'à moins 10° dans la journée, ce qui promet des nuit à moins 20°.

Le 23 Janvier, avant le jour, nous nous rassemblons pour le départ.

Il n'est jamais très gai de partir à l'attaque surtout, comme ici, sans connaître le terrain. Avec l'expérience des vieilles troupes et les conseils des villageois, nous commençons par avaler une boisson chaude, arrosée de schnaps. Muller, qui les met en confiance en leur parlant alsacien, obtient leur accord pour emprunter 2 luges qui nous soulageront du poids des caisses de munitions, car les mitrailleuses, bien que séparées en pièce et trépied pour le transport, sont déjà assez lourdes et encombrantes.

Il fait très froid avec une température de l'ordre de moins 15° mais la nuit est éclairée par la neige qui recouvre tout, du sol en haut des arbres.

Nous suivons un cap à l'Est qui va, au bout de 2 ou 3 km, nous faire traverser la route de Sélestat à Colmar (à 15/20 km au sud de la ferme de Riedwassen que nous occupions précédemment) au delà de laquelle nous pénétrons, au nord d'une route forestière, dans des prairies précédant la forêt de l'ill Wald, dont on aperçoit, au loin, les lisières.

Pour le moment rien ne se passe. Le jour s'est levé et le silence est parfois troué du claquement sec d'un coup de fusil ou de l'arrivée de tirs de mortiers. Les voltigeurs, qui nous entourent, semblent avancer également dans l'inconnu avec bizarrement des routes qui se croisent les uns avançant en obliquant de droite à gauche, les autres obliquant de gauche à droite.

Si bien que, partis avec la 2^{ème} Cie, nous marchons désormais avec la 3^{ème} : ce sont là les mystères de la tactique que le soldat n'essaie plus, depuis longtemps, de comprendre. Quant à nous, en protection de la 3^{ème} Cie, nous tenons le flanc gauche du bataillon et n'avons, nous dit Baudet, aucune protection sur notre gauche. En résumé, le B.M.5 tient la gauche de l'attaque de la Division (elle-même flanc gauche de l'attaque de la 1^{ère} Armée) et, nous, nous protégeons la gauche du B.M.5. C'est gai !

Au moment où nous nous approchons de la lisière, deux coups de feu en partent et Dupin tombe. Le petit se précipite vers lui et est touché à son tour, victime du même sniper que nous n'avons pu situer. Il nous faut nous camoufler provisoirement et nous tirons au jugé vers les premiers arbres.

Le sniper s'est tu. Apparemment Dupin est mortellement atteint : le gars d'en face devait avoir un fusil à lunette. Quant à Gilles il est juste blessé (à la hanche). Nous devons les abandonner car la progression doit continuer mais nous avons heureusement pu alerter deux brancardiers qui vont se charger du blessé.

La perte de Dupin nous touche tous. Il nous avait rejoint durant l'été 43 et, depuis un an et demi, ce méridional, plein de bagout et pétillant d'intelligence, nous amusait de ses réflexions et de ses histoires, joyeux compagnon, toujours de bonne humeur mais aussi plein de bonne volonté et de courage. Étudiant à l'université de Montpellier, il avait, dès ses 18 ans, décidé de s'évader par l'Espagne, avait souffert au camp de Miranda, et nous avait rejoint à Zuara.

De notre quatuor solide de Tunisie et d'Italie, après la blessure d'Ottavy en Italie et la disparition de Dupin, il ne nous restait plus que Fournier et Muller. Que Dieu les protège !

Nous avons maintenant atteint le bois, que borde, hélas, un ruisseau glacé qu'il faut traverser. Heureusement il n'est pas trop large et les occupants précédents (allemands) y ont installé deux planches, accrochées aux deux rives, qui nous évitent, si on peut s'y maintenir, à enfoncer dans l'eau jusqu'au ventre. Par le froid qu'il fait ce serait catastrophique. Avec la planche nous n'avons de l'eau que jusqu'aux genoux, ce qui limite les dégâts.

Tout mon groupe y passe sans dégâts. Comme d'habitude je fais équipe avec Tanguy. Quant au groupe Hochet, qu'accompagne Baudet, il appuie, sur notre droite, une autre compagnie.

Les voltigeurs de la 3^{ème} Cie se sont arrêtés peu après le ruisseau. Je poste la mitrailleuse Muller entre ces voltigeurs et le passage du ruisseau, en bordure de la forêt, couvrant des prairies dégagées. Quant à Fournier il ira plus avant et sur la droite, à hauteur des voltigeurs, où la forêt est moins dense et où l'on a donc un peu de visibilité. Je conviens avec Tanguy qu'il reste avec Muller tandis que j'accompagnerai Fournier, dont la pièce ne tarde pas à entrer en action car une unité allemande se replie devant notre avance et il en profite pour les arroser copieusement et accélérer leur retraite.

Devant nous et sur notre droite, ça tiraille de partout. L'attaque semble tourner à notre avantage mais toute la forêt retentit de coups de feu, de rafales d'armes automatiques, d'éclatements de grenades et d'arrivées d'obus ou de mortiers.

J'abandonne un moment Fournier pour aller voir où en est Muller, quand j'entends des arrivées d'obus de mortier du côté de la pièce que je viens de quitter. J'y retourne aussitôt. C'est la catastrophe : un obus est tombé pile sur la pièce. Seul Fournier bouge encore. Les 2 autres servants sont morts et Fournier n'en vaut guère mieux. Son corps est criblé d'éclats du haut du dos jusqu'au bas du corps. Seule la tête a été protégée. Il me dira, bien plus tard, que c'est son chargeur qui l'a protégé en se penchant sur lui pour lui montrer un groupe d'allemands qui essayait de se camoufler derrière arbres et buissons devant eux. Notre mitrailleuse était installée dans un ancien emplacement allemand, couvert de rondins, et l'obus de mortier est tombé sur les rondins pulvérisant les deux jeunes servants, dont l'un, penché sur Fournier, lui protégeait le haut du corps.

J'appelle Tanguy et lui dit : « Si on le laisse ici il crève. Il faut l'évacuer et le confier au premier brancardier qu'on va trouver. Il faut le traîner jusqu'au passage du ruisseau, le porter de l'autre côté, l'installer sur une des deux luges, avec l'aide des gars de Muller. Puis je vais le tirer vers un poste de secours jusqu'à ce que je trouve un brancardier. »

Tanguy n'est pas très chaud car, nous le savons tous deux, je n'ai pas le droit d'abandonner ma pièce, surtout en pleine attaque. J'insiste : « Remplace-moi ici. Muller peut s'occuper de sa pièce tout seul. Je ferai le plus vite possible. »

Avec son accord et son aide nous sortons Fournier et le traînons jusqu'au ruisseau où les gars de Muller nous aident à traverser. La luge est bien là. On y allonge Fournier sur le ventre et on l'y ficelle. Ses jambes traînent derrière mais ce n'est pas grave, la luge glisse quand même sur la neige et je m'attelle aux cordes attachées à l'avant pour traîner l'ensemble vers le salut, souhaitant éviter tout pépin ou toute rencontre d'officier. Car je suis provisoirement « déserteur » et, si je suis repéré, je risque gros.

Contrairement à ce que j'espérais, j'ai beau avancer je ne vois ni infirmier ni brancardier : c'est le vide complet et nous refaisons à l'envers le chemin parcouru le matin.

Enfin, au bout d'une demi-heure à trois quarts d'heure, j'aperçois, près du chemin forestier, la baraque à Croix-Rouge. Je hèle des gars qui se trouvent aux abords, leur refile Fournier et la luge et repart, en courant, rejoindre notre poste à près de 2 km de là. Je commence à connaître les lieux, les ayant déjà parcourus en aller et retour.

Pendant mon absence il ne s'est rien passé. La mitrailleuse est toujours là, servie par Pothelet et un autre jeune. Je m'installe près d'eux dans un emplacement allemand distant de 3 ou 4 mètres. A la mitrailleuse, les deux morts gisent sur place et commencent à geler. Les servants sont assis dessus et tous nous attendons.

Il ne se passe plus rien et la nuit tombe. Il fait froid. Il y a bien longtemps que le litre de schnaps est avalé et nos conserves de « ration K » sont gelées également. J'en ouvre cependant une boîte. On peut à la rigueur sucer le bloc glacé qu'elle contient mais pas le croquer et ce n'est pas cette nourriture glacée qui va nous réchauffer.

J'ai toujours les jambes et les pieds trempés et glacés. Comme tout est calme, je vais rejoindre le sous-off commandant le groupe de voltigeur qui nous accompagne car son poste est sous rondins et il y fait un peu plus chaud.

Nous bavardons tranquillement quand brusquement on entend des éclats de voix, des éclatements de grenade et des tirs : nous sommes attaqués.

Je me précipite vers mon emplacement et dis à Pothelet : « Tu ne tires que si tu distingues quelque chose. » Mais nous scrutons en vain. Devant nous et sur le côté on se bat, allemands et français mélangés mais on n'y voit goutte. Soudain on m'allume d'une rafale de mitraillette ou de fusil d'assaut, tirée à moins de 10 mètres. L'allemand m'a repéré mais son tir m'a ébloui et je ne distingue rien. J'ai reçu comme un grand coup de poing dans le bras gauche. Je touche : ça saigne énormément et le bras s'ankylose.

Je murmure à Pothelet : « Je suis blessé. Il faut que j'évacue. » Je saute de l'emplacement en m'abritant derrière lui mais plus de nouveau tir. L'autre doit savoir qu'il m'a touché et se désintéresse de moi.

Je rejoins Tanguy qui veut me couper la manche pour dégager la plaie et mettre un pansement mais je refuse car je me retrouverais avec chemise, blouson et capote sans manche et je n'ai pas de rechange. On me pose un pansement et ils me font un garrot. J'ai déjà perdu pas mal de sang mais avec le garrot ça saigne moins. Je traverse le ruisseau tant bien que mal : nouveau bain de pied mais je commence à y être habitué, et je reprends seul dans la nuit le chemin parcouru l'après-midi en traînant Fournier. Tout est blanc mais j'arrive à me repérer en retrouvant des arbres, buissons ou talus remarquables à mon premier passage. Il ne faut pas traîner car je commence à avoir des étourdissements. Enfin voici le poste de secours.

J'y pénètre, il y a la pas mal de monde, certains allongés, d'autres assis. Bebey, notre médecin auxiliaire camerounais, qui nous suit depuis le camp d'Ornano et qui est un ami, s'occupe de moi et la première chose qu'il décide est de couper les manches gauches. Décidément c'est une manie et, de plus, ici c'est fort mal réalisé. Ma capote, mon blouson et ma chemise ont perdu leur manche gauche mais ils sont également lacérés dans le dos par la balle qui m'a rasé la peau et est passée à moins de 10 cm du cœur. J'ai eu de la chance.

Bebey me nettoie la plaie, fait mettre un pansement serré et je n'ai plus qu'à attendre l'évacuation. L'os n'est pas cassé, ce n'est pas très douloureux et l'on est ici à l'abri du froid. Je me rends compte, à la réflexion, que l'évacuation de Fournier m'a finalement bien servi. Sans elle, de nuit, je n'aurais jamais trouvé le poste de secours.

J'aurais erré dans la nuit jusqu'au moment où, par manque de sang et de forces, j'aurais chuté quelque part et peut-être gelé sur place. Tandis que là j'ai pu rejoindre directement le poste de secours.

Au matin on m'évacue en ambulance vers l'hôpital arrière (Spears) installé dans un hôtel à Howald (une station d'hiver des Vosges).

Ici c'est l'usine : les chirurgiens opèrent sans discontinuer. On me dit : « Il faut curer ta plaie et recoudre l'arrière du bras qui est déchiqueté. On m'allonge sur une table d'office et on m'injecte, en intraveineuse, un liquide inconnu. Je perds conscience presque aussitôt pour me réveiller quand on m'empoigne pour me placer sur un chariot. Je crie : « Attendez pour me charcuter. Je ne dors pas encore ». L'infirmier éclate de rire : « C'est fini ton opération. Tu te réveilles. » Très bonne nouvelle, car combien de nos copains sont morts justement pour ne pas s'être réveillés après leur opération !

Je me retrouve dans une grande salle pleine de lits, serrés au maximum. Je suis parmi les vernis car nombreux sont ceux qui souffrent et gémissent. Les plus à plaindre sont 2 fusiliers-marins, noirs des pieds à la tête et boursoufflés. Ils ont brûlé dans leur char ou leur half-track. Ils n'arrêtent pas de gémir et de crier, la nuit comme le jour. Au bout de 3 ou 4 jours on vient les mettre sur un chariot. Ils ne disent plus rien. Ils sont morts. Horrible !

Plusieurs morts s'en vont ainsi. Ils sont vite remplacés. Ici, pas de visites, ni de consolations : c'est chacun pour soi. On crève ou on guérit, on pleure ou on dort. C'est l'antichambre de l'enfer.

Je suis là depuis une huitaine de jours quand on nous annonce un prochain départ. On va être évacués par train sur l'arrière. Ma blessure s'arrange et je figure parmi les valides. Comme il ne s'agit pas d'un train-hôpital mais d'un train ordinaire on n'évacue que les personnes transportables en les classant en deux catégories : ceux qui peuvent voyager assis et ceux qui doivent voyager sur civières.

CONVALESCENCE (1/02/45 - 31/03/45)

Et nous voilà dirigés sur la gare où l'on nous installe tant bien que mal dans un train en attente. Je suis dans un wagon ordinaire et compartiment de 3^{ème} classe à banquette.

Le train démarre enfin mais le voyage s'éternise. Les voies sont mauvaises et souvent endommagées. Plusieurs ponts et tunnels ont été détruits. On fait des détours, des arrêts, des secteurs à ralentissement. Nous, les valides, aidons, comme nous pouvons, les handicapés.

L'idée me vient de parcourir le train à la recherche de camarades. Et c'est ainsi que je tombe sur Muller. Il est, lui aussi, assis mais ne peut se déplacer car il a, comme beaucoup, les pieds gelés, mais pas trop, heureusement, me dit-il. Il me raconte la fin, après mon départ.

« Le groupe de voltigeurs a été fait prisonnier en totalité. La patrouille allemande s'est finalement regroupée devant nous et, quand je les ai bien repérés au son, je les ai arrosés tant que j'ai pu au moment où ils partaient. Ils ont du la sentir passer. Je pense à nos camarades prisonniers. Espérons qu'ils n'ont pas souffert de ces tirs. »

Le voyage se poursuit, monotone et nous mettons 1 jour ½ pour atteindre Paris.

Paris nous semble un autre monde, si différent de celui d'où nous venons. Apparemment, la guerre est passée par là sans rien changer. Les gens sont toujours pressés, les rues actives.

Il y a peut-être un peu plus de vélos et un peu moins d'autos qu'avant. Pour nous ce n'est qu'un aspect au passage mais notre impression est, que, pour eux, la guerre c'est de l'histoire, l'occupation qu'un mauvais souvenir et qu'il faut, vite, les oublier.

Le train s'arrête en gare. Il y a là un comité d'accueil fort sympathique: dames et jeunes filles souriantes et serviables qui nous donnent enfin quelque chose de chaud accompagné de paroles aimables. Les autres voyageurs nous regardent avec curiosité et peut-être dédain ou gêne: on n'est pas de leur monde mais on est également un reproche vivant, sales, blessés aux pansements rougis alors qu'eux continuent à vivre normalement, même s'ils se plaignent de manquer de tout. Et nous alors, croient-ils qu'on vive comme des nababs, là-bas dans la neige glacée ?

À la joie de voir la capitale et la vie normale, succède, sans qu'on le veuille, un peu de dégoût et de mépris. Est-ce vraiment cela la France pour laquelle on se fait tuer ?

À Paris nous laissons les blessés sérieux et tous ceux qui gisent sur les civières. Et bientôt le train repart avec son lot de « pieds gelés » et de « bras cassés ».

Nous roulons vers l'Ouest, toujours aussi lentement. Voilà trois jours que nous sommes partis quand on entre en gare de Vannes. Ça alors ! La Bretagne ! Cela ne me déplaît pas car Audierne n'est plus qu'à 150 km. Mais pourquoi imposer ces 3 journées de train inconfortables à ces blessés, alors qu'il y a certainement, pas loin de l'Alsace, des endroits où l'on aurait pu nous accueillir.

Va donc pour Vannes. Ça sent le pays et l'on y sera certainement très bien. Tout le monde descend, les pieds gelés se traînant avec forces grimaces. Embarquement en camions et l'on quitte la ville. Où vont-ils nous emmener ?

Finalement ce sera en pleine campagne, loin de tout. Des bâtiments archi-veillots, sales et sans le moindre confort. Ça se nomme, apprend-on, Lesvellec et c'est quoi. Je vous le donne en mille ? L'asile des fous : 3 jours de voyage pour aboutir dans un asile de fous, antique et moyenâgeux, perdu dans la campagne vannetaise. Ça, c'est de l'organisation ? Nous avons tout ici pour nous remonter le moral, y compris les "neu-neu" et dégénérés, qui nous regardent avec un sourire idiot.

Nous sommes logés : les sous-off dans des chambres à 4, les autres en dortoir. Quant au personnel, il s'agit en majorité, de pensionnaires, un peu moins fous que les autres. Quant au service médical, il est assuré par un étudiant de médecine mobilisé et affublé du grade d'adjudant réservé aux auxiliaires médicaux. Et parfois nous arrive de Vannes un vieux monsieur à moustaches grisonnantes, le docteur Salomon, lui aussi militaire d'occasion.

La seule distraction est un bistrot de campagne situé à 3 ou 400 m. Mon voisin de chambre, qui a les 2 pieds gelés, veut que je l'aide à s'y traîner. C'est, tout le long du chemin, béquilles et gémissements. À défaut de godasses, laissées à l'hôpital d'Alsace, on lui a donné, comme aux pensionnaires, des sabots de bois, ses pansements tenant lieu de chaussons.

Au bistrot, on ne trouve que du cidre, pas du cidre doux mais du cidre nature, amer et alcoolisé. Et là, il boit chopine après chopine jusqu'à en être ivre et cette ivresse lui sert de calmant. Au retour il brandit ses béquilles à bout de bras

et parvient à courir. « Tu vois, me dit-il, je n'ai plus mal. Je suis guéri. » Pauvre homme ! Dans la chambre ce seront des hurlements de douleur quand l'effet de l'alcool disparaît. La marche et la course ont réactivé la circulation du sang et les horribles douleurs qui l'accompagnent.

Et pourtant, tous les jours nous irons dans ce bistrot dégueulasse, boire le cidre qui calme la douleur. Parfois éclatent dans la campagne, en direction de l'ouest, des obus de marine. Nous sommes en limite de tir des batteries allemandes de Quiberon qui s'amuse à en envoyer, de temps en temps, un peu n'importe où.

De mon côté la blessure s'arrange et commence à cicatriser. Chaque jour, l'étudiant (il est de Quimper, paraît-il) nettoie et refait le pansement. J'ai pu, peu après mon arrivée, avertir la famille que je suis à Vannes et j'ai un jour la surprise de voir arriver à Lesvellec mon frère Jacques et mon oncle Léléle, ahuris de voir où et comment on nous traite et furieux de constater que j'ai toujours sur le dos les mêmes vêtements que je portais au moment de ma blessure (et même bien longtemps avant, car en campagne la garde-robe ne suit pas), toujours sans manche gauche, pleins de sang séché et me laissant le bras à l'air.

Jacques pousse un coup de gueule, mais qui peut-il le pauvre étudiant ? Il fonce alors en ville chercher le docteur Salomon et parvient à obtenir son accord pour m'emmener en convalescence. Ils me signent tous deux (Salomon et son auxiliaire) un certificat de blessure (que je possède toujours) et une permission de convalescence. Je dis adieu à mes collègues et à Muller et nous voilà partis.

En raison de l'existence de la poche de Lorient, toujours occupée par les Allemands, nous ne pouvons rejoindre Audierne directement et devons faire un détour par l'intérieur, ce qui ne nous empêche pas d'arriver le soir même à Audierne, où maman nous attend avec impatience.

Que dire de ce retour, deux mois après ma permission ? Rien n'a changé. Les mêmes personnes, les mêmes "Résistants" sont toujours là. Le même fossé entre les ex-Pétainistes ou collaborateurs et les pro-Alliés ou Résistants reste toujours aussi important. On s'intéresse, de loin, à la guerre et à ce qui se passe sur le front de l'Est. L'attaque de Von Rundsted et le sursaut allemand de décembre-janvier n'est plus qu'un souvenir: fausse joie pour les ex-Vichystes, peur rétrospective pour les Gaullistes.

Désormais les Allemands sont repoussés chez eux, au-delà du Rhin. Les premiers commencent à dire: ils ont quitté la France, ils sont désormais chez eux, pourquoi continuer le combat, et les seconds: qu'attendent les Français et les Alliés pour relancer l'attaque ? Mais personne n'imagine ce que serait cette attaque, ce que cela représente de dangers et de souffrances pour nos soldats. La guerre, vue d'ici, ce sont quelques lignes dans les journaux mais, pour ceux qui la font, ce sont des obus, des balles, des mines, des jours et des nuits dans les intempéries et des copains qui tombent, des copains qui nous sont proches comme des frères.

Ici une partie de nos résistants sont sur le front de Lorient, où personne n'a intérêt à agir et où s'est réinstallée une sorte de nouvelle « drôle de guerre » comme en 39-40. Mais ils n'y sont pas tous. Plusieurs sont toujours sur place, fiers et conquérants, et ont pris en main le contrôle et la direction de la commune. Je n'ai pas à m'en plaindre; ils me font des sourires de façade. Qu'en disent-ils ou qu'en pensent-ils par derrière ? Peu m'importe.

En famille je suis chouchuté. Jacques est reparti sur son sous-marin et ce qu'il nous en a raconté montre que, pour eux aussi, la vie n'a pas toujours été rose, le risque et l'inconfort étant toujours présents.

Ma blessure se cicatrise doucement. Le docteur Grivel, notre nouveau médecin, m'a emmené à Quimper voir un de ses amis chirurgiens, qui y fait accessoirement fonction de médecin-chef et qui me donne une prolongation de convalescence qui me retient à Audierne jusqu'à fin Mars.

Maman et toute la famille se lancent alors dans une opération d'intox qu'on peut résumer ainsi: les Alliés ont repris l'offensive, la guerre va se terminer sous peu et la victoire est désormais acquise. Le temps est venu de penser à l'avenir et de le préparer. Rejoindre ton unité ne servira à rien. Tu as déjà beaucoup donné. Il faut maintenant que tu prépares et que tu passes ton bac pour être prêt à te faire une situation quand tout sera terminé.

En réalité ce que veut maman c'est me soustraire aux derniers combats et aux risques qu'ils comportent et tous ces arguments sont des prétextes pour y arriver.

Toute la famille s'y met, y compris les cousins de Paris. On découvre que le Centre Administratif des Troupes Coloniales, dont dépend la 1^{ère} D.F.L., se trouve à Versailles. Il faut donc que je m'y fasse affecter et nos cousins Martin qui y habitent et y enseignent désormais m'y ont trouvé dans leurs relations un excellent prof de Math qui me donnera des leçons et m'aidera à revoir mon programme et à réussir l'examen. On ressort même de nos réserves mes livres de 39-40 permettant ces révisions. De mon côté je suis tellement refroidi et déçu par les combattants locaux, dont pas un ne nous a rejoints, que je finis par dire « d'accord ».

VERSAILLES - LA FIN (1/04/45 - 1/07/45)

Ma permission de convalescence terminée, je reprends le train. À Quimper on a fini par me trouver un nouveau blouson et une capote. Je prends le train pour Versailles, où je dois, de toute façon me présenter, avant d'être dirigé sur mon unité.

Sur place je me présente au Colonel, lui expose mon cas et obtiens facilement mon affectation car ils manquent de volontaires pour les bureaux. Nous prenons accord. Je travaille dans un bureau mais disposerai l'après-midi d'un large temps libre pour revoir mon programme. Le bac est dans 3 mois et j'aurai donc, durant ces trois mois, 3 heures l'après-midi et toutes les soirées pour y travailler. Il va falloir le faire intelligemment car le programme est trop vaste avec mes 7 bouquins de math plus ceux de physique, chimie, philo, histoire naturelle, anglais etc.. Il faudra donner priorité à certaines matières au détriment d'autres.

Quant au bac, passer d'abord l'écrit, soit les 3 épreuves de math, sciences et philo. Viendra ensuite l'oral avec les mêmes plus anglais, histoire-géo, etc..

J'ai discuté avec les Martin et nous convenons de revoir tout le programme de math (le prof m'y aidera). En Sciences, me limiter à la physique car en Chimie il y a trop de formules et de « par cœur » et je n'en aurai pas le temps. Quant à la philo, comme me dit Jeannette Martin, il suffira de rédiger quelque chose, en français correct et avec du bon sens, pour approcher de la moyenne.

Je m'y mets avec ardeur. Le prof me donne des problèmes sur la partie que je travaille et j'y passe toutes les soirées. Les sorties et les détente, on verra plus tard.

Par contre, la vie au C.A.T.C.5 (Centre Administratif des Troupes Coloniales n°5) est horrible. Je suis dans un bureau style « Avant-guerre » où je dois remplir ou contrôler des états "n° untel" sur des imprimés "n° untel". Mon patron est un lieutenant d'administration, ancien sous-off en fin de carrière, un bureaucrate caricatural, que j'ai une envie folle d'envoyer paître, lui, ses formulaires et ses règlements.

Et surtout, tout le temps, je pense à eux: mes soldats, mes collègues du B.M.5, cette vraie famille de 40 à 45, mes potes Tanguy et Hochet et tous les anciens du camp d'Ornano. Que deviennent-ils, combien ont survécu à cette dernière attaque d'Alsace. Où sont nos soirées, nos chants, nos blagues, nos détente. Et surtout que peuvent-ils penser de moi qui ne les ai plus rejoints. Que je me planque ? Hélas, oui. Par peur ? Surtout pas, mais peuvent-ils comprendre que je ne suis ici que pour tranquilliser ma pauvre mère. Peuvent-ils comprendre combien je les regrette et tout le cafard qu'ils me donnent ? Jamais, même sous la chaleur du Western Desert ou dans le froid d'Alsace, je n'ai été aussi malheureux que dans ce Service de Versailles, où je vois parfois des têtes connues, de passage au retour de permission ou de blessure et qui, toutes, rejoignent leurs unités sans se poser de problème. N'ont-ils pas eux aussi une mère qui s'inquiète ?

Le dimanche, pour me changer les idées, je fais un saut à Paris, où je retrouve mes cousins Masselot (Inspecteur des Colonies, il a passé sans problème à travers l'épuration) et Le Gall à Palaiseau, en banlieue il est mandataire aux halles et ses deux enfants, de mon âge, sont étudiants).

La guerre évolue favorablement et approche de sa fin. L'armée De Lattre progresse en Allemagne alors que la D.F.L. combat dans les Alpes où, paraît-il, elle enregistre une nouvelles fois de sérieuses pertes.

Le 7 Mai la fin s'annonce. Je pars à Paris chez les Masselot, de façon à être dans la capitale le jour de la Victoire, qui devrait être officielle le lendemain.

On annonce un grand discours de De Gaulle le 8 à 15 h et je me retrouve avec ma cousine Renée Masselot sur les Champs-Élysées pour y entendre cette annonce, attendue depuis 40 et qui va enfin annuler l'horrible discours de Pétain du 17 Juin 40. C'est noir de monde et, à 15 heures, s'élève des haut-parleurs la voix du Grand Charles, bientôt couverte par les hurras et les bravos. Des groupes se forment, chantent, dansent, hurlent, s'embrassent et je me trouve subitement loin, si loin d'eux. Je m'étais fait une fête de ce moment mais je ne participerai pas à la liesse générale. Je ne veux pas me mêler à tous ces jeunes en folie. Je les regarde tristement et mes pensées vont vers les autres, mes amis, les vrais vainqueurs.

Cela aussi je l'aurai manqué : notre victoire au milieu d'eux. Et repasse alors devant mes yeux tout ce chemin que nous avons parcouru ensemble: l'Angleterre, le Cameroun, le Western Desert, l'Italie, la Provence, les Vosges,

l'Alsace. Et viennent s'y superposer les visages de tous les copains disparus, tous ceux qui ont été ma famille durant ces années : P'tit Jean Jestin, Fanch Arzel, Jaffret « la coterie », Robin l'ami juif, le petit Seité, Le Bastard notre « moujik » du Camp d'Ornano, Jaillet le « cureton », Delrieu notre capitaine de football, Javanaud à la mèche blanche, mais aussi Antoni, le petit corse qui est mort à ma place, Douard le Marseillais tué à Takrouna et Dupin et mes deux petits gars morts et gelés à leur mitrailleuse dans l'ill Wald et tous les autres, tous les autres... J'en ai assez des braillards qui nous entourent et dont la plupart n'ont rien fait, se sont laissés vivre ou même ont profité ? Je n'ai rien de commun avec eux, on n'est pas du même monde. Je dis à ma cousine : « J'en ai assez, on rentre.. ».

L'aventure est finie, cette merveilleuse et tragique aventure que nous avons vécue et dont les images sont ancrées pour longtemps dans mon cerveau. Il faut maintenant tourner la page mais ne pas oublier.

Le lendemain je suis à nouveau à Versailles avec mon abruti de lieutenant, ma routine et mes interminables révisions.

Et les jours se traînent ainsi, longs et mornes, jusqu'à ce fameux 18 Juin. Comme il est loin ce 18 Juin de 1940 où, avec maman et Jacques, nous avons écouté, sortant de la T.S.F. cette voix inconnue mais si particulière qui disait : « Nous avons perdu une bataille mais nous n'avons pas perdu la guerre ». Comme il est loin aussi ce garçon timide et immature de 17 ans.

Depuis il a parcouru une partie du monde, lutté sur toutes les terres et sous tous les climats et je crois qu'il est devenu Un homme. Ainsi vont mes pensées en ce 18 Juin, qui va aussi être un jour de gloire pour les copains qui vont, paraît-il, défiler sur les Champs-Élysées pour recevoir les applaudissements du peuple de Paris...

Je pense à tout cela quand entre un secrétaire qui me tend une note de service reçue le matin au bureau du Colonel. Il me dit simplement : « Lis cela, ça doit t'intéresser ».

C'est une note du Ministère de la Guerre où l'on lit : « Les militaires engagés à Londres en Juin-Juillet 40 peuvent être démobilisés immédiatement, sur simple demande de leur part. »

Évidemment que ça m'intéresse. Et comment !

Je fonce, papier à la main, au bureau du Colonel. Je demande au secrétaire : « Ton patron est la ? » « Oui, me dit-il, mais tu ne peux pas le voir sans qu'il te convoque ou t'autorise » et je lui rétorque : « T'occupe ! Ce sont pas tes oignons ! »

Je vais droit à la porte, frappe et entre. Il lève les yeux et dit : « Qu'est-ce qu'il vous prend ? » « Mon colonel, je viens me faire démobiliser » Il me regarde, furieux : « Mais il n'en est pas question. » « Mais si, lui réponds-je, avec un sourire, regardez cette note. Elle est signée du Ministre et elle dit que les engagés de Juillet 40 peuvent être démobilisés immédiatement sur simple demande. Je me suis engagé à Londres à effet du 1er Juillet 1940 et je viens vous présenter ma demande. » Il insiste : « Mais c'est prématuré. Il va y avoir des instructions complémentaires. Il faut les attendre. » Je m'entête : « Pas d'accord. C'est mis immédiatement, sur simple demande. Je remplis les conditions. Je vous présente ma demande. Et ça suffit ». Cette fois, il est interloqué : « Effectivement, reconnaît-il, c'est ce qui est écrit ». « Alors, lui dis-je, puisque je remplis les conditions, faites-moi un papier comme quoi je suis démobilisé ».

Que peut-il ajouter ? « Bon ! Puisque vous insistez, faites-le rédiger par mon secrétaire et je vous le signe. »

C'est gagné. Et deux minutes plus tard, je ressorts du bureau, papier en main. Me voilà civil !

J'annonce, avec la joie que l'on devine, mon départ au lieutenant. Je jubile d'autant plus qu'il le prend assez mal. « Mais ce n'est pas possible. Il faut d'abord qu'on me donne un remplaçant ». Je réponds en riant : « Ça, mon lieutenant, ce n'est pas mon problème. Moi je suis civil. Voyez le colonel. »

Je passe prendre mes affaires, sac et livres. Un saut chez le comptable pour toucher mes 18 jours de solde de Juin et me voilà dans la rue, toujours en uniforme (on a oublié de me le réclamer), sac au dos, bagages en mains, libre comme l'air. Je rejoins l'appartement des cousins Martin un peu interloqués de ce que je leur raconte mais qui acceptent volontiers que je m'installe chez eux en attendant le bac.

C'est d'ailleurs dans quelques jours et j'ai déjà reçu ma convocation pour le Centre des Examens, Rue de l'Université à Paris.

Et c'est toujours en uniforme, faute de vêtements civils, que je m'y présente, le jour-dit. J'avais espéré une session spéciale pour les militaires, les réfractaires au S.T.O., etc.. Mais il n'en est rien. Nous passons tous en session normale et je suis le seul en uniforme dans la salle. Autour de moi des potaches, bien plus jeunes. Je prends,

comme eux, connaissance des textes. En Maths, je suis en mesure de répondre à peu près correctement à la question de cours. Quant au problème, même si je ne le termine pas je suis allé presque au bout.

En Sciences, mauvaise surprise: sur les 3 questions de cours au choix, seule une concerne mon programme de 39-40. Les 2 autres sont de l'ancien programme de Première que je n'ai évidemment pas relu. Il y a eu changement entre temps et personne ne m'en a averti. Je n'ai donc plus de choix. Je réponds pour le mieux et résous la plus grande partie du problème.

Quant à la philo, je rédige, comme l'avait dit Jeannette, quelque chose d'à peu près sensé (en fait j'aurai 8 sur 20, ce qui est très satisfaisant).

Je dois ajouter que, dans les cours de récréation, entre deux épreuves, j'ai eu mon petit succès : l'uniforme, l'insigne France Libre, la Croix de Guerre, la Médaille Coloniale avec agrafes « Libye » et « Tunisie 42-43 », ça les bluffe et ils sont plusieurs à me questionner et m'entourer. Mais qu'ils font jeunes par rapport au vieux baroudeur que je suis devenu !

Quelques jours plus tard j'apprends mon succès et ma convocation à l'oral qui, finalement pour les militaires et assimilés, se limite à 2 épreuves écrites, faute d'examineurs. En « Histoire-Géo », j'ai écarté l'Histoire (trop longue à réviser). En Géo, j'ai révisé rapidement dans le métro qui me conduit au centre d'examen, la géo des U.S.A. et de la Russie.

Sur les 3 questions, au choix, de l'épreuve écrite, 2 d'Histoire et 1 de géo (sur les USA justement). J'ai encore quelques souvenirs de ce que j'ai lu en venant. Ils me permettront d'obtenir 12/20.

Finalement tout s'est bien déroulé et j'ai même manqué la mention d'un tout petit point.

Cette fois, c'est fini et je peux rentrer à Audierno.

Mon unité, notre vieux B.M. 5, est basée, ai-je appris, à Lagny, près de Paris. Je n'ai pas osé m'y rendre. Qu'aurais-je pu répondre à leurs questions ? Nous avons tout abandonné en 1940, nous avons tout partagé depuis sans aucun souci d'avenir ou de reclassement mais en acceptant tous les risques. Comment pourraient-ils comprendre ou admettre que je les ai abandonnés pour ce diplôme à la noix ? J'ai eu honte de moi, honte d'avoir cédé à maman.

Durant mon séjour parisien et sur indications de maman, j'ai retrouvé Félix Guilcher, sa soeur Anne-Marie et fais connaissance de quelques membres de son réseau, le réseau « Écarlate » dont il était devenu le chef. J'ai sympathisé avec eux et fait connaissance avec sa fiancée Alice et ses futurs beaux-parents. Car finalement il a décidé d'abandonner le séminaire et de convoler.

Nous nous retrouvons assez souvent et il m'est même arrivé plusieurs fois de voyager gratuitement avec des laissez-passer de la D.G.E.R., la nouvelle appellation du B.C.R.A.

Nous sommes en Juillet. La grande aventure de la France Libre est finie même si son parcours et ses souvenirs ne nous quitteront plus. Il faut tourner la page...

Grâce aux élogieuses attestations que lui ont fait parvenir mes anciens chefs Piozin et Desprès, Jean Masselot, le cousin Inspecteur des Colonies, a pu me faire admettre dans le nouveau corps des « stagiaires d'administration coloniale » et je n'ai désormais qu'à attendre de connaître ma destination et de recevoir l'ordre de mise en route que doit m'envoyer le Ministère des Colonies. Alors, ce fameux Bac qu'il fallait, à tout prix, passer pour aider à mon reclassement, il ne servait donc à rien ? Ah, si j'avais su !

Mon avenir assuré, me voici à Audierno. Vive les vacances. Je n'ai plus de soucis d'avenir. Celui-ci est en Afrique pour bientôt. Depuis près de 5 ans, j'ai vécu l'aventure du risque et de la mort. Une autre aventure va bientôt commencer : celle de la vie.



Archivos Alexis LE GALL

21/12/2011